



UNE PASSION

DANS LE

GRAND MONDE


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

UNE PASSION

DANS LE

GRAND MONDE

PAR

ÉLÉONORE-ADÈLE D'OSMOND

COMTESSE DE BOIGNE



TOME PREMIER





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867



Il y a environ une année que Mme la comtesse de Boigne se décida à faire imprimer deux romans écrits par elle depuis fort longtemps, et dont jusque-là elle n'avait permis la lecture qu'à de très-rares amis. Sa mort vint interrompre le travail commencé.

En reprenant l'impression restée inachevée et en présentant aujourd'hui au public ces tableaux empruntés à la société la plus élégante, nous ne faisons qu'obéir à une volonté formelle et testamentaire. Mais nous ne croirions pas avoir accompli toute la mission confiée à notre tendre et respectueux attachement, si nous ne faisions précéder ces deux ouvrages de quelques rapides détails biographiques sur leur aimable auteur.

Il est malheureusement trop vrai que tous ceux à

qui la Providence impose de longs jours et qui survivent à leurs contemporains ne tardent guère à devenir, non-seulement étrangers, mais inconnus aux générations nouvelles. Cet effet inévitable des années sera plus complet, plus rapide encore, dans un siècle et en un pays où les traditions auront été violemment brisées. Nous nous sommes donc demandé s'il ne conviendrait pas, en livrant à la publicité l'œuvre d'une femme qui n'a voulu être justiciable du public qu'après sa mort, de dire à ce même public quelques mots sur l'auteur des pages posthumes qu'il va lire. Mme la comtesse de Boigne, charmant et dernier type d'une société disparue, vient de s'éteindre à 86 ans. La supériorité de son esprit, les agréments de sa personne, sa haute naissance, lui firent tenir une place considérable dans le monde aristocratique européen; mais cela dispense-t-il de rappeler, nous devrions peut-être dire d'apprendre, au public actuel ce que furent ses relations, ses amitiés, son rôle dans cette société placée aux confins de deux âges, et qui, tout en participant au mouvement d'idées et aux tendances du XIXe siècle, avait conservé la grâce et l'élégance de mœurs du XVIIIe?

Nous ne l'avons pas cru; nous avons même pensé qu'une connaissance plus approfondie de l'auteur de ces romans les ferait mieux apprécier du lecteur. En effet, lorsqu'elle écrivait *une Passion dans*

le grand monde et la *Maréchale d'Aubemer*, Mme de Boigne ne peignait pas une société de fantaisie, elle traçait avec une exactitude parfaite le tableau du monde où elle était née et où elle avait vécu. Le rang que la comtesse de Boigne occupait dans la haute société, la part active et importante qu'elle a prise à de grands événements, n'ont ni obscurci, ni troublé la justesse de sa fine observation ; elle leur a dû de connaître à fond les travers, les misères, les vices en même temps que les séductions de ce qu'on appelle le grand monde. Sa longue expérience ne l'avait pas aigrie, mais elle était loin de l'avoir rendue optimiste, et elle avait coutume de dire : « En recher-« chant le passé, j'ai trouvé qu'il y avait toujours du « bien à dire des plus mauvaises gens, et du mal des « meilleures. » La plupart des scènes de ses romans ne sont que des réminiscences, elle en convient ; elle s'y est peinte elle-même, elle a animé de ses sentiments, ou, si l'on veut, des préjugés qui la dominaient, certains de ses héros. C'est ainsi que dans un des caractères le plus soutenu et le mieux réalisé de son livre, dans cette Mme Romignère née de Bauréal, grande dame mariée à un financier, qu'elle représente dévorée de la passion du nom, de la grandeur et de la fortune de sa maison, on retrouve le sentiment profond et exalté de la *race*, à peu près effacé de notre France démocratique, mais qui a dirigé la vie et dicté

les dernières dispositions de la spirituelle personne qui était née d'Osmond, et ne l'oubliait jamais.

L'amour filial ayant été l'affection dominante dans l'âme de Mme de Boigne, nous dirons d'abord ce qu'était le père auquel elle voua un culte.

Le marquis d'Osmond, chef d'une famille originaire de Normandie et l'aîné de trois frères dont le second fut évêque d'abord de Comminges, puis de Nancy, naquit à Saint-Domingue en 1751. Entré au service à seize ans, et colonel du régiment de Barrois, il fut, en 1788, nommé ambassadeur à la Haye. Dix ans auparavant, le marquis d'Osmond avait épousé par amour Mlle Dillon, très-belle personne, d'une naissance égale à la sienne, dont la famille était anglaise, mais qui avait encore moins de fortune que lui. La marquise d'Osmond, presque aussitôt après son mariage, fut attachée comme dame à la princesse Adélaïde, fille de Louis XV. Madame Adélaïde et sa sœur Madame Victoire portaient le plus tendre intérêt au jeune ménage, et, en dehors des liens qui attachaient Mme d'Osmond à leur maison, ne comptaient pas d'hôtes mieux accueillis et plus assidus chez elles à Versailles comme à Bellevue.

Éléonore-Adèle d'Osmond vint au monde en 1780. Jolie comme un ange, douée de l'esprit le plus vif et de la plus séduisante gentillesse, littéralement élevée sur les genoux des princesses, elle fut bientôt l'enfant

gâtée de la reine, tout autant que de Louis XVI et de Mesdames.

Ces années de sa première enfance avaient laissé à Mme de Boigne une profonde et ineffaçable impression. Elle aimait à en rappeler le souvenir, et racontait une foule d'anecdotes curieuses et touchantes sur ses rapports avec Marie-Antoinette, avec le roi et avec le premier Dauphin. On sait que ce jeune prince mourut de consomption en 1789, bien peu de temps avant l'ouverture des états généraux. Espérant que l'air lui en serait favorable, la reine l'avait établi à Meudon. Mesdames habitaient Bellevue, où la marquise d'Osmond et sa fille faisaient de longs et fréquents séjours; la petite Adèle et le Dauphin se voyaient donc sans cesse. Le récit de leurs jeux enfantins, dont les frais et gracieux détails se mêlaient dans les récits de Mme de Boigne à celui des premières scènes de la Révolution, présentait un contraste saisissant.

M. d'Osmond fut nommé en 1791 ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg; mais la marche des événements qui se précipitaient ne lui permit pas de se rendre à son poste. Sa femme, sa fille et son fils venaient d'émigrer avec Mesdames et parvinrent, non sans grandes difficultés, à gagner l'Italie. L'arrestation du roi et la sorte de captivité qui suivit le retour de Varennes déterminèrent M. d'Osmond à donner sa démission, et il rejoignit sa famille au prin-

temps de 1792, dans l'asile que la générosité du pape Pie VI avait ouvert à Rome aux filles de Louis XV. Mais bientôt, craignant d'être pour Mesdames un charge de plus dans un exil où leurs ressources s'épuisaient vite, le marquis et la marquise d'Osmond se rendirent à Naples. Présentés à la reine Caroline, sœur de Marie-Antoinette, ils furent accueillis par cette princesse avec une distinction toute particulière. Elle se faisait raconter par eux et la cour de Versailles, et les premières années si heureuses et si brillantes de la reine de France, et les cruels malheurs qui étaient venus empoisonner sa vie. Ces récits l'intéressaient au plus haut point comme sœur et comme souveraine. La reine Caroline était surtout charmée de la ravissante figure de la jeune Adèle et frappée des rares facultés que cette enfant annonçait. Véritablement émue de la détresse où elle voyait réduites des personnes de qualité, elle accorda au marquis d'Osmond une pension de douze mille livres destinée à subvenir aux frais de l'éducation de sa fille, mais qui devait s'éteindre quand cette éducation serait achevée.

C'est à cette date fort éloignée que remontaient les rapports étroits d'amitié et de respectueuse reconnaissance nés à Caserte et à Portici, et qui ont uni jusqu'à leur mort la princesse Marie-Amélie, depuis duchesse d'Orléans et reine des Français, avec Adèle d'Osmond.

Après dix mois de séjour à Naples, la famille de

l'ancien ambassadeur s'embarqua pour l'Angleterre, où l'appelaient le désir de se rapprocher des parents de Mme d'Osmond et l'espérance de renouer quelques communications avec Saint-Domingue.

La condition des émigrés français dans le Royaume-Uni, malgré l'extrême misère de beaucoup d'entre eux et la situation précaire de tous, était environnée d'égards et de respects. Mlle d'Osmond vivait à Londres avec ses parents, fort modestement sans doute, mais dans la plus haute compagnie. Ses talents, ses charmes et son caractère allaient se développant de jour en jour. Elle venait d'accomplir sa dix-septième année, sa figure avait tenu tout ce qu'elle promettait. Petite, mais très-bien prise dans sa taille, elle était blonde et sa soyeuse chevelure, lorsqu'elle en déroulait les flots, lui descendait jusqu'aux pieds. L'éclat et la blancheur de son teint étaient éblouissants, enfin une grâce hautaine complétait l'ensemble aristocratique de sa délicate personne. Elle avait admirablement profité de l'éducation que la tendresse paternelle la mieux entendue avait dirigée. Mais, hélas! cette éducation était achevée! on allait perdre la pension, unique moyen d'existence de toute la famille! Cette pensée obsédait Mlle d'Osmond, car elle idolâtrait ses parents.

Cette année-là même, arrivait en Angleterre, de retour des Indes, un de ces hardis aventuriers qui, en met-

tant au service de la Compagnie leurs talents militaires et une audace sans frein et sans scrupule, amassaient de fabuleuses richesses. — Le général le Borgne de Boigne était né à Chambéry en 1741; il avait donc alors 58 ans. Vieux avant l'âge, usé par le climat, il rapportait de son long séjour dans les Indes une énorme fortune, une réputation controversée, une santé détruite, les habitudes et les mœurs d'un soldat et d'un nabab.

Un concert de charité, où les femmes de la société les plus à la mode devaient se faire entendre, était annoncé. Le général de Boigne, auquel on avait fait prendre un billet, se rendit à la salle du concert; la foule y était compacte et brillante : impossible de pénétrer plus avant que le premier salon, et d'ailleurs la musique était commencée. Une voix de femme jeune, pleine, merveilleusement timbrée, aussi agile que sûre et étendue, remplissait l'air de ses magiques accents. Le général, appuyé contre l'embrasure de la porte, ne voyait point la personne qui chantait, mais il était comme fasciné par cette voix. « Il faut, murmurait ce chef de cipayes, il faut que cette voix m'appartienne. » Le morceau s'achève, un tonnerre d'applaudissements éclate, il se fait dans la foule un mouvement qui porte le général de Boigne dans la salle de musique; il rencontre un homme de sa connaissance, et, tout éperdu, lui demande le nom de la

personne qui vient de chanter. On lui apprend que c'est la fille d'un émigré français, le marquis d'Osmond, et on lui montre une blonde et rougissante jeune fille.

Quelques jours plus tard, le général faisait demander la main de Mlle d'Osmond. Celle-ci exprima la volonté formelle de traiter directement de son mariage avec lui, et obtint de ses parents la permission de le voir seul. Elle lui exposa la situation de sa famille, proscrite, émigrée, ruinée, sans autre ressource qu'une pension de la cour de Naples, près de cesser; elle ajouta qu'elle n'épouserait que l'homme qui assurerait le sort de son père, de sa mère, de son jeune frère. Tel fut le marché imprudent, mais généreux, que, dans son innocence et sa piété filiale, une enfant de dix-sept ans proposa, sans en soupçonner les conséquences, à ce rude soldat qui accepta toutes les conditions mises à la satisfaction de sa passion du moment.

Une semblable union ne pouvait pas être et ne fut pas heureuse. Six ans après, le général de Boigne ayant ramené sa jeune femme en France, où il venait d'acheter le château de Beauregard, attendit que M. et Mme d'Osmond fussent venus l'y rejoindre, et d'un commun accord alla se fixer à Chambéry, sa ville natale. Il faut reconnaître qu'il avait magnifiquement pourvu à l'existence de la femme qui portait son nom. La générosité était un des traits saillants de son ca-

ractère, et, quelle qu'ait été l'origine de sa fortune, il en usa noblement. Les grandes fondations que la ville de Chambéry doit à sa munificence sont là pour l'attester. — M. de Boigne témoigna toujours beaucoup de considération et de déférence pour sa femme, et tant qu'il vécut Mme de Boigne alla passer chaque année quelques semaines auprès de lui, soit à Buissonrond, soit à Chambéry; le moment où elle faisait ainsi les honneurs de sa maison était celui où il invitait toujours le plus de monde. Elle même n'a jamais prononcé le nom du général qu'avec le respect qu'on doit à un bienfaiteur.

La radiation de la liste des émigrés et la rentrée en France du marquis d'Osmond avaient été obtenues sans peine par son frère l'évêque de Comminges. Nous trouvons Mme de Boigne établie à Paris avec ses parents au commencement du premier Empire, et dès le second hiver son salon est compté parmi les plus agréables de la société de l'opposition.

Beaucoup de relations communes, et entre autres celles de Mme de Staël, d'Adrien et de Mathieu de Montmorency, mirent Mme de Boigne en rapport avec Mme Récamier. On nous pardonnera de ne pas résister à la tentation de citer le portrait qu'elle a tracée d sa brillante amie.

« Mme Récamier, dit Mme de Boigne, vint passer « quelques jours chez moi à Beauregard, où je recevais

« beaucoup de monde ; je lui rendis sa visite à Clichy.
« Elle y vivait dans la complète sécurité d'une prospé-
« rité établie, lorsque peu de jours après éclata la ban-
« queroute de son mari : quoique je n'eusse avec elle
« que des rapports assez froids, ce n'était pas le cas
« d'y renoncer. J'allai la voir avec empressement ; je
« la trouvai si calme, si noble, si simple dans cette
« circonstance, l'élévation de son âme dominait de si
« haut les habitudes futiles de sa vie, que j'en fus
« extrêmement frappée, et de ce moment date l'affec-
« tion vive que je lui porte et que tous les événements
« que nous avons traversés ensemble n'ont fait que
« confirmer. On a fait bien des portraits de Mme Ré-
« camier, sans qu'aucun, selon moi, ait rendu les vé-
« ritables traits de son caractère ; cela est d'autant
« plus excusable, qu'elle est très-mobile. Tout le
« monde a fait des hymnes sur son incomparable
« beauté, son active bienfaisance, sa douce urbanité.
« Beaucoup de gens l'ont vantée comme très-spiri-
« tuelle, mais peu de personnes ont su découvrir à
« travers la facilité de son commerce habituel la
« hauteur de son cœur, l'indépendance de son carac-
« tère, l'impartialité de son jugement, la justesse de
« son esprit. Quelquefois je l'ai vue dominée, je ne
« l'ai jamais connue influencée. »

Le peu de sympathie du marquis d'Osmond et de sa fille pour le régime impérial, bien que contenu

dans de prudentes limites, était resté invariable; aussi l'un et l'autre saluèrent-ils le retour des Bourbons par un très-vif enthousiasme. Néanmoins le tableau que l'auteur d'*une Passion dans le grand monde* a fait de l'état de la France au moment de la Restauration et pendant les Cent-Jours prouve assez que les affections personnelles ne l'aveuglaient point sur les fautes de son propre parti. En 1814, Louis XVIII avait donné au marquis d'Osmond le grade de lieutenant général, et l'avait nommé en même temps ambassadeur de France à Turin. La correspondance diplomatique de ce ministre, saisie pendant les Cent-Jours, fut, par ordre de Napoléon, publiée dans le *Moniteur*. Nous ne saurions mieux honorer la mémoire du marquis d'Osmond qu'en rappelant qu'il fut l'ami du duc de Richelieu, le confident et l'agent de sa patriotique et libérale politique. Le 7 août 1815, le roi avait conféré à M. d'Osmond la dignité de pair de France; au mois de novembre de la même année, il l'envoya à Londres comme ambassadeur.

Inséparable de son père, initiée à toutes ses pensées, Mme de Boigne l'accompagna dans ses deux ambassades, et contribua à lui assurer la position importante qu'il s'était acquise en Angleterre. M. Sainte-Beuve, dont Mme de Boigne appréciait extrêmement le brillant esprit et qu'elle a beaucoup vu, a caractérisé d'une façon charmante le rôle filial

qu'elle remplissait si bien quand il a dit : « Elle pré-
« sidait avec goût au cercle diplomatique et politique
« qui se formait naturellement chez l'ambassadeur de
« France ; elle ne permettait même pas qu'on s'aper-
« çût, vers la fin, de la fatigue de l'âge, tant elle s'en-
« tendait avec discrétion aux grandes affaires. » Ce n'était pas la première fois qu'une femme aurait montré la capacité des affaires, et la diplomatie a souvent été très-habilement menée par leurs mains. Mme de Boigne d'ailleurs aimait la politique : la netteté de son esprit, la modération de son caractère, un sens très-droit et une perception vive et fine la rendaient très-propre à comprendre les questions d'intérêt général. Ses relations avec tous les hommes d'État de l'Europe, et l'amitié très-étroite qui la liait à l'un des plus importants personnages de cette époque, Pozzo di Borgo, lui fournirent les occasions et le moyen d'exercer une influence qu'elle n'afficha jamais, n'a jamais niée et qui s'éleva toujours au-dessus des commérages de la diplomatie.

Un très-long séjour en Angleterre, dont elle parlait la langue comme sa langue maternelle, l'avait familiarisée avec les allures et le mécanisme d'un gouvernement de discussion et de liberté ; mais aussi le spectacle que lui avait offert l'Angleterre de la prépondérance d'une puissante aristocratie avait confirmé ses plus chères convictions, et accru, s'il était

possible, ses antipathies. Elle représentait assez bien une grande dame whig.

En 1819, le marquis d'Osmond, vieillissant, donna sa démission d'ambassadeur et ne se mêla désormais des affaires publiques qu'à la Chambre des pairs, où il continua de siéger après la révolution de Juillet. Il mourut en 1838, dans un âge très-avancé. Au moment où son père abandonnait la carrière diplomatique, Mme de Boigne désira vivement pour lui le cordon bleu, distinction dont certes l'ambition lui était permise : M. d'Osmond ne l'obtint pas. Cette circonstance n'eut-elle pas pour résultat, en blessant son cœur de fille, d'amener à son insu chez Mme de Boigne un certain refroidissement pour la branche aînée de la maison de Bourbon? Dès 1814, les anciens rapports d'amitié qui avaient existé dans leur enfance entre la princesse des Deux-Siciles et Mlle d'Osmond s'étaient resserrés entre Mme la duchesse d'Orléans et la comtesse de Boigne, et avaient acquis avec plus de vivacité un caractère tout à fait intime. Quand M. d'Osmond, quittant l'ambassade d'Angleterre, vint définitivement vivre avec sa fille à Paris, celle-ci contracta de jour en jour au Palais-Royal des habitudes plus étroites et plus tendres.

Cependant on en était arrivé, au milieu de l'animosité toujours croissante des partis, à l'infructueux essai de conciliation, si loyalement tenté par le ministère

Martignac. Cette tentative d'accommodement entre les exigences libérales de la France nouvelle et les traditions de l'ancienne monarchie ayant échoué, tout autant, il faut le reconnaître, par la faute du parti libéral que par celle du parti rétrograde, Charles X crut le trône plus menacé qu'il ne l'était en effet, appela M. de Polignac au ministère, et ne vit de salut pour le pouvoir royal que dans un coup d'État. Ses funestes ordonnances amenèrent la révolution de Juillet. Nous ne jugeons point cette révolution, nous nous bornons à rappeler la part prise par Mme de Boigne à certains grands événements politiques. — Elle n'hésita pas à s'associer au parti qui, en appelant Louis-Philippe au trône, espéra fonder le gouvernement constitutionnel sur une *quasi légitimité*. Il est incontestable que son crédit sur le comte Pozzo di Borgo eut à ce moment une influence prépondérante dans les conseils de la politique européenne, en tempérant la répulsion que l'empereur Nicolas éprouvait pour la royauté issue de la révolution de Juillet, et en obtenant que le cabinet de Saint-Pétersbourg ne montrât pas ouvertement son hostilité.

Accepter ce rôle, c'était pour Mme de Boigne rompre avec la société légitimiste dans laquelle elle avait toujours vécu. On sait tout ce que l'esprit de coterie peut ajouter d'aigreur à l'esprit de parti, et combien est cruelle cette désapprobation des salons, qui se tra-

duit en impertinences et fait la guerre à coups d'épingle. — Malgré la sincérité et la vivacité de son dévouement pour la reine Marie-Amélie, Mme de Boigne souffrit beaucoup de cette scission avec son ancienne société, que la tendre et inaltérable affection de la comtesse de Chastenay et de Mme Récamier sut pourtant lui adoucir. La fidélité était une de ses qualités ; elle n'abandonna jamais un ami et méritait de n'en point perdre.

On le voit, les événements comme la distinction de son esprit contribuèrent à grouper autour de Mme de Boigne tous les hommes influents du gouvernement de Juillet. Son salon devint leur lieu de rendez-vous ; ils y trouvaient, avec les lumières d'un esprit sage, une discrétion à toute épreuve, et nulle envie de faire montre de crédit.

C'est à cette date que doit se placer le commencement de l'affection intime, profonde, qui remplit les trente dernières années de la vie de Mme de Boigne ; nous voulons parler de sa liaison avec le chancelier Pasquier. Rapprochés par les circonstances politiques de 1830, Mme de Boigne et M. Pasquier les envisageaient d'un point de vue identique ; ils n'étaient point d'ailleurs l'un pour l'autre une connaissance nouvelle, car ils avaient autrefois appartenu au même monde, s'étant, si nous ne nous trompons, jadis rencontrés chez Mme de Vintimille. L'attachement qui naquit de

cette reprise de leurs rapports dura aussi longtemps que la noble existence du chancelier. Retiré des affaires depuis 1848, sourd et à peu près aveugle, mais en pleine possession de son esprit, animé de l'amour de son pays et usant du privilége de son âge pour exprimer hautement et librement son jugement sur tout ce qui se faisait en Europe, amant passionné des lettres, gardant non-seulement toute la vivacité de sa jeunesse, mais ayant même parfois dans la discussion les plus aimables emportements, car ils n'altéraient point sa grande bienveillance, M. Pasquier est mort à 97 ans, laissant à sa vieille et spirituelle amie un vide que rien ne pouvait plus combler.

Le public s'étonnera sans doute qu'une femme initiée comme Mme de Boigne aux secrets d'État, et dont la politique avait été l'occupation constante, ait eu l'idée d'écrire des romans. Personne n'était tenté de mettre en doute l'intérêt que présenteraient ses mémoires, mais nul ne soupçonnait qu'elle dût laisser une œuvre d'imagination.

Elle avait pourtant beaucoup d'imagination, et, avec un esprit viril, elle était femme de mille côtés. Femme par la bonté, et une bonté prévoyante, attentive et protectrice; femme par ses frayeurs, car elle avait peur de tout; très-exclusive dans des affections inaltérables, Mme de Boigne gâtait assez volontiers certains de ses amis : tous ceux qui l'ont approchée le

savent comme nous. Ses goûts et ses habitudes étaient essentiellement féminins; elle avait pour les fleurs une vraie passion, la satisfaire était un de ses luxes. Elle était adroite comme une fée; sa tapisserie ou son tricot était toujours dans ses mains, et jusqu'à 86 ans elle y a travaillé sans lunettes. Le sort qui ne lui avait accordé ni mari, ni enfants, et qui lui enlevait presque à la fois les deux objets des dernières affections de son cœur, le chancelier Pasquier et son frère le marquis d'Osmond, plus jeune qu'elle de huit années, l'avait condamnée à un cruel isolement. Il lui échappait parfois à ce sujet des mots navrants et amers à la façon de Mme du Deffand.

Depuis bien des années Mme de Boigne ne marchait plus; elle ne pouvait faire quatre pas, on la portait à sa voiture, dans son jardin, de sa chambre dans son salon, de son salon dans la salle à manger, et on ne l'apportait là que lorsque ses invités étaient déjà réunis. Et quelle n'était pas la surprise d'un convive nouveau devant l'inconcevable contraste entre ce je ne sais quoi d'emmaillotté, d'encapuchonné, que deux valets venaient apporter, et cet esprit si fin, si net, qui sortait de dessous ces hardes, se mettait à table, causait comme s'il avait eu trente ans, et vous charmait! Le merveilleux de certains contes ne vaut pas cette surprise; j'ajoute, pour en compléter l'effet, que Mme de Boigne avait conservé toutes ses dents, ses beaux

cheveux, ses jolis traits, et quand la conversation l'amusait et l'animait, un rayon des grâces de sa jeunesse passait sur ce visage plus qu'octogénaire.

Nourrie de l'esprit sceptique du siècle où elle était née, Mme de Boigne était restée longtemps respectueuse, mais indifférente aux sentiments religieux. Une heureuse et sincère révolution se produisit, il y a plusieurs années, dans son âme, dont la rectitude avait cherché la foi et y avait trouvé le repos. Dans sa dernière et courte maladie, avant même qu'on ne la crût en danger, elle demanda les secours de la religion et les reçut avec joie. Elle avait, fort à l'avance, réglé avec générosité le sort de ses gens, dont elle était adorée; tous étaient anciens chez elle, et l'un d'eux, le maître d'hôtel, comptait 52 années à son service. Enfin fidèle à la passion du nom de sa race et se faisant encore l'illusion qu'on fonde une famille, elle a légué la grande fortune que lui avait assurée le général de Boigne à l'enfant qui seul porte le nom d'Osmond.

C'est ainsi qu'a disparu la dernière existence qui rappelait à notre siècle démocratique l'ancien régime par ses plus nobles côtés.

Quelques jours après la mort de Mme de Boigne, un homme éminent (qu'elle admirait et ne gâtait point), qui a le don singulier de faire des portraits, de les frapper... même sans y songer, écrivait dans le laisser

aller de l'intimité ces mots qui peignent bien la physionomie aussi originale qu'attachante de Mme de Boigne :

« Elle était sérieuse autant qu'aimable dans la « vie mondaine, et bonne dans la vie domestique; « son bon sens était spirituel et son esprit sensé. « Je la regrette comme l'un des derniers et presque « le dernier débris de cette société élégante et « aristocratiquement libérale dans laquelle je suis « entré il y a soixante ans; société charmante, facile « avec dignité et indépendante sans roideur, qui n'a « existé que dans notre pays, et qui ne s'y refera « plus. »

Amélie Lenormant.

Paris, 1er octobre 1866.

AVANT-PROPOS.

Je n'ai rien à exiger du lecteur de ces pages : elles ne me donnent, je le reconnais, aucun droit à sa bienveillance, n'ayant pas été tracées pour son amusement, mais uniquement pour le mien ; si néanmoins il s'en trouvait un que l'oisiveté engageât à les parcourir, je lui demanderais bien humblement, et dans son intérêt personnel, d'accorder une attention toute spéciale aux dates de lieu et de quantième : il en remarquera plus facilement, d'une part les lacunes laissées volontairement dans les correspondances, et qu'on a compté sur sa sagacité pour reconnaître, sur son intelligence pour suppléer, sans lui donner

le fastidieux ennui de répétitions inutiles; de l'autre, cette petite sujétion l'avertira de placer en leur temps les événements historiques auxquels les lettres font allusion; qu'il ne s'alarme pas toutefois : malgré l'expression dont je me sers en cet instant, je n'ai pas eu l'ambition d'écrire un *roman historique*, mais seulement une *histoire de salon*; il m'a fallu montrer l'influence exercée par la politique sur la société et jusque dans les familles; je l'ai considérée comme peinture de mœurs pour les temps dont je parle, en cherchant à conserver aux différentes nuances du parti royaliste leurs physionomies particulières, telles que je les ai connues : je n'ai point essayé de peindre les autres partis dont les habitudes intérieures m'auraient été étrangères.

Quoique la plupart des scènes de cet ouvrage soient des réminiscences, aucune n'a de prétention à la vérité historique; le meurtre du marquis de Lonlé m'a donné la pensée d'établir en Portugal un drame de fantaisie, mais mon but principal a été d'indiquer combien le public, même

instruit, même intelligent, est sujet à se tromper dans ses jugements, et combien les situations les plus enviées peuvent cacher de peines amères; je voudrais aussi établir qu'un caractère ferme, prenant la raison pour guide, présente une meilleure chance d'arriver au bonheur en luttant avec le sort, que n'en offrent les caractères passionnés, plus brillants, plus séduisants, mais dont la sensibilité exaltée détruit l'énergie et qu'elle livre sans boussole aux orages du cœur.

UNE PASSION

DANS

LE GRAND MONDE

LIVRE PREMIER.

LETTRE PREMIÈRE.

ROMUALD DE BAURÉAL A HENRI DE BLIANE
AU QUARTIER GÉNÉRAL.

Paris, le 12 mai 1813.

Toutes tes lettres ont été fidèlement remises, mon cher Bliane, et de plus toutes ont été bien accueillies, malgré tes prévisions que je partageais aussi. Je craignais surtout de trouver dans les salons de nos familles une grande joie des revers de la fatale campagne de Russie; elle a développé, au contraire, une impression de tristesse et de sympathie si sincère, qu'on est tout prêt à s'y réjouir de nos derniers

succès de Lutzen : on me les fait raconter ; on les écoute avec intérêt. Je suis heureux de retrouver ce sentiment de la patrie parmi ceux auxquels j'appartiens par tant de liens indissolubles, malgré le triste isolement de cœur et de position où les circonstances m'ont condamné, et qui me paraît encore plus poignant lorsque je me retrouve à Paris sans avoir droit à l'entrée d'aucun intérieur.

J'espère les divisions de parti prêtes à s'effacer pour se fondre dans le seul intérêt de la gloire du pays ; puisque déjà les jeunes gens veulent le servir, il faudra bien que les parents se résignent à l'aimer. Il n'est pas jusqu'à ta tante de Gerves qui ne se soit un peu adoucie pour nous : je l'ai rencontrée chez Mme de Serdobal ; elle m'a parlé de toi, et s'est plainte de ton silence. « Au reste, a-t-elle ajouté en faisant allusion au bulletin où tu es nommé, au reste il m'est parvenu de ses nouvelles d'une façon qui ne peut déplaire au sang des Duguesclin ; je suis trop vieille pour me jamais accoutumer à voir les noms de Bauréal, — en s'inclinant vers moi, — et de Bliane, accolés à ceux de MM. Mouton, Rampon, Friant, etc., etc. ; mais lorsque les gens de qualité servent, je suis bien aise qu'ils se distinguent, et sur ce point, messieurs, vous me donnez satisfaction. — Cependant, grand'-maman, vous voyez sans chagrin le nom de Catinat à côté de ceux de Turenne, de Boufflers, et même de

Gerves, a repris malignement la petite Mme de Montemort, dont le mari vient d'être nommé auditeur. — M. le maréchal de Catinat servait son roi, ma fille! » a répondu la vieille duchesse avec ce ton aigre et cassant que nous lui connaissons : Mme de Serdobal s'est hâtée d'interrompre la conversation qui pouvait devenir désagréable et me contraindre à répliquer. — La duchesse n'a pas tardé à s'en aller, et Mme de Serdobal m'a expliqué en partie sa bonne grâce pour toi et moi, elle tient à sa colère de savoir son petit gendre Montemort auditeur : il est employé dans les approvisionnements de Paris, et la duchesse de Gerves ne l'appelle plus que le *sous-aide des farines :* ce chagrin intérieur l'a réconciliée avec nous autres militaires. A mon dernier voyage à Paris, elle m'avait tourné le dos sans vouloir même apercevoir ma révérence, il y a grand progrès cette fois-ci : elle a daigné me complimenter sur mon nouveau grade; car je suis nommé général, ami : tu t'en réjouiras autant que moi. — J'avais fait annoncer à l'impératrice le colonel de Bauréal, arrivant de l'armée; elle m'a reçu, a lu ses lettres et m'a qualifié de général; je n'avais nulle envie de renouveler la plaisanterie d'où date ma fortune militaire, mais je souriais intérieurement de l'occasion qui s'en représentait, lorsqu'avant de me congédier elle m'a complimenté sur le nouveau grade obtenu par ce qu'elle a bien voulu

appeler ma belle conduite à Lutzen ; je lui ai dit l'apprendre de sa bouche ; elle m'a lu alors une phrase de la lettre de l'empereur, trop flatteuse pour que j'ose la répéter même à toi ; mais elle est gravée dans mon cœur, et je la mériterai par la suite si je ne la mérite pas encore. — Je ne ferai pas du stoïcisme avec toi, mon cher Henri : ce succès me comble de joie ; j'aime mon métier avec passion, je pourrai m'y livrer sur une plus grande échelle, et puis nous autres amants de la gloire, nous nous complaisons, il le faut bien avouer, dans tous les hochets qu'elle a inventés pour nous séduire. — En sortant du ministère, où l'on m'a confirmé la nouvelle donnée par l'impératrice, j'ai été acheter des épaulettes, et je regarde complaisamment leurs étoiles en attendant l'habit brodé déjà commandé : je me flatte que ces puérils enfantillages te raccommoderont avec ton *grand ami.*

Le pauvre Lispona aura vanté fort au delà de leur mérite les petits services que je lui ai rendus ; car cette sœur qui l'a élevé et qu'il aimait si filialement, Mme Augustine de Lispona, m'a écrit dès hier pour m'engager à venir recevoir ses remerciements : j'y ai été ce matin ; elle s'est presque jetée dans mes bras en fondant en larmes : toutefois elle s'obstine à vouloir conserver des espérances ; je n'ai pas eu le courage de les détruire complétement, je suis bien loin pourtant de les partager ; si personne ne peut

affirmer l'avoir vu mort, personne assurément ne le retrouvera vivant; il était à toute extrémité lorsque j'ai partagé avec lui mes faibles provisions à la montée de Wilna. Ne revenons pas sur ce triste chapitre, les étoiles de mes nouvelles épaulettes ne luiraient pas suffisamment pour l'éclaircir! — Ma visite à Mme Augustine m'a rappelé avoir racheté à un soldat un portefeuille trouvé dans la débâcle; je l'avais reconnu pour celui où ce pauvre Lispona nous montrait si souvent les portraits de sa jeune femme et de sa sœur; j'avais bien l'intention de le rendre à la famille, mais je ne sais ce qu'il est devenu, cela m'a empêché d'en parler hier. — Dis à Jacques de le chercher dans tous mes effets et envoie-le-moi, je resterai assez longtemps à Paris pour recevoir ta réponse; si le portefeuille ne se retrouve pas, garde-moi le secret de ma négligence.

Malgré le silence que M. Lenoir a gardé sur moi dans son testament, MM. Habeneck continuent à recevoir exactement la pension qu'il me faisait. Je me refuse à la toucher, et vais écrire à son neveu en témoignant ma reconnaissance à cette excellente famille. Mes appointements me suffisent; je suis fort sensible à la continuation de leur intérêt, mais il m'aurait été très-pénible de recevoir leurs bienfaits; de la part de M. Lenoir je n'en éprouvais aucune répugnance, j'y étais accoutumé depuis l'enfance et il me traitait comme son fils.

Bonsoir, mon cher Henri, je compte sur toi pour me donner des nouvelles du quartier général. — Voilà une bien longue lettre pour un homme qui, au sortir d'une bataille, a franchi la route sans s'arrêter, et qui depuis quarante-huit heures de séjour à Paris a fait six fois autant de chemin et enduré beaucoup plus de fatigue que dans la plaine de Lutzen; aussi je tombe de sommeil, et c'est presque en rêvant que je t'embrasse.

LETTRE II.

CHARLES DE SERDOBAL A HENRI DE BLIANE
AU QUARTIER GÉNÉRAL.

Paris, le 18 mai 1813.

Quoique la renommée se chargeât de me donner de vos nouvelles, mon cher Bliane, je me plaignais de votre silence. Aussi votre lettre m'a-t-elle fait le plus grand plaisir: les travaux, les fatigues, les enivrements de la guerre n'ont altéré ni vos affections, ni votre gaieté; je m'en réjouis de toute l'amitié que je vous porte.

Je partage déjà votre enthousiasme pour Romuald et vous ferais volontiers écho sur son mérite; mais vous m'avez surpris en parlant de sa popularité dans

l'armée; on nous le représentait très-jalousé pour sa rapide fortune, et dans une position souvent fort difficile : il est certain que la faveur de l'empereur ne pouvait se signaler davantage puisque le voilà général à vingt-cinq ans.— Ma femme et moi sommes également disposés à lui rendre notre intérieur assez doux pour lui faire illusion sur la situation isolée où il se trouve placé. — Vous me demandez comment une si noble créature peut être en quelque sorte repoussée d'une famille riche et puissante : *repoussé* n'est pas le mot propre, c'est plutôt *séparé*, et par des circonstances fortuites. — Je n'avais jamais vu Romuald : lorsque j'épousai sa cousine, il était absent, et pendant son dernier séjour à Paris, nous étions allés en Angleterre pour y chercher mon beau-père, le duc de Bauréal; mais Gertrude m'a souvent parlé de son cousin Romuald; elle l'aime comme un frère, et je suis tout disposé à le traiter comme tel : il m'en a paru un peu étonné; vous êtes tous deux, je le vois, dans la pensée que ce qu'on appelle le faubourg Saint-Germain a conservé son intolérance pour les personnes servant le gouvernement impérial : tout cela est bien changé depuis trois ans, mon cher Bliane; presque toutes les familles se rattachent par leurs enfants, et les plus récalcitrantes commencent à se rapprocher; elles y sont stimulées par notre génération; nous souffrons trop de notre oisiveté pour encourager les gens plus

jeunes à nous imiter : je ne fais pas difficulté d'avouer combien je regrette l'inutilité à laquelle l'exagération de l'esprit de parti a condamné mes jours ; je suis trop vieux pour entrer dans une carrière, et trop jeune pour me consoler de n'en avoir pas, malgré le bonheur domestique du plus doux intérieur ; il est une époque de la vie où l'homme se sent d'autres devoirs à remplir envers la société que ceux de la famille.

Romuald se persuadait trouver une grande animadversion contre lui dans le duc de Bauréal ; il se trompe absolument : mon beau-père a passé le temps de son émigration entre l'Amérique et l'Angleterre, il a rapporté des idées beaucoup plus libérales que n'en ont la plupart des personnes de son âge et de sa caste restées ici ; il comprend tout, et admet toutes les conduites, pourvu que la délicatesse et l'honneur s'y rencontrent : loin d'en vouloir à Romuald, il jouit de ses succès et voit en lui un protecteur pour son fils, qu'il est fort disposé à laisser servir, si sa frêle santé le permet ; il est entretenu dans ces dispositions par madame Romignère : celle-ci aime Romuald, l'admire, en est fière, et se pavane des nouvelles illustrations qu'il ajoute au nom de Bauréal ; mais, malgré toute cette faveur et son immense fortune, elle ne lui laissera rien, et elle assurera la propriété de tous ses biens à mon beau-frère, afin que les autres enfants de mon beau-père ne les partagent pas. Elle trouve

au fond de l'âme que Hombert n'est ni si beau, ni si grand, ni si leste, ni si fort (qualités chevaleresques dont elle fait grand cas), ni si aimable, ni si spirituel, ni si instruit que son cousin l'était à son âge ; elle regrette bien un peu aussi qu'il ne s'appelle que Hombert, comme le Bauréal illustré à la bataille de Marignan, au lieu de rappeler ce sire Romuald de Bauréal qui disputait le trône de Jérusalem aux Lusignan ; elle ne fait pas même difficulté de reconnaître les avantages de Romuald dont elle aime à s'entretenir, mais Hombert est l'aîné de la maison de Bauréal, et cette qualité l'emporte sur toutes les autres. Elle ne s'en cache aucunement. Lorsque j'allai lui demander son agrément pour épouser Gertrude, elle m'avertit avec toute la *loyauté d'une Bauréal,* pour me servir de son expression, que sa nièce n'avait rien à attendre de sa succession : cette déclaration fut suivie d'un cadeau de noce assez magnifique pour mériter le nom de dot, et lorsque Gertrude l'en remercia, elle lui dit que c'était le produit d'économies faites dans ce but depuis plusieurs années, et dont elle croyait pouvoir se permettre de disposer d'une façon qui lui était aussi agréable. C'est une personne bien originale : vous ne l'avez jamais connue, je crois, et Romuald lui-même a eu peu de relations personnelles avec elle, quoiqu'elle en parle toujours avec tendresse. — Madame Romignère était chanoinesse

de Remiremont, elle s'appelait la comtesse Gertrude de Bauréal et avait pour son nom une passion qui n'est plus de ce siècle : son seul chagrin était que la fortune de sa maison ne fût plus à la hauteur de son illustration; les deux derniers ducs de Bauréal ayant dilapidé leur patrimoine, le moment pouvait arriver où il serait peut-être indispensable de vendre l'antique château de Bauréal, et la comtesse Gertrude n'y pensait pas sans frémir : elle était parfaitement belle, très-spirituelle, fort aimable et avait inspiré de grandes passions; elle passait même pour avoir partagé celle d'un homme très-agréable, mais dont le nom ne lui avait pas paru digne de s'allier au sien; ce chagrin de cœur, ou, si vous voulez, de vanité, l'avait décidée à prendre la prébende de Remiremont : ses séjours au chapitre achevaient d'exalter les sentiments nobiliaires qui la dominaient, et pendant ce temps, le duc de Bauréal, son frère, achevait aussi de manger son bien : une catastrophe dévenait imminente. — M. Romignère, financier immensément riche, homme de capacité et d'un esprit assez délicat pour apprécier les agréments de la comtesse Gertrude, vivait dans sa société intime et l'adorait fort à distance depuis nombre d'années : je ne sais quelles conventions se firent entre eux, mais au grand étonnement du monde et de sa famille, la comtesse Gertrude, alors âgée de trente-cinq ans, annonça avec sa hauteur

accoutumée qu'elle épousait M. Romignère qui avait près de soixante ans et était très-valétudinaire; il avait offert de prendre le nom d'une terre titrée dont il était propriétaire, mais elle avait refusé avec dédain. En revanche, le contrat de mariage révéla qu'il lui assurait tout son bien. Bientôt après, la ruine du duc de Bauréal éclata : M. Romignère acheta la terre de Bauréal, se mit à la tête des affaires de son beau-frère et lui conserva le reste de sa fortune, entre autres le bel hôtel de Paris, de sorte que lorsque son fils aîné hérita de lui, il avait encore cent mille livres de rente : sa tante avait déjà facilité son mariage avec Mlle de Hauteroche, mère de ma femme et de Hombert. Le cadet de Bauréal entra dans la marine après avoir rejeté la soutane de séminariste; sa tante, qui espérait le conduire aux hautes dignités de l'Église, en fut très-courroucée; il épousa, à Saint-Domingue, une créole, mère de Romuald, et périt sur mer en revenant en France : la vicomtesse de Bauréal n'ayant que peu de rapports avec la famille de son mari et sentant pourtant la nécessité de faire élever son fils en Europe, l'adressa à son correspondant à Nantes : elle devait le suivre prochainement, mais l'insurrection de Saint-Domingue la força à prolonger son séjour, et on ignore si c'est par une maladie ou par un crime que sa vie s'y est terminée. — Elle avait apparemment envoyé des remises considé-

rables avec Romuald, car son éducation a été des plus soignées : beaucoup de gens voyaient en lui l'héritier de M. Lenoir, qui semblait l'adorer, mais il vient de mourir et ne lui a rien laissé par son testament.

Madame Romignère a toujours comblé son mari d'égards et lui a témoigné grande affection : elle a continué à recevoir la société la plus élevée et la plus choisie et l'a forcée à entourer M. Romignère de respect par la déférence qu'elle-même lui montrait. — Tous deux préféraient le séjour de Bauréal dont ils ont fait une habitation magnifique, et depuis son veuvage elle ne l'a plus quitté. — Au commencement de la Révolution, le duc et la duchesse de Bauréal quittèrent la France : les premières lois contre l'émigration y ramenèrent la duchesse. Elle était grosse de son fils, et mourut bientôt après sa naissance. Madame Romignère s'empara de ce dernier enfant, et laissa la petite fille pour consolation à la marquise d'Hauteroche ; c'est elle qui a élevé ma Gertrude.

M. Romignère avait été arrêté pendant la Terreur, il dut la vie et la conservation de sa fortune au courage et à l'intelligence déployés par sa femme ; mais sa santé, déjà si frêle, fut tout à fait perdue : il traîna encore quelques années et la laissa veuve et très-affligée de sa perte. — Des parents éloignés de M. Romignère voulurent réclamer sa succession, ils intentèrent un procès : lorsqu'on annonça à ma-

dame Romignère qu'elle l'avait gagné, elle se borna à dire : « Il aurait été par trop dur de s'appeler Romignère pendant quarante ans pour ne rien laisser à la maison de Bauréal. » C'est la seule fois qu'on lui ait entendu exprimer cette pensée. Elle avait racheté tous les biens de son neveu et lui en a fait passer les revenus à l'étranger jusqu'au moment où elle a pu l'en remettre en possession; mais ils ont fort diminué par la destruction des droits seigneuriaux. — Le duc de Bauréal avait épousé en secondes noces à Baltimore une belle jeune Américaine, ayant assez de fortune, mais très-plébéienne : madame Romignère n'a jamais pu se réconcilier à ce mariage et montre peu d'affection pour une fille qui en est née; mon beau-père, en revanche, l'aime passionnément, et Gertrude s'est chargée de l'élever : quant à la mère, il n'en est jamais question : elle vit encore. Mais après avoir tenu une conduite plus que légère en Angleterre, elle est retournée, je crois, en Amérique. Elle était déjà séparée de mon beau-père lorsque nous l'avons été trouver à Londres. — Cette dispersion de la famille vous explique comment votre ami Romuald de Bauréal n'a jamais eu de *home,* pour emprunter à nos voisins d'outre-mer un mot dont nous n'avons pas l'équivalent; il est resté sous la surveillance de M. Lenoir à Nantes jusqu'au moment où il est entré au collége, puis à l'École militaire, et il en est

sorti pour aller guerroyer en lointain pays à la façon des paladins ses aïeux. — Pendant son éducation, madame de Hauteroche le recevait aux jours de vacances, et sa cousine Gertrude, son aînée de quelques années, lui était fort attachée; c'est, je pense, sa seule liaison de famille : il a passé deux jours à Bauréal en quittant Fontainebleau; Gertrude assure qu'il avait une peur effroyable de madame Romignère; il a pourtant très-bien réussi auprès d'elle pendant ce court séjour, — je l'engage fort à aller à Bauréal : Gertrude a mandé à son père l'arrivée de Romuald à Paris, je ne doute pas qu'on ne réclame sa présence en Normandie. — Voilà, mon cher Bliane, les détails que vous désiriez sur la position de votre ami vis-à-vis de sa famille : lui-même peut fort bien en ignorer une partie; il était presque enfant lorsqu'il s'est éloigné.

Gertrude me charge de vous dire mille amitiés; elle est toujours l'excellente fille, l'excellente sœur, l'excellente femme, l'excellente amie que vous avez connue, et de plus l'excellente mère de trois enfants qu'on nous dit être beaux et que nous trouvons charmants. — Ne soyez plus des années sans me donner de vos nouvelles, mon cher Bliane, et comptez sur mon fidèle attachement.

LETTRE III.

HENRI DE BLIANE A ROMUALD DE BAURÉAL
A PARIS.

Dresde, le 25 mai 1813.

Tu me m'as rien appris, ami; l'ordre du jour de Lutzen portait que le colonel de Bauréal, « *officier de la plus belle espérance,* » avait été nommé général sur le champ de bataille; parti de ce champ même, toi seul ignorais ta promotion; au reste elle a causé beaucoup de joie et peu de surprise, l'empereur a contresigné l'impression de l'armée. — Je ne te pardonne pas de ne m'avoir pas répété cette phrase montrée par l'impératrice; tu l'as, dis-tu, gravée dans ton cœur; moi je l'aurais imprimée dans le mien, et plus libéral que toi, je l'aurais distribuée à tout le quartier général. — Il faut en convenir, « le seigneur Jupiter sait dorer la pilule! » et si le maître que nous servons nous envoie souvent au-devant des boulets, il réussit à décorer le retour de tout ce qui encourage à les affronter. — Après t'avoir grondé de tes réticences, je veux te remercier de ce que tu appelles tes enfantillages au sujet de tes épaulettes : tout calme que tu prétends, ou plutôt que tu crois être, je te sais passionné et enthousiaste; mais je ne me flattais pas

que tu abaissasses tes perfections à ces vulgaires jouissances de nous autres pauvres diables, et, si cela était possible, je t'en aimerais davantage.

Tu me demandes les nouvelles du quartier général, elles sont peu importantes; les projets de l'empereur ne transpirent point. Chacun fait son plan de campagne et, à défaut d'autre, je pourrais bien te donner le mien, mais tu ne le recevrais peut-être pas avec assez de considération. On s'attend généralement à marcher sur l'Oder pour nous renforcer de nos garnisons. — Hier soir, on se disait à l'oreille les dépêches du comte de Narbonne peu rassurantes sur les dispositions de l'Autriche : la coterie pessimiste répandait ces bruits, mais j'ai aussi peu de foi dans ses paroles que peu de goût pour ceux qui la composent. Nous autres militaires, nous devons obéir aux ordres et marcher en avant sans nous embarrasser des intrigues des diplomates. Notre sabre est le plus habile de tous les négociateurs, et si nous avons été vaincus par les fléaux du ciel, du moins savons-nous prendre notre revanche sur les hommes. Messieurs les ennemis sont un peu démontés par nos derniers succès; ils nous croyaient exterminés; nos petits conscrits ont culbuté leurs vieilles moustaches de façon à leur prouver que notre belliqueuse terre de France n'a pas laissé tous les enfants de la victoire dans les glaces de la Russie. Encore quelques affaires

semblables à celle de Lutzen, et l'empereur sera plus puissant que jamais.

Morton est mort de ses blessures, Vorinal a obtenu un congé de convalescence; le colonel Hémiot est fort mal, Larrey en espère peu.

J'ai moi-même aidé Jacques dans la recherche du portefeuille; nous n'avons rien trouvé; il se le rappelle et le croit resté dans une cassette laissée à Dantzick. Tu aurais dû me le confier; le portrait de la sœur serait peut-être égaré, mais j'aurais eu grand soin de cette délicieuse figure de la jeune femme : au reste tu as toujours été indigne pour elle; et lorsque ce pauvre Lispona nous montrait avec tant de complaisance le portrait de *son Euphémie*, tu daignais à peine joindre un sourire à nos exclamations; ne t'en déplaise pourtant, il y a plus de physionomie que tu n'en voulais convenir sous les traits frais et ronds de ce *gros enfant blond*, comme tu disais dans ton impertinent mépris : à la vérité, ta superbe princesse porte un aspect tout autrement imposant : on assure au reste qu'elle te pleure encore; dix mois de constance polonaise! sais-tu bien, mon cher Romuald, que ce n'est pas un de tes moindres triomphes! Ah çà! ne va pas commencer à faire le modeste et le discret : tu sais, par expérience, qu'elle ne te pardonnerait pas.

Je suis ravi de savoir ma tante de Gerves en voie

d'amendement; c'est déjà un sensible progrès de me qualifiér de neveu et de m'appeler Bliane, car depuis cinq ans je ne suis pour elle que monsieur Henri. — Je ne t'ai jamais raconté, je crois, notre dernière entrevue : elle me comblait de bontés, j'étais traité en enfant de la maison et j'y dînais habituellement; peu de jours après ma nomination à la place d'écuyer de l'empereur, j'arrivai à cinq heures selon mon usage, j'y trouvai les commensaux ordinaires. Ma tante me reçut fraîchement, nous passâmes dans la salle à manger : « Otez ce couvert, » dit-elle à ses gens, « m'sieur Henri dîne chez une autorité. » — Je pris mon chapeau et je m'en allai avec un sentiment de colère dont je ris aujourd'hui; il fallait entendre le dédain dont elle prononçait *une autorité !* — Au surplus, ce ridicule incident m'a causé la plus belle peur de ma vie. La semaine suivante, le ministre de la police s'approcha de moi et me dit : « Madame de Gerves vous a donc expulsé de chez elle ? » — Je sentis courir un frisson dans toutes mes veines, j'eus le bonheur de répondre bien naturellement : « Hé ! mon Dieu, oui; ma tante s'est persuadée, bien à tort, que je voulais mettre à mal une petite fille de sa maison. Sa pruderie s'est effarouchée, et elle m'a tout bonnemeut mis à la porte. » Le ministre me crut ou feignit de me croire, il répondit par un sourire, et la chose en resta là. Vois-tu, Romuald, le

diable est parfois bon enfant, il m'avait un peu tenté des grands yeux bleus de cette petite Jeannette qui vient perpétuellement raccommoder les fautes de l'éternel tricot de ma tante, mais aussi il m'inspira cette heureuse défaite qui, sans cela, ne me serait peut-être pas venue si promptement à l'esprit. Quelque temps après, l'empereur me dit un jour brusquement : « Madame de Gerves est votre tante? — Oui sire. — L'avez-vous vue depuis peu? — Oui, sire, ce matin, » et c'était vrai, je l'avais vue... passer en voiture. Mon inquiétude s'est prolongée quelque temps, mais cela n'a pas eu d'autres suites. Juge quel chagrin j'aurais eu à voir ma pauvre vieille tante persécutée, tracassée, exilée probablement à mon occasion; l'exemple des Tourzel était toujours devant mes yeux. La vieille duchesse n'a jamais su le danger qu'elle a couru, et moi seul en ai supporté l'anxiété. — Quant à Montemort, il a bien fait de se mettre dans les vivres; je le connais de longue date, c'est un chétif personnage, il n'a en lui que tout juste l'étoffe d'un *pékin.*

D'après une lettre de Serdobal, je pense que tu as été à Bauréal et je m'en réjouis. Tu auras pu manger là de l'oncle, de la tante, du cousin, et calmer ton dévorant appétit de la famille ; je le comprends pour ta cousine Gertrude, car celle-là est une véritable perfection.

Reviens vite, Romuald, tout le monde ici a besoin de toi, moi surtout; tu es ma raison et ma conscience. Je vous salue, mon général, avec le respect que je vous dois, et je t'embrasse, ami, avec l'affection que je te porte.

LETTRE IV.

HENRI DE BLIANE A CHARLES DE SERDOBAL
A PARIS.

Dresde, le 30 mai 1813.

Je ne puis assez vous remercier de votre longue lettre, mon cher Serdobal, elle contenait des détails que j'ignorais entièrement; Romuald très-probablement ne les sait pas davantage; la connaissance que j'en ai acquise m'aidera à le soutenir dans les moments de découragement causés par son isolement; ce garçon-là a un besoin de dévouement et d'affection qui le consume; Dieu sait s'il en fait large consommation pour ses amis et ses camarades! mais cela ne lui suffit pas, et il pleure les parents qui lui manquent pour les exercer. Les succès trop faciles que lui a valus sa superbe figure l'ont toujours empêché d'être sérieusement amoureux; s'il le devenait jamais !!!... il irait brûler Troie. — Vous êtes arriéré de cinq ans en croyant sa position pénible à l'armée : vous

savez le début de sa fortune militaire : le jour même où il endossait pour la première fois l'habit de sous-lieutenant auquel son séjour à l'école de Fontainebleau lui donnait droit, l'empereur passa la revue du régiment. Son cheval se cabra d'une façon inquiétante, Romuald s'élança et le retint à quelque risque personnel. — « Merci, capitaine. — Dans quel régiment, sire? — Dans ma garde. » L'empereur s'éloigna en souriant, la promotion fut confirmée et le capitaine imberbe dirigé sur l'armée. — Romuald comprit bien que que ce genre d'avancement demandait à être justifié ; il s'étonna peu de la froideur de ses camarades et s'appliqua à la vaincre par sa douceur et ses bons procédés. — J'étais un des plus jaloux de lui; son aîné de trois ans, je n'avais pu entrer dans les écoles militaires; je n'avais d'autre moyen d'arriver à l'armée, où j'aspirais, que par la maison de l'empereur, cela me contrariait, et je dénigrais avec amertume les gens qui, selon mon expression chagrine, faisaient leur chemin par escamotage. — J'obtins de suivre l'empereur à l'armée ; j'y trouvai Romuald et voulus continuer le cours de mes plaisanteries; mais déjà il avait accompagné la douceur de ses formes de tant de marques d'intrépidité, que je trouvai peu d'écho. A peu de temps de là il m'évita d'être pris en m'enlevant avec sa force herculéenne de dessus mon cheval blessé qui m'emportait.

Ce tour d'escamotage me parut compenser le premier, et je me pris à l'aimer un peu; puis je fus malade; il supporta mes caprices et me soigna comme une sœur grise; ah! pour le coup je l'aimai beaucoup. Depuis ce temps, je ne l'ai guère quitté un jour entier. — A l'affaire d'Abersberg, il se distingua tellement sous les yeux de l'empereur, que celui-ci ôta sa propre croix pour l'en décorer; il reconnut le jeune capitaine improvisé au Carrousel et lui sourit avec bienveillance; il l'a spécialement protégé dès lors, mais cependant aucun de ses grades n'a été dû à la faveur; cette opinion était déjà bien établie dans l'armée avant la campagne de Russie, et la conduite tenue par Romuald dans ces jours néfastes l'a rendu l'idole du soldat et l'ami de tous ses camarades; il y a à peine un des individus échappés à ces désastres et beaucoup assurément de ceux qui y ont succombé, auxquels il n'ait rendu quelque service signalé; quant à moi, non-seulement il m'a sauvé deux fois la vie en m'arrachant aux lances des Cosaques, mais je lui dois encore d'avoir soutenu mon courage et ma force morale dans ces dures extrémités où tant de braves gens ont faibli; sa douceur et son humanité ne se sont pas plus démenties que sa fermeté et sa résignation; la générosité de son caractère s'est largement déployée à cette époque d'égoïsme général, et je lui ai souvent vu donner son dernier morceau de

pain à un misérable qui n'avait plus la force de se traîner, sans savoir comment lui-même s'en procurerait un autre; mais son sang-froid èt son intelligence découvraient des ressources là où l'on n'en devinait pas. — Vous comprenez maintenant, mon cher Serdobal, comment le général de Bauréal se trouve aussi bjen vu dans l'armée que le capitaine de Bauréal y a été froidement reçu. Quant à moi, non-seulement je l'aime d'affection, mais je l'estime, le vénère, et quoiqu'il soit plus jeune que moi je lui porte respect : ce n'est pas qu'il l'exige assurément; car personne n'est meilleur enfant et plus agréable camarade, spirituel, amusant, gai souvent, mais ayant toujours un petit retour de mélancolie sur sa situation isolée dans ce monde : vous et votre admirable Gertrude réussirez à le distraire de cette préoccupatlon, et si la tante Romignère, qui me plaît assez, du reste, refuse à Romuald des écus dont il ne se soucie guère, il faut au moins qu'elle lui donne des caresses; il les appréciera infiniment davantage. — Je me réjouirai de sa visite à Bauréal s'il y est bien accueilli; s'il y est traité en étranger, il reviendra avec une tristesse de plus. — Un jour où je le grondais de l'intrépidité inutile avec laquelle il venait de risquer sa vie, il me répondit : « Et pourquoi ne la risquerais-je pas? personne n'y tient. — Et la princesse Kraminska? — Il ne manque pas de colonels dans l'armée,

reprit-il en souriant tristement. — Et moi, ingrat? — Ah! toi, j'y crois. » — Il me serra la main et une larme d'attendrissement roula dans ses yeux, si animés naguère du feu de la victoire. — Vous admirez la figure de Bauréal, mais on ne s'en fait pas une juste idée si on ne l'a vu chargeant à la tête de ses escadrons; c'est véritablement le dieu de la guerre. — Ne vous étonnez pas de mon enthousiasme pou lui, mon cher Serdobal, car je lui dois tout; si j'ai eu le bonheur de me distinguer un peu dans la campagne de Russie, c'est son exemple qui m'a inspiré de l'énergie; j'aime à le reconnaître et à le répéter. — Mettez-moi aux pieds de votre charmante compagne, et renvoyez-moi mon bon Romuald heureux et content.

LETTRE V.

ROMUALD DE BAURÉAL A HENRI DE BLIANE
AU QUARTIER GÉNÉRAL.

Paris, le 20 juin 1813.

Tu crois, et peut-être à juste droit, que je vais commencer par te remercier des expressions de ta précieuse amitié, mon cher Bliane, et au contraire je te veux tout d'abord reprocher celles si indignes de toi dont tu te sers au sujet de Montemort : l'*étoffe*

d'un pékin! C'est bien là une véritable phrase de *troupier,* pour le coup! Si tu n'y prends garde, tu deviendras aussi intolérant que ta tante de Gerves; pourquoi renfermer le mérite dans une seule classe plus que dans une seule opinion? — J'aime, tu le sais, et j'estime le soldat; mais pour lui conserver une prééminence tellement exclusive sur tous les points, il ne faudrait jamais quitter l'atmosphère du quartier général. — J'ai bien peur que tu n'emploies le mot propre en disant : le *maître que nous servons.* J'ai tâché de me persuader que ce maître c'était la patrie, mais lorsqu'on voit la détresse où elle est réduite, il faut bien, hélas! renoncer à cette illusion. La France est plus épuisée, plus opprimée que l'Allemagne. Je viens de parcourir cette Normandie si florissante naguère... Mon ami, les femmes battent en grange, elles traînent la charrue assistées d'un vieillard et d'un âne; les chevaux sont enlevés comme les hommes; pour la première fois, de temps immémorial, la fête du village de Bauréal n'a pas eu lieu, faute de garçons. — La jeune femme du jardinier, qui a vu partir tous ses frères et dont madame Romignère a recueilli les parents, me disait en pressant son enfant de deux ans sur son cœur : « Ah! mon général! pas vrai? vous m'aiderez à sauver celui-là! » Elle pleurait sur cette fatalité prévue... et tu veux que je considère moins les gens qui emploient

leurs veilles à adoucir cette misère, à chercher le soulagement de ces maux, à tarir ces larmes, que nous qui en sommes les artisans? — Non, mon cher Bliane, ni toi, ni moi ne pouvons admettre un sentiment si rétréci. — Malgré mon amour pour notre métier, il me fait parfois horreur lorsque je vois les souffrances du soldat et les douleurs du paysan. Te souviens-tu, quand nous repassâmes, au bout de quarante jours, sur ce champ de carnage de Mojaïsk où des squelettes mutilés poussaient encore des gémissements, je te dis : « Bliane, voilà la gloire ! » — Tu t'éloignas un peu courroucé; plus tard, lorsque nous rencontrâmes cette file de grenadiers surpris par la violence d'un chasse-neige, moitié ensevelis et tout gelés, tout roides, tout droits, tout morts, l'arme au bras, je te dis encore : « Voilà la gloire ! » — Cette fois tu baissas la tête : depuis, les catastrophes se succédèrent avec une telle rapidité que nous n'eûmes plus la force de rédiger nos pensées, mais nos regards confondus nous apprenaient combien elles nous étaient communes ! eh bien, ami, l'horreur de ces affreux souvenirs s'efface devant la détresse que je trouve ici : ceux-là du moins étaient accompagnés du désir de vengeance ; mais que peut-on répondre à toutes ces mères pleurant toutes leurs fils? — Non, mon cher Bliane, il ne nous faut pas quelques affaires comme les dernières pour rendre l'empereur *plus puissant que jamais,* il

nous faut une bonne et longue paix pour laisser à la France le temps de panser ses plaies. Elles sont profondes et elle commence à les sentir vivement. — Tu m'accuseras peut-être d'avoir changé de langage depuis le jour où je te mandais qu'on se ralliait au gouvernement impérial; j'avais traversé nos provinces en courrier, parlant exclusivement aux postillons qui sont toujours de bonne humeur quand, pour aller vite, on les paye largement; arrivé à Paris je n'avais eu de relations qu'avec les agents du gouvernement et nos parents. Or, il est vrai que les concessions faites par l'empereur aux priviléges et aux distinctions sociales lui ont concilié la classe élevée. Dès qu'il y a eu une cour brillante, elle a reconnu sa patrie et a tendu à s'en rapprocher, mais le mécontentement est tombé dans les rangs inférieurs, il a atteint le dernier citoyen, et je suis bien trompé si le découragement ne s'est point emparé de l'esprit public. — On formait cercle pour me faire dire Lutzen dans les salons; on hausse les épaules si j'en veux parler dans les campagnes. Lors de mon dernier séjour en France, c'était le contraire; je me rappelle avoir raconté la bataille de Iéna à un auditoire champêtre qui en était électrisé.

Le ministre m'ayant annoncé ne pouvoir m'expédier encore, j'ai profité de ce retard pour aller faire connaissance avec mon oncle, qui en avait témoigné le désir, et porter mon hommage à M[me] Romignère. Ger-

trude prétendait que celle-ci me faisait peur : elle m'impose, j'en conviens : ma cousine assurait, en riant, ces deux mots synonymes; peut-être avait-elle raison il y a quinze jours; mais elle aurait tort maintenant, car ma tante a fait un grand chemin dans mon cœur, et pourtant je persiste à la trouver imposante.—Elle est très-grande et, malgré son âge avancé, conserve une taille charmante, mince et flexible comme dans sa jeunesse : son visage pâle est entouré de cheveux blancs argentés soigneusement arrangés; elle est toujours vêtue de blanc et sa toilette, sans aucune exagération ridicule, est fort élégante : habituellement sa physionomie est calme et froide, mais si une circonstance quelconque fait vibrer les cordes de cette âme ardente et forte, il sort de ses yeux gris ternis par l'âge des éclats de lumière qui font pâlir deux énormes boutons de diamant qu'elle porte toujours à ses oreilles : ce sont les seuls bijoux qu'elle ait voulu accepter de M. Romignère; elle ne les a pas quittés depuis le jour de son mariage et tire quelque peu de vanité d'avoir traversé la Terreur sans en faire le sacrifice ni rien changer à ses habitudes journalières; quand on lui demande comment elle a pu éviter la prison, elle se borne à répondre : « Je n'ai pas eu peur! »

Sa conduite avec moi porte les mêmes nuances que sa physionomie : froide dans l'habitude, elle est parfois

entraînée à des marques de tendresse presque maternelles. — Quant à mon oncle, sa facile bonté m'a mis sur-le-champ à mon aise : il est impossible d'avoir plus naturellement grand air : sa familiarité vis-à-vis des jeunes gens et des inférieurs n'ôte rien à sa dignité, et personne n'est tenté de lui manquer de respect : il rend beaucoup à sa tante et la comble de soins, mais ils se montrent tant d'affection mutuelle, et leurs rapports paraissent si simplement établis, qu'on oublie, aussi bien qu'eux-mêmes, de quel côté est le bienfait : leur intérêt commun se porte sur Hombert; je l'ai trouvé grandi, fortifié, et développé moralement : toutefois il doit leur causer encore de vives sollicitudes : Mme Romignère le suit constamment des yeux avec plus d'anxiété que de satisfaction : son père a de l'entraînement dans son sentiment et se fait, je crois, illusion sur les progrès d'Hombert : je ne pense pas qu'il arrive jamais à une grande distinction, mais il est bon enfant, naturel, affectueux, assez studieux et ne manque pas d'esprit : il s'est pris d'un grand attachement pour moi et m'inspire un vif intérêt.

D'après les discours de M. Lenoir et ceux même de Mme de Serdobal, je m'attendais à n'entendre parler que noblesse, prétentions et généalogie à Bauréal, je craignais de tomber dans la disgrâce de ma tante par mon ignorance de la science du blason; mais je n'ai rien trouvé de semblable : on y cause de

tout, et très-librement : ma tante et mon oncle sont fort au courant de ce qui se passe dans le monde social et politique, de la littérature moderne, et même des nouveaux progrès faits dans les arts. — Tout ce qu'il y a de gens distingués à vingt lieues à la ronde abonde au château où l'hospitalité est aussi large que facile : on y a adopté parmi les recherches dont mon oncle a rapporté la tradition d'Angleterre, celles qui se peuvent allier aux formes châtelaines du bon vieux temps. — Le grand âge de Mme Romignère la dispensant de rendre aucune visite, on est sûr de la trouver, et elle est devenue le centre de la province.

L'aumônier et le gouverneur d'Hombert sont les plus distingués parmi les commensaux du château : ils sont comblés de soins affectueux : le caractère clérical donne quelque chose de plus solennel à la considération accordée à *M. l'abbé;* toutefois ses rapports les plus intimes avec ma tante sont, je crois, en qualité de bibliophile ; ce goût commun leur fournit de longues heures d'occupation. — Quant à M. Gérard, de beaucoup le plus jeune de la bande, puisqu'il sort de l'École normale, il est un peu imbu des idées nouvelles. Il m'a avoué être arrivé à Bauréal dans l'intention de se montrer fort crêté, fort gourmé et tout hérissé de sa dignité d'homme à opposer à la morgue aristocratique : mais il a trouvé une bonhomie si bienveillante qu'il n'a su où se prendre : peu de jours après son

arrivée il est tombé malade; on l'a soigné comme l'enfant de la maison; puis pendant une longue convalescence on s'est occupé de l'amuser, de le distraire; enfin, il s'est relevé de son lit de douleur plein de confiance, d'affection et de tendresse plus encore que de reconnaissance : il s'est complétement identifié avec les maîtres du château dans leurs sentiments pour Hombert, partage les sollicitudes de ma tante et presque les illusions de mon oncle, et jouit autant qu'eux de ses succès. M. Gérard ne peut s'apercevoir de sa position que par la déférence dont on l'écoute lorsque la conversation roule sur quelque objet scientifique. Mme Romignère aimait à nous mettre tous deux sur ce terrain, et j'ai cherché à retrouver mes corollaires un peu rouillés des bancs de l'école pour l'en amuser; toujours nous étions condamnés à avoir la raison de notre côté pour qu'elle nous donnât gain de cause, car son esprit perspicace ne se laisse pas persuader par des mots sans logique : il est impossible de mettre plus de vivacité et d'entrain qu'elle n'en apporte dans ces sortes de discussions; mais il ne faut point crier, le bruit lui est insupportable, et, suivant son expression, elle n'aime le tournoi qu'à armes courtoises. — Ses opinions politiques au château de Bauréal sont royalistes; toutefois ma tante est séduite par la gloire impériale: son humeur belliqueuse s'y associe. Elle est la providence de tous les malheureux du canton, mais elle ne

s'apitoie pas volontiers sur les souffrances nées des exigences militaires : je l'entendais répondre à une femme se lamentant de voir partir le dernier de cinq fils : « Que veux-tu? ma bonne Monique, c'est le droit de la guerre, il faut demander à Dieu la force de se soumettre! et puis peut-être Thomas reviendra-t-il avec la croix! » — Et cet espoir, accompagné de quelques louis, consolait Monique et plaisait à l'imagination de sa patronne; car, malgré son amour pour les vieilles races, tout ce qui s'élève par l'épée a droit à son respect; — pendant mon séjour, j'ai reçu une dépêche m'annonçant la dotation que l'empereur m'a donnée en Hanovre; je l'ai tout de suite communiquée. Mon oncle a répété, d'une voix un peu soucieuse, une dotation en Hanovre!—Pourquoi pas? mon neveu a repris vivement sa tante, c'est un fief militaire, cela ne messied pas au nom de Romuald. — Elle est, au reste, aussi intolérante que toi sur la seule carrière ouverte à la noblesse; la faible santé de Hombert est sous ce rapport un véritable tourment pour elle. — Deux jours avant mon départ il m'avait accompagné à la chasse; le plaisir et ses dix-huit ans l'avaient stimulé, il avait bien soutenu la fatigue d'une assez longue course, et j'avais rendu de ses prouesses un compte qui nous mettait tous en gaieté; mais vers le soir le pauvre garçon dut céder à une courbature accompagnée d'un peu de fièvre et se mettre au lit. — Les commen-

saux retirés, il ne resta plus dans le salon que mon oncle, dont je faisais le piquet, et Mme Romignère, tous deux aimant à veiller : ils se prirent à parler de la santé de Hombert, et de l'espoir de le voir se fortifier suffisamment pour entrer dans l'armée; je fus forcé de dire combien cela me semblait impossible : un mois de campagne, telles que nous les faisons, tuerait Hombert et il serait plus qu'imprudent de l'y exposer : ma tante reprit avec un grand soupir : « Il faudra donc se résigner à ce qu'il ne fasse rien! — Ce sera un gentilhomme fesseur de lièvre, » ajouta mon oncle avec un soupir également profond. « Eh! pourquoi cela, m'écriai-je, n'y a-t-il qu'un moyen de servir son pays? » — Je fis valoir l'intelligence de Hombert, son goût pour l'étude; je montrai la carrière de l'administration, celle de la magistrature ouverte devant lui; je vantai l'occasion offerte de panser les blessures faites à l'État par notre sabre, enfin je fus, je t'assure, très-éloquent; mais plus je m'échauffais, plus mon auditoire se refroidissait, et un profond silence succéda à ma harangue : le piquet fut repris : ma tante se leva, alluma son bougeoir et vint se placer derrière ma chaise; au bout d'un moment elle me dit : « Romuald, vous êtes une honnête créature et un noble enfant; mais ne répétez jamais ces choses-là devant votre cousin; ce serait inutile et nous ferait de la peine : pour qu'un Bauréal puisse tenir ce langage, il doit préala-

blement s'être conduit comme vous. » — Mon oncle approuva d'un mouvement de tête; Mme Romignère garda le silence encore un instant; puis elle imprima sur mon front un baiser si maternel, que, traversant treize années d'abandon, il réveilla l'impression de ces caresses passionnées que ma pauvre mère y déposa lors de notre séparation à bord du *Suffren* ; je me sentis ému jusqu'au fond de l'âme, je saisis ses deux mains, je les baisai l'une après l'autre les larmes aux yeux; mais elle n'aime pas à s'attendrir, elle les dégagea doucement, prit son bougeoir, et se retira. Lorsque ce serait le seul bienfait de Mme Romignère, puisse-t-elle être à jamais bénie pour avoir procuré ce moment d'expansion à mon cœur si habituellement oppressé! — Mon oncle ne releva pas la conversation; j'étais trop troublé pour en prendre l'initiative. — J'avais tiré de cette petite scène la morale que Mme Romignère professait dans toute leur étendue les préjugés antisociaux de la féodalité; le duc de Bauréal, d'une vingtaine d'années moins âgé, les conservait, mais n'osait les avouer, et, dans l'orgueil de la jeunesse, j'en croyais notre génération affranchie; puis voilà que ta phrase sur Montemort, en m'enlevant cette illusion, me force à faire un retour sur moi-même; et, l'avouerai-je, ma colère contre toi vient peut-être de la crainte que ces injustes pensées ne soient encore un peu trop à mon usage personnel. — Il faut beau-

coup compter sur l'oisiveté du quartier général pour t'adresser ces longs détails, mais tu as souvent compati aux tristesses inspirées par mon isolement, et je veux te dire la douceur que j'ai eue à trouver pour la première fois de ma vie un intérieur dont je semblais faire partie, un lieu où je n'étais pas une visite. — Mme Romignère a réussi à me faire regarder le château de Bauréal comme le point de mire et de repos de ma carrière; l'appartement qu'elle m'a donné, le même que j'ai occupé trois jours en quittant l'École, est devenu mon chez moi; il s'appelle dans le château l'appartement de M. Romuald, et ce souvenir dont je ne me doutais guère m'a profondément touché aussi bien que l'affection du bon abbé et l'empressement des vieux serviteurs, qui tous semblent me considérer comme le fils de la maison. Ces liens de la famille, s'étendant jusqu'à la domesticité, ont un véritable charme pour moi; je vois avec chagrin les mœurs modernes s'appliquer à les détruire : au reste, Mme Romignère exerce une trop puissante influence sur tout ce qui l'entoure pour que cette bienveillance générale n'émane pas d'elle dans le principe, aussi la lui rapportai-je tout entière. Je me trouve, tu le vois, plus disposé à l'aimer qu'à la craindre, je me sens presqu'à mon aise auprès d'elle, et pourtant, je le répète, elle est très-imposante : mon oncle lui-même se soumet à ses volontés, quoique bien rarement formulées; et,

par exemple, même en son absence il n'osait me parler qu'à voix basse de sa *pauvre Émilie*, dont le nom aussi bien que la personne sont proscrits à Bauréal ; j'ai pu très-consciencieusement faire son éloge au duc de Bauréal, car je la trouve charmante. Figure-toi une grande jeune fille de quatorze ans et demi conservant encore les formes grêles de l'enfance, mais toute prête à y renoncer, svelte, élancée, souple, gracieuse, avec un teint uni qu'on serait tenté de trouver pâle si la fraîcheur des lèvres n'appelait pas l'attention sur la plus jolie bouche du monde, quoique un peu dédaigneuse ; des cheveux du plus beau noir, brillants comme du satin ; des cils prodigieusement longs, si habituellement baissés sur des yeux d'un bleu de saphir que je ne les ai aperçus qu'à de rares intervalles, mais ils m'ont paru également propres à exprimer la douceur et la vivacité ; enfin une véritable figure à ensorceler. Cette pauvre enfant m'intéresse et me fait une sincère pitié : hormis son père, qu'elle voit à peine, personne ne l'aime ; sa mère l'a abandonnée, Mme Romignère la repousse, Serdobal a si peu de goût pour elle que, lorsque je m'extasiais sur la beauté de ses cils, il m'a sèchement répondu : « Elle a appris bien vite à en jouer : j'aimais encore mieux la hardiesse de son regard d'il y a six mois, du moins il était franc. » — Gertrude elle-même lui préfère évidemment sa belle-sœur Mlle de Serdobal, jeune fille très-

agréable, plus âgée qu'Émilie, élevée dans la même pension, mais qu'elle va quitter pour habiter chez son frère.

J'ai trouvé ici la réponse du neveu de M. Lenoir : il m'assure n'avoir pas connaissance des sommes remises chez MM. Habenech et ne trouver aucune trace de ma pension dans les papiers de son oncle : je me perds en conjectures. Mme Romignère serait-elle cette providence occulte que j'ai retrouvée partout? je l'ai quelquefois pensé, mais pourquoi faire un secret de bienfaits que je recevrais si volontiers de sa main? — Toutefois, cet argent m'étant encore moins nécessaire depuis la dotation, due aux bontés de l'Empereur, je n'y toucherai pas avant d'en connaître l'origine.

J'espérais être expédié ces jours-ci : le ministre me retient encore ; si j'apprends la campagne prête à recommencer, je le forcerai bien à me laisser partir. — Merci des soins employés à chercher ce portefeuille de Lispona : j'accepte tes reproches, car je suis un peu honteux de ma négligence. Je retournerai avant mon départ chez Mme Augustine, peut-être apercevrai-je le *gros enfant blond*, mais je garderai un silence prudent sur les portraits.

Je n'espère point voir ton père : il est retenu indéfiniment au château de Furnes, où l'on joue la comédie ; quant à ta mère, je finirai par forcer sa porte ; j'y ai vainement frappé une douzaine de fois. J'avais pour-

tant eu le soin de choisir des heures qui n'étaient ni celles de vêpres ni celles du sermon.

Bonjour, mon cher Bliane ; merci de trouver que je te manque : ces longs récits te prouvent combien ce sentiment est réciproque : parler de soi-même aussi confidentiellement en ayant la certitude d'être écouté avec intérêt, c'est bien assurément la plus complète preuve d'une amitié sans bornes.

LETTRE VI.

A M. LE GÉNÉRAL DE BAURÉAL,
A PARIS.

Le 25 juin 1813.

M. Romuald de Bauréal ne doit éprouver aucun scrupule à se servir de l'argent remis chez MM. Habenech et Cie ; — c'est le revenu d'un capital qui lui appartient : cette somme ayant prospéré entre les mains qui la retiennent encore, les trimestres suivants seront doublés et portés de 1,500 fr. à 3,000 en attendant, ce qui ne doit guère tarder, que la possession de sa fortune revienne à M. Romuald de Bauréal.

LETTRE VII.

Mme AUGUSTINE DE LISPONA AU PRINCE DORIA, A GÊNES.

Paris, le 1er août 1813.

Hélas! cher prince, vous aviez trop raison et les espérances qui m'avaient fait accourir à Paris se sont encore évanouies. — Je n'y veux pourtant pas renoncer : le général de Bauréal, auquel mon pauvre Pierre s'était si fort attaché, l'une des dernières personnes que nous sachions l'avoir vu, ne m'a pas trop découragée de ma pénible enquête : il convient n'avoir aucune certitude de sa fin ; les cosaques, dit-il, sont plus pillards que cruels, et les officiers russes sont pleins d'humanité ; il n'est point impossible, enfin, de vivre ignoré dans ces affreux déserts et d'y être pourtant retrouvé. Ses paroles m'ont été d'une grande consolation ; j'aurais bien voulu en faire partager le baume à ma pauvre petite belle-sœur ; mais Mme de Forestier s'est opposée avec obstination à lui laisser rencontrer un officier de l'Empire, assurée que cette vue la tuerait : Euphémie s'est soumise avec sa douceur accoutumée à ce caprice de grand'mère. — M. de Bauréal est reparti pour Dresde : je l'ai chargé de notes et de lettres de crédit pour les banquiers de diverses grandes villes de Russie ; il s'occupera de les faire parvenir

et pense que c'est le meilleur moyen pour réussir à éclaircir le sort de notre pauvre égaré; car, voyez-vous, cher prince, je ne puis me résigner à le tenir pour perdu. — Ces soins étant accomplis, vous allez me demander quel jour je quitte Paris : eh! bon Dieu, je n'en sais rien : Mme de Forestier est très-malade ; Euphémie va perdre la compagne de son enfance; sa cousine Mlle de Montilly est redemandée par son père, et part pour Londres immédiatement; je n'ai pas le courage d'abondonner aussi cette pauvre petite. Je lui suis utile, m'assure-t-elle, je le crois moi-même, et tant que je conserverai cette persuasion, je trouverai une grande douceur à me dévouer à celle que mon pauvre Pierre chérit si tendrement. — Le sort de cette chère enfant présente un singulier contraste : placée tout au haut de l'échelle sociale, fille de qualité, princesse de Lispona, possédant une immense fortune, jolie comme un ange, pleine d'esprit et de talents, sa vie, si brillante à l'extérieur, a été remplie d'amertumes : elle a perdu son père dans les guerres de la Vendée ; sa mère a péri des fatigues et des soucis de cette même campagne ; son grand-père, après avoir veillé avec tant de succès à son éducation, est mort subitement avant d'avoir pu l'établir ; mariée à quinze ans et demi, elle se trouve, après trois mois de l'union la plus heureuse, séparée peut-être hélas! pour toujours, d'un mari qui l'adorait, et livrée

aux exigences de la vieille femme la plus déraisonnable qui se puisse imaginer; elle ne manque jamais de faire à cette pauvre Euphémie la nomenclature de toutes ses infortunes, dès qu'elle voit ses jeunes années poindre sous l'apparence d'un peu de gaieté. Depuis qu'elle ne peut plus prendre part aux plaisirs du grand monde, Mme de Forestier n'admet aucune espèce d'amusements pour les autres et tolère même à peine les distractions de l'occupation : l'inépuisable douceur d'Euphémie se soumet à tout, et pourtant le fond de son caractère serait la gaieté, malgré les chagrins dont elle est abreuvée. — Ne m'attendez donc pas, mon excellent ami, à l'époque fixée pour mon retour ; donnez-moi de vos nouvelles, et faites savoir chez moi que je n'arriverai pas encore.

LETTRE VIII.

LE PRINCE DORIA A Mme AUGUSTINE DE LISPONA, A PARIS.

Gênes, le 20 août 1813.

A qui le dites-vous? et qui peut connaître mieux que moi l'insupportable Mme Forestier? Tant que son excellent mari a vécu pour diriger sa conduite, un certain babil de salon, quelques saillies d'enfant gâté

qui ne ménage personne, lui ont laissé la réputation d'avoir été spirituelle aussi bien que jolie ; mais dès qu'il lui a fallu agir, tout ce vernis a disparu et le tuf est resté complétement stérilisé par l'égoïsme : elle seule nous a tous compromis. — Aussitôt la mort du pauvre Forestier, elle proclama sa petite-fille la plus grande héritière de France, au moment même où l'Empereur décidait dans son cœur impérieux que toute fille riche serait mariée de sa main : en conséquence, il s'empressa de choisir un de ses gagneurs de batailles pour épouser Mlle de Kérinthie, par l'entremise du ministre de la police. Mme de Forestier puisa dans la répugnance hautement et formellement exprimée d'Euphémie la force de résister à des injonctions que le ministre lui annonça devoir se renouveler pour quelque autre candidat du même genre. — Lié d'amitié avec Forestier, je continuais à voir souvent sa veuve, et je recueillais ses doléances et les alarmes de sa petite-fille. Sur ces entrefaites, Pierre de Lispona arriva à Paris ; — je présentai mon pupille chez Mme de Forestier : elle s'en engoua, tandis que lui se passionnait pour Euphémie. L'idée me vint de les marier, je la communiquai à Mme de Forestier ; elle la saisit avec empressement : l'alliance du prince de Lispona flattait ses goûts et ses prétentions. Elle mit à conclure cette affaire, sa précipitation accoutumée : je m'y prêtai, car les conjonctures la justifiaient. Il fal-

lait profiter d'une absence de l'Empereur, et Mlle de Kérinthie était un trop grand parti pour que j'eusse à craindre la désapprobation de votre famille. Ce mariage s'accomplit si rapidement qu'à peine vous eûtes le temps d'en être instruite. — Je recommandai vainement beaucoup de prudence et de modestie dans cette circonstance; Mme de Forestier voulut donner des fêtes, étaler des équipages, montrer la princesse de Lispona en grande loge à l'Opéra : heureux encore si elle s'était contentée de ces enfantillages; mais elle emboucha la trompette pour se vanter d'avoir attrapé *Buonaparte*, comme elle l'appelle, et d'avoir donné son enfant à un homme qui certainement ne servirait jamais *le petit misérable*. Le résultat ne se fit pas attendre : six semaines après la noce, le pauvre Pierre reçut officiellement un brevet de sous-lieutenant, et Mme de Forestier fut prévenue officieusement que, s'il hésitait à l'accepter, un ordre d'exil serait dirigé contre elle. En même temps, le ministre de la police, en rémunération de mon talent à négocier les mariages, m'insinua que je ferais bien d'aller l'exercer dans mon palais de Gênes. — Je partis donc; — et Mme de Forestier, épouvantée de la crainte de quitter son hôtel, sa coterie et ses habitudes quotidiennes, ne commença à respirer que lorsque Pierre au désespoir s'arracha des bras de sa jeune femme éplorée, pour aller faire cette triste campagne d'où je ne puis

partager votre espérance de le voir jamais revenir. — Et voilà comment les extravagances de ce vieil enfant gâté, que je déteste, ont perdu notre existence à tous. — Jugez donc d'après cela, chère amie, combien j'approuve votre projet de ne point abandonner la charmante Euphémie à la seule protection de sa grand'mère : — toute précoce qu'est son intelligence, elle ne peut, si jeune, avoir assez de connaissance du monde pour savoir s'y conduire. J'irais bien volontiers vous assister dans votre douce tâche; mais, grâce à Mme de Forestier, je n'obtiendrais sûrement pas la permission de me rendre à Paris, et j'aime mieux ne la point demander. — La Louise vous dit mille amitiés. Elle est en contemplation devant son fils, comme vous l'étiez devant votre frère : c'est une égale passion, une égale préocupation, un égal dévouement. — J'ai fait passer vos ordres à vos gens.

LETTRE IX.

Mlle ODILLE DE MONTILLY A LA PRINCESSE DE LISPONA, A PARIS.

Le Havre, le 25 août 1813.

Tous les préparatifs sont accomplis : au retour de la marée, si le vent ne change pas, la bonne Bernard et ta triste amie seront ajoutées aux autres *colis*, pour

parler le jargon vociféré autour de moi, que la licence spéciale permet à MM. Rode et Guéroult d'exporter en Angleterre. — Avec quel serrement de cœur je contemple cet Océan qui me va séparer de tout ce que je chéris! j'oublie l'admiration qu'il nous causait naguère lorsque nous le côtoyions ensemble sur la grève de Granville, et ne pense qu'à lui reprocher le cruel office qu'il va me rendre. Peu de distance nous séparera, nous disait-on pour tarir nos larmes, chère Euphémie, mais cette distance n'est-elle pas centuplée par la difficulté des communications? — Ne laisse échapper aucune occasion de me donner de tes nouvelles, je t'en supplie; de mon côté, je serai à l'affût de toutes celles que je pourrai découvrir pour rappeller la pauvre exilée à ton souvenir. — Parle-moi surtout de tes sentiments intimes: mon plus vif regret en m'éloignant est l'inquiétude que j'emporte sur toi. Permets-moi de te dire encore une fois combien je redoute l'influence périlleuse sous laquelle je te laisse : les tracasseries journalières de l'humeur capricieuse de ta grand'mère m'alarment peu; l'habitude, l'affection, ta douceur, te les rendent moins pénibles qu'on ne pense généralement à supporter; mais ce qui est pernicieux pour toi, c'est la tendance romanesque de ta belle-sœur. Je rends toute justice à Mme Augustine; elle a de l'esprit, de la bonté, et du dévouement surtout à n'en savoir que faire; elle a

élevé son frère; elle lui porte la tendresse d'une mère, l'aveuglement d'une *mie*, et elle y a encore ajouté la passion de la vieille fille. Elle ne veut pas que ce rêve de son imagination exaltée lui échappe, et s'y cramponne de telle sorte, que jamais elle ne voudra se résigner à le croire perdu pour elle : laissons-lui ses illusions, j'y consens; mais je ne puis souffrir qu'elle prétende te les faire partager. — Lorsque, pendant des heures entières, elle te fait le récit de ces bonheurs inouïs dont Pierre te fera jouir dans vos palais d'Italie, et que je vois ton regard s'animer ou s'alanguir à la volonté de la narratrice, je ne puis que hausser les épaules en soupirant. — Vois tu bien, ma cousine, ce n'est pas au profit du pauvre Pierre qu'elle développe ainsi les dispositions passionnées de ton cœur, mais elle le prépare à recevoir vivement la première impression romanesque qui se présentera. Plaise au ciel qu'elle soit de nature à être approuvée par ta raison, car, avec l'aide de Mme Augustine, elle sera profonde. — Tu avais repris ta douce gaieté, et parfois même les folâtres joies si bien justifiées par tes dix-sept ans; mais depuis son arrivée ta figure s'enveloppe perpétuellement d'un nuage de rêverie sentimentale, et si tu n'y prends garde, Euphémie, tu tomberas dans la sensiblerie de Mme d'Artaud : je sais ne pouvoir te présenter un plus grand épouvantail. — Sérieusement, chère cousine, je ne puis consentir à

croire le destin de ta vie accompli par une union de deux mois, contractée au sortir de l'enfance, avec un bien bon garçon, mais très-ordinaire et fort indigne du trésor dont les circonstances l'avaient rendu possesseur. Ne te laisse pas séduire l'imagination par le Pierre dont Mme Augustine t'entretient : il ne ressemble nullement au véritable, et si celui-ci reparaissait, par un miracle qui n'arrivera pas, je ne voudrais pas répondre qu'elle-même ne fût très-désappointée en le revoyant. — Je suis outrée de voir compliquer ta situation si simple dans sa vérité : tu es veuve, riche, indépendante, libre de faire un choix pour assurer ton bonheur et te procurer la protection si nécessaire à une jeune femme isolée, et voilà que ta belle-sœur, sur la foi de je ne sais quel propos tenu par un sergent qu'on ne peut retrouver, vient nous faire du roman à la place de l'histoire... Ce deuil interrompu... ce serment fait par toutes deux, au pied de l'autel, de le reprendre au bout de cinq années, si Pierre n'était pas retrouvé... Y a-t-il rien de plus absurde?... Je n'en puis parler de sang-froid, et pourtant ta belle-sœur t'avait tellement exaltée que je n'ai pu arrêter l'accomplissement de cette folie. Eh bon Dieu ! si M. de Lispona devait revenir, ce n'est pas ta robe noire qui l'aurait empêché, et si sa mort se confirme, comme il est bien sûr, ton deuil aurait été porté en temps convenable et opportun. Feras-tu l'Artémise

pendant cinq années? ou bien interrompras-tu la vie du monde pour reprendre froidement ce deuil? — Les exagérations amènent toujours les embarras, souvent les malheurs. — C'est à genoux que l'amitié t'en conjure au nom de ton bonheur, défie-toi de l'influence de Mme Augustine et fais surgir contre elle tous les conseils du simple bon sens : je te les ai prodigués jusqu'à t'impatienter depuis quelques semaines, mais hélas! sans succès. — Non, ce n'est pas la vie oisive de l'Italie, ce ne sont pas les palais de marbre et les océans de lumières, et les brises parfumées, et les jardins embaumés, dont on te parle sans cesse, qui pourront satisfaire aux vœux de ce cœur si tendre et si pur que je connais bien; il te faut les soins d'un mari qui t'aime, et que tu aimes; la présence d'enfants chéris dont tu t'occuperas; un intérieur tranquille et doux enfin, fût-il placé sous le ciel nébuleux du château de Kérinthie. Cela est bien prosaïque, j'en conviens, mais le véritable bonheur n'est nullement poétique.— A travers ma colère, je sais rendre justice à Mme Augustine : elle t'est *passionnément* attachée, car tous ses sentiments prennent le caractère de la passion; je ne l'accuse même pas d'avoir la volonté de l'influence qu'elle exerce sur toi; mais sans préméditation elle t'entraîne avec elle dans ces espaces imaginaires où tu n'es que trop disposée à la suivre, et où tu t'égares seule. Car si ta belle-sœur s'est composé

une existence factice, exagérée en ce qui touche aux affections, elle sait l'encadrer dans des habitudes modérées et sages pour les actions journalières de la vie; elle paraît à l'extérieur parfaitement sage, raisonnable, et ses illusions n'influent pas ostensiblement sur sa conduite : écoute-la donc pour toutes les convenances sociales du monde, elle te dirigera merveilleusement bien; mais que ton imagination reste murée contre la séduction de ses discours; et tout au moins, mon Euphémie, n'oublie jamais la solennelle promesse faite entre mes mains, et que l'absurde engagement pris au sujet de ce deuil soit le dernier qu'elle obtienne de toi : n'y a-t-il pas assez d'entraves réelles dans la vie, sans vouloir s'en forger à plaisir ?

Le bruit redouble autour de moi; tout annonce le départ; hélas! pour aller où? — je sais trop ce que je quitte, j'ignore ce que je vais chercher. Le nom de père ne présente aucune image à mon souvenir; je relis la lettre impérative à laquelle j'obéis et dont les caractères ne me sont guère plus familiers que les traits de celui qui les a tracés, et je n'y trouve pas un mot encourageant. — Mon père m'attend sur cette rive opposée, et pourtant mon cœur bat exclusivemen de tristesse et de crainte... On m'enlève mon écritoire : hélas! il faut finir; il faut quitter ma chère patrie, ma plus chère Euphémie!

LETTRE X.

LA PRINCESSE DE LISPONA A Mlle DE MONTILLY,
A LONDRES.

Paris, le 30 août 1813.

Combien ta tendre sollicitude me touche, chère cousine ! Tu t'occupes uniquement de moi alors que l'anxiété sur ton propre sort devrait absorber toutes tes pensées. Au reste, si tu me laisses ce soin, je n'y fais pas défaut : je te suis pas à pas. Le temps a été favorable pour la traversée ; mais quel accueil aurastu trouvé ? As-tu

Bon souper, bon gîte et le reste?

Ce reste si nécessaire à un cœur comme le tien ! Ma grand'mère me dit ton père facile mais bien léger. J'attends de tes nouvelles avec ardeur, et je me désespère de ces difficultés de communication qui entravent si cruellement notre correspondance.

Comment, au milieu de ces amertumes réelles de l'absence, toi, si raisonnable, chère Odille, te forges-tu des chimères pour te tourmenter sur mon sort ? — Je ne cours aucun risque, je t'assure, de tomber dans les sensibleries de Mme d'Artaud, ni même de me livrer aux illusions de mon excellente belle-sœur. Je suis, je te proteste, très-calme, un peu froide, assez raisonneuse, et, si je me connais bien, fort à l'abri de ce romanesque dont tu me crois atteinte. — Pourquoi

prendre souci de ce deuil interrompu ? Cela ne pourrait avoir d'inconvénient que si j'avais la pensée de me remarier; et j'en suis très-sûre, ma cousine, jamais elle ne me viendra : je suis même bien aise que la situation où je me trouve placée par les espérances de ma belle-sœur me mette pour toujours à l'abri des sollicitations de ma famille. Je regrette sans doute beaucoup M. de Lispona; mais c'est surtout ma répugnance pour un nouveau lien qui m'en tiendra constamment éloignée. Tu te montres bien sévère pour ce pauvre Pierre; je t'en voudrais presque, si je ne me rappelais les éloges que tu me faisais naguère de ses bonnes qualités; mais alors tu me voulais heureuse avec lui, aujourd'hui tu me veux heureuse sans lui : toujours mon bonheur est le but de tes vœux. Ah ! je le sais, crois-moi bien, et jamais rien au monde n'égalera dans mon cœur une amitié comme la tienne.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire en te voyant placer cet *intérieur tranquille* que tu me recommandes dans les murs de Kérinthie. Je t'ai comprise : tu veux m'indiquer mon cousin Eugène pour compagnon de cette retraite; je suis prête à l'avouer, une femme raisonnable, voulant se marier, ne saurait faire un meilleur choix de tout point. Je lui dois de plus quelques dédommagements, car ma bonne maman m'a raconté que notre commun grand-père avait fait un testament en sa faveur; il l'a déchiré lors de l'aboli-

tion des substitutions, en disant qu'il ne valait pas la peine de faire une injustice pour une seule génération. Tout cela militerait fort pour ton protégé; mais d'abord, je ne dois ni ne veux me marier; et puis, vois-tu, Odille, ce n'est pas pour moi qu'Eugène préférait le salon de ma grand'mère à tous les plaisirs de Paris. Je m'en doutais bien un peu; mais son trouble en apprenant ton départ précipité à son retour de Bretagne, et sa profonde tristesse depuis, ne peut laisser aucun doute sur le sentiment qu'il te porte. Mme Augustine l'a remarqué comme moi, et depuis ce temps, *ces brises parfumées*, dont tu te moques, ont cessé de tenir la moindre place dans nos discours : nous sommes tout aussi enfoncés que tu nous le conseille dans les brouillards de la Bretagne. — Prête-moi une sérieuse attention, chère amie : le peu de fortune d'Eugène a été, j'en suis sûre, le seul obstacle à ce qu'il exprimât les vœux de son cœur ; cet obstacle, il m'appartient de le lever. — Tu sais combien mon revenu dépasse mes besoins et mes goûts; vous êtes tous deux mes cousins, tous deux mes amis, et n'hésiteriez pas, je pense, à accepter ce que j'aurais tant de joie à offrir. La seule difficulté tient à ce que, dans ma position, je ne puis rien faire de légal avant ma majorité; d'autre part, si je venais à mourir, Eugène hériterait de droit d'une partie de ma fortune; et, si je vis, vous vous fieriez bien l'un et l'autre à la rati-

fication que je promettrais de faire à l'époque voulue par la loi. Aussi n'est-ce ni d'Eugène ni de toi que je suis en souci, c'est d'obtenir le consentement de sa mère et celui de ton père. — Parle-lui, chère Odille, explique-lui bien la situation où nous sommes vis-à-vis l'une de l'autre; dis-lui que tu m'es nécessaire comme l'air que je respire. —Dans tout ce que M. de Montilly pourrait exiger comme sécurité, je serais, je crois, en mesure de le satisfaire. Ma belle-sœur me promet l'autorisation du prince Doria, l'ancien tuteur de Pierre, resté chargé de ses pleins pouvoirs; si nous ne pouvions l'obtenir, elle engagerait son propre bien tout autant que M. de Montilly le croirait nécessaire. Tu vois, chère cousine, que ton père ne doit pas refuser, si tu lui parles avec un peu d'instance. — Tu m'as conjurée, au nom de ton amitié, de penser à mon bonheur; eh bien, j'y pense, Odille. Ne vois-tu pas que ton mariage avec Eugène de Kérinthie est le seul moyen de m'assurer, quoi qu'il arrive, cet intérieur doux que tu me veux et ce protecteur éclairé que tu me souhaites et m'indiques? — J'attends ta réponse avec plus d'impatience que d'inquiétude. Ma demande est trop raisonnable pour que ma sage Odille s'y puisse refuser; aussi laisserai-je entrevoir quelques lueurs d'espérances à ce pauvre Eugène. Mme Augustine a déjà entrepris d'ouvrir son âme à la confiance; tu es capable de ne lui en savoir aucun gré,

et de prétendre qu'elle aime les confidences d'amoureux.

Adieu, chère Odille. Combien je suis sotte de t'avoir laissée partir ! Mais aussi pourquoi cet imbécile d'Eugène n'a-t-il pas saisi quelque autre occasion de nous exhiber sa pâleur ? Ce jour où il t'a arrachée à la vague envahissante de Granville, par exemple ; mais non, il a fallu l'annonce de ton départ pour altérer son visage : il m'a vraiment fait peur, cousine ; j'ai cru qu'il se trouverait mal. — Après t'avoir revue, mon oncle ne voudra peut-être plus se séparer de toi ; mais pourquoi ne t'accompagnerait-il pas ? Il doit avoir le désir de revoir notre chère France ; ce serait un lien de plus pour nous, et j'aimerais à partager les soins que ta piété filiale lui rendrait. Enfin, chère amie, sois mon avocat, plaide ma cause sous toutes les formes, gagne-la et ramène-moi promptement la compagne dont l'absence m'est impossible à supporter.

Ma bonne maman est toujours bien souffrante ; elle devient plus tendre et plus affectueuse pour moi et elle te regrette au delà de ce que j'osais espérer. — Mme Augustine t'embrasse, ingrate ! — Et moi, moi, chère Odille, je vis de l'espoir d'une réponse favorable.

18 septembre.

P. S. Cette lettre attend depuis longtemps l'occasion

promise. On vient enfin la chercher; je l'expédie avec confiance et bonheur; fais que je ne sois pas trompée, chère Odille.

LETTRE XI.

LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LA PRINCESSE DE LISPONA A PARIS.

Londres, le 14 septembre 1813.

Je suis à Londres depuis vingt jours, et depuis dix mon sort est accompli; si les faits ne heurtaient constamment mon cœur de leur triste exactitude, je ne pourrais me le persuader. Je t'affligerai en te les racontant, chère Euphémie, mais il faut pourtant que tu saches combien ton amie est perdue pour elle et pour toi.

Mon père m'a reçue avec une politesse amicale qui dès le second jour a pris une teinte de galanterie lorsque j'ai été reposée de la fatigue et des souffrances de la mer. Il m'a donné l'avis de relever mes cheveux moins haut et d'allonger la taille de mes robes, et m'a assuré que j'étais faite pour obtenir des succès. Tels ont été ses premiers conseils paternels. Car la veille il s'était borné à m'inviter à prendre du repos après m'avoir présentée à une Mme du Ressel, qui tient une espèce de pension, et chez laquelle j'avais

été conduite par l'homme qui m'attendait à Southampton. — Mon père revint le soir; il était accompagné d'un personnage de haute stature, très-jaune, très-maigre, ayant de beaux traits et l'air distingué. Il fixa longtemps sur moi des regards froids sous lesquels je me sentis glacée. — Dès le lendemain, mon père m'annonça que M. le comte d'Amézaga, grand seigneur portugais, fort riche, consentait à m'épouser, et m'embrassa en me faisant compliment de cette haute fortune. Je me hasardai à lui parler de ma répugnance pour une alliance étrangère et à lui dire combien je me trouverais plus heureuse de rester auprès de lui et de lui dévouer mon existence. Il me considéra avec un étonnement si naturel et me répondit avec un dédain si sincère : « C'est très-gentil tout ce que tu dis « là, mon cher cœur; mais cela n'a pas le sens com- « mun, » — que je compris instinctivement n'avoir aucune chance de l'émouvoir. Mes yeux suivirent les siens dans une glace où il se regarda, et j'y lus combien il se trouvait trop jeune pour se contenter de l'intérieur ennuyeux que lui imposerait le dévouement de sa fille, âgée de vingt ans. — Je me sentis sous la main de la nécessité, et je me résignai; car ma philosophie, tu le sais, se borne à accepter de bonne grâce les malheurs impossibles à conjurer. — M. d'Amézaga n'employa pas beaucoup de paroles pour me dire que ses obligations envers mon père lui ayant

inspiré de la reconnaissance et de l'amitié pour lui, il s'était décidé à les lui témoigner en m'épousant. Je répondis par une révérence aussi profonde que mes tremblantes jambes me le permirent, et là, des deux côtés, se bornèrent nos ouvertures de cœur. — Deux jours après, j'appris avec terreur, en recevant des cadeaux fort élégants, que le mariage était fixé au lundi suivant. Je fis une faible tentative pour le retarder; mon père était trop pressé de se débarrasser de moi pour y consentir, et cette précipitation entrait dans les convenances du comte Amézaga. D'ailleurs, qu'avais-je à gagner? n'étais-je pas entrée dans l'enfer du Dante et l'espérance n'était-elle pas déjà perdue pour moi? — J'aurais voulu cacher ma profonde tristesse à M. d'Amézaga, mais il m'a été clair qu'il la voyait et n'en tenait aucun compte. — Je ne saurais le définir : il a certainement de l'esprit, des connaissances et même de l'agrément dans la conversation quand il daigne faire quelques frais. Il passe pour fort aimable, me dit Mme du Ressel, et avant une maladie dont il sort à peine, on le trouvait très-beau; je lui reconnais l'air et les façons d'un grand seigneur, mais combien il est repoussant par sa méprisante froideur! — Un jour il m'a surprise recherchant sur le mauvais piano de Mme du Ressel quelques-uns de ces motifs que nous chantions ensemble, chère Euphémie, aux jours de mon bonheur; j'ai voulu me lever, il m'a

priée de continuer, j'ai obéi... Hélas! ce mot doit être l'historique du reste de ma vie!... j'ai obéi; après m'avoir écoutée quelques minutes, il m'a dit : « Vous « êtes évidemment bonne musicienne : chantez-vous? — Un peu. » — Deux heures après on m'apportait un excellent piano de Broadwood avec une énorme provision de musique. Lorsque M. d'Amézaga revint le soir, je voulus le remercier de cette aimable attention; le salut le plus glacial me prouva combien je m'étais émancipée en lui adressant la parole; il s'avança vers le piano, l'ouvrit et préluda dessus d'une façon supérieure, puis il me dit de m'asseoir à sa place et m'engagea à lui accompagner un air de Mozart. Il le chanta avec talent; sa voix est superbe. Il me fit essayer un duo, puis un air, et parut plus satisfait que je ne l'avais encore vu de me trouver bonne musicienne. Je me réjouis aussi d'avoir trouvé un point de contact, un goût commun, entre nous. Peut-être en pourrai-je profiter pour l'humaniser envers moi; mais le dédain qu'il me témoigne habituellement semble parfois accompagné d'irritation. Le mariage s'est accompli sans autre cérémonie que la présence des témoins obligés, au nombre desquels se trouvait M. de Ménécès, le ministre de Portugal, dont la femme est venue me voir dans une jolie petite maison à peu de milles de Londres, où le comte Amézaga m'a conduite en sortant de l'autel. Il m'a re-

commandée à ses soins pendant l'absence qu'il allait faire : j'ai appris ainsi ses projets. — Le lendemain, sa voiture de voyage s'est présentée à l'issue du déjeuner; il m'a annoncé partir pour Liverpool, où des affaires le retiendraient probablement une semaine. Pendant ce temps, je devais faire mes préparatifs de voyage et à son retour nous nous rendrions immédiatement à Falmouth, où nous devions nous embarquer pour le Brésil. — Je suis restée anéantie. — Dans ce moment, mon père est arrivé, le comte a repris avec un sourire ironique : « Vous pourrez accompagner « M. de Montilly dans toutes les maisons où il souhai- « tera vous présenter. » — Puis il est parti. — Bientôt mon père m'a laissée seule, à mon grand soulagement; il avait des engagements à Londres, et moi j'avais besoin de demander à Dieu, mon unique refuge désormais, le courage de supporter mon destin. — M. d'Amézaga m'a laissé son homme de confiance, José (le même venu au-devant de moi à Southampton). Le lendemain du départ de son maître, il m'avertit que M. le comte l'avait chargé de m'engager à prendre l'air et à rendre la visite de Mme de Ménécès; réduite à obéir, même par l'entremise du valet, j'acquiesçai, je montai dans une charmante calèche à quatre chevaux; elle me conduisit chez Mme de Ménécès. J'eus la bonne fortune de ne la point trouver. En rentrant, mon père se présenta à la porte et me donna la main

pour descendre de cette voiture, qui excita son admiration. Il voulut me faire compliment sur ce brillant équipage ; j'eus peine à cacher mon indignation ; je me bornai à lui demander comment M. d'Amézaga avait un établissement aussi considérable, une maison, des gens, des chevaux, un grand luxe de mobilier, d'argenterie, etc., etc. Avec le projet d'un départ aussi prochain que rien dans l'intérieur ne semblait dénoter, j'appris alors que dans ce pays d'ostentation on peut louer tous les dehors de l'élégance, du confortable, même de la magnificence : « Une heure « après votre départ, ajouta mon père, tout cela sera « emporté par les divers propriétaires, et votre passage « dans cette jolie habitation ne laissera aucune trace. » — Tout blesse un cœur malade. Ces paroles me navrèrent ; j'y vis le destin du reste de ma vie ; partout inconnue la veille, partout oubliée le lendemain !... Ah ! que ne puis-je de même effacer le souvenir ! Non, non, mon Euphémie, même si cela était possible, je ne voudrais pas renoncer au rêve de mon bonheur passé ! Mais, hélas ! où retrouver cette paix de l'âme qui m'a fuie à jamais ! !

José me prévint un matin que Mme de Ménécès me proposait de venir la rejoindre à l'opéra ; M. le comte désirerait certainement que je m'y montrasse avec elle. J'espérai dans la difficulté de m'y rendre pour m'en dispenser, mais mon père la leva en offrant

de m'accompagner ; il me conduisit en effet jusqu'à la loge ; mais Mme de Ménécès ayant proposé de me ramener chez elle, où mes gens m'attendraient, il s'éloigna pour ne plus reparaître. Il est évidemment peu désireux d'étaler sa paternité dans le cercle où il vit ; aussi n'ai-je point eu à me refuser à ses empressements ; il n'a cherché à me mener nulle part ; le comte l'avait bien prévu ! — Je ne puis exprimer combien j'ai souffert pendant cette représentation ; la solitude de ma chambre n'était rien en comparaison du sentiment d'isolement qui me poursuivait dans cette foule où pas un visage ne m'était connu, pas un nom familier. Cinquante personnes entrèrent dans la loge de Mme de Ménécès : c'est l'usage ici de faire des visites pendant l'opéra ; toutes me furent présentées, pas une ne me rappela un souvenir, et c'est pourtant là le sort qui m'attend en tout lieu ! Mon pauvre cœur grossissait de moment en moment, j'avais peine à contenir mes larmes et j'éprouvai un moment de soulagement lorsque, remontée dans ma propre voiture, je pus leur laisser un libre cours. — Eh bien, chère Euphémie, je ne savais pas encore jusqu'où pouvait être porté ce dépouillement de cœur où je suis condamnée ! José m'a remis avant-hier une lettre de M. d'Amézaga ; dans son style froid et laconique, il m'annonce que, ses affaires se prolongeant au delà de ses prévisions, il ne reviendra pas à Londres ; je dois

en conséquence partir lundi pour Falmouth sous l'escorte de José, qui m'épargnera tousles soins du départ et du voyage. Les plaisanteries faites par mon père et recueillies sérieusement par le comte sur les souffrances et les terreurs de Mme Bernard en mer ne permettant pas, selon lui, de l'exposer, à son âge, à une traversée où elle me serait inutile, il s'est assuré d'une femme accoutumée à naviguer dont le service me sera plus commode; on me la présentera demain. — La lettre contient une gratification de cent louis et le contrat d'une rente de cinquante pour ma pauvre bonne. José est chargé d'arranger son voyage et de le payer si elle désire retourner en France. — Je l'avouerai, ma cousine, ce dernier coup a dépassé mes forces; je suis tombée sans connaissance, et je suis revenue à moi sous les caresses de cette pauvre nourrice que la traversée de l'Atlantique n'effrayait pas pour suivre son enfant! Je n'ai pas eu le courage de lui annoncer la cruauté dont on agissait envers nous; mais bientôt ses bruyants sanglots m'ont appris que José n'avait pas imité ma discrétion. Nous avons pleuré, amèrement pleuré dans les bras l'une de l'autre. — José, vaincu par les larmes de la bonne Bernard, consentait à la laisser m'accompagner jusqu'à Falmouth; je m'y suis refusée. Puisque cette pénible séparation doit s'accomplir, ce ne sera pas du moins en présence du froid despote qui l'impose. Du

même style dont il m'ordonne ce cruel sacrifice, il me dit d'aller choisir, chez Broadwood, un *piano de mer*, pour faire de la musique pendant la traversée!... Ah! qu'il y envoie son José... Je suis hors d'état d'obéir! — Ce qui a achevé de me révolter, c'est qu'avec cette odieuse lettre José m'a remis un magnifique écrin dont la monture, m'a-t-il dit, n'avait pu être achevée plus tôt. M. d'Amézaga y aurait-il vu une compensation au sacrifice qu'il commandait?... Ah! que le cœur de ma pauvre nourrice est un joyau bien autrement précieux que tous ceux qu'il me pourrait offrir!..

Mon père commence à me témoigner un peu de pitié; il ne concevait pas le chagrin d'appartenir à un homme qui n'inspire que de l'effroi quand cet homme est riche et bien né; mais il comprend celui de quitter l'Europe, et il y compatit. Les larmes de Mme Bernard l'ont aussi touché, et il m'engage à céder à son désir d'aller à Falmouth, pensant qu'elle obtiendra grâce pour nous deux auprès de M. d'Amézaga; mais je ne partage pas ces illusions. Il suffit d'avoir étudié son regard pour le savoir impitoyable. — Je cherche vainement pourquoi cet homme a voulu m'épouser. Je n'ai point une de ces figures comme la tienne, mon Euphémie, qui puisse éblouir et tourner la tête; d'ailleurs, il ne m'avait pas vue quand notre union a été décidée. J'ai perdu ma fortune, et pourtant M. d'Amé-

zaga, me dit mon père, m'a assuré des avantages pécuniaires au delà de mes prétentions si je l'avais conservée. Je ne lui offre aucun avantage social dans ce nouveau monde où il m'entraîne... Je me fais sans cesse toutes ces questions et elles me sont un cauchemar. Quant à cette amitié prétendue pour mon père, il suffit d'observer le sourire dédaigneux avec lequel il lui voit développer les futilités d'une jeunesse trop prolongée pour ne point croire à sa séduction... J'ai demandé quel était ce service que le comte prétendait payer par le malheur de ma vie, et mon père m'a répondu qu'Amézaga attachait trop de prix à une action fort simple. Chassant avec lui, il avait à quelque peu de risque pour lui-même détourné son cheval qui semblait l'emporter vers une fondrière. La chute n'en avait pas moins été suffisamment rude pour occasionner la maladie dont le comte est à peine rétabli. — Le récit ne m'a pas satisfaite; ce motif ne me paraît point suffisant pour décider un aussi froid calculateur à un mariage présentant si peu d'avantages pour lui.

Cette lettre te sera remise par ma pauvre Bernard; je la recommande à ton amitié, ma cousine... Le premier vent d'est qui soufflera après le 15 emportera loin de tout ce qu'elle aime la compagne de tes jeunes années. — Je ne t'accuse pas de négligence, je sais combien les occasions sont rares, mais je me désole de partir sans avoir reçu un mot de toi depuis notre

séparation. — J'emporte du moins une grande consolation au fond de mon triste cœur, c'est la pensée que personne n'a le droit de disposer de ton sort; toi seule en es maîtresse. Ne laisse pas engager cette heureuse liberté, chère Euphémie, par de fallacieuses résolutions; songes-y, mon enfant, nous n'avons que ton bonheur pour nous deux, ménage-le en conséquence. — Si dans mon exil transatlantique j'apprends parfois que tu jouis des douceurs d'une affection partagée, un rayon de pure joie parviendra jusqu'à moi. Je ne saurais en espérer aucune autre; il ne m'en peut arriver que par toi. — Dis à ma tante ce que tu jugeras convenable de ma situation, et demande-lui sa bénédiction pour la pauvre enfant qu'elle a si longtemps recueillie. — Mme Augustine me plaindra, j'en suis sûre. — Et toi, mon Euphémie! combien ton cœur si bon, si compatissant pour tout le monde, si tendre pour ton Odille, va être déchiré?... Conserve de moi un doux souvenir, mon amie... je ne me flatte pas du vain espoir de jamais me retrouver près de toi. — Je t'envoie le petit album où ton cousin Eugène et moi avons dessiné pendant notre dernier séjour à Kérinthie. — C'est le legs de la mort, car je tiens à ces souvenirs bien plus qu'à la vie. — Adieu, Euphémie, chère Euphémie!...

Lundi matin.

A la place de l'album dont je n'ai pas le courage

de me séparer, je t'envoie ce portrait. Mon père l'avait fait faire pour M. d'Amézaga; on l'apporte de chez le peintre; je ne me fais pas scrupule de m'en emparer; regarde-le quelquefois et plains ton amie...

Je pars sans nouvelles de toi.—Ah! Dieu! quel éloignement! quelle séparation!

LETTRE XII.

Mme AUGUSTINE DE LISPONA AU PRINCE DORIA A GÊNES.

Paris, le 28 septembre 1813.

Je me suis chargée de vous annoncer, cher prince, la fin de Mme de Forestier; elle est morte presque subitement, après dix ans de maladie; la veille encore elle ne donnait aucune inquiétude prochaine. — La pauvre Euphémie était bien atterrée de ce coup imprévu lorsque le jour même nous avons vu entrer dans sa chambre la femme qui a accompagné Mlle de Montilly en Angleterre. Euphémie s'est précipitée vers la porte en criant : « Où est Odille? » Mais elle est devenue aussi immobile et aussi pâle qu'une statue en voyant la Bernard tomber sur un siége en sanglotant. L'horreur de cette première impression nous a fait presque trouver du soulagement à apprendre que la malheureuse enfant, mariée par son père à un affreux

tyran portugais, avait été forcée de le suivre en Amérique. Nous nous sommes réjouies, ai-je dit, et sans doute bien à tort, car mieux vaudrait la mort qu'une si cruelle existence! Euphémie est désolée; elle se flattait d'un autre sort pour son amie et lui avait préparé un avenir bien différent. Nous avions découvert une passion très-vive, et réciproque je pense, qui fleurissait en silence. Je n'avais pu m'empêcher d'encourager le jeune homme en cherchant à entrer dans sa confidence et en lui donnant des espérances auxquelles je croyais. Je m'en repens maintenant, car il est comme fou de désespoir; il est allé cacher ses douleurs dans le sein de sa mère, au fond de la Bretagne; je l'y ai encouragé, car le spectacle de son chagrin excite encore celui d'Euphémie. — On prétend la distraire par les nombreuses affaires dont on veut l'entretenir, mais c'est une cruauté à laquelle elle se refuse à bon droit. Elle est accablée d'une trop juste douleur pour y ajouter l'ennui d'occupations pénibles. — J'ai conté l'embarras où nous mettait votre absence à M. de Salmatorix; il en a parlé au ministre de la police; celui-ci a répondu que vous étiez libre de venir. Il prescrit à M. d'Augers de vous donner un passe-port dès que vous le demanderez. Les autorités impériales sont devenues bien plus faciles depuis quelques mois. — Venez donc à notre secours, cher prince; je ne pense pas imposer un trop grand

sacrifice à votre amitié en vous appelant à Paris ; c'est au fond votre patrie puisque vous y avez passé plus des deux tiers de votre vie.

J'attends encore les renseignements promis sur le sergent Guérault.

Euphémie se joint à moi pour solliciter votre prompte arrivée.

LETTRE XIII.

LE PRINCE DORIA A Mme AUGUSTINE DE LISPONA A PARIS.

Paris, dimanche matin, 22 octobre.

Je vous renvoie la longue lettre d'Odille que vous m'avez confiée hier soir; je ne devine pas, en vérité, quel secours vous pourriez porter à votre malheureuse amie, à moins d'armer un corsaire pour aller l'enlever à Rio-Janeiro; peut-être encore ne vous en saurait-elle aucun gré, et la trouveriez-vous très-réconciliée à son sort; j'incline assez à le croire. Toutefois, *amica cara*, pour ne vous point contrarier sur tous les points, je penserai volontiers comme vous sur la passion que Mlle de Montilly recélait dans son cœur; je ne puis m'expliquer autrement l'étrange répugnance montrée par la sage Odille contre son mari. Si au lieu de l'appeler *tyran portugais* et *Barbe-*

Bleue, vous m'aviez tout bonnement dit son nom, je vous aurais, dès hier soir, conté ce que j'en sais, car je le connais beaucoup ce... *monstre transatlantique!* Or, frémissez, chère Augustine! votre amie infortunée est tombée au pouvoir d'un homme d'une trentaine d'années, d'une figure superbe, très-aimable, très-instruit, très-spirituel, généreux, magnifique, puissamment riche, et de la plus haute naissance *si* il est d'Amézaga; *ma questo è l'arcano.* Sa mère, fille d'un banquier d'Oporto, lui a laissé une immense fortune, ceci est sans contradiction; mais, quoique son père ait toujours porté le nom d'Amézaga, bien des gens disent cette illustre maison éteinte. Or, depuis que le jeune comte, orphelin dès l'enfance, est arrivé à l'âge d'homme, l'occupation entière de sa vie a été de faire reconnaître ses prétentions à la représenter et de faire revivre sur sa tête les titres et les droits qu'elle possédait autrefois. Pour atteindre ce but, il lui faut la faveur du roi de Portugal, et dans l'espoir de se la concilier, il emploie sa santé, sa fortune, et les trésors d'une intelligence supérieure, dans des intrigues et des courses diplomatiques peu dignes de sa situation, mais qu'il parvient pourtant à ennoblir par les ressources d'un esprit hors de pair. Je ne comprends pas mieux qu'Odille, par exemple, pourquoi il l'a épousée; mais il en a sûrement quelque bonne raison.

Je pars de trop bonne heure pour vous voir ce matin, et je n'ai pas voulu attendre trois jours à calmer les alarmes d'Euphémie au sujet de son amie; elle peut s'affliger de son éloignement, mais elle ne doit conserver aucune inquiétude sur son sort. Je serai de retour mardi soir; je demande à dîner à madame de Lispona pour mercredi; j'aurai vu ses gens d'affaires dans la matinée, je les ai fait prévenir. — Bonjour, amica cara. — Mon Dieu, calmez donc cet excellent cœur et cette détestable tête.

On m'apprend à l'instant qu'il y a eu une nouvelle affaire à Duben, le 14; le général de Bauréal est tué; vous en serez fâchée; je m'en afflige. Pour madame de Serdobal, ce lui sera un véritable chagrin.

LETTRE XIV.

HENRI DE BLIANE A CHARLES DE SERDOBAL A PARIS.

Mayence, le 5 novembre 1813.

Je vous écris le cœur navré; au milieu des calamités de tout genre où nous sommes en proie, la plus grande douleur pour moi a toujours été mon extrême inquiétude sur le sort de mon pauvre Romuald. — Vous devez savoir qu'arrivé à tire d'aile dès la dénonciation de l'armistice, il avait pris une part assez

marquante à la bataille de Dresde pour que l'empereur l'ait nommé son aide de camp; il l'accompagnait à ce nouveau titre dans une reconnaissance sur les bords de la Mulde; un parti ennemi s'y rencontra et l'empereur fut au moment d'être enlevé; sa présence d'esprit et la valeur de sa petite escorte le sauvèrent; Romuald fut grièvement blessé, cependant il s'échappa, mais le combat était engagé en arrière et il se trouva porté par son cheval, aussi blessé, au milieu d'un peloton autrichien; on les vit tomber l'un et l'autre et disparaître; quoiqu'ils le crussent tué, l'amour de ses soldats ne leur permettait pas d'abandonner son corps à l'ennemi, et ils se battirent comme il leur a enseigné à le faire, pour le conquérir; j'appris la triste nouvelle et me précipitai vers le convoi qui rapportait mon ami; j'arrivai; quel spectacle! De vieux grenadiers versent de grosses larmes sur ce visage décoloré, naguère si plein de force et de jeunesse!... Il me sembla pourtant voir faire un léger mouvement à Romuald; nous bandâmes la plaie de la poitrine; bientôt après Larrey nous assura qu'il vivait et n'était pas même sans ressources; mais que de soins son état aurait exigés! — Au lieu de cela, il a fallu sur-le-champ le diriger sur Dresde. L'empereur l'a recommandé particulièrement au maréchal Gouvion, et il a donné l'ordre au premier élève de Larrey de l'accompagner et de se laisser prendre avec

lui s'ils tombaient dans un parti ennemi. J'ai moi-même surveillé les préparatifs de son départ, et au moment où nous quittions Duben pour marcher sur Leipzig, il prenait la route de Dresde dans une litière portée à bras d'homme; comme nous n'avons pas su sa capture, j'espère qu'il y sera arrivé; mais aura-t-il pu résister à la fatigue de ce transport? Je n'ose m'en flatter : il n'avait pas repris connaissance lorsque je m'en suis séparé.

Je ne vous parle pas des désastres qui ont suivi cette journée de douleur; les événements sont trop connus de tous, d'ailleurs je vous verrai bientôt; à l'affaire de Hanau, un éclat d'obus ne m'a pas tout à fait cassé la jambe, mais m'a mis hors de service par l'impossibilité de monter à cheval; j'ai demandé et obtenu la permission de me soigner à Paris; je m'y rendrai dès que je serai un peu reposé.

Peut-être les gens de commerce ont-ils encore des correspondances avec Dresde; leurs communications se conservent souvent au delà de celles des gens de guerre; voyez, mon cher Serdobal, si par cette voie nous pourrions apprendre des nouvelles de Bauréal; je n'ai pas une autre pensée. Je suis sûr que votre admirable Gertrude partage mon anxiété et j'en suis d'autant plus empressé de mettre à ses pieds l'hommage de mon tendre respect.

LETTRE XV.

ROMUALD DE BAURÉAL A HENRI DE BLIANE A PARIS.

Au château de Kraminski, le 19 février 1814.

Ton intelligente sollicitude, mon cher Henri, a trouvé, en effet, le véritable moyen d'arriver jusqu'à moi; ton billet et celui de Serdobal ont suivi de près la traite expédiée par M. Habenech, je ne sais par quel ordre : elle me met en position de refuser vos offres, mes excellents amis. Ma réponse prenant aussi la voie de la correspondance des Juifs, on me promet qu'elle vous parviendra; mais on exige un si petit format, qu'il me force à être très-laconique. Tu m'as laissé sur la civière préparée par tes soins et sous le garde du jeune Dubreuil; j'avais repris connaissance avant d'entrer à Dresde, mais je souffrais horriblement. Dubreuil m'avait parfaitement gouverné pendant la route; cependant, dès en arrivant, il réclama une consultation de ses confrères. Le premier chirurgien de la division ordonna l'amputation du bras où j'avais reçu une balle; Dubreuil s'y opposa vivement, en ajoutant que, si je voulais consentir à souffrir plus longtemps, il s'engageait à me le conserver. Tu penses bien que je n'ai point hésité. Quant au coup de lance dans la poitrine sous lequel

je suis tombé, il ne présentait pas de danger imminent. Le maréchal Gouvion m'avait fait placer dans une maison particulière, j'étais comblé par mes hôtes, on me prodiguait tous les soins exigés par mon état; aussi commençait-il à s'améliorer sensiblement, lorsque le maréchal fut obligé d'évacuer la ville; alors mon sort changea; les personnes chez lesquelles j'étais logé, cédant à la crainte, aux ordres, ou à leur propre inspiration, m'expulsèrent; mon pauvre Dubreuil, après une résistance opiniâtre et sans succès, fut contraint de me faire emporter. Toutes les portes se trouvant également fermées contre un général français, je fus conduit à l'hôpital; le lendemain j'avais gagné le typhus et perdu connaissance. — Il me reste bien quelque vague impression d'un nouveau transport, mais seulement quarante jours plus tard je me suis aperçu, sans pouvoir m'en rendre compte, que j'étais couché dans l'excellent lit d'un élégant appartement, et la présence de Dubreuil et de Jacques à mes côtés m'a prouvé que je n'étais plus sous les hallucinations de la fièvre; on m'a d'abord refusé toute explication, mais petit à petit Dubreuil m'a raconté comment, à l'instant où il désespérait le plus de me conserver la vie dans l'atmosphère pestilentielle où j'étais relégué, et dont lui-même commençait à ressentir l'influence, un ange protecteur, sous la forme d'une belle femme, avait osé affronter ce

danger pour m'en arracher. La princesse Kraminska, protégée par son frère Klapinski, qui commande à Dresde, est venue me reconnaître elle-même parmi tous ces moribonds; et Dubreuil ayant pensé que l'avantage du changement d'air l'emportait sur les inconvénients du voyage, elle m'a fait transporter, couché dans sa voiture, au château de Kraminski; c'est là que je retrouve la vie sous les soins les plus tendres et les plus empressés dont je garderai une éternelle reconnaissance; non contente de ce service, la princesse m'a aussi conservé la liberté; je passe ici pour un de ses cousins blessé à la bataille de Leipzig et mort dans cet hôpital d'où elle m'a enlevé. Le général Klapinski s'est prêté à cette petite supercherie; je lui avais rendu service pendant la campagne d'Eylau, et il me porte intérêt. — Je ne puis te dire combien cette délicatesse dans les procédés de la princesse me touche profondément; elle comprend et approuve mon vif désir de rejoindre mes drapeaux malheureux. Mon excellent Dubreuil partage mes souhaits et me promet que bientôt je pourrai affronter les fatigues du voyage; je porte encore le bras en écharpe et il me reste de la difficulté à respirer, mais les premiers jours de printemps emporteront ces traces de mes longues souffrances. — La princesse s'occupe activement de mon départ; tu ne reconnaîtrais pas en elle cette femme vaporeuse et lan-

guissante de Berlin et de Varsovie ; elle est pleine d'énergie et de résolution ; il y a quelque chose de chevaleresque et d'héroïque dans ce sang polonais qui se retrouve toujours quand l'occasion le stimule. — Je dois accompagner la princesse chez une de ses parentes au delà de Berlin ; puis nos amis les Juifs s'empareront de Dubreuil et de moi et promettent de nous faire parvenir sur quelque point du territoire français. — Ne m'écris donc plus, mon cher Bliane ; bientôt, j'espère, je serai près de toi. — La feuille de papier qui m'a été imposée se trouvant remplie, cette lettre doit t'être commune avec Serdobal ; je le prie de faire parvenir de mes nouvelles à Bauréal.

LETTRE XVI.

LA COMTESSE AMÉZAGA A LA PRINCESSE DE LISPONA A PARIS.

Rio-Janeiro, le 1er mars 1814.

Point encore de nouvelles de toi, chère Euphémie ; je ne puis croire à ton oubli ; M. d'Amézaga a reçu un gros paquet de mon père ; il ne m'a rien remis : tu veux pourtant que je te parle, j'en suis sûre, et j'obéis malgré ton silence. — J'ai rencontré hier le capitaine du bâtiment sur lequel j'ai fait cette

terrible traversée dont je t'ai conté les détails[1]; il doit mettre à la voile demain et se charge de mes commissions; il va venir prendre mes lettres pour mon père; je mets celle-ci sous son couvert; M. d'Amézaga savait ce départ, mais n'a pas daigné m'en informer; le hasard seul me permet d'en profiter. — Le peu de considération, que mon calme pendant les deux tempêtes dont nous avons été successivement assaillis, m'avait valu auprès du comte, s'est promptement évanoui, mais le bon capitaine Smith conserve ces souvenirs; au reste, tous deux m'avaient fait trop d'honneur en attribuant au courage l'attitude du découragement profond où je suis de la vie. — Je reprends mon récit où je l'avais quitté. — Dès que j'ai été suffisamment remise pour supporter l'éclat des brillantes toilettes exigées par mon mari, il m'a fait quitter la campagne et m'a amenée à Rio-Janeiro. — J'ai été conduite d'abord à la réception de la duchesse de Calava, dont je suis, comme tu sais, très-proche parente, puisque nos deux grand'mères étaient sœurs. — Ma visite avait été préparée par l'envoi

1. Cette lettre et les suivantes, n'ayant pas été reçues par la princesse de Lispona, ne paraissent pas non plus que ses réponses ; au reste, on retranchera de ces correspondances toutes les lettres qui ne servent point à faire avancer la narration ou à développer le caractère des personnages dont elles racontent l'histoire. — On n'en fera plus la remarque, se reposant sur la sagacité du lecteur pour s'apercevoir des lacunes.

d'une lettre de mon père qui me recommandait aux bontés de cette cousine; M. d'Amézaga me mena jusqu'à elle; elle affecta de me parler en portugais; quoique je l'apprenne avec diligence, j'hésitais à répondre; M. d'Amézaga vint à mon secours : « Odille « espérait, » dit-il, « que madame la duchesse de « Calava retrouverait un souvenir d'enfance pour « accueillir mademoiselle de Montilly. » — La duchesse répliqua froidement dans un français prononcé avec accent : « Monsieur votre père me mande que j'ai « l'honneur de vous appartenir; je n'en doute pas, « puisqu'il le dit, mais je l'ignorais absolument. » — Dans le désir de complaire à M. d'Amézaga, qui me semblait tenir à cette parenté, je me mis en devoir de l'expliquer, mais la duchesse m'interrompit; elle avait quitté la France trop jeune, affirma-t-elle, pour pouvoir suivre mes discours et ne connaissait que sa famille directe; je la compris; elle ne voulait d'alliance qu'avec les Montmorency; mon père serait un peu étonné de voir ainsi repousser celle des Montilly. — M. d'Amézaga, se rattachant à un nouvel espoir, dit à la duchesse que nous avions rapporté d'Angleterre un piano excellent; je chantais, ajouta-t-il, dans le goût italien qu'elle préférait à juste titre, la musique de son favori Mayer; et si elle voulait nous indiquer un jour, nous tâcherions de lui donner un concert digne de son suffrage éclairé; elle

répondit que sans doute elle s'empresserait de me venir chercher lorsque sa santé le lui permettrait, mais elle ne pouvait fixer un jour. « Je suis parfois « six mois, » continua-t-elle négligemment, « sans « pouvoir faire une visite. » — Le comte reprit avec une souplesse dont je l'aurais cru incapable que la santé de madame de Calava la retenant chez elle, nous serions très-heureux de l'y distraire en y faisant de la musique. « Vous êtes bien bon, mais je n'en suis « pas digne. » — « Comment, pas digne! vous qui « l'aimiez tant. » — « L'année dernière, c'est vrai; « mais à présent je ne m'en soucie plus. » — Ah! pour le coup, M. d'Amézaga se tint pour battu, il fit bonne contenance cependant, et prolongea la visite; mais, en sortant, il me bouscula presque sur l'escalier, oubliant les formes de haut savoir vivre qu'il observe ordinairement, même envers moi; cependant il ne proféra pas une parole et je gardai le silence à son instar; dans le courant de la soirée, j'eus la fâcheuse idée de l'adoucir par un peu de musique, notre seule point de rapprochement jusque-là; j'ouvris le piano, mais à peine avais-je posé les mains sur les touches qu'il s'écria avec violence : « Pour Dieu, finissez-en de cette éternelle psalmodie! » Je m'arrêtai avec surprise et effroi; il se promena à grands pas dans la pièce, tandis que je restais debout et immobile devant le piano; puis ajoutant presque,

entre ses dents : « Elle sera donc toujours pour moi « la déception incarnée, » — il s'élança hors de la chambre en frappant la porte avec une nouvelle violence. — Hé bien! le croirais-tu, Euphémie, il me laissa plus tremblante, mais moins troublée que je ne l'étais avant cette scène; une révélation venait de m'être faite : M. d'Amézaga avait épousé la cousine de la duchesse de Calava, le motif qui l'avait entraîné à ce mariage se trouvait enfin connu, ce m'était un repos d'esprit. Je me promis de suivre ce fil pour chercher à m'associer aux vœux de mon mari si je pouvais les découvrir. — Dès le lendemain il avait repris les formes accoutumées de sa froide politesse et cette bourrasque n'a rien changé à nos rapports précédents, si ce n'est que le piano n'a plus été ouvert. — Dans une seconde visite à la duchesse de Calava, le désir d'entrer dans les vues de M. d'Amézaga me donna du courage pour affronter l'impertinence de cette enfant gâtée de la fortune, qui, par ses caprices, croit se montrer plus grande dame. Sans m'adresser à elle directement, j'amenai la conversation sur Paris, je captivai son attention au point de me faire interroger par elle; je parlai de son frère, de sa sœur, de ses neveux, surtout de son beau-frère, que j'ai tant vu chez ta grand'mère, de l'importance du salon de l'hôtel de Luynes dans la société de Paris, enfin mon succès fut complet. La duchesse, oubliant tout le reste de son

cercle, s'occupa exclusivement de moi. M. d'Amézaga, profitant de ce moment d'engouement, demanda à madame de Calava de présenter le dimanche suivant à la famille royale sa jeune Parisienne, évitant, pour cette fois, de réclamer la parenté; la duchesse promit avec chaleur et empressement, et me donna rendez-vous à Saint-Christophe, où elle devait se rendre le samedi. — J'obtins le prix de mes soins. M. d'Amézaga daigna se permettre d'être aimable et causant pendant les deux jours intermédiaires; mais en arrivant à Saint-Christophe, nous trouvâmes un billet bien froid de madame de Calava. Elle se disait retenue à Rio et la dame de service me présenterait à sa place. M. d'Amézaga reprit aussitôt cette physionomie obscure, la compagne habituelle de son intérieur, mais qu'il porte rarement dans le monde. — Je fus présentée par la camerera de jour; et vois, chère amie, comme le hasard se joue des prévisions des mortels! Tout ce que la diplomatie du comte avait échoué à préparer, quelques chiffons d'Europe l'ont obtenu. — Ma toilette a tourné la tête aux infantes; elles ont voulu des modèles de mes robes, et apprendre à se coiffer comme moi; j'ai dû retourner à Saint-Christophe pour répondre à toutes leurs questions, et l'infante Isabelle me témoigne un goût assez vif pour désirer que je lui sois attachée. Cette nouvelle chaîne ne serait

guère de mon goût, mais puisque M. d'Amézaga le désire, je ne négligerai rien pour la porter. Les infantes sont fort belles, et ne manqueraient pas d'esprit si il était un peu plus cultivé. — Depuis mes petits succès de cour, madame de Calava me montre un redoublement de dédain; mais comme M. d'Amézaga semble y attacher moins d'importance, je ne m'en soucie guère. — Il est maintenant absent pour quelques jours; il a été visiter une grande exploitation de mines fondée par lui dans l'intérieur du pays où il a introduit les procédés de l'Europe; je l'ai appris par sa sœur, car, fidèle à ses errements, il ne me met pas plus au courant de ses actions que de ses projets; je ne reçois jamais que des ordres donnés en paroles courtoises et fort courtes. — Tu le vois, chère Euphémie, malgré ton silence, je compte bien parfaitement sur ton affection; il te faut toute la sympathie d'une sœur pour entrer dans des détails bien étrangers pour toi, si la pauvre Odille n'était appelée à y jouer un aussi pénible rôle.

Je ne te parle pas de mon établissement, il est le meilleur qu'on puisse avoir ici; cependant, M. d'Amézaga affiche bien moins de luxe qu'à Londres; peut-être le pays ne le comporte-t-il pas; peut-être évite-t-il d'exciter l'envie; il me semble toujours préoccupé d'une idée qui le domine, d'un but qu'il veut atteindre et dont il songe à me rendre un des

instruments de succès; ce but, cette idée, je les ignore; je pourrais peut-être les apprendre par ses sœurs, mais je ne veux pas les questionner; toutes deux logent avec nous ainsi que le mari de l'une d'elles, le comte de Mirallo; ce trio me témoigne assez d'hostilité. — M. d'Amézaga paraît ne point s'en apercevoir : nous ne nous rencontrons guère qu'à l'heure des repas. — On a mis près de moi quatre suivantes, et sous prétexte d'être constamment à mes ordres, elles me gardent à peu près à vue; c'est l'usage du pays; il n'y a rien à dire; mais cela m'impatienterait si je pouvais m'intéresser suffisamment à moi-même pour être contrariée de quelque chose. — Un médecin anglais auquel M. d'Amézaga a confié ma santé, qui l'intéresse pour le moment, m'a ordonné l'exercice à pied, j'ai la permission de me promener suivie de deux femmes et de José; je choisis toujours le bord de la mer; c'est mon seul lien avec la patrie que je regrette, avec toi que je pleure. — Je dois à cette promenade l'heureux hasard de ma rencontre avec le capitaine Smith. Je vais cacheter mes lettres et les porter avec moi dans l'espérance de le retrouver de nouveau, car je ne sais si les usages du pays me permettraient de le faire entrer chez moi.

Ah! ma cousine, combien je souhaiterais ardemment pouvoir t'entretenir de toi! Où es-tu? que fais-tu? que deviens-tu? Hélas, ton amie l'ignore depuis dix mois!

Le bruit de nouveaux échecs reçus par les armées françaises s'est répandu ici; je n'ose en parler; les seuls mots de France et de Français font frissonner mon beau-frère, et mes belles-sœurs sont prêtes à se signer pour les exorciser; M. d'Amézaga serait plus libéral dans ses idées, mais il ne s'abaisse pas à communiquer avec moi.

L'heure m'avertit; il me faut te quitter, chère Euphémie. — Ah! tu ne peux heureusement comprendre la douceur infinie de causer avec confiance dans une langue familière quand on est réduite à n'entendre que des sons étrangers, sur une terre étrangère, parmi des étrangers! c'est un serrement de cœur de tous les moments! Laisse-moi te presser sur le mien pour l'assouplir un peu, même en le déchirant!

LIVRE DEUXIÈME.

LETTRE PREMIÈRE.

ROMUALD DE BAURÉAL A HENRI DE BLIANE
A PARIS.

Au château de Kraminski, le 15 mai 1814.

Non, mon cher Bliane, je ne t'adresserai point de blâme, point de reproche, je n'ai ni l'un ni l'autre dans le cœur; je ne suis pas assez imbu de ma sagesse pour oser crier anathème sur ceux qui ne suivent pas précisément la même voie que moi; mais je ne puis non plus m'écarter par complaisance de celle où je suis engagé, lorsqu'elle me paraît la plus en convenance avec ma situation. — Je comprends combien les événements changent d'aspect selon le point de vue d'où on les aperçoit. Placé comme toi, peut-être aurais-je partagé ton enthousiasme sur le retour de la vieille race adorée par nos pères, et que dès l'en-

fance nous avions appris à regretter; peut-être le résultat m'aurait-il adouci les amertumes des moyens employés pour l'obtenir. Mais, mon cher Henri, tandis que les cris de « Vive le Roi » atténuaient pour toi les roulements du tambour étranger, c'est à Berlin, c'est au bruit du canon prussien, des cloches, des chants d'allégresse, de tous les signes extérieurs d'une joie délirante, que j'apprenais l'abaissement de ma patrie et la chute de mon bienfaiteur; car là, le retour des Bourbons n'était rien en comparaison de la prise de Paris et de la défaite de nos armées. Eh bien, mon ami, je n'ai pu m'associer à ces sentiments, et j'ai senti renaître tout mon amour pour ce drapeau triomphant que j'étais pourtant fatigué de voir porter si inutilement aux extrémités du monde. La satisfaction de cette cité ennemie me semblait une hostilité personnelle; j'aurais voulu demander raison à chaque Prussien de sa joie; je croyais y trouver de l'ironie, et la colère fermentait dans mon sein. Pouvais-je dans cette disposition accepter la place que mon oncle me fait conserver dans la garde du nouveau souverain? Tu ne le penses certainement pas. Je suis pénétré de reconnaissance des bontés du duc de Bauréal, mais j'ai dû refuser une situation pour laquelle je ne suis point préparé. — C'est dans le château où j'étais réfugié aux portes de Berlin, attendant un guide pour me conduire en France, que les foudroyantes nou-

velles de l'occupation de Paris et de la déchéance de l'empereur sont tombées coup sur coup sur ma tête. Ce que j'ai ressenti de douleur et de solitude de cœur ne saurait se décrire. On se faisait effort autour de moi par politesse, mais la joie perçait aussi mal dissimulée que l'amer chagrin dont je souffrais. N'y pouvant plus résister enfin, j'annonçai à la princesse Kraminska la volonté de me retirer dans quelque village. — « J'espérais cette décision, » me dit-elle, « je n'ai pas osé chercher à vous influencer; mais les « ordres sont donnés : on nous attend à Kraminski. » Je n'ai su que tomber à ses pieds. — Nous sommes depuis six semaines dans ce château, où nous vivons à peu près seuls avec ce bon Dubreuil, qui partage toutes mes impressions. S'il survient quelque visite impossible à refuser, Mme Kraminska m'autorise à l'éviter et ma santé sert de prétexte à ma sauvagerie. N'ayant plus de motif pour stimuler ma guérison, je m'aperçois en effet qu'elle est loin d'être complète. La blessure de l'épaule est fort douloureuse et je respire encore péniblement. Il me faut donc m'occuper principalement de me soigner; et puis, pourquoi te le cacherais-je, Bliane? Dorothée me cédait à l'honneur; elle me demande maintenant de lui donner quelques mois de cette vie qu'elle m'a conservée. Puis-je les lui refuser, moi qui veux consacrer tous mes jours à lui exprimer ma reconnaissance? Nous avons décidé de

passer l'hiver à Kraminski.—Je compte écrire au général Drouot pour demander à l'empereur de consentir à me laisser le rejoindre. On nous raconte ici sa volonté de rendre sa petite île d'Elbe un pays modèle en fortifications, en chemins, en travaux d'arts militaires et civils. Mes études et mes goûts me rendraient propre à l'assister dans cette entreprise, et je serais heureux de m'associer à ce noble jouet d'un grand homme : perfectionner, même sur une petite échelle; accroître le bien-être d'un peuple, quoique peu nombreux, me semble le plus bel emploi des facultés humaines. Il est digne du génie de l'empereur de l'avoir saisi comme consolation à ses disgrâces. S'il refuse ma demande, je tâcherai de faire la leçon à mon cœur sur ses répugnances actuelles, de croire ma dette envers l'empereur suffisamment acquittée aux rives de la Mulde, et j'irai chercher en France les bienfaits des nouvelles institutions promises par les Bourbons. Si elles s'y établissent solidement, ils auront plus fait pour la patrie que l'empereur Napoléon, je suis prêt à en convenir.—Ainsi, tu le vois, je comprends très-bien qu'on veuille les servir. Je t'approuve de suivre l'impulsion de tous les tiens, et d'accéder aux vœux de ta famille, dès que tes répugnances ne sont pas invincibles. Ma condition est tout à part. Je dois une reconnaissance spéciale à l'empereur, et je suis seul à décider de mon sort. Aussi,

quoi qu'il arrive, j'ai mis l'épée au croc.—Si Mme Romignère persiste à ne point quitter son château, et si elle veut de moi pour laboureur, j'irai lui demander un asile et place derrière une charrue. — C'est maintenant la seule perspective à mon ambition ; ma carrière est finie ; je ne voudrais pas en recommencer une nouvelle, je n'y porterais ni la confiance en moi, ni la foi dans les autres qui font vaincre les obstacles. — Notre séparation, mon cher Bliane, est mon plus grand chagrin, mais du moins cette séparation n'est pas morale, il n'y a point de scission entre nous, et quoique suivant des chemins différents, nous ne nous en donnerons pas moins cordialement la main s'ils viennent à se croiser.

J'écris à mon oncle, à Gertrude, à Serdobal : je cherche à leur expliquer le parti où je m'arrête. Je tiens fort à leur amitié et même à leur approbation. Si j'avais besoin d'avocat auprès d'eux, je te charge de ma cause, elle ne saurait être en meilleures mains.

Dis-moi, Mme Romignère est-elle bien fâchée contre moi ? Personne ne m'en a parlé.

LETTRE II.

HENRI DE BLIANE A ROMUALD DE BAURÉAL
AU CHATEAU DE KRAMINSKI.

Paris, le 20 juin 1814.

J'attendais ta réponse pour respirer; mais si tu crois m'avoir rendu le poumon bien libre, tu te trompes, ami. On ne cherche pas des excuses aux résolutions qu'on approuve, et je ne me sentirai jamais complétement à mon aise en suivant une autre marche que la tienne. — Si j'avais prévu ta fantaisie de te faire piqueur d'ouvriers à l'île d'Elbe, tu aurais bien pu me trouver la pioche à la main, t'y attendant; mais j'ai été entraîné, il est trop tard pour retourner, toi-même me le défendrais; et pourtant je suis bien revenu de mes premiers enthousiasmes. On nous a d'abord prodigué les séductions, mais déjà l'on se borne à tolérer les gens qui, comme nous, ont servi l'usurpateur et suivi le drapeau révolutionnaire. Encore se croit-on fort généreux à notre égard en consentant à effacer tout le passé de notre vie. Si cela est dur pour moi, entouré et appuyé des avantages aristocratiques qui ont recouvré leur valeur aujourd'hui, juge combien cela devient plus pénible pour ceux de nos camarades qui sont uniquement enfants de leurs œuvres. Aussi le mécontentement s'établit et gagne tous les rangs de l'armée, depuis les maréchaux jusqu'au dernier sol-

dat. Il est porté au comble en voyant prodiguer ces grades qu'on faisait tant de prodiges pour obtenir, à une nuée de gens dont le seul titre est d'être restés chez eux à fronder tout bas le précédent gouvernement. Les étrangers, hélas! comprennent encore mieux nos sentiments que les princes ramenés par eux, et que j'ai été si heureux de voir arriver. L'empereur Alexandre s'oppose souvent efficacement à l'esprit de réaction rapporté de l'émigration. Quant à cet *ancien régime,* si vanté par nos pères, et que dans mon zèle de néophyte je me persuadais si pur, il est, je t'assure, mon ami, dirigé par beaucoup plus d'intrigues, de petites tracasseries, d'ambitions personnelles, de haines, de jalousies, qu'il n'en existait sous l'Empire. A la vérité, le maître à tous savait l'être, et les trames les plus perfidement ourdies seraient tombées devant un de ses regards. — En un mot, Romuald, je ne sens ni contentement, ni sécurité. Il n'y a pas confiance dans le pays, et le château lui-même est divisé en deux partis hostiles, se déchirant entre eux. Puissent mes inquiétudes être vaines et le gouvernement se consolider; mais l'esprit de l'armée lui est si peu favorable, que je suis presque embarrassé vis-à-vis de nos anciens chefs de ma situation à la cour, où je suis accueilli en faveur de ma famille.

Je ne combats pas, mon cher Romuald, ton projet de quitter le service; je conçois ta répugnance à en

reprendre dans les conditions actuelles, et si j'avais eu plus de temps pour réfléchir avant d'être entraîné à entrer dans ces corps rouges que nous formons mal de tout point, peut-être aurais-je pris le même parti; je ne sais pourtant si j'en aurais eu la force, car, pendant ces jours tumultueux, j'ai fait une conquête qui exerce une influence dominante sur mes volontés les plus intimes. Personne ne le comprendra mieux que toi, Romuald : c'est celle de mon père. — A peine en possession de ses places à la cour et du crédit qui en résulte, il se prit à me témoigner autant d'affection qu'il me montrait d'indifférence jusque-là. S'apercevant de mon étonnement, il me dit une fois : « Je ne com-« mence pas à vous chérir d'aujourd'hui, mon fils, « soyez-en sûr; mais je ne pouvais rien pour vous; je « me sentais une entrave à votre avancement, ma « fortune était anéantie; votre mère ne nous laissait « ignorer, ni à l'un ni à l'autre, combien la sienne lui « appartenait exclusivement. Dans cette situation, « n'étant rien dans mon intérieur, n'étant rien dans « l'État, j'ai prolongé le rôle d'homme du monde, ne « pouvant en adopter un plus grave qui m'aurait « mieux convenu. Je me sentais beaucoup de répu-« gnance à vous voir servir l'Empire, mais pas le droit « de vous en empêcher, n'ayant rien à vous offrir à « la place, et j'ai joui bien plus paternellement que « vous n'avez jamais su de vos succès. Maintenant

« je puis joindre la protection aux conseils, et je vous « les donnerai sans scrupule. Sur vous reposent toutes « mes espérances et toutes mes affections. » — Me voyant très-ému, il m'embrassa avec attendrissement, et depuis ce moment nos relations sont devenues aussi confiantes et aussi tendres qu'elles étaient froides jusque-là.—Ce n'est pas au reste le seul changement survenu dans notre intérieur. Ma mère daignait à peine savoir si mon père existait, et se faisait presque un mérite de n'avoir aucune relation avec une personne mondaine. A présent elle le comble de soins et se rattache à lui très-sincèrement. Peut-être les distinctions que les places de mon père lui procurent à la cour, et qu'elle apprécie fort, y contribuent bien à son insu, je crois, et, sans trop m'appliquer à scruter les motifs, je jouis de l'harmonie rétablie dans notre maison. Je ne saurais trop bénir la Restauration sous ce rapport; mais, crois-moi, l'aspect des étrangers se promenant *chez eux* dans les rues de Paris sous la protection d'un gouverneur leur compatriote, a paru aussi amer à mes yeux que les cris de leur triomphe ont pu l'être à tes oreilles. Nous avons de plus à supporter ici l'accueil empressé qu'ils reçoivent de nos familles : les femmes surtout s'y sont distinguées. Je me rappelle les froideurs témoignées par les classes élevées à nos légions victorieuses dans les capitales occupées par nos armes, et mon patriotisme est cruel-

lement blessé de la comparaison. Sans doute, nous avons parfois trouvé grâce aux yeux de quelques belles dames, mais c'était individuellement; ici ce sont toutes les femmes de Paris qui se jettent en masse dans l'adoration de tous les uniformes inconnus. Béranger a fait à ce sujet une chanson charmante et d'une exacte vérité : « Grâce au ciel, nos *amis les ennemis*, comme il les appelle, se disposent à nous quitter. — La princesse de Lispona a donné hier le dernier bal accepté par les monarques alliés. Je lui en saurais mauvais gré, si je ne préférais en accuser sa tante la marquise de Kérinthie, Vendéenne enragée, qui réside avec elle en l'absence de sa belle-sœur.— Je ne saurais me permettre la colère contre le charmant visage de Mme de Lispona. Quelle délicieuse enfant! Étrangers et Français, souverains et sous-lieutenants, tout est à ses pieds; mais la petite masque n'a pas l'air de s'en douter, et au milieu de ses lambris dorés et de la magnificence dont elle est entourée, à travers les hommages, les succès et les nuages d'encens qui enivreraient toute autre, elle est aussi simplement à son aise, elle danse aussi gaiement, elle rit aussi naïvement que si elle était encore parmi la troupe de pensionnaires dont elle semble s'être échappée, tant elle paraît jeune; et pourtant il y a de la dignité dans l'élégance de son maintien. C'est une créature ravissante et faite pour tourner les

têtes. — Ne va pas croire pourtant que j'en sois amoureux, je n'oserais aspirer à elle; mon père d'ailleurs m'a défendu tout sentiment de ce genre, et je suis dans le zèle de l'obéissance filiale. Il me disait ce matin : « Vicomte, amusez-vous, c'est de votre âge, « mais point de scandale, cela déplairait au château; « point d'attachement sérieux, ce serait un obstacle « à vous marier, et tous mes vœux tendent à vous « faire faire une alliance convenable et qui vous « plaise. » — Mais peut-être ne me reconnaîtras-tu pas dans ce *vicomte* à qui ces avis s'adressent. Apprends que nous avons tous repris ou pris les titres auxquels nous avons droit ou fantaisie, car personne ne s'en fait faute, et Dieu sait s'il en est tombé un déluge! Les premiers jours, nous autres jeunes gens avions quelque peine à nous reconnaître sous ces nouvelles appellations et à nous empêcher d'en rire, mais on y est déjà tout accoutumé.

Je ne puis répondre à ta question sur Mme Romignère qu'en te répétant une parole échappée à Mme de Serdobal. J'avais porté tes lettres à l'hôtel de Bauréal; nous étions fort consternés de ton refus. Gertrude rompit le silence la première : « Ma tante l'avait « bien dit. — « Ah bah! » reprit le duc, « c'est qu'il « est amoureux : il faut attendre, cela passera. » — Et il attend en effet; il garde la place libre et répand le bruit que tu viendras l'occuper, dès que ta santé

(note bien qu'il n'est pas question de blessures, tes nobles blessures passeraient pour des tares à leurs yeux), dès que ta santé, donc, le permettra.

Je veux être tenu au courant de ta marche, car rien au monde ne m'empêchera de t'aller voir avant ta retraite, dans cette île que je finirai par regarder comme ma patrie, si tu t'y trouves renfermé avec tous nos souvenirs de gloire et de jeunesse, et où, pourtant, je n'oserais me montrer. Quand je songe à cela, vois-tu, Bauréal, je crois avoir suivi la mauvaise route; et puis, d'un autre côté, je suis inquiet de te voir un dévouement en dehors de cette France si chère à ton cœur, qui peut-être te causera des regrets bien amers. Hélas! il est trop vrai, dans ce siècle convulsif il survient des circonstances où les gens d'honneur n'ont à choisir qu'entre des inconvénients. J'ai suivi mon sort : je voudrais ne m'en pas repentir; mais comment me réconcilier à ce qui nous sépare?

LETTRE III.

LE MARQUIS DE SERDOBAL A LA MARQUISE DE SERDOBAL A PARIS.

Au château de Kraminski, le 30 novembre 1814.

La date de ma lettre vous prouvera, ma chère amie, l'accomplissement du projet dont nous avons eu l'idée,

dès que mon passage par Vienne a été décidé, ma route n'a pas été beaucoup plus longue, et peut-être moins mauvaise. — Je comptais m'arrêter une seule nuit à Wronski, et j'ai tout de suite fait prier Romuald de m'y venir trouver; mais la princesse Kraminska est accourue elle-même m'enlever à mon auberge avec une insistance à laquelle je n'aurais pu résister sans la blesser; et bien m'a pris d'avoir accepté son hospitalité, car il est tombé pendant cette première nuit une telle abondance de neige, que chacun doit rester forcément où il se trouve jusqu'à la consolidation des chemins. Je prends plus facilement mon parti au château de Kraminski, que je ne l'eusse fait dans l'auberge de Wronski, et il importe peu que Schwerin voie arriver quelques jours plus tard le représentant de Sa Majesté très-chrétienne.

En avançant dans ces contrées hyperboréennes, en entendant parler de leur rude climat, je m'applaudis d'avoir résisté à votre désir de m'accompagner, et je bénis cette pointe faite sur Vienne qui a tranché la question. Ni votre santé ni celle de votre petite Gertrude ne sont assez fortes pour les exposer à ces épreuves, et, je vous en préviens d'avance, mon amie, je ne consentirai à vous recevoir qu'à l'époque où le printemps sera tout à fait établi. — Je voudrais bien Élise mariée avant votre départ. C'est un de mes soucis d'avoir été forcé de quitter Paris sans que rien

fût décidé à ce sujet. Toutefois, je ne puis être sérieusement inquiet, lorsque le sort de ma sœur est confié à la sagesse et à la sollicitude de ma Gertrude. Je suis fort disposé à approuver les vues du comte de Bliane. Élise, je crois, ne s'y refuserait pas; mais Henri ne paraît pas la distinguer et papillonne de belle en belle sans s'arrêter à aucune. Le comte, pauvre homme, connaît les ennuis d'un intérieur mal assorti; il voudrait que l'initiative vînt de son fils : il a raison; mais nous ne pouvons pourtant attendre indéfiniment une fantaisie qui peut-être ne viendra point au vicomte. Sauf meilleur avis, je pense donc prudent de l'éloigner d'Élise et d'écouter d'autres propositions. Au reste, suivez en cela votre excellent jugement, bien sûre d'avance de ma pleine approbation.

Venons à Romuald, car vous brûlez sûrement d'en avoir des détails. Je l'ai trouvé maigre, pâli, mais plus charmant que jamais. Il a pris plus d'élégance en perdant la roideur militaire, et acquis un certain air intéressant qui sied merveilleusement à sa mâle figure. Malheureusement il souffre encore : des douleurs très-aiguës dans la poitrine sont suivies de violents étouffements; mais ces crises s'éloignent de plus en plus, et Dubreuil répond d'une guérison complète. Quoique son bras soit faible, il a retrouvé la liberté de presque tous les mouvements; car hier nous avons

tiré au pistolet dans le manége, et il s'y est montré aussi remarquablement adroit que de coutume.— En un mot, c'est l'idéal du héros blessé et du héros de roman ; mais savez-vous ce qui manque ici ? C'est le roman. Vous vous écriez, vous vous frottez les yeux, vous croyez avoir mal lu : non, c'est bien cela. Il n'y a plus de roman, l'amour est fini. — La princesse, plus accoutumée à ces sortes de catastrophes, se l'avoue. Romuald s'indigne contre lui-même, mais tous deux sont également fatigués l'un de l'autre. Romuald me raconte vingt fois par jour les motifs de reconnaissance qui l'attachent à la princesse, mais celle-ci bâille en l'écoutant, et en vérité je suis tenté de croire les obligations de son côté, car pendant qu'elle hasardait sa fortune et sa vie pour sauver Romuald, pour le cacher, pour arranger sa fuite, le temps ne lui pesait pas. Elle faisait de la générosité, du dévouement, de la grandeur d'âme ; elle croyait éprouver tous ces sentiments, et elle a dû passer quelques mois sans s'ennuyer; or, c'est assurément le plus grand bienfait possible à lui conférer. — Ces femmes du Nord présentent de singulières anomalies. Je ne saurais décider s'il faut en accuser leur organisation ou leur éducation, mais à coup sûr leur existence tout entière en subit l'influence. Elles ont emprunté à l'Occident l'exaltation d'imagination qui excite les passions, et elles ont conservé de l'Orient

la paresse et la nonchalance qui arrêtent tout exercice des facultés intellectuelles, lorsqu'elles ne sont pas fortement stimulées par des objets extérieurs. Il en résulte des contrastes assez piquants lorsqu'on les voit en passant. Ce sont des femmes dont on peut être fort amoureux, mais qu'on ne saurait aimer. — Mme Romignère a raison de ne point partager les alarmes de votre père et d'affirmer que Bauréal ne se mariera pas ici. Je lui en ai touché un mot en plaisanterie hier, et il a repris : « Épouser la princesse « Kraminska ! » d'un ton qui prouve que la reconnaissance n'a pas effacé de sa mémoire les précédents de la bienfaitrice. Soyez tranquille, il n'ajoutera pas un nouvel époux à ceux qui peuplent déjà les capitales de l'Europe. La princesse elle-même, je crois, a renoncé à ce genre de lien.

Romuald est fort modéré dans ses paroles et même dans ses sentiments politiques, mais, hélas! très-arrêté dans ses projets personnels. Les faveurs anciennement reçues de Bonaparte lui apparaissent comme des engagements où il ne peut se soustraire. Une lettre de l'Ile d'Elbe, cependant, l'a légèrement froissé et refroidi : il s'était adressé au général Drouot; c'est le général Bertrand, grand maréchal du palais, qui répond au nom d'un potentat donnant des ordres, et non d'un exilé acceptant un dévouement. Il lui est enjoint de partir promptement, de s'arrêter à Vienne,

de se mettre en rapport avec les personnes entourant le roi de Rome, de suivre leurs errements pour apprendre ce qui se prépare dans le congrès; de voir le vice-roi, et, par lui, s'il se peut, l'empereur Alexandre; et de venir aussitôt rendre compte à S. M. Napoléonienne de tout ce qu'il aura découvert et remarqué.— Romuald a répondu que l'état de ses blessures ne lui permettait pas de voyager avant le printemps, ni sa situation d'obtenir la permission d'aller à Vienne. Il m'a très-franchement montré cette correspondance, en manifestant l'intention de se consacrer au souverain satisfait de l'île d'Elbe, de l'assister dans les travaux et les entreprises pacifiques dont il chercherait à désennuyer ses loisirs, mais en exprimant la ferme volonté de n'être jamais l'agent d'un ambitieux voulant culbuter de nouveau l'univers. Il ira rejoindre Bonaparte, et selon les dispositions de cette petite cour il y fixera son séjour, ou s'en éloignera. J'ai cherché à lui montrer combien cette visite compliquerait sa position, son oncle ayant toujours pris soin de proclamer sa prochaine arrivée à Paris, mais je n'ai pu lui faire entendre raison sur ce sujet. Il ne saurait, dit-il, renoncer à ses devoirs envers Bonaparte, s'il n'en est affranchi par lui-même. — Il m'a fort questionné sur nos nouvelles institutions : il y prend grand intérêt, mais nos rôles ont complétement changé. Je l'ai trouvé tout aussi amoureux de la liberté que je l'étais

lorsque nous discutions ensemble dans mon cabinet l'année dernière. J'ai remarqué depuis longtemps combien le libéralisme se réfugie volontiers dans les rangs des mécontents. Il y est accueilli à bras ouverts, quitte à en être expulsé dès que le pouvoir y rentre.

Romuald, par politesse, par amitié peut-être, comprend ma nomination d'emblée au poste de ministre résidant à Schwérin, mais il ne peut supporter les grades militaires et les croix d'honneur prodiguées aux personnes dont le seul titre est d'avoir *frondé en silence,* ce sont ses expressions, le gouvernement impérial. — Je crains cette impression générale parmi tous les militaires, et je la redoute fort.— Nous avons inséré dans la Charte : « *L'armée est essentiellement obéissante.* » Ce précepte est très-sage, mais pourtant l'*esprit de l'armée,* l'*opinion de l'armée* resteront encore longtemps des locutions vulgaires, exprimant une puissance morale importante dans l'État; on ne la ménage pas assez. Je n'ai cessé, vous le savez, de le répéter; je l'ai encore écrit de Vienne, mais je n'ose me flatter qu'on en tienne compte, les tristes pressentiments emportés de Paris ne se sont pas dissipés sur ma route.

L'absence, vous le voyez, chère Gertrude, ne me fait pas perdre l'habitude de causer longuement avec vous; mais je n'en sens pas moins la privation de la

meilleure et de la plus charmante compagne qu'un homme puisse rêver en songeant au bonheur.

Je ne puis fixer le jour de mon départ; je ne gagnerai rien, m'assure-t-on, à me mettre en route, tant que les chemins ne seront pas raffermis. Il vaut mieux rester ici qu'être retenu tout seul dans un village, et j'y fais évidemment plaisir en prolongeant mon séjour. — Voilà quelques lignes pour ma sœur. — Je presse mes deux précieuses Gertrudes sur mon cœur; tendres caresses à nos chers petits garcons.

LETTRE IV.

LE VICOMTE DE BLIANE A ROMUALD DE BAURÉAL AU CHATEAU DE KRAMINSKI.

Paris, le 19 février 1815.

Voici une grande nouvelle à laquelle je ne m'attendais guère, mon cher Romuald. Je me marie, en sérieuse vérité, je me marie. — Je voyais, sans le remarquer, la cour assidue faite par mon père à Mlle de Serdobal. Toutes les jeunes filles raffolent de lui et il raffole de toutes les jeunes filles, de sorte que je n'y portais aucune attention. — Il m'a demandé avant hier ce que je pensais d'Élise; je lui ai répondu très-sincèrement que je n'en pensais rien du tout; nos rapports se bornaient à un échange de bons services; je l'avais fait danser trois ou quatre fois; elle m'avait

versé trois ou quatre tasses de thé, lorsque j'ai passé la soirée chez sa belle-sœur. Je lui trouve les pieds en dehors et la main un peu rouge, voilà ce qu'en fouillant profondément dans ma mémoire elle me fournissait sur son compte. — Mon père sourit et me pria de l'écouter plus sérieusement; il me déduisit toutes les convenances de cette alliance; comment Élise possède une terre contiguë aux bois qu'on vient de nous restituer, comment les Serdobal et les Bliane sont de la même province, à telle fin qu'un Serdobal s'empara du manoir d'un Bliane, tandis que celui-ci guerroyait en terre sainte, etc., etc. Il arrive enfin à un grand éloge de la jeune personne; depuis bien des mois il l'observe, il la croit précisément créée et mise au monde pour mon bonheur. Le sien propre, ajouta-t-il, en serait assuré. Cet argument était concluant pour moi, car je me suis pris à aimer mon père de goût et d'affection plus que je n'aurais cru possible. En outre je convins avec moi-même que, sans être belle, Mlle de Serdobal était fort agréable; elle avait une jolie taille, un excellent maintien, et surtout l'avantage d'avoir été à peu près élevée par sa belle-sœur dans le plus doux et le plus désirable intérieur que je connaisse. Et puis, c'était presque une alliance avec toi, un nouveau lien entre nous, et quoiqu'il n'en soit pas besoin, ami, cette pensée me souriait, et c'est de très-bonne grâce que j'ai dit à

mon père de disposer de moi. Il n'y a pas perdu de temps : dès le lendemain tout était conclu. Les parents des deux côtés y pensaient depuis plusieurs mois. Ils espéraient toujours que les parties intéressées finiraient par se remarquer. Mais nous marchions côte à côte sans nous regarder; il a fallu nous tirer par la manche pour éveiller notre attention. A présent cela va très-bien, et je finirai, je pense, par devenir très-convenablement amoureux de ma prétendue, dont je suis accueilli avec une gracieuse timidité qui me plaît assez. — Mme de Serdobal partant au commencement de mai pour rejoindre son mari à Schwerin, le mariage devra avoir lieu dans le courant d'avril; mais j'ai fait mes réserves, et, pour prix de mon joyeux consentement, j'ai obtenu la permission d'aller passer quelque temps avec toi. Réclame en ma faveur l'hospitalité de la princesse Kraminska. Je suivrai de près ma lettre, et si, comme tu me l'as mandé, tu pars à la fin de mars, nous ferons route ensemble tant que tu voudras de moi. Hélas! je suis cruellement troublé par la pensée que nos destins seront ensuite séparés : elle me revient sans cesse et me gâte toutes mes prévisions d'avenir. Nous pourrions être si heureux si tu y voulais consentir!..... Je veux uniquement penser aujourd'hui au bonheur prochain qui m'attend. Ne va pas te tromper, et comprends bien que c'est celui de te revoir.

LETTRE V.

LA MARQUISE DE SERDOBAL AU MARQUIS DE SERDOBAL A SCHWERIN.

Paris, le 3 mars 1815.

Le courrier du ministre de Suède étant retenu pour quelques heures, mon ami, je fais courir ce billet après le gros paquet déjà confié à ses soins pour vous donner la nouvelle du jour. Le télégraphe a annoncé ce matin le débarquement de Bonaparte près d'Antibes avec une poignée de soldats. Il s'est tout de suite jeté dans les montagnes; on a expédié l'ordre de l'y suivre. Il sera bientôt traqué, pris ou tué. — Cette coupable entreprise cause encore plus de pitié que d'indignation; elle est d'une telle folie, que les gens entêtés à croire à ses talents en sont eux-mêmes bien honteux. Cela tue le parti bonapartiste, si tant est qu'il en existe un. Tout le monde en convient unanimement; on regarde comme une bonne fortune pour nos princes que Bonaparte soit ainsi venu se livrer lui-même. Il n'était pas bien redoutable à l'île d'Elbe; mais il le vaut encore mieux, pris au piége dans les montagnes du Dauphiné; on ne peut tarder à en recevoir la nouvelle. — J'ai pensé me faire une querelle avec la duchesse de Gerves pour avoir dit qu'il faudrait peut-être attendre quatre jours avant de le savoir atteint par les troupes; elle assure que les

bergers des Alpes en feront justice à coups de bâton. — Je ne suis pas tout à fait aussi confiante, mais je suis pourtant en complète sécurité sur le résultat. Pour comble d'extravagance, Bonaparte a choisi le moment où M. le duc d'Angoulême et Madame sont reçus dans le Midi avec un enthousiasme inexprimable; cela ne se peut comprendre! Aussi, M. de Rondemont disait-il tantôt qu'il ne s'agirait plus dorénavant d'écrire l'histoire de Napoléon, mais seulement de conter les aventures de Bonaparte. Il est certain que jamais plus folle entreprise n'a porté davantage le cachet de l'aventurier. — Cette nouvelle ne fera sans doute pas plus d'effet en Europe qu'à Paris, mais je tiens à vous l'écrire, pensant que vous serez peut-être bien aise de la savoir des premiers. — Bonsoir, mon cher ami, je me hâte d'expédier cette lettre de supplément, car il est déjà un peu tard.

LETTRE VI.

LA MARQUISE DE SERDOBAL AU MARQUIS DE SERDOBAL A SCHWERIN.

Au château de Bauréal, le 25 avril 1815.

Je vous ai écrit bien souvent, mon ami, depuis la terrible catastrophe dont tous nos projets sont bouleversés. Je n'ai pas reçu un mot de vous, et probablement mes lettres auront eu le même sort que les

vôtres. J'augure mieux de celle-ci, elle sera mise à la poste en pays étranger. — Tous les diplomates ayant eu l'ordre du roi de rester à leur poste, je vous suppose encore au vôtre, et je vous écris à Schwerin. Quel affreux supplice de se trouver ainsi dans l'ignorance du sort les uns des autres! Ces tristes événements doivent au moins nous faire la loi de ne nous plus séparer. Je me repens chaque jour de ne vous avoir pas accompagné, et les tourments que vous-même devez ressentir à notre occasion augmentent encore les miens. — Abandonnée à ma propre gouverne, je me suis placée en esprit devant vous et j'ai exécuté ce qu'il m'a semblé que vous auriez conseillé. —J'ai établi ma grand'mère et mes enfants au Viviers, où j'irai bientôt les rejoindre, et je suis venue ici dire adieu à mon père et à mon frère. Ce dernier, comme tous les mousquetaires, avait suivi les princes jusqu'à Béthune. Ils ont été licenciés sur la frontière, et Hombert est revenu à Bauréal : mon père l'emmène. Ils rejoindront le roi partout où il sera. Le comte Eugène de Kérinthie promet de les faire passer sûrement de Granville à l'île de Jersey. Il est fort animé contre le retour de Bonaparte, mais moins que sa mère la vieille marquise; elle s'est arrêtée ici quelques heures en se rendant dans le fond de sa Bretagne. Ce ne sera pas sa faute si elle ne parvient à soulever le pays. Elle ne paraît pas avoir inspiré

son ardeur guerrière à sa jolie nièce la princesse de Lispona, car elle a pris le chemin de Gênes sous l'escorte du prince Doria, au grand chagrin de la marquise. — Le comte de Bliane accompagne mon père; il en est au désespoir et ne s'en cache pas. Il déteste les pays étrangers; la vie d'émigration lui est antipathique, mais sa place près du roi lui fait un devoir auquel il obéit. Il est sans nouvelles de son fils et s'en tourmente fort; il craint que l'influence de Romuald ne l'entraîne à reprendre du service auprès de Bonaparte. Il exprimait cette inquiétude dans le salon devant ma tante. Avec cet air de science certaine qu'elle a toujours au sujet de Romuald, et qui, si je n'étais sûre du contraire, me ferait croire à des rapports fréquents entre eux, elle lui a répondu de l'accent digne et froid qu'elle prend lorsqu'elle est mécontente : « Soyez tranquille, monsieur le comte, Romuald de Bauréal ne conseille pas d'actions déloyales; lui-même ne viendra pas porter la guerre intestine dans sa patrie. » — Pour la *guerre intestine*, je partage l'avis de ma tante; mais, hélas! il n'y en a pas, tout est soumis; et je crains fort de le voir rejoindre *ses aigles*, comme il disait, pour la faire à l'étranger. Le nouveau gouvernement proclame la solidité de la paix! mais on s'attend à de prochaines hostilités. Ma lettre sera trop longtemps en route pour prétendre à vous donner des nouvelles politiques.

Aussitôt le départ de mon père, je retourne au Viviers. Je regrette de laisser ma tante presque seule dans ces temps de trouble et d'agitation, mais je suis pressée de rejoindre ma mère et mes enfants, aussi bien que de délivrer Mme Romignère de la présence d'Émilie; elle lui est évidemment importune. Je l'ai retirée du couvent en quittant Paris, et j'ai cru devoir l'amener dire un adieu, peut-être bien long, à notre père. J'ai voulu m'en excuser auprès de ma tante, elle m'a arrêtée tout d'abord : « Pas un mot de plus, Gertrude; vous avez agi avec sagesse, justice et bonté, et je me pique de savoir entendre raison dans l'occasion. » — Malgré cette bonne disposition, elle continue à traiter ma sœur avec une sécheresse d'autant plus marquante, qu'Élise a conquis ses bonnes grâces. Mon père en est très-peiné; il m'a vivement recommandé Émilie, et je ne négligerai rien pour lui obéir, mais elle ne se plaira guère au Viviers où je compte résider tant que vous n'aurez pas décidé de votre sort et du nôtre, mon ami. — Quand et où nous retrouverons-nous? Cette pensée m'est constamment présente; mais j'ai trop de devoirs à remplir pour me livrer au découragement. Comptez donc sur ma force et ma résignation pour accomplir ce que vous commanderez, et n'ajoutez pas l'inquiétude de mon désespoir à toutes celles dont vous devez être assailli. — Élise m'est d'un grand secours et d'une

douce consolation. Elle s'occupe du silence du vicomte de Bliane plus qu'elle ne le témoigne. Un redoublement de soins et d'affection pour le comte fait seul apercevoir combien elle partage l'affliction qu'il professe du retard inévitable et indéfini du mariage. Il lui fait promttre dix fois par jour de se conserver pour son fils. Elle en prend l'engagement avec son calme apparent et avec la fermeté d'âme qui la distingue; elle y tiendra.

Ma grand'mère m'écrit de bonnes nouvelles du Viviers; tant que je conserverai les trésors qu'il renferme, et vous, mon ami, je n'oserai me plaindre de mon sort..

LETTRE VII.

LE VICOMTE DE BLIANE AU COMTE DE BLIANE A PARIS.

Au château de Kraminski, le 29 avril 1815.

Une course faite avec Romuald aux Salines, près de Varsovie, nous a tenus dans l'ignorance des événements pendant plusieurs jours, et fait apprendre en même temps le débarquement de Bonaparte et le départ du roi. Je me suis rendu sur-le-champ auprès de Serdobal, dans l'espoir de le trouver mieux instruit et pour le consulter sur ma marche. Il m'a conseillé de revenir ici attendre vos instructions, mon cher

père, mais je ne reçois rien et ne puis résister à mon inquiétude sur vous tous. Romuald m'engage à me rapprocher du lieu des événements. Il est profondément affecté de la trahison de nos anciens camarades envers le roi. Il blâme l'entreprise de l'empereur, et il est fort décidé à n'y point prendre part; mais il souffre de sa position qu'il trouve fausse, et ce m'est une grande peine de l'y laisser tout seul. Nous nous sommes promis de nous rejoindre, si, à titre différent, l'émigration continuait pour tous deux. — Mais avant tout, je suis soumis à ce que vous déciderez pour moi, et prêt à remplir les engagements pris en mon nom. Je l'ai dit à Serdobal : répétez-le, je vous prie, à qui de droit, en y joignant mes plus tendres respects pour les deux belles-sœurs. — Je demande sa bénédiction à ma mère. — Cette lettre, confiée aux personnes qui faisaient passer celles de Romuald pendant la guerre, vous parviendra, j'espère. Je vous demande de me répondre à Londres, j'y vais attendre vos ordres. S'il arrive des lettres ici, Bauréal me les fera parvenir. — Je ne puis assez vous exprimer combien je suis tourmenté. — Adieu, mon bon père, ouvrez-moi vos bras. Hélas! aurions-nous pu prévoir, lorsque je partais si joyeux d'aller embrasser mon ami, qu'une course de plaisir commençait une ère de malheur? Quelle terrible catastrophe! et quand nous reverrons-nous?

LETTRE VIII.

LE VICOMTE DE BLIANE A ROMUALD DE BAURÉAL
AU CHATEAU DE KRAMINSKI.

Alost, le 15 mai 1815.

Comme je te l'avais annoncé, mon cher Romuald, j'ai attendu à Londres la lettre où tu me mandais n'avoir rien reçu pour moi à Kraminski ; puis, apprenant que le drapeau blanc se relevait ici, j'ai cru devoir m'y rendre, et je m'en réjouis, car mon père était arrivé à Gand la semaine précédente. Nous étions mutuellement sans nouvelles l'un de l'autre, et d'autant plus joyeux de nous retrouver. Les correspondances sont apparemment interceptées à la frontière de France. — Mon père est venu par Jersey en compagnie du duc de Bauréal et d'Hombert. Celui-ci est cantonné à Alost, pour y faire ses premières armes ; et tout lieutenant-colonel qu'on le proclame, il se montre bien novice. Ton oncle l'a mis en quelque sorte sous ma gouverne, mais il n'apprendra pas grand'-chose ici, surtout en fait de discipline. Pour nous, accoutumés à voir organiser de véritables armées, c'est à en rire ou plutôt à en pleurer. J'aime à croire que nous nous battrions bien dans l'occasion ; mais il la faudrait rapide, car le désordre ne tarderait pas à s'établir dans un corps si étrangement composé. D'ailleurs, malgré la jactance d'un petit nombre, la

plupart éprouvent une extrême souffrance à voir le camarade dans le soldat étranger et l'ennemi dans le soldat français. C'est un affreux tiraillement dont je ne me faisais aucune idée avant de l'avoir éprouvé. Je déteste mille fois plus les étrangers que lorsque je les avais en face. — En revanche, le petit noyau complétement imbu de l'esprit émigré les adore avec une admiration exclusive. Ils voudraient presque nous disputer nos anciens succès contre eux, et ne font qu'en ranimer les souvenirs, de sorte que notre pauvre petite troupe n'est pas même unie de sentiment. — On ne s'entend guère mieux à Gand, m'assure mon père; l'intrigue y est en pleine activité. Le roi et Monsieur sont en complète dissidence, et leurs entours fomentent ces divisions fraternelles. — Tu as trouvé la lettre du général Bertrand un peu trop impériale pour être datée de l'île d'Elbe; c'est bien autre chose ici, ma foi! Le droit divin nous forme une auréole impossible à soulever un seul instant. J'ai passé devant le roi avec plusieurs de mes camarades; il n'a pas daigné nous accorder une parole, pas même un regard bienveillant; et pourtant les amertumes de l'émigration sont connues aujourd'hui, et en s'y exposant on donne la preuve d'un grand zèle. — Mais les courtisans disent aux princes, dans des discours d'apparat, qu'on est trop heureux de mourir pour eux, et ils ne manquent pas de prendre ces vaines paroles

au pied de la lettre. — Après les fatigues subies pour venir ici, en faisant violence à tous ses intérêts, à tous ses goûts, à toutes ses habitudes, mon père y a été reçu du roi avec la même phrase banale qu'il avait coutume de lui adresser chaque dimanche aux Tuileries. Il a repris son service sans un mot de plus, sans une étiquette de moins. — En sa qualité de joueur de whist, dont on chôme à Gand, le duc de Bauréal a été plus tendrement accueilli par Monsieur; mais on ne lui a pas laissé ignorer le motif de cette bonne réception. Il se réjouit de te savoir en Pologne; on craignait de te voir rejoindre l'empereur. Mme Romignère seule, m'a raconté Hombert, se refusait à en admettre la possibilité.

Je te tiendrai au courant de nos tristes aventures, mon cher Romuald; bien tristes, en effet, puisque les Français sont appelés à se battre les uns contre les autres! Je crois avoir suivi la voie imposée par l'honneur; tu en asjugé de même, et je me sens appuyé de ton approbation; mais j'ai souvent besoin de me le rappeler pour n'être pas tout à fait découragé. Te rappelles-tu m'avoir dit : « Lors même que je serais sous le drapeau tricolore, ta place serait encore sous le drapeau blanc? » — Je frissonne, rien que d'y penser... Je ne t'y aurais pas fait honneur, ami, car je me serais enfui, je crois, la veille de la première affaire. Grâce au ciel, je ne suis point exposé à une

si rude épreuve. — Bonjour, mon cher Romuald. Ah! tu ne me querellerais pas de mon ardeur à batailler, ni de mon entrain de campagne, cette fois-ci. Je suis sérieux comme un vieux caporal, et sensible comme une jeune fille.

LETTRE IX.

LA MARQUISE DE SERDOBAL AU MARQUIS DE SERDOBAL A SCHWERIN.

Paris, le 9 juillet 1815.

Lorsque je prenais congé de mon père, il y a à peine deux mois, je ne me flattais guère de le rejoindre si promptement à Paris! — Je vous écris dans les transports d'une joie qui serait sans mélange, si vous étiez là pour y prendre part, mon ami. — Le retour de notre bon roi comble nos vœux. La population entière partage notre ivresse. — Depuis trois jours tout Paris se succède dans les jardins des Tuileries pour apercevoir les princes; on fend l'air de cris d'allégresse, on chante, on danse, tout le monde se mêle à ces rondes patriotiques; on voit les femmes les plus élégantes donnant la main aux forts de la halle aussi bien qu'aux poissardes. Celles-ci se distinguent par leur zèle, elles pensent à merveille, et n'ont pas voulu aller chez l'usurpateur. Elles avaient

fait une variante sur l'air : « Rendez-nous notre écuelle de bois. » Elles disaient : « Rendez-nous notre paire de gants, » et chantaient en plein marché, à la barbe des agents de police qui n'osaient rien dire, ou peut-être regrettaient aussi le *Père de Gand*. — Bonaparte est bien parti pour cette fois, et le roi bien revenu, je vous en réponds. — On avait répandu qu'il serait mal accueilli par la garde nationale, et, au contraire, elle a franchi les murs pour courir à sa rencontre, et elle prend une part active à ces farandoles royalistes dansées sous les fenêtres du palais. — Pardon, mon ami, mon langage se ressent du joyeux délire où je me trouve, et je ne vous raconte pas ce qui nous regarde plus personnellement. — J'ai reçu au Viviers la lettre où mon père m'appelait à Paris. Peu rassurée sur la sécurité des routes, je n'ai pas osé exposer ma grand'mère et mes enfants. Élise et moi nous sommes parties seules et arrivées avant-hier sans éprouver la moindre difficulté, si ce n'est de livrer notre passeport à une multitude d'uniformes inconnus, pour être visés en une multitude de langues étrangères. — Je ne sais encore si je resterai à Paris ou si je retournerai au Viviers ; cela dépend du moment où le mariage d'Élise se pourra conclure. Le comte de Bliane n'est pas encore arrivé. Son fils a semblé très-heureux de revoir Élise ; toutefois je lui trouve un fond de tristesse qui n'appartient ni à son caractère, ni au

moment actuel, et me donne du souci. Élise ne paraît pas s'en apercevoir, et je me garde de le lui faire remarquer. — Mon père a obtenu un congé facultatif pour vous, mon ami. Vous devez sentir le besoin de vous retrouver ici après ces cent jours de tourments, (car vous saurez que l'absence du roi ayant duré cent jours, on dit couramment *les cent jours*). Votre bon esprit ne serait pas inutile et peut-être mieux écouté que l'année dernière; enfin, je ne manque pas de bonnes raisons pour souhaiter votre présence; mais cette pensée n'arrêtera pas les préparatifs, ni même la célébration du mariage d'Élise. Je veux me mettre en mesure de vous aller rejoindre sur-le-champ, si vous trouvez plus opportun de rester à votre poste; je ne puis supporter plus longtemps une si dure séparation. — Tous les arrangements sont conclus. Mme de Bliane a enfin consenti à prendre sa belle-fille chez elle. Élise est très-raisonnable; mais il serait peu convenable de l'installer maîtresse de maison à dix-neuf ans. — Ma bonne grand'mère garde nos petits garçons. Émilie rentrera au couvent sans répugnance, et dès le lendemain de la noce, Gertrude et moi serons tout à fait disponibles. Attendez-vous donc à nous voir arriver, mon ami, si vous-même ne venez pas nous chercher. Vous aurez une nouvelle course à faire au printemps prochain, pour ramener ma grand'mère et nos garçons, car cette bonne maman ne me laisse

partir seule qu'à la condition de venir nous rejoindre. J'accepte ce dévouement si touchant avec le secret espoir de ne point le mettre à une épreuve pénible à son âge. On ne peut vous laisser éternellement dans ce climat glacé. — Combien il me tarde, mon ami, de vous savoir instruit de nos heureuses fortunes, et partageant notre joie! Elles ne seront pas complètes pour moi jusque-là.

LETTRE X.

LE VICOMTE DE BLIANE A ROMUALD DE BAURÉAL AU CHATEAU DE KRAMINSKI.

Paris, le 15 juillet 1815.

J'ai beau chercher à m'étourdir, mon cher Romuald, je ne puis oublier ma profonde humiliation de la sotte campagne où j'ai pris part. Je t'en ai mandé les détails; elle nous a rendu la risée des étrangers. Je trouvais déjà bien dur d'être leur camarade; me croire soumis à leur mépris est au delà de mes forces. Je me sens le besoin de m'en prendre à tous et à chacun. Cette honteuse course d'Alost est toujours présente à ma pensée. Elle empoisonne la satisfaction qui m'attendait ici. Mon père se moque de mon chagrin; il m'appelle *vieux troupier,* comme tu en pris parfois l'initiative. J'exprimais de l'horreur

à me battre contre des Français, me rappelle-t-il, et devrais être fort satisfait qu'on m'ait épargné cet effort; mais ces plaisanteries ne me consolent pas, il me reste une véritable tristesse. — La douce Élise l'a remarqué et s'est inquiétée. J'ai pris mon parti de lui en avouer le motif, et j'ai trouvé dans cette jeune fille une sympathie et des sentiments patriotiques auxquels je ne m'attendais guère; ils m'attachent véritablement à elle. — Les préparatifs de noce touchent à leur terme, et lorsque tu recevras cette lettre, j'aurai déjà engagé ma liberté sans trop de regret, et avec la ferme intention de m'occuper sérieusement du bonheur de la confiante enfant qui l'attend de moi. — L'excitation des événements a tiré Élise, jusqu'à un certain point, de sa réserve accoutumée, et j'ai trouvé en elle les sentiments et les dispositions que j'aurais le plus désirés dans la compagne de ma vie.

Venons à toi, mon ami, et à tes projets. Dès le premier moment, tu m'as dit de regarder la tentative de Napoléon sur la France comme te dégageant envers lui. Ainsi, sous ce rapport, point d'obstacle à ton retour ici. Tu y seras fort bien reçu de tout le monde et avec bonheur de quelques-uns. Si tu veux reprendre du service, rien ne te sera plus facile; si tu t'obstines à en refuser, ta famille te laissera toute liberté. — Je te dirai, sous le secret, que le duc de Bauréal voudrait trouver en toi plus qu'un neveu. Le grand-père

maternel d'Émilie vient de mourir et lui a laissé soixante mille livres de rente; le rêve du duc est de te la faire épouser. Il m'a chargé de te *sonder habilement,* et tu vois avec quelle finesse je m'y prends. — Il craint que ta liaison actuelle ne t'éloigne de toute idée de mariage. Je l'ai rassuré sur cette inquiétude. Tu as fait une dépense suffisante de sentimentalité envers la princesse; il ne te reste plus qu'une preuve à lui donner de ta reconnaissance : c'est de la rendre à sa liberté et de la délivrer tout à la fois de sa fidélité et de l'ennui du séjour de Kraminski; elle n'y résistait déjà plus ce printemps, malgré ses courses fréquentes à Berlin et à Varsovie; et je ne comprends pas comment elle aura pu supporter les trois derniers mois. — Tu as, je te l'ai dit, la plus mauvaise conduite possible auprès d'elle, car tu n'es ni son esclave, ni son maître, et vis-à-vis de ces têtes polonaises il faut, à la longue, prendre l'un ou l'autre rôle. Le petit Dubreuil m'a paru adopter les deux : il sert ses caprices et la brutalise; il pourrait bien finir par la dominer, disposer d'elle et régir sa fortune. Ce serait heureux pour tous deux, car je le crois honnête et lui souhaite tous les biens de ce monde, en récompense de ses bons soins pour toi. — Mettons donc la princesse de côté et parlons de ta cousine, qui, dit-on, devient de plus en plus belle. — Pense, ami, quel bonheur ce me serait de te voir épouser la compagne de ma femme, et com-

bien nous mènerions douce vie dans cette charmante intimité! Le duc et le prince de Bauréal le désirent également, et mon cœur bondit de joie à la pensée de te voir de retour et fixé près de nous. Viens donc combler tant de vœux : ils attendent ton *oui* pour être complétement satisfaits. N'apporte pas pour obstacle à ce joli projet tes engagements envers la princesse, car pour la première fois de ta vie tu tomberais dans la fatuité. — Je ne veux pas humilier ton amour-propre, ami; mais, crois-moi, ta Dorothée est bien lasse de sa passion et aspire à en être délivrée. — Je ne t'engage pas à juger de ses sentiments en faisant un retour sur toi-même, car tu n'en as jamais été amoureux, et de là naît ma seule inquiétude. Peut-être craindras-tu de n'avoir pas payé par assez de dévouement celui que, je ne le nie pas, elle t'a généreusement montré. Mais oublie-toi pour ne penser qu'à elle. Regarde-la de sang-froid (malgré tous tes efforts, il ne t'a jamais manqué près d'elle), et demande-toi si elle peut se résigner à être longuement la compagne, voire même seulement l'amie intime d'un homme raisonnable et indépendant. Demande-toi, d'autre part, si tu es taillé sur le patron du *cavalier Servente* de la princesse Kraminska. Je soumets ces deux questions à tes réflexions, et je te conjure de me passer ma franchise sans te croire tenu à t'en fâcher contre moi.

Adieu, mon cher Romuald. Ce mot me paraît bien

moins laid à écrire, en osant y ajouter avec confiance, *à revoir bientôt,* car tu ne refuseras pas ce *oui* qui nous comblerait de tant de joie.

LETTRE XI.

ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE
A PARIS.

Leipzig, le 1er avril 1815.

Je ne puis jamais me *croire tenu à me fâcher contre toi,* mon bon camarade. J'apprécie trop ton affection pour me formaliser des expressions dont tu te sers; cependant tu es beaucoup trop sévère dans tes jugements sur une personne envers laquelle tu conviendras, pour le coup, que *je suis tenu* d'éprouver une éternelle reconnaissance. — J'admets que Dorothée a conservé les caprices d'une jeunesse gâtée comme son enfance; toutefois, sous des dehors futiles, on trouve enfouies beaucoup de grandes et solides qualités. Je reconnais aussi le séjour de Kraminski trop sérieux pour ses goûts et son désir de le quitter; mais, dussé-je encourir de ta part le reproche de fatuité, j'avoue croire son attachement pour moi sincère et assez vif pour que mon éloignement lui fût un chagrin réel : il semble même s'être ranimé depuis peu. — Les circonstances m'ayant porté à témoigner

la velléité de retourner en France et de m'établir à Bauréal, quelques mots hasardés dans ce sens ont amené des accès de désespoir contre lesquels je suis sans force. — A ton avis, d'ailleurs, serait-il bien noble, après avoir accepté le généreux sacrifice de sa vie entière depuis dix-huit mois, de profiter du premier moment où je puis me passer de sa protection pour la quitter violemment? — C'est une brutalité dont je me sens incapable; — je ne veux pas m'informer si, comme tu l'affirmes, je n'ai pas d'amour pour elle; mais je suis sûr de lui devoir la plus tendre reconnaissance et de l'éprouver. — Je ne pourrais me marier sans lui causer une extrême douleur; tu diras, s'il te plaît, que ce seraient les cris d'un enfant auquel on prend un jouet dont il ne se souciait plus avant qu'on songeât à le lui enlever (je vais, tu le vois, au-devant de tes objections), mais, cela fût-il exact, je dois trop à la princesse pour lui occasionner un chagrin possible à éviter. — Faut-il conclure de là, mon cher Bliane, à l'éternité de ces liens que les événements m'ont forgés? — Je ne le pense pas, et j'avoue soupirer après ma liberté. — En rentrant dans le monde, Dorothée reprendra, je n'en doute pas, ses anciennes habitudes de dissipation, et au milieu des distractions où elle se livrera mon absence lui sera probablement bien plus facile à supporter; mais ce à quoi je suis bien décidé pour le moment,

c'est à ne rien brusquer. Dans de pareilles circonstances tu comprends, de reste, qu'il ne peut me convenir d'avoir reçu les ouvertures dont tu as été chargé : j'en suis profondément touché ; je conserve un très-agréable souvenir de ma jolie cousine, mais je ne serais pas retenu par ce qui, peut-être à tort, me semble un devoir, que j'hésiterais fort à accepter ce mariage. — J'ai pu considérer autrefois comme une véritable petitesse la répugnance à épouser une femme riche, tu m'as entendu soutenir que, si je rencontrais une jeune fille à laquelle je crusse pouvoir confier mon bonheur, je serais charmé de lui savoir par sa propre fortune les jouissances que la mienne ne saurait lui procurer sans lui faire l'insulte de craindre ses hautains procédés envers un mari ; j'ai souvent dit cela, je l'ai pensé, mais j'ai changé d'avis. — Lorsque je tenais ce langage, j'avais, sans m'en rendre précisément compte, une certaine superbe de jeunesse d'où naît la confiance en soi ; j'avais une belle carrière ouverte devant moi, j'avais souvent obtenu l'approbation de mes camarades et quelquefois mérité les faveurs de l'empereur ; une légère émanation de la gloire militaire du temps s'était fixée sur ma tête et m'enivrait peut-être, mais surtout il battait dans ma poitrine un cœur disposé à tant d'affection, de dévouement, de passion pour celle qui aurait satisfait aux vœux de ce cœur un peu fier, et, je l'avoue,

très-difficile à contenter, que je me sentais en fonds pour reconnaître tous les avantages possibles sans m'en trouver effrayé. — Ces pensées n'étaient pas étalées logiquement devant mon esprit, mais en cherchant à m'expliquer le changement survenu dans mes impressions, je les ai retrouvées; or, aujourd'hui, qu'apporterais-je en dot à une jeune et jolie femme? Une carrière brisée que je ne veux pas reprendre, une fortune peu considérable, sans chance d'accroissement et pouvant s'évanouir sans laisser de trace, une santé précaire, un corps mutilé par les blessures; et, bien pire que cela, un cœur usé, une âme flétrie par les souffrances morales. Je suis effrayé de moi-même, Bliane, lorsque je me regarde intérieurement; hormis ma tendre amitié pour toi, je ne sens plus rien profondément, je n'ai plus ni amour, ni colère, j'aime et je hais bien faiblement; je suis parfois tenté de pleurer sur mon état et prêt à tomber aux pieds de Dorothée pour lui demander pardon de la froideur que je ressens et lui montre malgré moi. — Elle a cessé de m'aimer, dis-tu; hélas! elle aurait bien raison, je ne saurais la blâmer. Je m'en aperçois avec effroi, mon caractère, encore plus que ma situation, me condamne à l'isolement, et tu veux que j'accepte la main d'une jeune fille de dix-sept ans, un des meilleurs partis de France, m'épousant uniquement pour obéir à son père! Ah! je ne suis pas encore tombé assez bas pour

commettre une pareille lâcheté! Émilie me plaît extrêmement; élevée par Gertrude, elle donne les plus heureuses garanties de félicité à l'homme qu'elle choisira ; mais cet homme ne peut être ton ami; ce serait abuser de la faiblesse héréditaire de mon oncle pour qui s'appelle Bauréal, que lui laisser donner suite à une pareille pensée. — Je m'en repose sur ta délicatesse, mon cher Bliane, pour la repousser de manière à le laisser convaincu de ma tendre et profonde reconnaissance; quant à ma cousine, son nom ne doit pas même être prononcé dans cette circonstance.

Tu n'es pas seul à m'engager à rentrer en France, mon ami; Serdobal, qui se rendait en toute hâte à Paris avec l'espoir d'arriver à temps pour assister au mariage de sa sœur; Serdobal, dis-je, a employé en une heure de temps toute l'éloquence qui aurait suffi à de longs entretiens, s'il avait eu le loisir de s'arrêter, pour me décider à me laisser enlever par lui et à courir t'embrasser; j'ai été bien fortement tenté, ami. — Mais je m'étais consulté par avance; le cri de la patrie et de l'amitié avait déjà appelé et retenti plus d'une fois dans mon cœur, et, tout examen fait, j'avais dû m'avouer l'impossibilité où je suis d'aller me réjouir de la bataille de Waterloo en présence de ceux qui l'ont gagnée. — Les émotions pénibles inspirées par ces champs désastreux de Leipzig, où je me trouve en ce moment, me confirment la convenance de

me tenir à l'écart. — La moindre excitation me ferait sortir de la mesure commandée par mes relations de famille ; — un autre motif encore m'a forcé à opposer des refus aux instances de Serdobal: cet enlèvement improvisé plaisait à l'imagination toujours active de Dorothée, elle entrait vivement dans ce projet, mais elle fixait son propre départ pour le surlendemain et me chargeait de *nous* retenir des appartements comme une chose qui allait de droit et ne souffrait aucune réflexion; or, je veux bien te faire la concession de reconnaître ne pouvoir me résoudre à jouer le rôle de *cavalier Servente de la princesse Kraminska,* selon ton expression un peu dédaigneuse, et surtout à Paris. — Ces deux raisons me retiennent loin de toi; ta lettre m'en a fourni une troisième : en arrivant maintenant, je serais forcé de refuser la main d'Émilie; je préfère qu'elle ne me soit pas proposée.

Nous sommes en route pour la Suisse; nous y attendrons l'automne et passerons l'hiver en Italie, probablement à Naples; mes prévisions ne vont pas au delà. — Réponds-moi à Lausanne. J'attends avec impatience la nouvelle de ton mariage; puisse-t-il être fortuné! Tu possèdes plus de qualités d'intérieur que tu ne t'en connais; si tu n'étais le plus naturel des hommes, je soupçonnerais un peu d'affectation dans le sang-froid avec lequel tu me parlais de ta

fiancée : un sentiment plus vif se développera, j'espère, après le sacrement. Déjà ta dernière lettre m'a paru plus tendre; laisse-toi dominer par cette douce et sainte affection, mon ami; le bonheur véritable se trouve uniquement au foyer domestique; personne n'en est plus convaincu que ceux qui en sont exclus.

LETTRE XII.

LE VICOMTE DE BLIANE A ROMUALD DE BAURÉAL A LAUSANNE.

Paris, le 20 avril 1815.

Véritablement, Romuald, tu as juré de mettre ma patience à l'épreuve; mais, je t'en préviens, elle ne résistera pas longtemps, à la manière dont tu parles de mon ami; — quelle description tu fais de ce vieillard usé et blasé! Heureusement je l'ai vu il y a moins de trois mois; fais-moi le plaisir d'envoyer chercher un miroir et de me dire si tu as jamais rencontré une plus charmante, plus mâle, plus expressive et plus douce physionomie que celle portée par ce beau garçon de vingt-sept ans dont tu m'as fait un si étrange portrait; sa santé n'est pas inquiétante, puisque je ne m'en tourmente pas; quelques-uns de ses mouvements, à la vérité, se trouvent un peu gênés, sans l'empêcher d'être encore le plus adroit à tous les

exercices de corps; mais cette légère gaucherie rappelle des faits d'armes, qui, s'ils ont perdu leur valeur dans les bureaux de la guerre, la conservent tout entière près des femmes, comme tu le découvriras en rentrant dans le monde.

Sais-tu ce que j'ai conclu de ta belle épître, mon cher Romuald? C'est que la pauvre Dorothée n'avait pas été seule à s'ennuyer des hivers à Kraminski, et qu'en dépit de tes fortes études, de ton grec, de ton hébreu et de tes recherches sur les langues slaves, tu y avais fait bonne provision de spleen, dont Émilie se trouve la victime. — J'ai pesté sur ta lettre pendant une demi-journée; puis j'ai pris mon parti, et l'ai portée tout bêtement au duc de Bauréal; après l'avoir lue très-attentivement deux fois de suite, il a subitement découvert, voyez-vous, qu'Émilie comptait à peine seize ans et demi et qu'un père raisonnable ne devait pas songer à marier sa fille avant sa vingtième année; tu es plus heureux que sage, et te voilà du temps pour faire tes réflexions; je m'en rapporte à la princesse pour te rendre ta liberté d'ici là, aux belles dames de Naples pour te réconcilier avec toi-même, et j'adore le duc de Bauréal d'avoir reconnu toute ta valeur intrinsèque au milieu de ce fatras de mauvaises raisons dont tu prétends nous aveugler après t'en être noirci l'imagination. — Je sais trop combien tout ce qui se présente à toi sous la forme d'un devoir est sûr

d'être accompli pour entreprendre de combattre tes procédés envers Mme de Kraminska, car ce n'est qu'un devoir, et dussé-je derechef encourir ta disgrâce, je le dis et le répète, moi qui ai vu naître votre liaison, jamais tu n'as eu pour elle une étincelle de passion ; je ne puis, toutefois, m'empêcher de regretter vivement ton refus de la main de Mlle de Bauréal; je suis fort réconcilié à ce qu'on appelle les mariages d'arrangement et je commence à y voir les meilleures chances de bonheur; dans une union bâtie sur l'amour on entre en ménage avec une grosse somme d'illusions qui se détruisent chaque jour une à une, et le désappointement ne tarde pas à rendre aussi injuste que naguère on était indulgent. Le sacrement n'est pas même nécessaire pour nous faire connaître ces péripéties et cordialement détester l'*être adoré* de l'année précédente; mais si l'union formée réunit toutes les convenances de famille et de position, sans exclure un certain goût, si la femme portant votre nom l'honore de toutes façons, si on la voit accueillie partout avec approbation, et si, en rentrant chez soi, on lui découvre des talents que sa timidité vous laissait ignorer, une finesse de jugement, un bonheur d'expression que sa réserve de jeune fille tenait renfermé, on semble faire des conquêtes inattendues et on en jouit doublement; tel est mon sort auprès d'Élise ; tu ne me reprocherais plus ma froideur;

je ne sais pas si j'ai été plus amoureux, mais je n'ai jamais été aussi heureux, ni, tu vas rire, aussi libre et aussi indépendant. Élise sait s'occuper dans son intérieur; toujours bien accueilli près d'elle, je la trouve lisant, écrivant, dessinant, faisant de la musique, enfin ne comptant pas sur moi pour porter le fardeau de son temps, et pour la première fois depuis mon entrée dans le monde, je puis disposer du mien sans en rendre compte à la discipline militaire ou à l'autorité féminine, bien autrement exigeante. J'avais pensé d'abord que cela ne durerait pas, mais j'ai fait sous main mes petites enquêtes, c'est décidément là le régime Serdobal : raison de plus, tu vois, mon cher Romuald, de te souhaiter une femme élevée par ton admirable cousine et me complaire dans l'espoir des trois années de répit accordées par le bon duc. — J'approuve tes plans pour l'hiver, et malgré le bonheur que j'aurais à te posséder à Paris, je te trouve mieux placé à Naples, *vu les circonstances existantes*, puisque tu persistes à ne pas reprendre du service ; au reste, grâce au crédit de ton oncle, tu conserves ton grade, et le licenciement du corps où il t'avait fait inscrire te dispense de rejoindre. — Je ne te dis rien de ce qui s'est passé sur les bords de la Loire, ni de notre position vis-à-vis des étrangers, ni de l'odieuse négociation, préliminaire d'une plus odieuse paix. Tu n'as pas besoin d'être excité, et j'aurais peine

à en parler de sang-froid; mais je ne puis me refuser à te conter l'admirable attitude de nos valeureux soldats. En grande tenue militaire, soignés comme un jour de parade, mais, hélas! forcés de remplacer par un bâton blanc le fusil que leur main a su rendre si redoutable au monde, ils voyagent par petites troupes, regagnant leurs foyers respectifs et portant sur leur front tant de calme, de douceur, de fierté et de vraie dignité, qu'ils imposent le respect à l'étranger et excitent la sympathie de leurs concitoyens; ils ne font pas faute à leur gloire et se montrent dignes de leurs triomphes passés par leur courage à supporter l'adversité. Ce noble spectacle est consolant pour nous, nul plus que toi ne saurait l'apprécier; mais que penserais-tu en voyant dépouiller nos monuments par des soldats de corvée se disant *nos alliés?* que penserais-tu... Je m'arrête... hélas! il y aurait trop à dire.

Serdobal se flatte d'être nommé à un poste moins éloigné; si, pourtant, le mouvement diplomatique sur lequel il compte était retardé, il passerait l'hiver dans le Nord. Sa femme est décidée à l'accompagner; ils partiraient le mois prochain. Ce sera un grand chagrin pour Élise et en vérité pour moi; je me suis vite accoutumé au charme de ce facile intérieur. — La duchesse de Gerves s'est reprise à m'adorer et se propose pour servir de chaperon à Élise en l'absence

de Mme de Serdobal; elle ne peut débuter dans le monde sous de meilleurs auspices. — A propos de la duchesse, t'ai-je raconté l'aventure du Montemort? On l'a expédié de Gand à Madrid porteur de je ne sais quelle dépêche; il nous est revenu à Paris affublé de deux énormes épaulettes de colonel; cela a pourtant paru un peu sauvage, mais ma tante a si bien jeté les hauts cris sur l'inconvenance de faire quitter à un homme de ce nom des insignes qu'apparemment il s'était cru le droit de porter, qu'il les a, ma foi, gardées; et le voilà colonel à la barbe de l'armée indignée. Je ne pense pas que, dans ses nombreuses audiences obtenues du roi et des princes, la vieille duchesse ait fait valoir les campagnes de Montemort dans les greniers d'abondance de la ville de Paris; cependant je ne lui en connais pas d'autres, et, si j'ai bonne mémoire, elles m'ont valu une verte semonce de mon ami Romuald; tu vois que j'ai de la rancune. Ma femme est pleine de soins et d'égards pour ma mère, dont elle est bien traitée, mais sans affection; elle s'est fait une loi de ne rien aimer et elle ne lui coûte guère à accomplir; mais les pratiques dévotes poussées à cet excès ne peuvent remplir que le vide de cœurs bien froids; ils se soumettent heureusement à des règles commandant la charité à défaut de la sympathie qu'ils ne sauraient éprouver. — Quant à mon père, il raffole d'Élise; je prétends parfois en

être jaloux et qu'elle l'aime plus que moi; elle dit que non; il me faut bien la croire. — Bonjour, mon ami; ah! combien tu serais apprécié dans notre intérieur! il sera complétement heureux lorsque tu y auras pris place.

LETTRE XIII.

ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE A PARIS.

Cosme, le 1er septembre 1815.

Bliane, j'ai peur d'être tombé amoureux, comme tu disais, et, pour me livrer encore mieux à tes risées, tombé amoureux à première vue; toi, si habile en ces matières, tu vas me dire jusqu'à quel point mon mal est dangereux. — D'abord je songe à elle incessamment; puis, non-seulement elle est présente à ma pensée, mais elle l'est aussi à mes yeux, à mes oreilles; je la vois, je l'entends. Tout cela est assez suspect, mais le plus mauvais symptôme, je crains, c'est qu'ayant résisté pendant douze jours, je cède enfin au besoin d'avoir un confident, et je te choisis pour remplir cet emploi. —Après avoir fait la visite obligée de la vallée de Chamouny, accordé au géant des Alpes les expressions d'admiration commandées, et au passage de la Tête-Noire la somme de terreur requise de

tous les voyageurs passés, présents et futurs, nous nous arrêtâmes à Saint-Maurice; la princesse se trouvant trop lasse pour continuer la route jusqu'à Bex, où ses équipages et ses gens l'attendaient. — Le lendemain, lundi 19 août, elle eut la fantaisie d'aller visiter, avant de se rendre à Bex, ces roches de Meillerie, célébrées par Rousseau et détruites par l'empereur Napoléon. La mine de l'ingénieur a renversé ces obstacles si pittoresques à la belle ligne de la route du Simplon, mais les gens du pays sont accoutumés à montrer aux touristes le lieu où s'élèvaient les roches, et la beauté du pays dédommage amplement de la course. — En arrivant à l'auberge de Saint-Gengoud, Dorothée, fatiguée des cahots d'un mauvais char-à-bancs, se jeta sur un sofa pour écouter la lecture faite par Dubreuil des lettres écrites de Meillerie. Moins passionné de la *Nouvelle Héloïse,* et beaucoup plus des beautés naturelles de ce site enchanteur, je m'esquivai et m'enfonçai dans un délicieux vallon qui s'avance dans la montagne. Je m'y oubliai longtemps, et, marchant au hasard, je m'étais presque égaré, lorsque je m'aperçus des heures écoulées; je voulus rejoindre mes compagnons, qui sans doute m'attendaient impatiemment. Rappelant mes habitudes militaires, je m'orientai de mon mieux; quittant les sentiers battus et hâtant le pas, je me dirigeai vers le gîte. Le soleil commençait à baisser, et les

longues ombres des montagnes s'étendant sur l'étroit vallon lui donnaient, malgré la chaleur du jour, une fraîcheur embaumée de mille parfums. Le murmure du ruisseau que je côtoyais se faisait seul entendre, lorsque le silence fut tout à coup brisé par l'éclat d'un de ces rires si frais qui n'appartiennent qu'à la première jeunesse et contribuent à son charme. Je ne sais si le contraste le rendit plus séduisant, mais j'en fus singulièrement frappé. Je m'avançai sans bruit et je vis à travers le feuillage une jeune fille assise sur le gazon, tandis qu'une autre, éloignée de quelques pas, sautait joyeusement pour attraper un bouquet de cerises sauvages oubliées par les oiseaux. L'impossibilité où elle était d'y atteindre provoquait les rires de sa compagne aussi bien que les siens : « Otez votre chapeau, lui disait-elle d'une voix argentine, c'est là ce qui vous gêne. » — J'hésitais à offrir mon assistance ; mais la belle rieuse, joignant l'exemple au précepte, dénoua son chapeau, le posa près d'un livre de croquis où elle dessinait, se leva, s'avança vers le rameau de cerises, et, légère comme une gazelle, l'enleva en s'élançant. Cette prouesse achevée et le butin partagé, elle se rapprocha du lieu où elle avait laissé son album. J'aurais pu la voir en ce moment, mais la crainte d'être découvert me fit retirer derrière un buisson; lorsque j'osai m'avancer de nouveau, je ne découvrais plus qu'une magnifique

chevelure blonde tombant en boucles irrégulières sur un col d'albâtre qui soutenait une tête dont la forme me paraissait aussi élégante que me l'avait semblé l'ensemble de la personne. Elle était vêtue d'une robe blanche et son grand chapeau de paille se nouait d'un ruban bleu. Je fus distrait de mon examen en l'entendant gazouiller à demi-voix l'air *Di tanti palpiti :* « *Mi rivedrai, ti rivedrò;* » disait-elle, et mon cœur répondait à cette douce espérance en battant plus fort. Sa compagne cherchait des fleurs, elle se rapprocha bientôt pour lui en montrer une que ce lieu seul produisait, assura-t-elle ; puis, s'appuyant à ses côtés, elle dit : Chantez donc cette jolie barcarolle d'hier : « *Sul margine d'un rio,* » près de cette eau courante avec accompagnement de son murmure, ce sera délicieux. » — Elle obéit, et ce fut en effet délicieux; si délicieux, ami, que j'en demeurai comme absorbé. Lorsque je revins à moi, l'album était fermé, les deux amies se levaient et s'éloignaient en se donnant le bras. — Des paroles de rappel, parmi lesquelles je distinguai le nom d'Albertine... Albertine! quel joli nom!... les firent revenir sur leurs pas, leur gaieté avait repris son cours, lorsqu'au détour du sentier elles me trouvèrent sur leur chemin. Elles s'arrêtèrent un instant, effarouchées comme de jeunes faons, puis passèrent devant moi, me rendant avec la grâce et l'aisance de femmes du monde le profond salut que je

leur adressai, plein du respect de l'admiration, et elles s'éloignèrent en bondissant. Mais quelle céleste figure, Bliane! Elle tenait encore son chapeau à la main; j'ai pu voir son charmant et doux visage, et quoique ce n'ait été que pendant un instant, cet instant a suffi pour le graver dans ma mémoire. Je suivais à distance, pensant l'apercevoir encore et découvrir qui elle était; mais en approchant de l'auberge, je fus arrêté par la princesse un peu courroucée de ma longue absence. J'entendis reprendre au loin le folâtre gazouillement des jolies fauvettes rendues silencieuses par ma rencontre, des voix masculines répondirent, les rires succédèrent, et tout continua à s'éloigner pendant que j'enrageais d'être retenu par la princesse. Il me fallut subir la nomenclature de toutes les cimes de montagnes désignées par Rousseau; elle-même s'en était fait nommer par l'hôte de Saint-Gengoud, et prétendait en enrichir le journal qu'elle intitule : *Souvenirs de mon voyage*. Après m'avoir indiqué la Dent de Fament et dix autres, elle se tourna vers l'aubergiste et lui demanda combien il fallait d'heures pour gravir le Schlashfosch : — « Je ne comprends pas madame. — Vous m'avez dit que cette montagne la plus rapprochée s'appelle le Schlashfosch, » et elle consulta ses notes. « Je veux savoir en combien d'heures on peut atteindre son sommet. — Ah! cette butte-là, madame? elle n'a pas de nom, ce n'est pas une

montagne, *cela se fauche,* nous y montons en dix minutes. » Je ne pus retenir un sourire; la princesse, un peu confuse, prit de l'humeur et s'éloigna. — J'en profitai pour me diriger vers la maison où le repas était préparé, mais je n'arrivai que pour voir quitter la rive à un bateau rempli d'une société parmi laquelle je reconnus les chapeaux de paille de mes charmantes promeneuses. Je m'avançai au bord de l'eau, et lorsque le mouvement du départ fut accompli, il flotta au loin dans l'air les accents d'une mélodie allemande chantée en partie. J'y distinguais la voix de l'enchanteresse du vallon, l'écho de la montagne me renvoyait ces doux sons, et j'en étais comme entouré. Je restais fixé à la même place. — Dorothée vint me demander avec aigreur si je ne pensais pas m'être suffisamment fait attendre. Avant de la rejoindre cependant, je m'informai aux gens du petit embarcadère s'ils connaissaient les personnes qui s'éloignaient. Le bateau, me répondirent-ils, appartenait à un château de la rive opposée et naviguait fréquemment sur le lac; ils n'en savaient pas davantage. — Notre dîner fut triste. Dorothée ne me quittait pas des yeux; je me sentais préoccupé et j'en étais embarrassé. Sous prétexte de faire presser notre modeste équipage, j'allai interroger l'hôte; il n'était guère plus habile que les mariniers. Les messieurs étaient déjà venus l'année précédente; il n'avait ja-

mais vu les dames et ne savait le nom de personne. Je me lassais si peu de cet inutile interrogatoire, que Dorothée m'y surprit. — Nous arrivâmes tard à Bex. La princesse, enchantée de retrouver ses femmes, ses bagages et les habitudes dont elle était privée depuis près d'une semaine, annonça le projet de s'arrêter vingt-quatre heures à Bex. — Nous devions achever le tour du lac en retournant à Lausanne, et y passer un mois. — Ne pouvant réussir à trouver le sommeil, je me levai au point du jour pour promener des rêveries dont ma belle inconnue faisait tous les frais. Je me flattais de parvenir à la découvrir pendant mon séjour à Lausanne; je la reverrais, je l'essayerais du moins; je pensais à lui peindre mon admiration, je pensais... beaucoup d'extravagances, Bliane, car je n'étais pas en garde contre moi-même à cette heure et dans ce lieu si romanesquement inspirant... Mais en rentrant au logis, je trouvai tous mes rêves renversés. — Sous le prétexte de je ne sais quelle histoire de brigands, recueillie par ses femmes, la princesse avait décidé de traverser les montagnes avant que les jours devinssent plus courts, et renonçait même à ce pèlerinage de Clarens dont elle se passionnait les jours précédents.— Déjà Dubreuil avait écrit à Lausanne pour rendre l'appartement qu'elle y avait retenu, et à Milan pour annoncer notre arrivée. — Je ne pus comprimer les expressions d'impatience arrachées

par ce caprice, ni cacher ma vive contrariété. Il était convenu qu'arrivés en Italie nous voyagerions séparément, et je devais la rejoindre à Rome. J'annonçais l'intention d'effectuer ce projet et d'aller chercher à Lausanne les moyens de transport qui m'étaient nécessaires. Des pleurs et des cris accueillirent cette décision, et ils me trouvent toujours sans force pour résister. De plus, je fis mon examen de conscience; je me demandai si, après avoir immolé tous mes liens de patrie et de famille à la reconnaissance bien due à Mme de Kraminska, je serais excusable de sacrifier cette même reconnaissance, par une fantaisie d'imagination, à un vain rêve de quelques minutes. La question, ainsi posée, ne pouvait être douteuse, et je repris le joug de la meilleure humeur qu'il me fut possible de montrer.— La bonne harmonie ainsi rétablie entre nous, Dorothée employa toutes ses grâces pour me réconcilier à la soumission, mais je la surprenais à m'examiner avec anxiété. Un instinct vague de jalousie l'a-t-il éclairée sur ce qui se passe dans mon cœur? Je ne sais, mais évidemment elle m'observe et se tourmente. Je mets tous mes soins à la rassurer. Ah! qu'elle, du moins, soit heureuse!

Comme nous atteignions, il y a trois jours, une des îles Borromées, une barque s'en éloignait; — mes yeux n'ont pu m'affirmer si mon cœur avait raison d'y reconnaître ma charmante inconnue, et pourtant j'étais

sûr qu'elle l'emportait loin de moi : j'ai suivi sur le sable de l'île les traces de ses pas, elle seule avait pu laisser ces légères empreintes. — Hier soir, par un de ces clairs de lune qui aiment à se refléter dans un lac pour y achever leur beauté, j'étais appuyé sur la balustrade d'une terrasse qui domine l'eau; — un calme profond me laissa distinguer le bruit de rames qui se rapprochait; j'entendis vaguement des paroles, elles provoquèrent un éclat de ce rire enfantin que je reconnaîtrais entre tous : j'étendis instinctivement les bras pour la retenir en m'écriant : Albertine !... mais déjà elle avait fui, et l'ombre même disparaissait dans la nuit. — Je suis resté longtemps absorbé, plus longtemps à me promener sur le rivage : tombant de fatigue et ne pouvant prendre de repos, j'emploie le reste de la nuit à t'écrire ce volume dans l'espoir qu'en consignant ma folie je finirai par la trouver aussi ridicule que sans doute elle te semblera ; — je te donne toute licence pour te moquer de moi, ami : oui, je l'admets, cette enchanteresse m'apparaissant toujours sur l'eau ou au bord des torrents ressemble fort à la gracieuse création de la féerie ; c'est une sœur d'Ondine, une fantasmagorie, une vision, un rêve, tout ce que tu voudras, mais sa pensée m'occupe incessamment, et je te le dis, Blianc, j'ai bien peur d'être amoureux comme un fou et comme un imbécile d'un enfant à peine aperçu, dont j'ignore tout, jus-

qu'au nom. — Voilà le cas *pathologique,* comme dirait Dubreuil, que je livre à ta science : tu pourrais bien, ainsi que beaucoup d'autres habiles gens, reconnaître le mal sans savoir indiquer le remède, et c'est ce que je crains. — Demain nous serons à Milan : la princesse Kraminska y séjournera : j'y passerai quelques jours à parcourir la ville, puis j'irai, les bulletins à la main, visiter les localités des belles campagnes du général Bonaparte et demander à mon ancien métier cette puissante distraction.—Il me reste suffisamment de bon sens pour avoir le désir d'en trouver.—Combien je me réjouis de ton bonheur ! tu m'en fais une charmante description, mon cher Bliane; sais-tu bien que ce tableau d'un si doux intérieur a achevé de troubler ma pauvre cervelle !... Je te quitte, mon ami, car si je continuais, je retomberais à te parler d'*Elle.*

LETTRE XIV.

ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE
A PARIS.

Rome, le 10 octobre 1815.

Calme-toi, mon cher Bliane, ne me répète plus de ce ton solennel : « Je l'ai toujours prédit, une grande « passion fera le destin de ta vie ! » ne t'apitoie pas sur le sort d'Émilie qui, assurément, ne se doute pas

être à plaindre; ne t'alarme pas davantage en te rappelant que jusqu'à cette heure j'avais toujours médit des chevelures blondes et des jeunes filles rieuses; n'accumule pas les craintes et les prophéties, encore une fois, calme-toi, car... hélas!... mon roman est fini!

Je visitais hier les salles du Vatican en nombreuse compagnie : le nom d'Albertine prononcé dans un groupe frappa mon oreille; je m'approchai, et ne tardai pas à m'assurer combien les discours qu'on y tenait avaient droit à m'intéresser. — Ces détails sont inutiles, ami : je posai des questions avec un sang-froid dont je m'étonne moi-même et me fis retourner le poignard dans le cœur avec un courage stoïque.— Elle devait être à Saint-Gengoud lorsqu'elle m'apparut dans le vallon, j'ai pu la voir à l'Isola Bella, l'entendre à Cosme : ce ne sont point des rêves, mes illusions ne m'ont pas trompé; elle est aussi spirituelle, aussi distinguée, aussi pleine de talents et surtout aussi bonne, aussi naturelle qu'elle est belle! Je ne m'étais pas créé une chimère, elle existe telle que je la voyais! mais elle est maintenant à Pise où elle vient d'épouser l'homme de son choix! — puisse-t-il la rendre heureuse!... puisse ce front si éblouissant de candeur n'être jamais obscurci d'un nuage! puisse ce gracieux sourire conserver sa douceur, et ce rire enchanteur sa primitive joyeuseté!...

Une fois le poison absorbé dans le fond de mon cœur, ami, j'ai senti le besoin de chercher à l'exhaler : j'ai passé la soirée et une partie de la nuit à marcher ; il me fallait bien aller désapprendre aux ombres du Colisée, aux échos du Tibre, ce nom d'Albertine ; l'avouerai-je, Bliane, de *mon Albertine,* que je leur avais tant enseigné. — Maintenant la crise est passée, ma douce vision évanouie pour toujours ! La duchesse de Bins restera pour moi un être à part, l'objet idéal d'un culte lointain aussi pur que la lumière de son céleste regard ; mais loin de la chercher, j'éviterai de la voir : je te demande même de ne jamais m'en parler. — Ah ! mon cher Bliane, quelle solitude règne dans mon cœur depuis que les puissantes illusions dont je l'avais peuplé en sont exclues !

LETTRE XV.

ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE
A PARIS.

Naples, le 10 mars 1816.

Monsieur de Montilly m'honore de trop d'attention, mon cher Bliane, et ton amitié s'inquiète à tort : je ne meurs ni de l'ennui de mon expatriation, ni même de la jalousie que m'inspire la princesse, comme il veut bien m'en laisser l'alternative ; je ne meurs de

rien, je te jure, et ma santé est bonne : mais je trouve le monde vide d'intérêt, et je me sens dévoré de tristesse : je reproche parfois au ciel de m'avoir rendu l'isolement si pénible, puisque mon sort m'y condamne obstinément ! — J'admets la justice de tes raisonnements, je blâme la faiblesse dont je m'abandonne à la mélancolie, je sens le besoin de sortir de cet état de torpeur, mais l'énergie me manque pour prendre aucun parti. — Quoique les liens qui me retiennent soient peut-être affaiblis et prêts à se rompre, j'évite d'y toucher dans la crainte de rencontrer une émotion quelconque. — Dorothée ayant formé le projet d'aller, avec la nombreuse colonie d'étrangers qui vient d'hiverner à Naples, passer les fêtes de Pâques à Rome, j'ai annoncé l'intention de faire, de mon côté, un voyage en Sicile, et rencontré peu de résistance de sa part : seulement elle ne comprend pas mon peu de curiosité pour des cérémonies qui attirent le monde chrétien depuis tant de siècles : peut-être ai-je tort, en effet; mais Rome dans la foule et la religion en spectacle ne parlent ni l'une ni l'autre à mon imagination, et, stimulé par tes conseils, j'aime mieux aller chercher des impressions nouvelles sur les cratères de l'Etna. — Je comptais partir seul, mais lord John Bartlay veut m'accompagner et j'y ai consenti : il est instruit, intelligent, très-froid et peu démonstratif; nous ne nous ferons

pas de bruit mutuellement, et nous nous complairons dans de longues heures de silence : tel est, du moins, notre plan d'association. — Je compte partir après-demain, sûr d'emporter ton approbation à cette course. —Dorothée me demande de revenir promptement, et chargé des dépouilles d'une fouille récemment faite près d'Agrigente qu'on assure très-productive : les figurines de terre cuite ont pensé l'emporter sur les cérémonies de Saint-Pierre ; j'ai vu le moment où son imagination mobile la pousserait vers Agrigente, d'après le récit qu'on lui faisait ; cette velléité s'est heureusement dissipée. M. de Montilly n'a-t-il pas eu aussi la pensée de venir en Sicile, mais le frère de lord John, le duc de Melrose, s'est décidé pour Rome, et Montilly y suit son chef de file : la hiérarchie héraldique l'a emporté sur le désir de s'associer au plus jeune : son anglomanie jointe à ses goûts de jeunesse surannée le rend fort ridicule, et c'est dommage, car il est homme de bonne compagnie et très-facile à vivre : au reste il est excusable de préférer la société anglaise : il est fort choyé ; les femmes trouvent commode de l'avoir sans cesse à leurs ordres, et les hommes aiment à croire cet être léger, futile, irrationnel, le type du gentilhomme français. — La lettre dont tu l'avais chargé pour moi nous a mis en rapport, et il m'a choisi pour témoigner de l'impartialité de ses sentiments, de la libéralité de

ses opinions : il veut bien me pardonner d'être Français et d'avoir servi la *mauvaise cause*, comme il dit : malgré ces deux crimes, il m'a voué une affection de camaraderie dont je suis souvent impatienté : j'ai parfois la tentation de l'éclairer sur les ridicules qu'on lui prête et de le protéger contre ses amis, mais ce serait lui rendre un mauvais service : son égoïsme est devenu cosmopolite ; il n'a plus ni patrie, ni famille, ni amis, il s'attache successivement à la coterie qui lui paraît réunir le plus de personnes élégantes dans le moment, adopte leurs usages, épouse leurs goûts, leurs affections, leurs animosités ; il y paraît identifié jusqu'à ce qu'un nouveau groupe usurpant la mode l'enlève à ses habitudes et change ses opinions et ses sentiments : l'année dernière, me disait lord John, il était enrôlé sous la bannière de la marquise de Westown et fort hostile au duc de Melrose : je rirais volontiers de ce caractère mobile si Montilly n'était Français et si nous ne nous trouvions au milieu d'une colonie étrangère : il me semble avoir droit à ma protection, et je trouve ridicule de l'accorder à un homme de son âge et de son rang : au surplus, il n'en attendrait que de lui-même s'il supposait à quelqu'un l'intention de l'offenser : un de ces grossiers Anglais qui, en leur qualité de voyageurs, se faufilent parfois parmi leurs plus élégants compatriotes, ayant pris un ton de familiarité inconvenant

vis-à-vis de M. de Montilly, il a très-bien su le remettre à sa place. — Je ne veux pas être en reste, tu le vois, avec le marquis de Montilly, et comme il t'a *longuement* écrit à mon sujet, je t'entretiens de lui à mon tour.

Réponds-moi à Naples : je ne puis fixer l'époque précise de mon retour, mais j'y reviendrai assurément. — Mets-moi aux pieds de ton bon ange, ainsi que tu la nommes. Mme de Serdobal m'annonce le projet d'être prochainement à Paris : elle te sera d'un grand secours dans le moment dont tu t'effrayes à tort, j'espère : j'ose y prévoir le complément de ton bonheur. — Bonjour, mon cher Bliane.

LETTRE XVI.

ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE A PARIS.

Naples, le 25 avril 1816.

Joie à toi, mon bon Bliane, joie à ta charmante compagne! l'espoir de recevoir ces bonnes nouvelles a hâté mon retour à Naples; elles m'y avaient précédé de vingt-quatre heures : la naissance d'un fils comble les vœux de ton père et les tiens, et la présence de Gertrude t'enlève toute source d'anxiété pour la santé d'Élise. — Me voilà un petit Henri de plus à

aimer, et déjà je me sens une affection toute paternelle : j'irai vous retrouver, mes amis, et partager vos soins pour lui : je demande à être le gouverneur de ton fils, mon cher Bliane, ce sera le moyen de donner de l'intérêt à mon existence décolorée.

Tu as dû recevoir une longue lettre écrite de Syracuse : depuis cette aventure de brigands que je t'ai racontée, notre voyage s'est accompli sans aucun incident. Le danger que nous avons couru ensemble a cimenté l'amitié entre lord John et moi, et, très-probablement notre association se continuera pour une plus longue entreprise. — A peine étais-je arrivé que Dubreuil est accouru chez moi me conter ses remarques et m'engager à exiger de la princesse de ne plus recevoir le duc de Melrose : j'ai été, je l'avoue, un peu ému des révélations de Dubreuil, elles m'expliquaient la froideur et l'embarras dont Dorothée m'avait accueilli ; mais la première impression passée, je n'ai pas hésité à repousser le langage qu'il m'invitait à tenir : pour en avoir le droit, il faudrait un sentiment beaucoup plus exalté que je ne puis l'offrir. — En tout temps j'ai considéré ma liaison avec Mme de Kraminska comme un épisode dans sa vie, épisode où elle a prodigué le dévouement et les sacrifices : en les acceptant, je me suis promis de me consacrer à son bonheur tant que j'y serais nécessaire, mais la reconnaissance ne m'impose pas la loi de la victimer,

et j'ai résolu de m'éloigner. — J'éviterai de rien précipiter : je ne veux ni scène ni explication entre nous, et je veux encore moins fournir des aliments à la malice publique contre elle ; je lui promets éternelle protection ; nos liens doivent se dénouer et non se rompre, afin que je puisse toujours témoigner à ma courageuse amie de 1813 l'admiration qui lui est si justement acquise. — Dès l'hiver dernier, j'ai, dans la prévoyance de ce qui arrive, jeté des paroles sur un voyage en Grèce, lord John y est souvent revenu pendant notre pèlerinage sicilien, et je n'ai pas repoussé cette idée : maintenant j'y donne suite et je suis décidé à l'accomplir : je reste encore ici quinze à vingt jours pour ne donner aucune prise aux méchants propos, et j'annoncerai seulement une absence, mais avec le parti pris de ne point revenir. Je visiterai la Grèce, peut-être la Syrie, et puis, mon cher Bliane, je me propose d'aller t'embrasser : la voix de la patrie a fini par parler plus haut dans mon cœur que celle des regrets, et l'amitié m'encourage à l'écouter de préférence. — Une fois de retour, je ne sais à quel projet je m'arrêterai : si je pouvais utiliser ma vie au service de mon pays, elle en prendrait quelque prix à mes yeux ; mais je n'en vois aucun moyen, n'ayant pas de chance possible pour entrer dans ces assemblées délibérantes dont je suis les séances avec grand intérêt, et fort décidé à ne pas mettre mes pré-

tentions militaires en rivalité avec celles de Montemort et consorts.

Tous les arrivants de Rome sont dans l'enthousiasme de la beauté et des grâces de Mme de Lispona : la princesse. en est dans un de ses engouements dont l'exagération réussit toujours à m'indisposer contre ceux qui les lui inspirent, mais ici l'admiration est générale : j'aurais dû être appelé à contempler ce mérite transcendant; Mme Augustine et sa belle-sœur comptaient venir à Naples, mais des affaires de famille ont forcé ces dames à retourner à Gênes où elles les retiennent depuis plusieurs mois : je le regrette : j'aurais eu plaisir à revoir Mme Augustine; quant à la princesse de Lispona, elle m'inspire peu de curiosité; je n'aime pas ces étoiles qui resplendissent pour tout le monde; celle-ci doit être bien brillante et sa mode bien constatée, car le marquis de Montilly est demeuré à Rome pour être à ses ordres, et il l'accompagne à Gênes.— Bonjour, mon ami; je t'écrirai encore avant mon départ et t'indiquerai plus exactement la route que je compte suivre pour me ramener enfin près de toi.

LETTRE XVII.

Mme ROMIGNÈRE AU COMTE ROMUALD DE BAURÉAL A NAPLES.

Bauréal, le 20 avril 1816.

J'ai bien peu de temps à vivre, mon cher Romuald, et un grand désir de vous embrasser : si vous partez immédiatement après la réception de cette lettre, peut-être arriverez-vous à temps pour recevoir la dernière bénédiction de votre vieille tante. — En tout cas, je vous l'adresse ici du fond du cœur. — Dieu vous bénisse et vous protége, mon enfant, autant que vous le méritez!

LETTRE XVIII.

LA MARQUISE DE SERDOBAL A LA VICOMTESSE DE BLIANE A PARIS.

Bauréal, le 10 mai 1816.

En arrivant lundi soir, chère Élise, j'ai cru les inquiétudes de l'abbé fort exagérées : nous avons trouvé ma tante à sa place accoutumée, elle faisait sa tapisserie, l'abbé son filet, Mlle de Roche-les-Murs sa broderie, M. Girard leur lisait les gazettes, le salon

avait son aspect accoutumé : cette bonne tante a paru enchantée de nous revoir, et nous a très-remerciés, mon père et moi, de cette visite spontanée. — Dumont est venu s'informer à quelle heure M. le duc voulait souper : ce soin a rappelé ma tante à ses habitudes de bienveillante hospitalité, et, faisant venir Mlle Corbé, elle lui a fait mille recommandations sur l'arrangement de nos appartements, conformément aux habitudes qu'elle nous connaît. — Je lui ai annoncé l'arrivée de mon mari et de Hombert pour jeudi, elle s'en est réjouie, puis elle a parlé de tout ce qui se passe dans le monde, de nouvelles publiques, d'affaires de famille, de vous, ma chère Élise, de votre enfant, avec grand intérêt et une entière liberté d'esprit : comme elle s'est retirée pendant le souper, je n'ai pu voir qu'on était obligé de la porter dans sa chambre, tant elle est affaiblie. — En rentrant dans le salon, j'ai témoigné ma joie de la trouver bien mieux que je n'osais l'espérer. « — Attendez à demain, a répondu l'abbé, la joie de vous voir lui a donné une force factice, mais je la vois s'éteindre de jour en jour. » — Je demandai si elle soupçonnait son état, M. Girard et Mlle de Roche-les-Murs assurèrent qu'elle ne s'inquiétait aucunement : l'abbé hocha la tête : « — Elle ne *soupçonne* pas, elle est *sûre :* non qu'elle m'en ait jamais parlé, mais depuis quelque temps je lui vois mettre ses affaires à jour

presque quotidiennement; hier encore, elle a entrepris un grand triage de papiers, et les a attachés en liasses, non pas suivant ses habitudes personnelles, mais dans un ordre plus facile à comprendre pour des gens qui y seraient étrangers. Ah! j'en suis bien sûr, elle ne se fait aucune illusion. » — Ces paroles de l'abbé terminèrent tristement la journée.

Hier matin ma tante me fit répondre qu'elle avait passé une mauvaise nuit, mais qu'elle me verrait avant le déjeuner : je trouvai mon père assis près de son lit : ils parlaient d'Hombert, de ses bonnes qualités et de ses inconvénients; ma tante recommandait de ne jamais chercher à faire de lui plus que l'étoffe ne fournissait : «—Il y a en lui, disait-elle, un homme de sens, un honnête garçon, plein de bons sentiments et disposé à s'occuper utilement ; si on exalte son ambition, sa vanité, ses prétentions au delà de ce but, on en fera un personnage ridicule et on l'amoindrira : Hombert peut porter son nom fort honorablement, il n'est pas destiné à accroître son illustration. » — Je suis complétement de l'avis de ma tante; mais je voyais mon père en souffrir : il voudrait considérer Hombert comme appelé à jouer un rôle dans l'État; M. Girard, de son côté, le croit en mesure d'aspirer à l'Institut, tandis que notre bonne grand'mère l'excite à devenir l'arbitre de la mode : de toutes ces illusions de leur tendresse, la dernière, je le crains

fort, sera la seule accomplie : je l'ai trouvé bien gâté pendant notre dernière absence : il a remplacé la noble simplicité acquise à Bauréal par des airs de fatuité qui contrarieront bien ma tante s'il les apporte ici ; heureusement il est encore bien jeune et peut se corriger : Mme Romignère exerce un grand empire sur lui, il l'aime et la vénère.—Ma tante déteste avant tout les cachotteries, elle continuait à parler devant moi et je me gardais de l'interrompre, car ces discours sont aussi utiles à mon père qu'à Hombert, mais elle se fatiguait et je me réjouis d'entendre sonner la cloche du déjeuner : j'avais remarqué combien toutes ses préoccupations étaient pleines d'un avenir prochain qu'elle n'était pas destinée à voir, et, comme l'abbé, je compris dès lors qu'elle était *sûre*. — Nous entrâmes tous dans sa chambre après le déjeunér : c'est le moment où, d'ordinaire, on lui fait la lecture ; mais elle était fatiguée et nous congédia promptement, en me recommandant d'aller voir sa nouvelle école bâtie dans le village, de l'inspecter et lui en dire mon avis ; puis, avec cette politesse de cœur qui ne la quitte jamais, elle me rappela et me dit tout bas : « —Gertrude, vous aurez soin de vous laisser faire les honneurs par Mlle de Roche-les-Murs, elle a l'obligeance de me suppléer depuis que je ne peux plus marcher. » — Elle me serra la main, je voulus l'embrasser. — « Non, ma chère enfant... non... ne nous énervons

pas... je comptais vous appeler tous bientôt, mais je craignais de vous trop retenir : la Providence, je crois, m'a mieux servie que ma prudence; je suis bien aise que vous soyez ici : Hombert et le marquis arrivent demain? — Non, ma tante, jeudi. — Jeudi!... ah!... c'est bien : laissez-moi maintenant. » — Sa chambre resta fermée le reste de la matinée, selon son habitude. — Elle ne se met plus à table, mais en rentrant dans le salon nous la trouvâmes vêtue comme toujours, à sa place, son métier devant elle, sa voix remontée et précisément comme je l'avais trouvée si rassurante la veille; toutefois le voile était tombé, je n'avais plus d'illusion : son désir de soutenir la conversation était manifeste, nous nous y prêtâmes tous : elle devint animée et presque gaie de sa part. — Cette fois je la vis emporter par ses gens; à la manière dont ils craignaient de la blesser, je pus juger combien ses jambes devaient être douloureuses : elle les dirigeait avec sa patience et son sang-froid accoutumé. — Le courrier partant de bonne heure, je n'ai pas encore vu ma tante ce matin; elle m'a fait dire avoir passé une meilleure nuit.

Bonjour, chère sœur; je vous tiendrai au courant de nos tristesses, je n'ose prévoir autre chose : j'embrasse mon Élise et ses deux chers Henri. — M. de Serdobal sera sûrement parti avant que vous receviez

cette lettre; mais s'il en était autrement, dites-lui de se hâter, ma tante le désire.

LETTRE XIX.

LA MARQUISE DE SERDOBAL A LA VICOMTESSE DE BLIANE A PARIS.

Bauréal, le 15 mai 1816.

Je suis presque tentée d'adresser cette lettre à Henri, ma chère Élise, car les nouvelles qu'elle vous portera sont plus intéressantes pour lui que pour vous, mais toutes les impressions vous sont communes et il partage nos tristesses comme vous partagerez sa joie. — L'état de ma pauvre tante continue à s'aggraver; elle a été très-émue en revoyant Hombert qui n'a pu cacher son propre trouble; elle était épuisée le soir et s'est retirée à huit heures : le lendemain matin elle a eu un long entretien avec mon frère, dont il m'a paru fort affecté. — Avant le dîner elle a fait venir l'abbé et lui a annoncé sa décision de ne plus se lever : elle trouvait *déraisonnable* (c'est, vous savez, l'argument péremptoire à ses yeux) d'user ses forces à la fatigue d'une toilette, tandis qu'elle avait mieux à les employer en passant plus de temps avec nous. — J'ai su, par ses gens, qu'elle s'était immédiatement occupée à faire ranger sa chambre de façon à nous être

commode sans gêner son propre service : elle nous y accueillit avec sa sérénité accoutumée, comme si ce changement de local ne devait pas sembler un événement, mais aucun de nous ne put l'imiter, et malgré tous ses soins, la conversation languissait ; l'arrivée de la poste fit une heureuse diversion : ma tante s'informa à diverses reprises s'il n'y avait pas de lettres pour elle, ce qui sembla étonner l'abbé : M. Girard entreprit la lecture des gazettes et les remarques de ma tante montrèrent l'attention qu'elle y portait; nous gagnâmes ainsi dix heures; avant de nous congédier, elle pria l'abbé d'aller le lendemain à Évreux pour obtenir de l'évêque la permission de faire dire la messe dans sa chambre ; jusque-là on la portait à la chapelle tous les dimanches : l'abbé lui demanda s'il ne ferait pas bien de ramener le Dr Bazin : mon père et Hombert en épiaient l'occasion, ils profitèrent de cette ouverture pour la supplier d'autoriser Hombert à aller chercher Janvoi à Paris : « — J'aime beaucoup Janvoi, reprit-elle, je n'aurais point objection à le voir comme ami : comme médecin, je le sais trop peu charlatan pour avoir la prétention de remettre la vie là où elle est épuisée : à quatre-vingt-deux ans, mes enfants, il n'y a plus de médecine efficace : Le Luc me suffit parfaitement, il est habile et intelligent... (je vous le recommande, mon cher duc, c'est mieux qu'un médecin de village),

il vient à mon secours pour alléger ce qui est allégeable dans mes souffrances : à sa considération j'ai vu Bazin, et, s'il le désire, je consens à le laisser revenir; car je n'ai rien à lui raconter : c'est la fatigue des questions inutiles qui me serait insupportable : laissons donc Janvoi aux gens à qui il peut porter secours : ici sa science se bornerait à confirmer ce que nous savons tous. » — Elle nous sourit tristement, nous souhaita le bonsoir et nous nous retirâmes le cœur serré. — Hombert voulait partir sur l'heure et ramener Janvoi *comme ami*, mais l'abbé et mon père craignirent que cela ne contrariât ma tante sans être d'aucune utilité : si le Dr Bazin admettait la possibilité d'un nouveau traitement, alors Hombert pourrait partir. — La nuit fut très-agitée; Mlle de Roche-les-Murs et moi fûmes seules admises chez ma tante le matin : nous travaillions en silence près de son lit lorsqu'elle sortit d'un état de somnolence prolongée pour me demander le quantième du mois : « — C'est le 14, ma tante. — Faites-moi venir Mlle Corbé. » — Avant l'arrivée de la femme de charge, elle était retombée dans son assoupissement; mais en ouvrant les yeux, un quart d'heure après, elle l'appela et lui dit de faire préparer l'appartement du comte Romuald : Mlle de Roche-lès-Murs et moi nous échangeâmes un regard d'inquiétude; Mme Corbé, accoutumée à obéir à la lettre, se mit en devoir d'épousseter

des pièces inhabitées depuis quatre ans. — L'abbé rapporta la permission de l'évêque : le Dr Bazin, retenu par une consultation, ne pouvait être libre que le dimanche soir; ma tante sembla n'y attacher aucune importance : Le Luc vient panser ses jambes chaque matin, ils s'entendent très-bien, et, comme elle le dit, il lui suffit complétement. — Sur la fin de la matinée elle s'endormit d'un sommeil plus paisible, et le soir nous la trouvâmes comme la veille. — Vers huit heures, des bruits de fouets de poste se firent entendre dans la cour, ma tante se redressa sur son séant, son visage pâle prit une légère couleur, elle me regarda en souriant d'un air satisfait, puis se laissa retomber sur ses oreillers : Dumont ouvrit la porte en montrant un visage joyeux : « — Voilà M. le comte Romuald qui arrive, » dit-il. Pour l'antichambre il était attendu; sa présence n'était une surprise que pour le salon : l'abbé ne put retenir une exclamation de bonheur; mon père, mon frère, voulurent se précipiter au-devant de lui; mon mari, plus prudent, les retint et d'un geste nous imposa le silence pour ne pas augmenter l'agitation visible de ma tante : Romuald entra suivi de la vieille Leclerc, il s'avança vers ma tante et se mit à genoux, cachant sa figure sur le lit : elle posa sa main sur sa tête : « — Tu es arrivé à temps, mon enfant; ta piété est récompensée : Dieu te bénisse, mon cher Romuald,

comme je le fais en cet instant. » — Puis elle lui releva doucement la tête, et après l'avoir regardé avec attendrissement : « — Tu es toujours bien beau ; n'est-ce pas, Gertrude, qu'il est beau comme cela ? » Et elle me montra son visage couvert de grosses larmes : Romuald s'empara de sa main et de la mienne, les baisa l'une après l'autre, puis toutes deux ensemble, il ne pouvait parler : il y eut un moment de silence. Le soigneux Dumon vint le rompre en s'informant si M. le comte Romuald avait dîné : cet incident prosaïque nous rendit à nous-mêmes : ma tante fut la première à reprendre, d'une voix encore troublée, la conversation insignifiante interrompue par l'arrivée de Romuald : nous la suivîmes tous dans cette route où Romuald ne tarda pas à entrer : nous avions compris qu'elle ne voulait plus d'émotions : c'est la seule fois de ma vie où je l'aie entendu tutoyer un de nous, pas même Hombert dans sa petite enfance. — Bientôt après elle nous renvoya, mais avant elle me dit : « Gertrude, ne laissez pas veiller votre cousin, il y a quatorze nuits qu'il ne s'est couché. » — Le compte était exact : malgré cette recommandation, nous avions trop à nous dire pour être pressé de nous séparer, et l'agitation de Romuald ne lui permettait pas de sentir le besoin du repos. — Ma tante a passé une meilleure nuit ; nous nous sommes réunis pour entendre la messe dans sa chambre ; elle paraissait

calme et j'ai cru la voir prier avec plus de ferveur qu'entre nous, chère Élise, je n'osais l'espérer; ce m'est une grande satisfaction : après la messe elle a retenu le curé pour lui parler de ses pauvres et des affaires de la paroisse. — Dans le courant de la matinée elle nous a dit, à Mlle de Roche-les-Murs et à moi : « Vous croyiez bien toutes deux que je radotais, n'est-ce pas, lorsque hier j'ai ordonné de préparer la chambre de Romuald, » — Nous avons reconnu avoir pensé qu'elle rêvait. — « Je l'ai bien vu ; mais je savais que la Corbé obéirait même à un radotage. » — Puis après un moment de silence : « Je dois remercier Dieu d'échapper à la cruelle humiliation de l'enfance sénile : ma tête s'embarrassera bientôt, je le sens, mais ce sera trop court pour être qualifié d'enfance; c'est un état que j'ai toujours mortellement redouté. » — Pour la faire sortir de cet ordre d'idées, je remarquai qu'assurément un démon familier la tenait au courant des actions de Romuald, car elle les savait toujours comme par intuition. — « Ma magie est bien simple, mon enfant : je calcule ce qu'il y a de mieux, de plus noble, de plus honnête, de plus délicat à faire dans une circonstance donnée, je vais chercher Romuald sur cette route-là et je me trouve toujours l'y rencontrer. »

La journée n'a pas été mauvaise. Le docteur Bazin viendra demain matin : nous l'attendons avec

impatience, mais ma tante n'attend plus rien et Le Luc garde un bien morne silence lorsque nous hasardons un mot d'espérance. — Hombert surtout ne peut admettre le danger d'une personne si pleine de vie morale, M. Girard l'entretient dans cette sécurité et la partage ; Romuald flotte entre leurs espérances et nos inquiétudes, hélas! trop fondées.—D'après ce que j'ai recueilli des projets de Romuald, son retour, provoqué par une lettre de ma tante, est définitif : il compte rester avec nous. — Tandis que nous la croyions dans l'illusion sur son état, cette pauvre tante avait déjà écrit à mon cousin qu'il arriverait difficilement à temps pour lui fermer les yeux. Jamais on n'a montré plus de fermeté et de calme : elle ne paraît pas souffrir beaucoup, mais elle sait toute la gravité de son état. — Bonjour, ma chère Élise, je fais compliment à votre mère de sa joie, je la partage quoique d'un cœur bien triste.

LETTRE XX.

LA MARQUISE DE SERDOBAL A LA VICOMTESSE DE BLIANE A PARIS.

Bauréal, le 17 mai 1816.

Non-seulement le docteur Bazin a confirmé nos craintes, mais il m'indique un terme très-rapproché :

— « Elle succombera à ses souffrances dans une horrible crise, nous disait-il hier. — Mais, docteur, ai-je repris, ma tante souffre peu et n'a point de ces crises dont vous parlez. — Demandez à Le Luc, demandez à ses femmes. » J'appris qu'en effet, lorsqu'elle nous congédiait avec tant de calme, d'un air de tranquillité si impérative, elle sentait l'approche d'étouffements affreux à supporter, qui, parfois, la laissaient longtemps sans respiration et sans pouls; je reprochai à ses femmes de nous l'avoir caché. — « Madame avait défendu d'en parler, m'a répondu la vieille Leclerc, je l'ai vainement conjurée de faire appeler Mme la marquise la nuit qui a précédé l'arrivée de M. Romuald, elle a dit: « Pourquoi donner ce vilain spectacle à cette pauvre « enfant? c'est bien assez de ceux à qui je ne peux « l'éviter. » Je redoutais l'émotion de l'arrivée de M. Romuald, je craignais une crise; c'est ce qui m'a fait entrer avec lui dans la chambre de madame pour y porter secours; mais, au contraire, elle est un peu mieux depuis ce moment-là. » Tandis qu'elle parlait, je remarquais combien elle-même était affreusement changée; je lui demandai si elle souffrait : — « J'espère pouvoir aller jusqu'au bout, mais ce sera tout, » et elle fondit en larmes en se détournant de moi. Ses plus jeunes compagnes m'apprirent qu'elle avait la fièvre depuis plusieurs jours : ma tante la supplie très-inutilement de prendre du repos; quand elle la

renvoie péremptoirement de sa chambre, elle obéit, car personne n'a jamais été si bien obéie que Mme Romignère, mais elle s'assoit en travers de la porte et rentre au premier soupir. Il y a cinquante-huit ans que ma tante l'a prise toute jeune fille à son service à Remiremont, et elles ne se sont pas quittées depuis.

Vous me demandez, chère Élise, de continuer le récit du triste, mais imposant spectacle où j'assiste; j'y consens, mais je vous demande à mon tour de conserver mes lettres : je veux dans quelques années les faire lire à ma petite Gertrude, elle nous entendra souvent parler de ma tante, je désire lui montrer le courage et la force d'âme déployés par elle jusqu'au dernier moment.

Peu d'heures après le docteur Bazin, l'évêque d'Évreux arriva au château; il y vient quelquefois, et la démarche de l'abbé expliquait sa visite, mais ma tante ne se méprit pas sur son motif, elle me dit en souriant lorsque j'allai la prévenir : « Cela n'était pas nécessaire; mais c'est bien, faites-le entrer. » Elle resta quelque peu avec lui, puis elle fit appeler MM. Bazin et Le Luc et leur demanda si elle conserverait ses facultés intellectuelles bien nettes jusqu'à midi le lendemain; ils le lui affirmèrent.—L'abbé fut alors mandé et chargé d'écrire aux curés de la terre de Bauréal, aux fermiers et régisseurs de se trouver à midi au château. Son confesseur, un saint prêtre des environs, aussi simple

que vertueux, et qui dirige sa conscience depuis nombre d'années, fut averti pour huit heures du matin ; elle avait choisi ces heures pour ne point entraver les services des diverses paroisses. Elle donna des ordres minutieux sur les préparatifs à faire pour recevoir convenablement les personnes ainsi mandées. Elle dit ensuite à l'abbé : « J'aurais préféré plus de simplicité et n'avoir d'autres témoins que vous et mes femmes; mais l'évêque croit que cela fera un bon effet dans le canton : peut-être a-t-il raison ; je ne suis pas en état de juger, il vaut mieux se soumettre. » — Tous les ordres donnés, elle cessa d'en parler ; elle fit demander Romuald et causa longuement avec lui, elle lui recommanda plus spécialement mon frère : il est évidemment l'objet de son inquiète sollicitude : Hombert, au surplus, est fort à son avantage dans ce moment; son affliction est profonde autant que sincère.

Ma tante nous reçut dans sa chambre après le dîner, ainsi que l'évêque et le docteur Bazin ; elle était précisément dans la même disposition d'esprit que les jours précédents, mais nous étions si péniblement affectés, que tous ses efforts échouèrent à faire surgir une conversation : nous retombions dans un silence involontaire. — Les gazettes de la ville avaient vanté les succès de Talma dans le rôle de Sévère ; ma tante s'était fait apporter un volume de Corneille, elle y cher-

cha elle-même *Polyeucte* et dit à Hombert, qui lit très-bien les vers, de nous en faire la lecture : le pauvre garçon s'y prêta de son mieux, mais sa voix se trouva si tremblante et il barbouillait tellement qu'à la fin de la première scène ma tante l'arrêta. — « Vous gâtez trop mon vieil ami Corneille, mon cher Hombert, lui dit-elle en souriant d'un air attendri, voyons, Romuald, si vous vous en tirerez mieux. » Romuald prit le livre des mains de Hombert, qui se cacha derrière les rideaux du lit, et commença d'un ton ne promettant guère mieux que la lecture interrompue; mais bientôt, excité par la hauteur des pensées et la beauté des vers, il entra dans le sujet, non sans jeter à chaque instant un regard sur ma tante pour s'assurer qu'elle suivait son inspiration, et il finit par nous réunir tous à son exaltation; la situation où nous nous trouvions, loin de l'affaiblir, augmentait mieux l'impression, et jamais, peut-être, la tragédie de *Polyeucte* n'a été aussi bien débitée ni mieux écoutée. Ma tante s'était relevée sur son séant, et sa figure exprimait sa satisfaction. Elle remercia tendrement Romuald de lui avoir procuré ce plaisir, puis, se tournant vers l'évêque : « Quelle noble production de l'esprit humain, monseigneur! cette pièce attire la foule sur un théâtre à Paris à cette même heure où elle se lit convenablement devant vous, et près d'un lit de mort. » Ces paroles étaient dites si naturellement comme un

simple éloge de Corneille, qu'elles ne me frappèrent pas dans le moment; votre frère me les a fait remarquer depuis. Ma tante sonna ses femmes; c'est le signal de notre retraite, je sollicitai la permission de rester auprès d'elle : — « Non, mon enfant, j'ai vraiment besoin de repos, et je vais, je crois, dormir. » En effet, la nuit a été calme, mais elle a eu un fort accès d'étouffement vers le point du jour. — Nous ne l'avons vue ce matin qu'à l'heure fixée pour la cérémonie. Sa chambre, très-vaste comme vous savez, était décorée avec grand soin; l'évêque nous avait précédés, les autres ecclésiastiques sont entrés avec la famille; l'évêque a fait les prières, elle les a écoutées avec attention et recueillement, elle a reçu le bon Dieu de sa main; puis, à sa propre demande, le curé de Bauréal lui a donné l'extrême-onction; ces actes pieux terminés, elle a fait entrer tous ses gens placés au delà des portes, restées ouvertes, et leur a en peu de paroles témoigné de sa reconnaissance pour leurs bons services et de l'intérêt qu'elle leur portait; elle leur a demandé leur prière et l'oubli de tous ressentiments qu'ils pourraient avoir contre elle : à ces mots des sanglots mal contenus ont éclaté, elle s'est adressée personnellement à Dumon, à Mme Corbé et à ses femmes de chambre, puis enfin à Mme Leclerc : — « Quant à nous, ma bonne Angélique. nous n'avons rien à oublier ni à pardonner, nous nous

connaissons de tout point, nous avons traversé la vie ensemble avec nos mutuels défauts, nous nous aimons telles que nous sommes, et la mort seule pouvait nous séparer. » Elle lui a tendu la main, la Leclerc s'est jetée dessus en sanglotant : « Ah ! ma bonne maîtresse! ce n'est pas pour longtemps. — Si fait, si fait, vous êtes une *jeunesse,* vous, Angélique, et je vous défends de l'oublier, » a-t-elle repris en souriant et en suivant des yeux la pauvre Leclerc qui s'éloignait toute chancelànte ; puis, se retournant vers nous et nous voyant baignés de larmes : — « Il faut bien finir, mes amis; ma carrière a été longue et honorable, Dieu m'a fait beaucoup de grâces, je n'ai point eu d'enfants, et je meurs entourée et pleurée, c'est un beau sort... un sort meilleur peut-être que je ne mérite, » a-t-elle ajouté à voix plus basse en regardant Romuald et me serrant la main. — Il y a eu un moment de silence où elle s'est affaissée sur ses oreillers, puis elle a fait effort pour se relever, Romuald l'a aidée et a continué à la soutenir : — « Ce n'est pas le bras blessé, mon ami? » lui a-t-elle demandé en l'interrogeant tendrement ; il a répondu d'un mouvement de tête, incapable de parler. — Ma tante a successivement appelé les curés, s'est occupée des besoins de leurs paroissiens et des travaux entrepris dans leur église en les recommandant chacun à mon père avec une présence d'esprit complète dont voici la preuve. Le curé de Boismenil

ayant voulu profiter du moment pour demander une chose qu'elle lui avait précédemment refusée, elle lui a répondu fort sèchement : « Cela ne dépend plus de moi, monsieur le curé, mais je sais mon neveu trop raisonnable pour y consentir. » L'évêque s'informa si elle n'était pas fatiguée : « Non, dit-elle, je me sens assez forte. » Cependant Le Luc insistant à lui laisser du repos, nous sommes passés dans le salon bleu où nous avons fait nos adieux à l'évêque, forcé de repartir : nous l'avons tous accompagné à sa voiture, excepté le pauvre M. Girard : depuis qu'il est réduit à croire à un danger imminent, il est comme pétrifié; Mlle de Roche-les-Murs s'identifie à toutes nos impressions; quant au bon abbé, il n'a qu'une pensée : il voudrait deviner les intentions de *madame* et les exécuter sans lui laisser la peine de les exprimer. Ma tante a raison, elle laissera de bien tendres, de bien sincères regrets, depuis les combles jusqu'aux extrémités des avenues, car les populations voisines s'y succèdent toute la journée, on n'entend que des sanglots dans cette vaste habitation : elle perd en effet sa providence; jamais, malgré les meilleures intentions, mon père ne pourra la suppléer ici, et encore bien moins Hombert.

Je reprendrai mon triste journal demain, chère Élise; M. de Serdobal vient me chercher, on est rentré chez ma tante, sa chambre a été rétablie dans

l'état accoutumé, et elle se fait lire les journaux; en voyant un peu d'étonnement sur les figures lorsqu'elle a témoigné ce désir, elle a continué d'un ton presque enjoué : — « Mais, en vérité, mes chers amis, ce qui me reste à faire n'est pas au fond assez agréable pour que, les devoirs remplis, je trouve grand plaisir à appuyer sur les détails; j'aime mieux m'occuper d'autre chose que de moi. » M. de Serdobal vient de me dire qu'étant entré tout à l'heure le premier dans sa chambre, elle l'a traité avec bien de l'amitié et l'a affectueusement remercié de mon bonheur : il en est tout ému.

LE MARQUIS DE SERDOBAL A LA VICOMTESSE DE BLIANE EN CONTINUATION.

Jeudi 19. — Hélas ! tout est fini... cette lecture de journaux, dont Gertrude te parlait mardi, a été interrompue par une crise d'étouffement; la journée d'hier n'a été qu'une longue agonie; la tête, cependant, ne s'est embarrassée que vers le soir; jusque-là elle n'avait cessé de s'occuper des autres : de Romuald avec tendresse et admiration, de Hombert avec tendresse et sollicitude; moins maîtresse d'elle-même, ces deux impressions ont marqué davantage et surnagé par-dessus toute autre chose. — Gertrude est

hors d'état d'écrire, elle est auprès de son père bien douloureusement affecté : cette femme méritait les pleurs qu'elle fait répandre, et, sous ces dehors si froids, il y avait un cœur chaud aussi bien qu'une âme forte. — La désolation de ce château, et même de toute la population, ne peut se dépeindre : on trouve à chaque pas un individu en larmes qui perd sa bienfaitrice personnelle : c'est, je t'assure, un touchant et beau spectacle. — Je t'embrasse, ma bonne petite sœur; amitiés à Bliane.

LETTRE XXI.

LE VICOMTE DE BLIANE A LA VICOMTESSE DE BLIANE A PARIS.

Bauréal, le 22 mai 1816.

Je n'ai pu vous écrire avant-hier comme je l'espérais, chère Élise, nous sommes arrivés trop tard pour la poste, mais à temps pour la cérémonie. Le duc de Bauréal a paru très-touché de cette marque d'amitié pour lui et de respect pour sa tante; il l'a vivement témoigné à mon père. — Quant à mon bon Romuald, il m'a reçu d'une affection égale à la mienne; il sait que tout est commun entre nous, sans en excepter les tristesses, et il n'a pas été embarrassé de me laisser partager les siennes : il est

profondément touché de la perte de Mme Romignère, et, en vérité, d'après ce que je recueille de tous côtés, il y avait à la regretter filialement. — Au reste, la désolation est générale dans le pays : sur la route, samedi, nous avons dépassé des populations entières venant de plusieurs lieues, maire et curé en tête, pour assister aux funérailles; une foule énorme était réunie autour de l'église, déjà comble, et pourtant le silence le plus solennel n'était interrompu que par les sanglots de quelques-uns, au nombre desquels il est juste de signaler le prince de Bauréal ; il avait oublié ses prétentions et ses airs affectés pour être ce jour-là ce que Dieu l'a fait, un bon garçon, bien tendre et bien reconnaissant. Romuald, toujours maître de lui-même, montrait une douleur plus calme, mais, je crois, plus profonde; pas un œil ne restait sec, et l'impression était tellement contagieuse, que je me suis surpris à pleurer moi-même cette femme que je n'ai jamais vue. — Ce qu'elle a fait de bien, et de bien intelligent et solide dans cette contrée, est prodigieux, depuis plus d'un demi-siècle elle y exerce une influence providentielle, les malheurs de la Révolution l'ont à peine suspendue, et elle s'est hâtée de reprendre ses habitudes de bienfaisance : je recueille ici des récits qui formeraient un bien beau panégyrique; ils sont dans toutes les bouches, et j'apprends à connaître la véritable considération ; sa sollicitude ne s'ar-

n'était pas à la classe indigente, chaque voisin se plaît à raconter des services qu'elle lui a rendus, des chagrins qu'elle lui a évités ou adoucis, et tout cela se conduisait avec des formes si calmes que bien des gens lui refusaient de la sensibilité : il y a en cela des rapports entre elle et Romuald, ses sentiments sont très-vifs, très-profonds, mais contenus et peu démonstratifs ; au reste, ce ne sont pas les seuls : j'y ajouterai le culte pour leur nom ; je l'ai souvent accusé de conserver malgré lui un certain mépris pour l'ignorant qui mit une fois un *e* au *bau* de *Bauréal* : il s'en défend avec chaleur, et pourtant cela est positif.

Nous avons appris, en rentrant au château, que la vieille femme de chambre de Mme Romignère venait d'expirer : elle s'était alitée depuis quatre jours et s'est éteinte ; elle répétait toujours de se dépêcher parce que *madame l'attendait;* le duc et Gertrude la regrettent beaucoup, c'était comme une relique de leur tante et ils tenaient à la conserver.

Mme Romignère laisse la totalité de sa fortune au duc de Bauréal et après lui à son fils, sans qu'il en puisse être rien détourné. — Du fruit de ses économies elle a acquis des rentes et les a partagées également entre madame de Serdobal et Romuald. — Elle n'avait pas de bijoux, mais un assez grand nombre de petits meubles précieux ; elle les a distribués à ses amis avec des phrases obligeantes : *L'aimable Élise*

de Serdobal n'est point oubliée, elle vous donne un coffret d'écaille incrusté en or. — Elle avait parfois exprimé le désir d'être enterrée avec deux diamants qu'elle portait à ses oreilles depuis le jour de son mariage, mais une de ses femmes a remis au duc de Bauréal une petite note, dictée par elle la nuit qui a suivi l'arrivée de Romuald, signée de sa main et conçue en ces termes : « Je laisse à mon cher Romuald mes boutons d'oreilles, afin qu'il les donne à la femme qu'il épousera ; j'ai la confiance qu'il aimera à les lui voir porter. »

Mme Romignère a largement établi l'indépendance de l'abbé Rousseau, de M. Girard, de Mlle de Roche-les-Murs, et traité magnifiquement ses gens ; la plupart resteront au service du duc de Bauréal. Celui-ci voudrait ne rien changer à l'établissement ; mais, comme dit Gertrude, ce ne sera plus qu'un corps sans âme ; sa tante seule donnait le mouvement et tout ressortissait à elle. — On a trouvé avec son testament une lettre cachetée adressée à Romuald, il a promis de me la montrer, elle a été écrite en 1813. — Ce matin, le pauvre abbé, qui marche encore comme une pendule montée, exécutant à la lettre les ordres précédemment reçus, est entré chez Romuald des papiers à main : ce sont les titres d'une terre achetée en son nom par Mme Romignère ; cette acquisition a pu se faire très-avantageusement pendant les cent-

jours : il y avait un petit château en mauvais état, elle l'a fait réparer, arranger, meubler, et à présent l'habitation, dit l'abbé, en est fort agréable ; sans sortir de son fauteuil, madame Romignère a tout ordonné, tout surveillé, pas un clou n'a été placé à son insu : elle a voulu préparer un refuge à Romuald dès qu'elle lui a su la pensée de rejoindre l'empereur à l'île d'Elbe, persuadée qu'il ne s'accommoderait pas longtemps des intrigues d'une cour émigrée : « — Car, disait-elle, elles se ressemblent toutes et tombent dans les misères et les petitesses. » L'abbé lui ayant représenté que l'asile le plus naturel pour son neveu était le château de Bauréal, elle répondit : « Je souhaite le lui voir habiter le plus possible, mais par préférence et non par nécessité; ».puis, avec une de ces expressions pittoresques qui semblent lui avoir été familières et que l'abbé rapporte religieusement, elle ajouta : « Quand on fait un tableau d'avenir à mon âge, mon cher abbé, il ne faut jamais y placer sa silhouette. »

Nous restons ici jusqu'à jeudi, les Serdobal vont directement aux Viviers où Romuald les accompagne ; le duc et son fils passent par Paris, des affaires les y retiendront plusieurs jours ; mon père et moi irons vous retrouver. — Gertrude vous demande de venir la rejoindre aux Viviers, je pense que vous y serez facilement disposée ; je me promets un grand bonheur

à nous voir tous réunis avec ce bon Romuald; vous l'aimerez, j'en suis sûr, ma chère Élise, malgré la jalousie que vous avez la bonne grâce de professer contre lui, et je puis vous assurer que, même auprès de mon ami, je regrette à chaque instant et bien tendrement la douce compagne de ma vie. — Bonjour, ma chère Élise; j'embrasse notre petit trésor et sa mère bien chérie.

LETTRE XXII.

JOINTE AU TESTAMENT.

Mme ROMIGNÈRE A ROMUALD DE BAURÉAL.

Bauréal, le 25 juin 1813.

Vous êtes l'enfant de mes plus chères prédilections, Romuald; je veux que vous le sachiez du moins après ma mort, je vous dois d'ailleurs l'explication de ma conduite envers vous; elle a dû vous étonner quelquefois.

Le mariage de votre père m'avait déplu, j'avais peu de relations avec lui, aucune avec votre mère; j'ignorais presque votre existence, lorsque, à la sortie des jours de la Terreur, je reçus une lettre de M. Lenoir; il m'avertissait qu'un petit de Bauréal se trouvait depuis quelque temps à sa charge; j'envoyai l'abbé

Rousseau à Nantes pour constater votre identité, je remboursai M. Lenoir, et le priai de conserver son patronage ostensible envers vous; toutefois les rapports favorables de l'abbé me décidèrent à vous faire venir à Paris, j'avais l'intention de vous faire élever et de vous faciliter l'entrée d'une carrière sortable au nom que vous portez, mais je ne voulais pas vous laisser compter sur un autre secours que vos propres efforts. — Tout ce qui me revenait de vous était tellement avantageux, que j'eus la curiosité de vous voir : j'allai au collége, c'était l'heure de la récréation, un enfant à la figure ouverte et animée, à la chevelure noire et bouclée, soutenait vis-à-vis d'un écolier plus grand les droits d'un de ses camarades : « Il n'a point été fait prisonnier de bonne guerre, disait-il, cela n'est pas juste, et je ne veux pas le garder. » Je voudrais que ce fût là Romuald, pensai-je; c'était vous, en effet. A dater de ce moment, vous avez eu une grande importance dans ma vie. — J'aurais souhaité vous faire venir à Bauréal, mais je compris que votre présence me rendrait probablement injuste pour l'enfant chétif, faible de corps et lent d'esprit que j'élevais, et dont tous les soins possibles ne pouvaient faire espérer une véritable distinction; je vous tins à l'écart. — Votre conduite aux différentes écoles vous valut partout un suffrage universel : Mme de Hauteroche et Gertrude m'en écrivaient des merveilles, je ne pus résister au

désir de vous voir un moment, vous vîntes passer quarante-huit heures à Bauréal, je dus m'avouer à moi-même combien vous m'étiez cher, mais je vous le cachai soigneusement.—Mon vieil ami, M. le marquis de Kérinthie, m'arracha mon secret; il m'engagea à vous rapprocher de moi, à m'accorder la douceur de votre présence et à partager ma fortune entre mes neveux; il se donna pour exemple : il venait de déchirer un testament par lequel il déshéritait sa petite-fille en faveur d'un homme de son nom; pour lui la Révolution n'avait pas été sans enseignements : son conseil était juste, je le sentais sans avoir la force de le suivre. Quoique de fort bonne maison, les Kérinthie sont loin de valoir les Bauréal, et d'ailleurs qu'aurais-je fait de mon passé? Relever la maison de nos pères avait été la passion à laquelle j'avais, je ne dirai pas sacrifié, ce serait trop ingrat pour la mémoire de l'excellent M. Romignère, mais consacré ma vie; j'en restai donc à mes anciennes idées sur les droits et l'importance de l'aîné. — Toutefois, comme j'étais devenue veuve et seule maîtresse de mes actions, je renonçai au séjour de Paris, et je fis sur mon revenu des économies à votre intention. — Votre conduite à la revue du Carrousel m'effraya; j'y trouvai une certaine présence d'esprit aventureuse qui me plaisait, mais je craignis de la voir dégénérer en humeur fanfaronne indigne de votre nom, je fus bien-

tôt rassurée : votre modestie, votre simplicité, l'emportèrent encore sur vos succès militaires ; bien informée de tout ce qui vous concernait, je ne cessais de m'occuper de vous, et c'est alors que je me laissai envahir par l'idée de vous adopter aux dépens de tout autre. J'avais beau la repousser comme une mauvaise pensée, elle me revenait sans cesse ; la Providence me semblait vous avoir désigné pour le véritable restaurateur de la maison de Bauréal, le possesseur nouveau de ses anciens lauriers. Je combattis de mon mieux, je vous assure : jamais jeune fille honnête ne s'est plus débattue contre l'image d'un séducteur trop chéri, que votre vieille tante, Romuald, contre la vôtre. — Heureusement votre oncle vint me retrouver ; son second mariage m'avait fort courroucée ; mais il était si malheureux que j'oubliai de lui en vouloir et tâchai de n'y plus penser. D'un autre côté Hombert, sous les soins de M. Girard, faisait de notables progrès et se développait mieux que je n'osais l'espérer. Si notre nom n'avait point à gagner entre ses mains, du moins n'avait-il rien à craindre ; je me réconciliai à ce qui me paraissait, à ce qui me paraît encore le droit imprescriptible de la naissance, et vous craignant moins, je me défendis moins aussi du danger de vous voir et de vous aimer ; dans ces dispositions je vous ai laissé venir passer quinze jours à Bauréal ; vous m'avez montré une affection qui sera le plus cher

souvenir de ma vie. Un instinct secret vous a sans doute révélé toute ma tendresse pour vous; et si je n'ai pas osé m'y livrer davantage, c'est dans la crainte de retomber dans mes récentes pensées.

J'apprends, par M. Habenech, que vous hésitez à recevoir la pension faite jusqu'à cette heure sous le nom de M. Lenoir. Je viens de vous écrire à ce sujet, le capital en est assuré depuis longtemps; je vous laisserai de l'indépendance, et voilà tout: votre mérite vous tirera de pair, vous êtes appelé à être l'œuvre de vos propres mains. Tant que je vivrai, ma sollicitude continuera à vous suivre en tout lieu, et si vous n'en apercevez pas plus souvent les effets, mon cher et précieux enfant, c'est que votre conduite personnelle est votre meilleure protectrice. — Je suis fière de vous, Romuald, et ma plus grande consolation en mourant sera de savoir notre nom sur votre tête: il est noblement porté.

Je joins cette lettre à mon testament.

LIVRE TROISIÈME.

LETTRE PREMIÈRE.

LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LA PRINCESSE DE LISPONA A PARIS.

Lisbonne, le 14 juin 1816.

Il est donc vrai, mon cœur ne m'abusait pas, et ma chère Euphémie me conserve un tendre souvenir : les succès de la brillante princesse de Lispona ne lui ont pas fait oublier la compagne de sa première jeunesse : le comte de Rouville me l'assure, et j'ai trop besoin de le croire pour me montrer incrédule : c'est les larmes aux yeux, me dit-il, que tu l'as conjuré de découvrir pourquoi je ne répondais à aucune de tes lettres et ne t'avais écrit qu'une fois, — peu de temps après mon arrivée à Rio-Janeiro. — D'abord, ma cousine, pas une seule ligne de ta main ne m'est parvenue depuis notre séparation, et en second lieu

je t'ai bien longtemps adressé d'énormes lettres : voilà ma réponse à tes deux questions; évidemment notre correspondance a été arrêtée quelque part. — Notre ambassadeur, car du moins en te parlant je veux m'accorder la douceur de l'appeler *notre*, notre ambassadeur donc s'offre à en devenir l'intermédiaire: je lui remettrai mes paquets, adresse-lui les tiens, et, je t'en conjure, Euphémie, raconte-moi ta vie et encore plus tes impressions depuis trois ans : prépare-toi à un déluge de questions : que fais-tu de tous ces succès du grand monde qui te valent cette épithète de *brillante* qui me revient de plusieurs côtés? Suffisent-ils à ton bonheur? ton cœur est-il rempli? as-tu des amis pour te comprendre? Ce sont bien souvent là les méditations de ma solitude. — Quant à moi, chère Euphémie, je ne retrouve parmi les souvenirs de mon insignifiante vie que deux points bien distincts à te raconter, — l'un de douleur, l'autre de joie : — l'arrivée du duc de Lauvembourg à Rio-Janeiro — et la naissance de ma fille. — J'assistai à la réception de l'ambassadeur où j'accompagnais ma princesse; au lieu de la suivre lorsqu'elle se retira, je m'élançai vers le duc, et, comptant sur nos anciennes relations, je lui demandai ce qu'il avait à me dire d'Euphémie : il garda un moment le silence comme s'il hésitait à me comprendre, puis reprit froidement : « J'ai laissé la brillante princesse de Lispona, la femme la plus à la

mode de la cour de France. — Elle ne vous a chargé d'aucun message pour moi? — Elle ne m'a point fait l'honneur de me donner des ordres. — Quand donc l'avez-vous vue? — La veille de mon départ, » — ajouta-t-il avec ce sourire niaisement ironique que tu lui connais, et il se rapprocha de sa sœur, la duchesse de Calava, mon ennemie déclarée depuis ma faveur près de l'infante Isabelle. Je suis bien persuadée maintenant qu'elle avait dicté sa leçon à M. de Lauvembourg ; mais ce cruel dialogue me tomba sur le cœur avec une impression trop douloureuse pour pouvoir même être aggravée par le mécontentement de M. d'Amézaga d'un dégoût aussi public : il me le témoigna vivement. — La naissance de ma Juana est un bonheur si grand, chère Euphémie, que j'y ai trouvé une ample compensation à toutes mes peines : ma solitude s'est peuplée d'espérances encore plus que de craintes : il n'y a plus d'isolement pour le cœur d'une mère! Si je pouvais poser cette jolie petite créature sur tes genoux et réclamer tes caresses pour elle, mes chagrins seraient oubliés. Hélas! la pauvre enfant n'a jamais reçu que les miennes; non-seulement son père lui en refuse, mais son irritation contre elle produit des injustices dont elle commence déjà à s'apercevoir malgré tous mes soins à les lui cacher : c'est la principale occupation de ma vie : je ne veux pas que ses premières impres-

sions reflètent la malveillance, et elle en inspire à M. d'Amézaga. Il ne saurait lui pardonner de n'être point un garçon : son grand-père maternel, en érigeant sa fortune en majorat, l'a substituée à l'aîné des enfants, quel que soit son sexe ; de sorte que le comte regarde Juana comme la spoliatrice des biens de sa maison et la traite en conséquence. — Lors de sa naissance, il se livra à de si grands emportements que les médecins l'éloignèrent de ma chambre, et quand je lui présentai sa fille, il se borna à dire avec un amer sourire : « C'est encore une de nos déceptions, madame. » — Du reste, il continue à se montrer pour moi un maître froid et absolu, poli dans la forme, dur dans le fond : je me suis accoutumée à cette situation : je ne fais plus aucun effort pour en sortir, et je m'en trouve mieux. — Une seule fois j'ai résisté à la volonté du comte : à notre départ du Brésil il avait décidé d'y laisser Juana à sa sœur Dona Inès, sous prétexte qu'elle était trop jeune pour supporter la traversée, je lui dis très-résolûment : « Alors je reste avec ma fille : j'ignore si mon devoir est douteux, mais ma décision est prise, elle est positive et inébranlable. » — Il me regarda avec étonnement, ne répondit rien, et Juana partit.

L'infante continue à me combler de grâces en public, elle me traite froidement en particulier : j'en profite pour rester beaucoup chez moi ; j'y suis plus

libre qu'à Rio-Janeiro. La famille de mon mari habite à Porto, et nous logeons seuls dans ce grand palais d'Amézaga encore délabré des spoliations de la conquête; il ne s'anime pour moi que des joies enfantines de ma fille : elle a parfois ce rire à timbre argentin que j'aimais tant en toi, mon Euphémie, et, lorsque je me veux beaucoup flatter, je trouve que sa petite figure rappelle tes traits.

Imite mon exemple et conte-moi ta vie : je t'ai dit toute la mienne : je suis uniquement la mère de Juana, et ce titre suffit pour me réconcilier à mon sort. — Combien je jouis, chère Euphémie, de reprendre un entretien si longtemps suspendu! Ah! je te le proteste, jamais je n'ai cru, malgré les apparences, à un aussi dur oubli de ta part, et pendant les deux premières années je ne me suis pas lassée de t'écrire lettre sur lettre, quoique, hélas! toutes restassent sans réponse. Je soupçonne mes belles-sœurs, et surtout Dona Inès, d'avoir, par scrupule, rompu notre correspondance, tout ce qui venait de France lui apparaissant comme œuvre du démon : M. d'Amézaga est au-dessus d'un pareil procédé et ne s'occupe pas assez de moi pour savoir ce que je fais.

Parle-moi de ma pauvre Bernard : tu ne l'as pas perdue de vue, j'en suis sûre : elle aimerait bien ma Juana, pauvre bonne! Je regrette vivement de ne l'avoir pas auprès de moi.

Mon père, dont je reçois de temps à autre de courts billets, m'a mandé de Rome qu'il renonçait à retourner à Naples, parce qu'il était entraîné à la suite de sa brillante nièce la princesse de Lispona. Voilà, encore une fois, cette épithète de *brillante* appliquée à ma chère et douce Euphémie : il faut qu'elle me dise elle-même qu'elle s'en trouve pleinement satisfaite, pour que je m'en contente : ce n'est point là l'avenir que je rêvais pour elle. — Bonjour, cousine, je t'embrasse du plus tendre de mon cœur.

LETTRE II.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LISBONNE.

Paris, le 27 juin 1816.

Si tu avais pu entendre le cri de joie que j'ai jeté en revoyant ton écriture, chère Odille, tu comprendrais combien ton long silence m'a été une rude épreuve : j'avais enfin cessé de t'écrire par la crainte d'aggraver ta position en déplaisant à ton ombrageux tyran : j'étais trop sûre de la place que tu me conservais dans ton cœur pour ne pas croire ton silence forcé : assurément notre correspondance doit avoir été interceptée, car la lettre remise par toi-même au

capitaine Smith m'est seule parvenue : tu dis ton mari incapable de cette petitesse, et cependant, chère Odille, la jalousie les justifie toutes aux yeux des personnes atteintes de cette passion. — Mais oublions ce chagrin : puisque ta sagesse ne trouve pas d'inconvénient à accepter la proposition de M. de Rouville, je profite avec bonheur de son obligeance pour reprendre un commerce si cher et si précieux : mes lettres seront longues et fréquentes; en revanche je compte sur les tiennes : nous avons à réparer le temps perdu.

Je me réserve de témoigner à M. de Lauvembourg ma reconnaissance sur la façon dont il exprime mes sentiments : il y avait, en outre, faux matériel ; j'étais en Italie lors de son départ pour le Brésil. — J'aime et remercie ta fille de t'avoir réconciliée à la tristesse de ton sort, pauvre cousine : quelle force ne faut-il pas reconnaître à un sentiment qui obtient un pareil succès? Sais-tu bien que cela m'a fait rêver et presque envier tes misères! — Tu te moques bien doucement, bien amicalement, mais enfin tu te moques un peu de la *brillante princesse de Lispona :* tu m'ordonnes de te dire si tout ce clinquant me suffit : je me garderai bien de m'en adresser la question : pourquoi m'interrogerais-je lorsque je n'ai rien de plus solide à mettre à la place? Si par hasard j'allais me répondre : non..... où en serais-je? — mais

dussé-je encore mieux encourir tes tendres sarcasmes, je suis réduite à avouer que ces succès de femme me plaisent assez : j'aime à être entourée dès que je parais ; à voir l'habitué du parterre pousser son voisin du coude en disant : *La voilà !* lorsque j'arrive au spectacle ; à être remarquée en tout lieu ; j'aime que mes équipages soient admirés, mes chiffons imités, et je me divertis parfois dans l'invention de recherches capricieuses qui prennent mon nom, et font ce qu'on appelle *fureur :* tout cela est fort pitoyable, j'en conviens, mais c'est le résultat d'une vie oisive et d'une existence manquée. Au milieu de ces petitesses, il en est une seule dont je te défends de m'accuser ; c'est de m'en faire accroire sur *mes perfections :* J'apprécie tout ce que je dois à ma situation et à ma grande fortune ; si l'hôtel de Lispona n'était pas un des plus beaux de Paris, si les fêtes que j'y donne étaient moins magnifiques, tout mon mérite personnel ne rendrait pas mon commerce aussi recherché, et ce ne serait pas un succès d'être invité chez moi ; aussi je t'assure que je me fais ma part dans une juste proportion, et bien souvent, en rentrant d'un bal où j'ai été accablée d'adulations, je n'en rapporte pour moi-même qu'un sourire de pitié : et pourtant je recommence le lendemain à faire de nouveaux frais pour obtenir de pareils succès ; car, je le reconnais dans l'humilité de mon cœur, chère Odille, je suis

amusée ou plutôt désennuyée d'être reconnue par tous les oisifs de Paris pour *la femme la plus à la mode :* cela me compose un petit empire qu'il faut sans cesse combattre pour conserver, ce qui lui donne du prix et du piquant. Veux-tu me demander si je ne préférerais pas une heure de causerie avec toi à la plus belle fête du monde, si une caresse de ta Juana ne l'emporterait pas mille fois sur les hommages de mes soi-disant adorateurs? Oh! je suis toute prête et ma réponse ne se fera pas attendre : que ne peux-tu, hélas! en venir faire l'épreuve! — Telle que je te connais, et même en dehors de notre amitié, tu aurais grande joie à retrouver le sol de la patrie : c'est un sentiment plus profond que je ne le savais, je l'ai vivement éprouvé, car, moi aussi j'ai dû la quitter momentanément. — Aussitôt après la chute de Bonaparte, Mme Augustine voulut courir à Gênes pour y ressusciter l'influence de sa famille, malgré les objections du prince Doria, qui haussait les épaules. Elle voyait déjà Pierre de Lispona, doyen de la République génoise, mais on me trouvait trop jeune pour demeurer seule à Paris; cet obstacle fut bientôt levé, L'espoir de voir récompenser les loyaux services rendus à ses maîtres légitimes y avait amené ma prévoyante tante de Kérinthie, et elle s'établit chez moi : elle ne tarda pas à apprendre combien la reconnaissance tient peu de place dans le cœur des souverains.

Son fils reçut une chétive mission en Bretagne, et elle fut plutôt accueillie des princes comme mon chaperon que pour son admirable dévouement à leur cause ; elle en était profondément ulcérée ; toutefois elle tenait à célébrer la Restauration, et m'encouragea à ouvrir ma maison et à donner des fêtes à toute cette Europe abattue sur notre capitale comme une volée de corbeaux tombés à la curée. J'ai appris à en rougir depuis, mais ma tante ne voyait là que des alliés de sa cause, et ton amie des danseurs empressés. Le retour de Bonaparte, en 1815, mit un terme à ces joies peu patriotiques et fit appel à la loyauté de la marquise de Kérinthie; elle espéra de nouveaux dangers en Bretagne et voulut y retourner : ce n'est point sa faute si, à cette époque, je n'ai pas érigé le château de Kérinthie en quartier-général; mais je ne partage guère son humeur belliqueuse, et sous l'escorte du bon prince Doria, toujours paternel pour moi, je pris la route de Gênes. Parvenus à Genève, nous y rencontrâmes ma belle-sœur fuyant l'Italie devant les armées de Murat. Nous séjournâmes en Suisse pendant l'été de 1815; aucun temps de ma vie ne me laisse des souvenirs aussi agréables et dont j'aime mieux à m'occuper : je l'ai passé en grande pattie chez Mme de Salis; elle me comblait de bontés, et je me suis fort liée avec sa charmante fille. J'ai appris dans cette société combien les plaisirs intellectuels

l'emportent sur ceux que procure le bruit du monde : je restais des journées entières à écouter avec délices tous ces esprits supérieurs prendre leurs ébats ; et j'accoutumais le mien à juger ce que j'entendais et à distraire le bon grain de l'ivraie sous laquelle leur imagination l'ensevelissait quelquefois. L'expérience du prince Doria ne m'était pas inutile à ce triage, mais c'est toi surtout, mon Odille, qui me venais en aide : je me plaçais en ta présence, je me demandais si ta sage raison accepterait certains arguments, et dès que je te les voyais repousser, ils étaient mis au rebut. — J'ai appris là, pour la première fois, que j'avais une patrie et des concitoyens, et que moi, chétive femme, j'avais des devoirs à remplir envers eux. Pour la première fois aussi, j'ai entendu discuter librement des opinions constitutionnelles et libérales. Jusque-là, abhorrer la Révolution, détester l'Empire, dénigrer ses victoires, vénérer la guerre de la Vendée (que j'ai de trop justes raisons d'honorer) et adorer les Bourbons, avait été depuis mon enfance une sorte de religion sur laquelle je n'avais jamais réfléchi. Le tourbillon où je vivais depuis la Restauration ne m'avait rien éclairci. J'ai fait, pendant les trois mois de mon séjour à Genève, une plus grande récolte d'idées que dans tout le reste de ma vie, et les discussions où j'assistais m'enseignaient à les peser avant de les adopter. Si je pouvais appeler près de moi de

semblables conversations, je les préférerais, je t'assure, à toute autre distraction ; mais il est plus aisé de donner un bal et d'inventer un chapeau que de se former une société de gens distingués : voilà pourquoi je me résigne à n'être que la *brillante princesse de Lispona.* — Pour achever de te raconter le matériel de mon histoire, en quittant Genève, j'ai suivi ma belle-sœur à Gênes. — Tu connais l'exaltation de ses sentiments royalistes et aristocratiques, mais, comme moi, tu aurais été prise au dépourvu par la passion républicaine qu'elle sait y ajouter. Depuis que *Gênes la superbe* subit le joug de la Sardaigne, elle ne peut plus s'y supporter. Figure-toi qu'elle a presque fait des vœux pour les succès de Bonaparte, afin de lui voir enlever Gênes à *à ce roi des marmottes,* car elle en était venue aux gros mots, et rien ne te prouvera mieux l'excès de son exaspération. — Ne voulant plus habiter une terre souillée par la domination d'un voisin méprisé, elle désirait vendre le palais Lispona et les propriétés de sa famille dans les environs : les Lispona ne doivent pas, selon elle, se soumettre aux dures lois dictées par le congrès de Vienne ; et s'il leur faut servir, que ce soit du moins un grand pays comme la France dont leurs alliances de plusieurs générations leur ont fait une seconde patrie. D'après mon contrat de mariage et les instructions laissées par son frère, il lui fallait, pour exé-

cuter ses projets, mon assistance et l'approbation du prince Doria dont, à ma prière, elle obtint enfin le consentement. Notre séjour à Gênes devait être fort court, mais les affaires traînèrent, les lenteurs des Piémontais jointes aux incertitudes de leurs lois suscitèrent des obstacles sans cesse renouvelés, il fallut passer l'hiver à Gênes dont le beau climat et le pays enchanté compensaient en partie les regrets de la France. L'irritation de ma belle-sœur lui voilait presque les rayons de ce soleil vivifiant : elle n'eut pas de peine à s'entourer d'une société de mécontents qui partageaient toutes ses impressions, hormis la haine pour l'empereur Napoléon : à ma grande surprise je l'entendis glorifier. Il se trouvait au nombre de ses admirateurs des hommes distingués ayant servi l'Empire ; ils me le montrèrent sous un jour tout nouveau pour moi. Mme Augustine leur reprochait de me pervertir ; mais elle était charmée de toutes les distractions qui me faisaient prendre en patience ce qu'elle qualifiait de mon généreux exil. — Un intervalle dans les procès nous donnant un moment de liberté, nous en profitâmes pour aller à Rome avec le projet de nous rendre à Naples, mais nous fûmes inopinément rappelées à Gênes. — Nos affaires étant enfin terminées, nous revînmes à Paris, où j'eus le bonheur d'arriver à temps pour voir le comte de Rouville et le charger de mes commissions pour toi. —

J'ai trouvé M. de Montilly à Rome : sa conduite envers moi m'avait tellement indisposée, qu'il a été bien plus empressé à réclamer son titre d'oncle que je n'étais à le lui reconnaître; mais il a prononcé ton nom, il m'a appris la naissance de ta fille (car je l'ignorais, Odille)! Enfin il a parlé de toi et s'est ouvert mon oreille si ce n'est mon cœur : il m'a raconté ton mariage, à sa façon : les immenses avantages possédés par le comte Amézaga, la splendeur de l'alliance, tes petites réticences si mal justifiées envers un homme si charmant, et la violence que son amour paternel avait dû faire aux folles répugnances d'une jeune fille qui lui aurait à bon droit reproché sa faiblesse s'il les avait écoutées. Que te dirai-je? Il m'a persuadée, non pas qu'il eût raison, mais qu'il croyait l'avoir, et qu'il y avait plus de légèreté que de méchanceté dans sa conduite : du reste, comme tes lettres ne portent aucune plainte, il te croit heureuse : je l'ai laissé dans cette erreur : je ne puis, hélas! la partager : non, ma bonne Odille, non, la mère de Juana ne suffit pas à consoler la femme de M. d'Amézaga!

Ta pauvre Bernard ne recevra pas ton message : une fluxion de poitrine l'a emportée en trois jours, l'hiver dernier. Tu me rends justice, ce legs de ton amitié n'avait pas été négligé. Tu te rappelles la jolie maison d'Auteuil habitée par mon grand-oncle Forestier, sa mort m'en a rendue propriétaire : j'y avais

établi ta vieille bonne comme concierge, c'est-à-dire souveraine maîtresse ; elle y vivait parfaitement contente au milieu des poules, qui grattaient bien un peu mes fleurs, mais je faisais bravement ce sacrifice à ton souvenir. J'allais très-souvent passer la matinée dans cet agréable séjour si plein des jeux de notre enfance : il me semblait, chère Odille, te retrouver là plus complétement : Mme de Salis vient d'exiger de moi, avec cet entraînant absolutisme dont elle obtient tout ce qu'elle désire, de lui louer cette habitation : j'en suis très-contrariée, mais si madame Bernard avait vécu, j'aurais su résister.

Je compte partir sous peu de jours pour Kérinthie : j'y passerai tout l'été : j'ai hâte de voir les embellissements faits pendant mon voyage en Italie : Eugène a bien voulu les surveiller : ce sont tous ceux projetés dans l'heureux séjour dont je conserve un si doux souvenir, et où mon pauvre grand-père nous entourait du charme de sa tendre et spirituelle indulgence. Lorsque je pense à tout ce que j'ai perdu par la mort ou par l'éloignement et que je me vois condamnée à ne rien remplacer, mon isolement se présente à mon imagination sous un aspect désolant : ah ! ne me reproche pas la futilité de mes habitudes, Odille, je ne puis supporter la vie qu'en lui faisant faire assez de bruit autour de moi pour qu'elle réussisse à m'étourdir ! — Fidèle à ce plan, j'aurai grand

monde à Kérinthie : on y jouera la comédie, on s'amusera, ou du moins on en fera le semblant. — Ma belle-sœur en est fort en train : après m'avoir imposé si longtemps son soleil, il est bien juste, prétend-elle, de subir mes brouillards, mais il faut s'ingénier pour les égayer ; notre climat a pourtant aussi, ne lui en déplaise, son genre d'agrément, et nous avons passé de délicieuses matinées sur les plages de Granville.

Bonjour, chère Odille, béni soit le ciel qui m'a rendu mon amie ! ne pouvant diminuer l'espace qui nous sépare, trompons du moins l'absence par nos fréquentes et confiantes communications : parle-moi de toi et de ta Juana : moi, je te parlerai de moi, toujours de moi, car je suis seule au monde.

LETTRE III.

LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LA PRINCESSE DE LISPONA AU CHATEAU DE KÉRINTHIE.

Lisbonne, le 15 juillet 1816.

La voilà, cette bonne et longue lettre de ma chère Euphémie : elle m'est apparue comme la voile tutélaire s'offre au marin naufragé pour le rattacher au monde qu'il croyait déjà perdu pour lui.— Je ne puis assez t'exprimer combien mon imagination se plaît à te savoir à Kérinthie ; je t'y trouve à toutes les heu-

res, et quoique je me rappelle parfaitement les changements projetés, je regrette presque de les savoir accomplis : cela me dérange. J'aime tant ce bon château : nous y avons été si heureuses pendant les deux séjours que nous y avons faits à trois années d'intervalle : je comprends comment les souvenirs de ton excellent grand-père t'embellissent le premier, mais tu étais encore bien enfant pour en jouir, et notre dernier voyage me semble tenir plus de place dans notre vie : mes pensées m'y ramènent sans cesse : ce sont les derniers jours de bonheur que nous ayons goûtés ensemble : tes tribulations ont commencé immédiatement après, et les miennes n'ont pas tardé à les suivre. — Par je ne sais quelle malice contre moi-même, j'avais, dans un moment de découragement, éloigné de mes yeux notre album de Kérinthie : je l'ai repris, chère cousine, je l'explique à Juana : déjà elle sait mettre son doigt sur la fenêtre de *tante Mémie,* comme elle t'appelle, et cette chère petite créature charme même mes regrets : je la promène auprès de moi, sous tes belles allées. Ah ! ces orangers, dont je suis entourée, le cèdent mille fois à nos magnifiques tilleuls dont je préfère aussi le parfum : le joli portique de la bibliothèque est conservé, j'espère : quelles charmantes matinées nous y avons passées à travailler, tandis que ton cousin nous faisait la lecture ! Sans doute, il a trop bon goût

pour ne l'avoir pas fait respecter... J'en ai là le croquis dessiné de sa main... souvenirs de mes beaux jours, souvenirs chers et cruels tout à la fois, je ne vous perdrai qu'en mourant, et ma fille me commande de vivre !

Je reviens à ta lettre. Je ne t'interroge plus, ma cousine, tu m'as suffisamment répondu : je vois avec une profonde tristesse ta destinée encore soumise aux étranges préventions de Mme Augustine ; j'espérais que la paix, en facilitant les communications, ne lui aurait plus permis les folles illusions dont elle a noirci ton sort : au surplus tu es encore bien jeune et cette situation doit pourtant avoir un terme ; ne va pas, pour t'étourdir sur ce qu'elle a de pénible et de faux, empoisonner par avance le reste de ta vie. Je crains que cette existence factice dont tu te laisses bercer ne parvienne à te séduire toi-même : elle t'amuse, dis-tu ! ne te deviendra-t-elle pas nécessaire? Je m'afflige de te voir éparpiller les trésors de ton âme en si petite monnaie, moi qui connais si bien leur valeur intrinsèque : tout ce clinquant, comme tu le nommes toi-même, ne te gâtera-t-il pas les joies du foyer domestique, les seules vraies, les seules solides, les seules dignes du cœur de mon Euphémie? — Je ne te parle pas des dangers réels où tu pourrais t'exposer en te livrant aussi exclusivement aux séductions du grand monde et en te donnant les apparences d'une

personne légère, je sais trop la pureté de tes sentiments pour les redouter; mais tous ces hommes dont je te vois accueillir, provoquer peut-être les hommages, penses-tu qu'ils te ménagent lorsque leur amour-propre blessé devra se venger de ton indifférence? C'est une armée d'ennemis que tu te prépares; et, crois-moi, cousine, il n'y a pas de femme dont la réputation ne finisse par s'altérer à ce jeu sans même aucun tort positif à lui reprocher. — Mon Euphémie vaut mieux que d'être la *femme la plus à la mode,* et je ne puis me résigner à la voir se contenter de ce rôle; que dis-je, s'en contenter? le rechercher et en jouir. Sois tranquille, mon enfant, sans employer les armes de la coquetterie, tu auras toujours assez de succès réels pour n'avoir nul besoin de courir après ces applaudissements éphémères qui ne peuvent durer et manquent péniblement au reste de la vie; car le cœur s'en trouve comme blasé et le vrai paraît fade. — Rentre en toi-même, chère cousine; je t'aimerais mieux mélancolique qu'enivrée d'une fausse joie, et ta situation n'est pas tellement désespérée qu'il faille t'étourdir sur ton sort : si ton cœur reste libre, conserve la position éminente où la Providence t'a placée, avec dignité et convenance : si tu as fait un choix, il est certainement honorable : les obstacles qui t'apparaissent insurmontables peuvent et doivent tomber dans une enquête faite dans un

but différent de celui où Mme Augustine les a toujours dirigées. Je conçois tes réticences à ce sujet; mais ces délicatesses ne sont pas à l'usage du prince Doria et devront céder à un intérêt majeur; il t'aime et pourrait se charger de ce soin. — Dix fois j'ai lu et relu ta lettre, chère Euphémie : toujours j'y ai reconnu un fond de tristesse te poussant dans une voie qui me paraît mauvaise; mais je n'ai pu deviner si ce mécontentement, cette désillusion, ce désenchantement de ce que tu prétends t'amuser et te plaire, était le produit d'une satiété générale, d'un dégoût vague, ou de quelque circonstance particulière, de quelque désappointement individuel : ta confiance me semble n'être pas complète, et pourtant je ne saurais dire où elle s'arrête : ouvre-moi ton cœur tout entier, mon Euphémie, et sois bien sûre que mes propres peines ne ferment le mien à aucune de tes impressions; je les partagerai dans toutes leurs nuances, je t'assisterai de ma sympathie, de mes conseils, peut-être même de mes démarches, et il sera bien malheureux si à nous deux nous ne parvenons pas à rendre favorable l'étoile si radieuse qui préside à ton sort.

Tu m'as fait sourire en me parlant de la jalousie de M. d'Amézaga : lui jaloux de moi! il ne me fait pas tant d'honneur! il est complétement indifférent à ma personne et assez irrité du lien qui nous unit :

voilà tout : je suis, à la vérité, à peu près gardée à vue par la multitude de femmes qui m'entourent, mais c'est l'usage du pays pour les personnes de mon rang ; il ne tiendrait qu'à moi d'en faire des compagnes, voire même des complices comme beaucoup d'autres; si M. d'Amézaga les choisit lui-même, c'est parce qu'il ne me laisse d'initiative sur rien : il me traite poliment, mais ne me consulte jamais dans aucune circonstance : ma pauvre petite Juana, qui aurait dû être un lien entre nous, a achevé de nous isoler complétement l'un de l'autre. — Sans avoir jamais fait aucune question directe, j'ai fini par comprendre mon mariage, et la *déception*, comme il dit, dont se plaint le comte. Le but de son ambition est d'obtenir la restitution de certains honneurs perdus dans sa famille : la haute noblesse, et surtout les Calavas, dont la duchesse est le véritable chef, y portent opposition; en épousant sa cousine, dont il espérait que leurs communes relations et l'attrait de la même patrie auraient fait sa société intime, M. d'Amézaga se flattait de désarmer cette antagoniste; mais loin d'apaiser son hostilité, il n'a fait que l'exciter; il en a été fort courroucé contre moi. La faveur dont j'ai joui auprès de l'infante m'avait un peu relevée dans son esprit : aussi n'ai-je rien négligé pour la cultiver; mais, depuis, elle me montre de la froideur, et M. d'Amézaga n'a pas besoin de mon entremise pour

conserver ce crédit; son amabilité, sa superbe figure, il possède l'une et l'autre, y suffisent : je ne me plains pas de cette nouvelle phase de ma destinée : j'ai beaucoup plus de loisir pour m'occuper de mon enfant : celle-ci donne de l'intérêt à tous mes moments; je me suis remise à cultiver mes talents et je me livre aux études qui peuvent me rendre capable de devenir son institutrice : ne me plains donc pas trop, chère Euphémie, car si la mère de Juana ne suffit pas à consoler la femme de M. d'Amézaga, suivant ton expression, elle donne du moins un but à son existence et une douce occupation à toutes ses journées. Je me sens si nécessaire à cette pauvre petite que la vie m'est devenue chère. — Rends ton sort digne de toi, ma bien-aimée cousine, et je me réconcilierai au mien. Je t'en conjure, Euphémie, occupe-toi sérieusement de ton vrai bonheur : ne pourrais-tu pas le trouver bien près de toi?

LETTRE IV.

LE COMTE ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE AUX VIVIERS.

Paris, le 5 août 1816.

Je ne devais t'écrire que de Sommercourt, mon ami; mais je ne puis résister à te raconter le bonheur

inespéré dont je jouis depuis un instant : j'étais tout à l'heure chez Mme de Gerves; je m'acquittais des commissions de ton Élise; la porte s'ouvre, on annonce « Mme la duchesse de Bins, » — Mme de Montemort s'écrie : « Ah! chère Albertine! » ces deux noms, en se heurtant sur mon cœur, y ont produit un tel tumulte que j'ai senti le parquet s'effrondrer sous mes pieds : je voulais fuir, je n'en avais pas la force : je ne sais combien de secondes se sont écoulées; la voix de la duchesse m'a enfin donné le courage de la regarder : Bliane, conçois-tu les délices dont mon cœur s'est trouvé tout à coup inondé? ce n'est point elle! J'ai failli me prosterner aux pieds de la duchesse de Bins pour la remercier de n'être point *mon* Albertine : je suis resté un seul instant à me bien assurer de mon bonheur, et puis je suis sorti pour me rassasier de ma joie dans la solitude : elle ne serait pourtant pas complète, si je ne la faisais partager à ta parfaite amitié.

Je pars ce soir pour Sommecourt : dans quelle heureuse disposition je vais visiter pour la première fois le *chez moi* préparé par la sollicitude de mon excellente tante! comme j'y bénirai encore plus tendrement sa mémoire, aujourd'hui que je puis caresser l'espérance de n'y pas vivre seul! Toi qui me vantes si constamment les douceurs d'un heureux ménage, cher Bliane, tu sauras d'autant mieux apprécier la satisfaction

dont je jouis : celle qui porte ce doux visage, dont le souvenir m'est de nouveau permis, est trop jeune et trop naïve pour devoir être bien ambitieuse. — Je vais passer ma vie à la chercher, je la trouverai, et, Bliane, j'en suis sûr aujourd'hui, je parviendrai à obtenir d'elle de partager mon sort! Si c'est un rêve, ah! laisse-le se prolonger, maintenant que le devoir n'exige plus de le repousser. — Mon Dieu, combien cette jolie duchesse de Bins est donc bonne de n'être pas mon Albertine! je ne saurais assez l'en remercier.

LETTRES V.

LE VICOMTE DE BLIANE AU COMTE ROMUALD DE BAURÉAL A SOMMERCOURT.

Aux Viviers, le 7 août 1816.

Pardon, ami, mais je suis loin de la partager, ta joie : je suis triste de me trouver en dissidence avec tes impressions, et plus triste encore de te voir retomber dans ces folles idées dont tu mines ta vie depuis une année entière : tu ne m'en parlais plus, j'espérais que le temps achèverait de les dissiper; et lorsque je te vantais les douceurs du ménage, c'était pour te réconcilier à un mariage raisonnable, et non pour attiser de pareilles illusions. — Raisonnons de sang-froid, mon cher Romuald : voilà tantôt trois mois qu'aux

Viviers tu vois ta cousine tous les jours : elle est belle comme un ange, douce et bonne : Serdobal lui-même, revenu de ses préventions contre elle, est forcé d'avouer sa candeur; son extrême timidité ne lui permet pas de déployer tout son esprit, mais évidemment elle en a beaucoup : si ses talents ne sont pas encore très-développés, elle sait du moins s'occuper, et c'est l'essentiel pour un mari : elle joint à tous ces avantages personnels une belle fortune, elle a pour famille l'intérieur qui te convient le plus, où tù es déjà chéri et désiré : telle que la voilà, son père brûle de te la donner, il te le témoigne à toute heure; certes la fille n'a pas l'air récalcitrant, et toi, ami, tu repousses tout ce bonheur qui s'offre sous des couleurs si séduisantes pour courir après je ne sais quelle fantasmagorie forgée par ton imagination ! jamais je n'aurais cru possible que Romuald, si sage, si raisonnable, fût capable d'une telle folie : sacrifier ton bonheur et celui de tous les tiens à la vaine image d'une petite fille que tu as entendue gazouiller un instant dans un vallon des Alpes, cela est-il digne de toi! et vois, ami! tes illusions en avaient fait une grande dame, te voilà désabusé; le reste de ta chimère s'évanouira de même; peut-être est-ce la fille, voire même la femme de quelque artiste lyrique voyageant avec ses camarades et réveillant les échos des lacs en les traversant : peut-être, dans ces pèlerinages que tu médites, la

retrouveras-tu sur les planches de quelque théâtre, si, ce qui est plus probable, vu ton ignorance de son sort, elle n'échappe entièrement à tes recherches; un obstacle levé, mille autres se peuvent présenter. — Reviens à toi, Romuald, reviens à nous, ne reste pas dans la solitude avec cette excitation dans le cœur : cela devient une véritable hallucination. — Tu bénis cette jolie duchesse de Bins de n'être pas ton Albertine, et moi je serais fort tenté de l'en maudire : elle avait vraiment bien affaire de se montrer à toi! — J'aurais été te rejoindre pour t'arraisonner, mais Serdobal a reçu sa nomination, il est allé remercier à Saint-Cloud : le duc de Bauréal part demain avec Émilie pour Bauréal, et je reste seul auprès de ces dames. — Notre agréable établissement des Viviers se va rompre sous peu de jours, ma belle-sœur est obligée de le quitter pour s'occuper des préparatifs de son prochain départ : après avoir craint Schwerein, Carlsruhe paraît à peine un éloignement : Gertrude s'en réjouit, surtout pour la marquise d'Hauteroche. — Je t'en conjure encore une fois, mon cher Romuald, renonce à ces folles illusions qui se placent seules entre toi et un bonheur, aussi doux que facile, qui t'invite à l'accueillir, si tu daignes lui ouvrir ta porte.

LETTRE VI.

LE COMTE ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE AUX VIVIERS.

Sommercourt, le 12 août 1816.

Non, mon cher Bliane, tu ne la dois pas maudire, cette bonne duchesse de Bins : si tu savais combien je souffrais, et le poids que sa vue m'ôte de dessus le cœur! ton amitié est trop sincère pour s'en affliger. — Je t'ai écrit dans un premier moment de délire ; mais, pour être plus calme, ma joie n'est pas moins grande ; mon âme en est inondée malgré le spectre évoqué par ton expression d'*artiste lyrique!* il se dresse sans cesse devant moi ; je ne puis le chasser : c'est pour le coup une véritable hallucination, comme tu le dis, et la pensée de retrouver Albertine dans une situation incompatible avec la pureté de son noble regard, pour m'être horrible, ne m'en poursuit pas moins. — Jamais je n'exposerai le nom que je porte à s'allier à la moindre souillure dans quelque classe qu'elle se rencontre ; j'aurais aussi la petitesse, je te l'avoue, de regretter vivement dans la mère de mes enfants une extraction tout à fait plébéienne ; mais si l'être que je ne saurais m'empêcher de déifier au fond de mon âme appartenait à une famille honorable, je ne lui désirerais ni illustration, ni fortune : je me trouverais trop heureux d'avoir quelques

avantages à lui offrir en échange des dons que le ciel lui a prodigués ! — Bliane, avec ce tant doux rire, on a le cœur bien pur; avec cet angélique regard, on doit posséder toutes les vertus! — Je ne compte pas, nouvel Amadis, aller chevauchant à la recherche de mon Ariane; je n'ai, je le reconnais, aucun fil pour me guider; elle était aussi passagère que moi-même dans le vallon de Saint-Gengoud, puisque je l'ai rencontrée sur les lacs de la Lombardie... Quelquefois il me semble reconnaître sa compagne dans la duchesse de Bins ; je l'ai trop peu regardée pour oser l'affirmer, mais je tâcherai de la revoir et de l'interroger. Pour le moment, je suis trop heureux d'installer Albertine à Sommercourt pour avoir besoin d'une autre occupation. Depuis qu'un rigide devoir ne se place plus entre nous, depuis que j'ai osé la remettre en pleine possession de mon cœur, l'espérance y est rentrée, et il me paraît impossible de ne la point retrouver ; je la place dans ce joli manoir où elle me semble se plaire; il y a dans le bois, tout près de la maison, un ruisseau murmurant comme celui du vallon : je passe des heures entières à l'écouter et il finit par s'y joindre ces accents enchanteurs dont mon oreille a toujours conservé les doux sons. — Enfin, Bliane, je suis heureux ; heureux de ne plus souffrir les tourments endurés en m'imposant la loi, mal obéie, de repousser une trop charmante image : ne m'envie pas cet in-

stant de félicité, le seul peut-être que je sois destiné à goûter; car, hélas! tu l'as dit, mille obstacles de natures différentes peuvent surgir et s'opposer à mes vœux.

J'admets la justesse de tes discours, mon ami; le portrait de ma cousine est fidèle, les intentions bienveillantes de mon oncle évidentes, et pour te parler bien franchement et surtout bien confidentiellement, la crainte que vous ne parvinssiez à faire partager par Émilie les souhaits si clairement formés par toute la famille m'a éloigné des Viviers bien plus que le désir de faire connaissance avec le manoir de Sommercourt. Encouragée par la présence de son père, elle m'a parfois témoigné une affection dont j'ai été presque effrayé, mais sur laquelle sa profonde froideur, dès que mon oncle s'éloignait, pouvait me rassurer. Cependant je ne me crois pas le droit de jouer le bonheur d'un autre; je ne retournerai pas aux Viviers, quelque douceur que j'y goûte, et j'éviterai de rencontrer Émilie jusqu'à son mariage. Ne va pas m'accuser d'une ridicule fatuité, ce serait tout à fait injuste; il est si simple qu'une jeune fille, presque au sortir de l'enfance, soit influencée et laisse diriger son affection sur l'homme sans cesse désigné à ses préférences par ses entours, qu'il ne me faut pas une grande suffisance pour craindre ce résultat. Or, ce serait pour moi un affreux malheur : si j'avais un cœur entier à donner

à Émilie, à peine oserais-je lui offrir un sort qui, par la suite, pourrait lui paraître au-dessous de ses prétentions et lui inspirer des regrets; mais, dans la disposition d'esprit où je suis, ce serait une action que tu as trop de délicatesse pour vouloir me conseiller ; n'en parlons donc plus et permets-moi de rester à Sommercourt. — J'y ai trouvé le bon abbé Rousseau pour m'en faire les honneurs au nom de notre mutuelle bienfaitrice. Tu ne saurais croire jusqu'où elle a poussé le soin pour me rendre ce séjour agréable, en le laissant en proportion avec mon revenu : tout y est sur une petite échelle, d'un entretien peu dispendieux, et pourtant au complet. La plus grande pièce de la maison est arrangée en bibliothèque, où de bons siéges engagent à se fixer en s'occupant de livres choisis avec la plus grande intelligence et conformes à mes goûts. Cette pièce ouvre sur un superbe herbage qui domine un pays calme et riant; les troupeaux du fermier y paissent en liberté, et il est borné par le petit bois où serpente ce ruisseau dont je te parlais tout à l'heure. On pourrait couler ici des jours bien fortunés si une autre daignait y trouver le bonheur!... En attendant que ce rêve s'accomplisse ou s'évanouisse, viens voir ma paisible retraite, ami; je puis y recevoir ta femme, et notre petit Henri a sa chambre toute marquée; il se roulerait devant nos yeux avec les agneaux de mes brebis, et moi je bénirais encore

une fois le nom de mon excellente tante en vous possédant tous les trois sous mon toit.

Tes renseignements étaient exacts : une lettre de Dubreuil me confirme le départ de la princesse Kraminska avec le duc de Melrose; elle est allée, sur son yacht, visiter la Grèce et les îles Ioniennes. Elle a reçu mes deux lettres et ne me répond pas ; j'en suis plus affligé que blessé : je suis peiné de lui voir reprendre cette vie de galanterie dont je la croyais, dans ma simplicité, aussi dégoûtée qu'elle me l'assurait. Quoique fort chagrin de sa liaison avec le duc, Dubreuil consent à l'accompagner ; il lui est très-sincèrement attaché, et elle mérite son dévouement. Je n'ose te contester ses erreurs ; mais elle a, je t'assure, mille nobles qualités; je me plairai toujours à les proclamer.

Bonjour, ami ; ne me gronde plus et surtout pardonne-moi.

LETTRE VII.

Mlle ÉMILIE DE BAURÉAL A Mlle ZÉPHIRINE DUVAL AU COUVENT DE *** A PARIS.

Bauréal, le 20 août 1816.

Qu'avez-vous fait de votre intelligence accoutumée, ma chère Zéphirine? Je ne reconnais plus cette per-

spicacité sans cesse vantée par la mère Saint-Antoine! Quoi! vous ne comprenez pas ma colère contre mon père, ni ma répugnance à épouser mon cousin, dont, prétendez-vous, j'étais *éprise* il y a trois ans? D'abord cela pourrait seulement prouver qu'il y a trois ans j'étais une sotte petite fille; mais de plus, à cette époque, Romuald était plus beau, plus gai et infiniment plus aimable; il m'accueillait, moi, pauvre enfant repoussée de tout le monde; il venait d'être fait général; les bulletins en parlaient sans cesse; toutes nos camarades, vous la première, vantiez le bonheur de lui appartenir et de le rencontrer; vous me faisiez le raconter chaque jour; il semblait destiné à une brillante carrière; je me voyais en perspective la maréchale de Bauréal : tout cela peut expliquer mon goût pour lui en 1813. — Mais les circonstances sont changées, aussi bien que lui, et je me trouve avoir acquis les avantages de situation qu'il a perdus : je suis fort décidée à les exploiter à mon profit; personne au monde ne s'occupant de mes intérêts, il faut bien les soigner moi-même. — Avec vos quatre cent mille livres de rente, Zéphirine, vous faites peu de cas de mes modestes soixante, cependant le crédit de ma famille en accroît l'importance; d'ailleurs ce nom de Bauréal, dont ils font tant d'état, je le porte aussi apparemment, et je prétends bien en tirer parti. Soyez-en sûre, ma chère

Zéphirine, je ne m'aveugle pas en me croyant un très-grand parti. Or, je n'entends pas être sacrifiée à je ne sais quelle fantaisie de famille, et voir établir mon cousin à mes dépens; je veux épouser un homme riche, titré, me plaçant dans le monde comme j'ai droit d'y paraître : un mari dans la position d'Humbert, par exemple, me conviendrait fort, et je vous proteste que si je pouvais le garder pour moi, malgré toute mon amitié je ne vous le céderais pas. Mais mon frère n'est pas le seul bon parti en France; nous en avons assez récemment compté cinq, si vous vous en souvenez, qui se peuvent placer sur la même ligne. M. Duval vous tient fort au courant de tous ces prétendants à votre main, et puisque décidément vous choisissez mon frère, vous ne m'en voudrez pas de vous en enlever un parmi les autres. — Vous comprenez maintenant j'espère, ma chère Zéphirine, que c'est parce qu'il me plaît mieux être une grande dame et vivre à la cour que je ne me soucie pas de partager une *honnête aisance* avec M. Romuald ; lui, au reste, ne le désire pas davantage. Ceci m'amène tout naturellement à votre seconde question : pourquoi, si ce mariage me déplaît, ne pas le dire franchement à mon père qui m'aime tant? C'est que ce père, qui m'aime tant, n'est pas du tout un père comme M. Duval, obéissant au moindre signe de ma volonté; il a des idées et des vouloirs à lui; il est homme à pren-

dre fort mal mes objections, surtout les motifs qui les inspirent, et à m'envoyer faire pénitence au couvent. Or, je ne vois pas pourquoi je me chargerais de l'initiative du refus ; j'en laisse la tâche à mon honoré cousin, très-convaincue qu'il l'accomplira, et même je m'aventure parfois à laisser percer la *tendre préférence* qu'il m'inspire, lorsque mon père est là pour le remarquer. Ceci est le comble de l'habileté, voyez-vous, ma chère amie ; papa croira me devoir des consolations et en sera mieux disposé à admettre mes désirs. Le plus vif en ce moment est de faire les honneurs de l'hôtel de Bauréal cet hiver. Je n'ai malheureusement pas tout à fait dix-huit ans et la sage Gertrude me décide trop jeune pour débuter en maîtresse de maison ; mais, grâce au ciel, elle va partir et je ne négligerai rien pour obtenir ce que je souhaite. — Je suis parfaitement amusée de la terreur peinte sur la figure de ce pauvre Romuald quand il a l'impertinence de croire qu'il me tourne la tête... j'ai peine à ne point éclater de rire... Ne craignez rien, beau cousin, un cadet, possesseur du petit manoir de Sommercourt, ne sera jamais dangereux pour Émilie.

Sous prétexte de ne le point laisser seul, j'ai obtenu de mon père de m'amener à Bauréal ; je m'y plais bien mieux qu'aux Viviers, où je vis dans une contrainte dont je ne me tire que par mon *excessive timidité*. Je m'en suis imposé l'attitude, mais cela est

fatigant à la longue; mon beau-frère Serdobal, surtout, me gêne excessivement : il a une certaine façon inquisitive de me regarder, comme s'il voulait pénétrer jusqu'au fond de ma pensée, qui me met au supplice; je crois cependant l'avoir un peu adouci envers moi dans ces derniers temps; peut-être Élise, qui m'aime et pour laquelle j'ai de l'affection, y a-t-elle contribué : il m'est essentiel de conquérir la bienveillance de M. de Serdobal, parce que, aussi bien que Gertrude, il a grande influence sur mon père.

En quittant l'ennuyeux cercle des Viviers j'espérais me soustraire aux éternelles lamentations sur la mort de cette méchante vieille dont j'étais détestée et à qui je le rendais bien; mais ici c'est encore pire : *Madame,* comme ils disent, y règne en plein; tout ce qu'elle a dit, fait, commandé, projeté, doit être continué ou exécuté. Quand un de ses anciens serviteurs a une fantaisie, il lui suffit d'ajouter : « *Madame* en avait l'idée : » et vite mon père donne l'ordre désiré. — Ce beau château, car il est vraiment superbe, est habité par un tas de vieux sempiternels qui attristent à voir; et les meubles, très-magnifiques peut-être, sont dorés, contournés, lourds, massifs, antiques, à donner le spleen. J'ai voulu hasarder une plaisanterie vis-à-vis de mon père sur la nécessité de renouveler le mobilier personnel et matériel, mais cela n'a pas pris du tout, et il a été parler chapeau bas à

Mme Corbé, la vieille concierge. Ce sera à vous, ma chère, lorsque vous serez princesse de Banréal, de nettoyer le château de tout ce bagage séculaire ; en attendant je rêve à l'animer l'été prochain et à lui faire entendre des accents de gaieté dont il doit être désaccoutumé depuis longues années. Humbert me sera un puissant auxiliaire dans ce projet, mais je ne lui en parlerai qu'après le départ de Gertrude. — Voilà les pensées qui m'occupent, mademoiselle Zéphirine; me comprenez-vous cette fois? me suis-je enfin suffisamment expliquée dans cette lettre, la plus longue que j'aie écrite de ma vie? — Je l'adresse à Rosalie, chez votre père; elle vous la remettra comme nous en sommes convenues pour éviter l'inspection de la mère Saint-Antoine, quoiqu'elle ne soit guère sévère pour vous, ni même pour moi; elle a trop envie de nous marier de sa main. — Encore un mot; ne dites plus, je vous en prie, m'avoir vue *éprise* de mon cousin : cette expression de petite fille ne nous convient pas, elle n'a pas bonne façon; rappeler *une fantaisie, un goût,* encore passe, mais accuser d'être *éprise,* fi! cela sent sa pensionnaire une lieue à la ronde. — Mes vacances vont finir, nous retournons demain aux Viviers. On dit qu'au départ des Serdobal je rentrerai au couvent : moi, je n'en suis pas d'accord; nous verrons qui l'emportera. — Si je perds la partie, je trouverai une grande consolation à me retrouver avec

vous, ma chère Zéphirine. Notre séjour cloîtré vous est plus tolérable parce que vous avez un an de moins que moi, mais bientôt il vous sera également odieux. A la vérité, vous n'avez pas d'inquiétude, vous savez très-bien que malgré le désir de M. Duval de tenir la promesse faite à votre mère de ne vous marier qu'à vingt ans, il fera tout juste ce qu'il vous plaira. — Adieu, chère amie ; embrassez pour moi Caroline et Lucile.

LETTRE VIII.

LE VICOMTE DE BLIANE AU COMTE ROMUALD DE BAURÉAL A SOMMERCOURT.

Paris, le 10 septembre 1816.

Nous sommes, Élise et moi, si enchantés de la champêtre hospitalité de Sommercourt, mon bon Romuald, que nous te l'aurions peut-être fait exercer jusqu'à l'indiscrétion, si nous n'avions été appelés ici par le désir d'embrasser les Serdobal avant leur départ ; ils sont en route depuis ce matin. Je conçois et j'approuve tes motifs pour rester chez toi, mais ne pouvant les expliquer aux voyageurs, ils sont un peu blessés de ton absence, aussi bien que le duc de Bauréal. Celui-ci s'exprime avec assez d'humeur sur cette passion de

propriétaire rural qui a surgi en toi. Je laisse glisser ces propos; car à moins de te trouver pour excuse et de citer, comme précédent, ce prince d'un conte de fée passant sa vie à la recherche d'un papillon bleu, il me serait impossible de faire croire à la folie qui dirige la conduite de l'homme que chacun, hors ce point, s'accorde à reconnaître pour aussi raisonnable que distingué; mais brisons là-dessus, je t'impatiente sans te convaincre. — Je ne puis néanmoins m'empêcher de regretter que tu n'aies pas vu Émilie dans ces derniers jours, la profonde sensibilité témoignée par elle au départ de sa sœur paraissait d'autant plus touchante qu'elle tranchait davantage avec son calme habituel; elle trouvait les expressions les plus vives pour exprimer combien des soins si maternels allaient lui manquer et elle couvrait la petite Gertrude de caresses en lui enviant le bonheur de suivre son excellente mère. L'aimable sollicitude d'Émilie s'est aussi portée sur le duc de Bauréal; elle est venue prier ma femme de l'aider à obtenir la permission de rester auprès de son père afin de lui prodiguer ses soins dans l'isolement dont elle redoute la tristesse pour lui; elle a même surmonté son extrême timidité pour plaider sa cause devant nous tous : elle demandait à habiter un petit coin de l'hôtel avec une gouvernante, elle n'en sortirait pas, elle y prendrait des leçons, continuerait son éducation et vivrait entièrement

seule, mais du moins son père serait soigné et distrait, s'il était souffrant ou triste pendant l'absence de Gertrude et d'Hombert, qui accompagne son maréchal dans une longue inspection des villes de guerre. L'effort qu'elle s'était fait pour parler l'avait excitée, ses yeux étaient pleins de larmes, son teint animé, sa voix émue, elle était belle à ravir et bien touchante, nous étions tous attendris; cependant le duc a résisté, et malgré de si vives sollicitations il a insisté sur sa rentrée au couvent. Tu peux, je le crois, avoir cet acte de rigueur sur la conscience. M. de Bauréal ne voulant entendre à aucune proposition de mariage avant le temps fixé par lui, ne se soucie pas de produire sa fille dans le monde, et malgré les projets de retraite formés par Émilie dans sa candide innocence, il serait impossible qu'elle ne fût pas vue et remarquée à l'hôtel de Bauréal. Je me réjouis, malgré toi, de cette persévérance de ton oncle; ton farfadet, j'espère, finira par s'évanouir et un jour l'heureux époux de cette belle et noble Émilie se rira avec moi de l'extravagant amoureux de ta fantastique Ondine. — Au demeurant, je me suis réconcilié avec la duchesse de Bins, en te trouvant moins absorbé d'idées noires à Sommercourt que tu ne l'étais aux Viviers.

Élise me charge de mille amitiés pour toi. Je ne suis pas content d'elle : sa toux se prolonge, elle assure ne pas souffrir, mais mon père l'a trouvée

amaigrie; cela me tourmente, je ne suis pas inquiet mais préoccupé; les poitrines sont délicates dans sa famille, je veux la décider à consulter Laënnec.

Tu me manderas si la partie où nous étions invités ces jours-ci à Saint-Éloi aura tourné aussi agréablement que la dernière, je m'y suis fort amusé. Ton voisinage me plaît, on y trouve la facilité et la bonhomie d'autrefois, tu y jouis déjà d'une énorme importance; mais aussi personne ne tire aussi bien que toi, cela est incontestable, incontesté, et te vaut cette grande considération. Au fond, Romuald, le mérite consiste dans la supériorité des talents appréciés par les gens avec lesquels on se trouve, et la chasse est la principale occupation de tes voisins; ce n'est pas ta faute si là, comme partout, tu te trouves au premier rang. Ne va pas pourtant t'éterniser dans ta gloire sylvestre. — Émilie est décidément rentrée au couvent, tu ne cours plus de risque de la rencontrer.

LETTRE IX.

LE COMTE ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE A PARIS.

Sommercourt, le 15 septembre 1816.

Tu aurais eu parfaitement raison de m'assimiler à cet imbécile qui usait ses jours à courir après un

papillon bleu, mon cher Bliane : j'ai rencontré le mien ; mais si léger, si papillon, si cruellement papillon, que deux jours passés près d'elle ont plus fait pour me rendre la raison que tes efforts et les miens; car je te jure avoir sincèrement combattu ma folie depuis un an. — Écoute, ami, le récit de ces journées. — Je me rendis mardi à Saint-Éloi; je comptais n'y trouver que des hommes, comme lors de l'ouverture des chasses; en approchant, le château me parut plus animé; cependant les maîtres de la maison et leurs hôtes étaient encore à la promenade : j'en profitai pour faire ma toilette avant leur retour. En sortant de chez moi, je rencontrai une femme de chambre tenant à bout de bras une élégante robe de mousseline blanche qui ne représentait aucunement la vieille Mme de Saint-Éloi. Je ne sais pas par quel instinct l'aspect de cette robe me frappa, et je m'arrêtai à la considérer de façon à provoquer le sourire de la soubrette. Je descendis au salon. Te le rappelles-tu? il est très-vaste et deux tourelles y forment des renfoncements assez obscurs; elles étaient en ce moment garnies de fleurs qui dissimulaient encore leur intérieur. Je m'établis dans l'une d'elles, je pris un livre pour me donner une contenance vis-à-vis de moi-même, et je me pris à méditer sur cette robe blanche et sur un établissement de musique, chose inusitée à Saint-Éloi, placé près de l'entrée de ma retraite. Un

pas léger se fit entendre, mon cœur acheva de s'émouvoir... elle entra... Oui, Bliane, c'était bien elle, son port, son geste, sa démarche, son céleste visage, elle, elle tout entière! je retins une exclamation prête à m'échapper. Elle jeta son chapeau, son châle, son écharpe, ses gants, son mouchoir sur le piano, puis, s'approchant de la harpe, elle se prit à l'accorder, son joli pied s'avança sur la pédale, son bras s'éleva en s'arrondissant pour resserrer les cordes, tandis qu'une main charmante s'assurait de leur justesse. Je ne puis te peindre la grâce et la souplesse de son attitude en ce moment : tout mon être volait vers elle, et je retenais ma respiration dans la crainte de faire évanouir cette divine apparition. Une brillante gamme lui ayant prouvé le parfait accord de la harpe, elle attira vers elle un tabouret pour s'asseoir; mais, à cet instant, le son d'une cloche se fit entendre, elle jeta les yeux sur la pendule, recueillit à la hâte son élégant bagage, et s'enfuit en courant. — Quel serrement de cœur j'éprouvai! Mon Dieu, me dis-je, cette céleste créature ne doit-elle m'apparaître que comme une vision? et n'est-elle appelée à traverser ma vie que pour décolorer toute ce qui n'est pas elle?... Elle habitait Saint-Éloi, je l'avais retrouvée, j'allais obtenir le vœu le plus ardent de mon cœur, celui qui l'animait seul depuis bien des mois, apprendre qui elle était; je pouvais à l'instant même réaliser ce

souhait si passionnément formé, le premier valet m'instruirait, j'étais avide de sa réponse, et pourtant je restais à ma place, mon livre à la main et craignant presque de voir entrer quelqu'un. Hélas! j'avais trop raison de caresser encore une fois mes chimères; elles allaient être renversées, et c'est le dernier moment où j'ai pu la rêver à Sommercourt!

Charles de Saint-Éloi survint bientôt, me cherchant, sa mère ne tarda pas à le suivre, les habitants du château et plusieurs voisins se succédèrent dans le salon, les phrases banales s'échangèrent; j'écoutais mal et répondais de travers, chaque pas qui résonnait dans la galerie qui précède faisait battre mon cœur, et pourtant j'étais sûr de reconnaître le sien. Enfin Montilly entra relevant sa cravate empesée, il m'aperçut, se précipita vers moi, et, m'entraînant dans une embrasure de fenêtre, m'accabla de questions oiseuses. Mes regards dirigèrent les siens vers la céleste personne qui venait d'entrer, et, placée devant la cheminée, parlait à Mme de Saint-Éloi en nous tournant le dos : « — Ah! venez, me dit-il, et m'attirant par la main; ma nièce, je vous présente le comte Romuald de Bauréal. — Bauréal, je n'ai pas besoin de vous dire que c'est la princesse de Lispona. » Mille poignards plongés dans mon cœur ne m'auraient pas causé une douleur plus aiguë que ce nom si peu prévu. Elle se retourna en souriant, mais en me re-

gardant elle rougit et se troubla si évidemment, que Montilly lui demanda si elle souffrait. Elle se plaignit de l'ardeur du feu, s'en éloigna et devint très-pâle. Ah! Bliane, combien elle était ravissante et comme j'aurais voulu tomber à ses pieds! Je n'ose t'avouer quelles extravagances me passèrent dans la tête; elle aussi m'aimerait, peut-être, et la sympathie venait de se déclarer entre nous; mes illusions allèrent jusqu'à oublier un instant sa mondaine célébrité!... j'étais tremblant, mais si heureux!... A peine une minute s'était écoulée, elle avait repris son aisance et causait gaiement, avec pleine liberté d'esprit; je n'avais pu articuler un mot. Elle se trouvait entourée et séparée de moi... oh oui, bien séparée!... Mme Augustine de Lispona entra la dernière, on l'attendait pour se mettre à table, Saint-Éloi s'empara d'elle : « — Comte Romuald, me dit-il, donnez le bras à la princesse. » Je ne le désirais pas, je t'assure, mais il n'y avait pas à reculer; je l'offris assez gauchement, elle le prit négligemment en achevant une phrase commencée à un autre; puis m'adressa une parole insignifiante. Mes pauvres espérances de sympathie s'étaient déjà bien éloignées; mais ce n'est pas tout. Vers le milieu du dîner, lorsque le bruit des vingt-cinq convives était le plus animé, elle se tourna subitement à moi, me regarda en face, et sans le plus petit embarras me dit : « — Ce n'est pas la première fois

que je vous rencontre, Monsieur de Bauréal; vous l'avez probablement oublié. — Je l'ai oublié! » m'écriai-je d'un ton qui amena une légère rougeur sur son front. Elle continua : « — Mais, moi et Mme de Bins, nous avons été trop grondées de notre escapade ce jour-là pour en perdre facilement le souvenir, et, puisque vous assurez ne l'avoir pas oubliée, » — je n'en avais rien dit, Bliane, « — vous me feriez plaisir, ajouta-t-elle précipitamment, de ne point rappeler cette ridicule promenade de pensionnaire devant ma belle-sœur. » Ainsi, Bliane, ce trouble éprouvé en me voyant c'était l'embarras d'avoir été un jour, une heure, la plus charmante, la plus naïve, la plus ensorcelante créature sortie des mains de Dieu! Ah combien les vains sophismes du monde peuvent gâter les plus admirables natures! car, je le crois encore, Mme de Lispona n'a point été créée l'être factice qu'elle est devenue. — Son ton ferme et froid m'avait glacé, je souffrais beaucoup, peut-être s'en aperçut-elle; et, donnant suite à l'idée qui m'absorbait, elle se prit à parler des beautés du lac de Genève. Je me laissai aller à lui rappeler celles du vallon de Saint-Gengoud de façon à lui prouver combien j'étais peu disposé à en perdre la mémoire. Elle m'écoutait avec une sorte de bienveillance, lorsque Montilly m'apostropha du bout de la table : « — N'est-ce pas, Bauréal, que la princesse Kraminska s'est fait porter jusque dans le cratère du

Vésuve? » — Je répondis à la hâte : « — Je crois bien que oui. » Mais quand je voulus reprendre ma conversation avec Mme de Lispona, elle parlait à son autre voisin et je ne pus recouvrer son attention exclusive; hélas! que lui importait le vallon de Saint-Gengoud?

Après le dîner, Mme Augustine vint à moi de la façon la plus obligeante; elle me rappela avec sensibilité mes droits à son intérêt, sa belle-sœur et elle en avaient encore parlé le matin lorsqu'on leur avait annoncé ma prochaine arrivée : « — N'est-ce pas, Euphémie, dit-elle en l'interpellant, que nous nous sommes réjouies de la pensée de voir M. de Bauréal? » Mme de Lispona ne répondit que par une inclination de tête, gracieuse comme tous ses mouvements, mais si froide que Mme Augustine en parut surprise. Elle s'empressa de renouer la conversation, me parla de Rome, de son regret de ne m'y avoir pas rencontré, et surtout des charmes, des grâces, de l'amabilité de la princesse Kraminska; elle s'informa où elle était et si je l'attendais prochainement. Ce fut à mon tour à prendre l'air réservé et froid. Pour la première fois, depuis mon retour en France, on me parlait de la princesse Kraminska; déjà la question toute simple de Montilly m'avait impatienté; Mme Augustine, en ayant l'air de croire mon sort fixé à celui de la princesse, acheva de me déconcerter; je balbutiai quelques phrases incohérentes. De nouveau elle parut étonnée; mais,

comme elle a trop d'usage du monde pour continuer un discours qui semblait m'embarrasser, elle me parla d'elle-même et m'apprit être en route pour Gênes où des affaires qu'on devait croire terminées se trouvaient derechef entravées et l'appelaient impérieusement; sa belle-sœur avait voulu l'accompagner jusque chez leur cousine Mme de Saint-Éloi; elles se séparaient dès le lendemain, Mme Augustine prenait la route d'Italie et Mme de Lispona retournait à Kérinthie. Puis elle se jeta dans des adorations infinies prodiguées à la douceur, à l'agrément qu'Euphémie répandait sur son intérieur, elle exprima vivement le chagrin de s'en séparer momentanément. Pendant ce temps, Mme de Lispona, à l'autre extrémité du salon, faisait mille frais pour l'auditoire provincial dont elle était entourée; hommes et femmes, tout pliait sous sa séduction; elle même semblait prendre sa part du charme que sa gracieuse magie évoquait autour d'elle. Je la considérais pourtant avec une sorte de défiance; Mme Augustine devina mon impression : « — Ah! vous avez beau regarder, me dit-elle, vous ne découvrirez jamais une nuance de dédain ou de moquerie dans l'expression de sa physionomie, elle est toujours naturelle; elle a besoin d'être aimée encore plus que de plaire, et l'idée de procurer une soirée agréable à ces bonnes gens, de faire plaisir à Mme de Saint-Éloi, l'anime tout autant que ses plus grands succès dans

une fête de Paris. » Un chut impératif de Mme de Lispona nous imposa silence; c'était pour écouter une demoiselle des environs qui chante mal avec une jolie voix. Sa jeune protectrice lui adressa des éloges mesurés, puis lui proposa un duo où elle la soutint de son talent supérieur. Je retrouvais ces accents adorés qui vibraient encore sur mon cœur; je m'étais isolé de la foule, et seul je n'apportai pas mon tribut d'encens; mais, Bliane, si elle a *besoin d'être aimée*, comme le dit Mme Augustine, elle n'avait point à se plaindre de mon silence! Elle resta au piano, jouant à tort et à travers des bribes de tout ce qui passait par sa tête ou plutôt par celle des autres : une romance pour celle-ci, un souvenir de Grétry pour celui-là, une marche de Mozart pour un troisième, enfin se faisant charmante pour tous. Je ne pus résister plus longtemps, je me glissai derrière sa chaise et lui dis à demi-voix : « — Ne chantez-vous plus *Sul margine d'un rio?* » Elle me lança un regard presque courroucé, quitta le piano et rejoignit Mme Augustine qui devait partir de grand matin; elle prit congé de Mme de Saint-Éloi et les deux belles-sœurs sortirent ensemble. J'espérai vainement le retour de Mme de Lispona; on se sépara sans qu'elle reparût.

Le lendemain matin était fixé pour la partie de chasse. Tu n'aurais pas vanté mon adresse ce jour-là, mon ami, je m'y suis perdu de réputation : je portais

en moi un trouble impossible à vaincre. Je m'étais répété mille fois depuis la veille que je n'avais aucune prétention à Mme de Lispona, mais il m'était amer d'emporter pour compagnon de ma solitude ce coup d'œil offensé qu'elle m'avait adressé, je ne pouvais plus me la représenter sous un autre aspect, et ce m'était une souffrance inconnue. — Je la croyais partie, Saint-Éloi me l'avait confirmé, je regagnais tristement le château à la suite des autres chasseurs, lorsque mon oreille fut frappée d'un de ces rires argentins dont je t'ai tant parlé, et entrant dans la cour je trouvai Mme de Lispona entourée par ces messieurs, et batifolant avec nos chiens, qui, eux aussi, semblaient reconnaître son empire et sautaient joyeusement autour d'elle. Nemrod s'y distinguait et marquait ses grosses pattes sur sa robe : « — A bas, Nemrod ! lui dis-je. — Il est à vous ? » demanda-t-elle. Je voulus encore l'éloigner. « — Non, laissez le ; il est si beau ! je l'aime. » Elle caressa sa bonne grosse tête et, se baissant, y déposa un baiser. Nemrod, tout fier de cet honneur, ne voulait plus la quitter ; ai-je besoin de te dire, ami, que Nemrod m'est devenu plus cher et renonce à l'écurie pour partager ma chambre.

On se retrouva au dîner en plus petit comité que la veille ; la conversation fut générale et, quoique retombant souvent sur les affaires de localité, ce qui arrive inévitablement en province, assez intéressante.

Mme de Lispona y prit part et l'anima, je m'y livrai plus librement dans l'absence de Montilly parti avec Mme Augustine; ses questions sur la princesse Kraminska me gênaient, et cela est bien simple : j'en veux toujours parler avec l'affection que je lui conserve et il m'est difficile d'expliquer, convenablement pour elle, comment elle court les mers avec le duc de Melrose. — En sortant de table nous trouvâmes le salon rempli par des voisins; il y avait des jeunes filles; on proposa de danser. Mme de Lispona accepta avec empressement : elle dansa d'abord avec Saint-Éloi, puis avec moi. Sans doute elle était charmante, mais je lui trouvais une aisance, un laisser aller qu'elle n'avait pas la veille, je lui en savais mauvais gré. Pourquoi se sentirait elle soulagée par l'absence d'un chaperon aussi tendre que Mme Augustine? Pourquoi s'en trouve-t-elle gênée? cela n'est guère à son honneur! — Dans un moment de sa gaieté la plus vive, je lui demandai froidement où la comtesse Augustine devait passer la nuit. Je lui dois la justice que sa physionomie changea subitement : «—Ah! ma pauvre belle-sœur, s'écria-t-elle en soupirant, le lieu de sa couchée n'était pas fixé, mais partout où elle est je suis bien sûre qu'elle pense à moi. » — Une teinte de tristesse s'empara d'elle, elle se dit fatiguée et ne voulut plus danser. Je m'étais presque réconcilié à la variété de ses séductions lorsqu'elle réussit à me

déplaire profondément, tu ne devinerais jamais comment, Bliane. Mme de Lispona, toujours obligeante, remplaça au piano la personne qui faisait danser et se mit à jouer des contredanses à son tour, mais avec une telle supériorité que tout le monde s'approcha pour l'écouter. Le quadrille achevé, elle se leva ; en passant devant la harpe elle en frappa négligemment, quelques cordes, on s'empressa de lui avancer un tabouret, elle préluda un instant, puis, me regardant à la dérobée et souriant avec la grâce des anges, elle chanta *Sul margine,* divinement je l'avoue ; mais cette coquetterie si évidemment préparée, en me rappelant la tactique convenue dont j'ai été si souvent le témoin, et quelquefois l'objet, m'avait tellement rendu mon sang-froid, que je pus mettre la plus grande et calme politesse à la remercier d'avoir si obligeamment répondu à ma demande après vingt-quatre heures de réflexion, et lui faire les compliments dus à son talent supérieur presque comme un autre ; elle les accueillit avec la même indifférence, comme une personne trop accoutumée à en recevoir pour en tenir aucun compte. — La soirée était achevée ; la journée, accordée aux instances de Mme de sainte Éloi, écoulée ; Mme de Lispona ne m'avait pas renouvelé l'invitation faite par Mme Augustine d'aller à Kérinthie, qui du reste est à douze lieues d'ici : un profond salut de ma part, une froide révérence de la sienne firent les frais de notre

adieu. — Des chevaux de poste l'enlevèrent à six heures du matin; un quart d'heure après, je suivis la route opposée. Je n'avais pu résister au désir de la voir monter en voiture, je m'étais caché dans le bosquet à l'angle de la cour, je ne sais si elle m'a aperçu, mais elle n'a pas daigné me remarquer. En remontant chez moi, je trouvai ouverte la chambre qu'elle venait de quitter. J'y entrai, mon cher Bliane, mais pour y faire le serment de l'oublier : n'ai-je pas eu raison de te dire, en commençant ma lettre, que deux jours de sa présence avaient bien avancé ma guérison? Depuis mon retour à Sommercourt elle est presque complète. Mon pauvre Sommercourt! qu'y ferais-je d'une si merveilleuse personne? simple que j'étais d'espérer l'élever en l'associant à mon sort! Hélas! elle est placée bien au delà de ma sphère; mais je ne l'adorerai même point comme une étoile inatteignable, car elle ne brille plus à mes yeux d'un lustre complétement pur. Le métier de coqueter avec tout l'artificieux manége qu'il entraîne à sa suite m'a toujours été antipathique. — Je me prosterne de cœur devant l'image de celle que je nommerai toujours Albertine : je m'enivre d'amour en pensant à la sylphide inconnue qui accordait si gracieusement cette harpe... Mais pour la princesse de Lispona, ami, elle ne m'est rien, mais rien du tout, je t'assure. — Du moins pour cette fois tu me feras, j'espère, compliment de ma

raison : je suis parfaitement calme et très-tranquille.

LETTRE X.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LISBONNE.

Kérinthie, le 16 septembre 1816.

Ah la vilaine chose que l'absence, chère Odille ! que de tristesses, de mécomptes, de malentendus elle entraîne; et combien les lettres les plus confiantes suppléent mal à la moindre causerie ! J'avais cru naguère ton mari dominé par la jalousie, et voilà que tu m'établis dans ton esprit comme une autre Célimène : il n'en est rien, je te jure. Je me suis confessée à toi de m'amuser parfois des futilités auxquelles mon sort me condamne, parce que, encouragée par l'opinion que tu veux bien concevoir de ton amie, il me semble en effet valoir un peu mieux que la vie que je mène ; mais en vérité, Odille, et la main sur la conscience, mes torts s'arrêtent là. Je ne saurais m'accuser du péché de coquetterie. Je ne vois nulle part cette nuée d'ennemis dont tu t'effraies, je suis au contraire entourée de bienveillance ; personne n'a pris au sérieux ces propos de galanterie banale, employés avec frivolité, reçus avec indifférence, et, hormis quelques marchandes de mode peut-être, nul

n'a droit à se plaindre de mes caprices ou de mes infidélités. Sois donc tranquille ma bonne Odille; je mépriserais autant que toi-même le rôle redouté par ton amitié : faute de plus grands intérêts, je me prends à certaines puérilités qui feraient un peu pitié à ta haute raison et dont ta présence réduirait bien vite l'importance à sa juste valeur; mais isolée de cœur comme je suis condamnée à l'être probablement toujours, je laisse sonner ces hochets pour me faire du bruit et me distraire. Lorsqu'une femme ne peut être ni épouse ni mère, elle n'a de choix qu'entre les fausses joies. J'ai cherché les miennes dans les succès de la mode : gronde-m'en si tu veux, mais du moins vois-moi telle que je suis.

J'ai pensé rire du ton sérieux avec lequel tu me conjures de t'ouvrir mon cœur; il me semblait qu'il n'avait rien à te montrer, et pourtant en y cherchant avec assiduité, j'ai trouvé un petit, tout petit secret, si profondément enfoui que ta question seule, peut-être, l'a fait surgir. Je ne te parlerais même pas de cette niaiserie si elle ne m'avait récemment placée dans une situation embarrassante dont, par parenthèse, je me suis tirée le plus sottement possible. — Quoique je ne sois pas précisément aussi passionnée que Phèdre, il me faut répéter après elle « mon mal vient de plus loin » et réclamer la patience de ton affection pour écouter mon récit. Je t'ai dit avoir

passé quelques mois en Suisse et m'y être fort liée avec la famille de Salis. Nous faisions souvent des excursions sur le lac, et, prenant terre aux endroits les plus pittoresques, nous y déjeunions, puis chacun se dispersait; on faisait des croquis; ils étaient soumis à Mme de Salis; celui qu'elle préférait s'achevait dans la soirée par l'un de nous, il était mis en loterie et l'argent donné aux pauvres; son intelligente bonté les faisait ainsi profiter de nos divertissements. Un jour, c'était le 19 août je crois, nous descendîmes au petit embarcadère de Saint-Gengoud. Il n'y avait à l'auberge dont il dépend que des voyageurs arrivés par un méchant char à bancs du pays stationnant devant la porte; nous prîmes possession des lieux et nous mîmes complétement à notre aise. Le repas fini, ma belle-sœur partit avec ces messieurs pour aller faire une promenade à Meillerie; Albertine et moi préférâmes la fraîcheur du vallon et nous y avançâmes de quelque peu. J'essayai de dessiner une étude de tronc d'arbre, mais nous étions toutes deux plus en train de folâtrer comme de vraies pensionnaires; il prend parfois, tu le sais, de ces joies oiseuses sans motif et sans explication, un trop-plein de vie qui déborde et s'épanche en mille extravagances. Nous étions seules dans ce désert, nous courions, nous sautions, nous chantions, nous étions au fond, je crois, passablement ridicules : au plus fort de ces en-

fantillages nous nous trouvâmes en face d'un homme dont la noble apparence ne laissait aucun doute sur sa position dans le monde, malgré la simplicité d'un costume de voyageur. Je te laisse à penser si nous fûmes déconcertées ; il nous fit une profonde révérence (personne ne la sait faire aussi variée que lui, Odille) et se rangea pour nous laisser passer ; au même moment on nous appelait pour nous rembarquer et nous hâtâmes le pas, nous racontâmes notre rencontre avec cet étranger de si grand air, et à peine en bateau nous le vîmes à l'extrémité de la jetée nous considérant avec attention. Peut-être regardait-il uniquement le sillon de la barque dans l'eau du lac ; mais parmi nos compagnons, frappés, comme nous l'avions été, d'une si belle tournure qui contrastait étrangement avec le modeste équipage arrêté devant l'auberge, quelqu'un s'avisa de dire que c'était sans doute un amant déguisé ayant voulu nous rencontrer. Albertine accepta franchement la plaisanterie, j'eus la sottise de m'en embarrasser, et, comme de raison, elle retomba tout entière sur moi. Albertine alors se mit à imiter avec une comique exagération la façon dont il m'avait regardée ; je rougis, car moi-même je l'avais remarquée sans la trouver aussi ridicule ; elle prétendit avoir entendu un léger bruit dans le feuillage pendant qu'à sa demande je chantais une barcarolle ; chacun ajouta quelque trait au roman, si bien

que je finis par être toute honteuse des louanges que j'avais primitivement faites du beau promeneur. Nos gens ne purent donner aucun renseignement sur lui. Un monsieur et une dame l'attendaient pour dîner et retourner à Saint-Maurice d'où ils venaient. Je conservai pendant quelques jours la crainte de les rencontrer et de voir renouveler des plaisanteries qui me déplaisaient. Bientôt nous partîmes pour Gênes; en visitant les lacs d'Italie, il me sembla apercevoir l'étranger dans un bateau abordant l'Isola-Bella comme nous la quittions; je le dis naïvement à ma belle-sœur, et le prince Doria se moqua si impitoyablement de moi que j'eus peine à retenir des larmes d'impatience, et il se fit gronder par la bonne madame Augustine. — En revenant un soir tard sur le lac de Côme, nous vîmes appuyé contre la balustrade d'une terrasse une figure immobile se distinguant à peine dans l'ombre; une discussion s'établit entre nous pour décider si c'était une statue ou un homme et fixa notre attention; un changement d'attitude leva tous nos doutes. Ma sœur me dit tout bas : « Euphémie, c'est l'amoureux du vallon rêvant à ses amours. » Je me pris à rire, quoique intérieurement contrariée; mais, le croirais-tu, Odille, les rayons de la lune frappant en ce moment sur lui, il me sembla le reconnaître; je crus lui voir tendre les bras de mon côté et j'entendis une exclamation sans la pouvoir distinguer.—

Dans l'oisiveté de notre séjour à Gênes, l'hiver dernier, ma belle-sœur s'est amusée à composer des nouvelles et sa partialité pour moi l'a portée à peindre ses héroïnes sous mes traits. Elle a intitulé un de ces ouvrages l'*Amoureux du vallon* et y a tracé tout ce qu'elle avait recueilli d'Albertine et de moi sur notre rencontre à Saint-Gengoud, en y ajoutant les apparitions sur les lacs de Lombardie. Dans son roman le héros, charmant d'ailleurs, se trouve un *mari égaré*, tellement perfectionné par l'absence qu'il n'est pas reconnu de sa femme dont il parvient à se faire adorer avant de se nommer. Par vanité d'auteur peut-être, mais surtout par tendresse pour sa constante chimère, Mme Augustine est si enchantée de cette production que, non contente de m'en avoir fait souvent lecture, elle me l'a dédiée et m'en a fait hommage; et lorsque nous rencontrons un personnage nouveau réunissant quelques avantages, elle ne manque pas de terminer son éloge en disant avec un soupir : « Mais ce n'est pas encore là l'amoureux du vallon. » — La curiosité de M. de Montilly stimulée par cette exclamation répétée a obtenu communication de la nouvelle, et le récit de la promenade; enfin j'ai cessé de chanter devant personne l'air « Sul margine », qualifié de *Chanson du vallon,* où on prétendait que je mettais une expression toute particulière. — Voilà, chère Odille, tout ce que j'aurais eu à te dire lorsque

ta lettre m'est arrivée; je te conterai demain mes *récentes aventures*, aussi bien ne gagnerais-je rien à expédier ma lettre avant le 25. Cette lenteur de notre correspondance m'est insupportable.

Le 17 septembre.

Je t'ai mandé naguère nos projets d'amusements pour Kérinthie et combien ma belle-sœur y prenait part. Déjà nos préparatifs de spectacle s'avançaient et la salle se dressait dans l'orangerie, lorsque nous apprîmes qu'un nouveau caprice du gouvernement piémontais avait détruit par un *Biglietto Reggio* les sentences rendues en notre faveur; toutes les affaires se trouvaient entravées. Mme Augustine se décida à partir; j'offris de l'accompagner, elle s'y refusa; je n'en fus pas fâchée, je te l'avoue, j'en ai assez du séjour de Gênes. — Nous promettions depuis longtemps une visite à la marquise de Saint-Éloi, proche parente des Lispona. Son château se trouvait sur la route de ma belle-sœur, elle se décida à s'y arrêter deux jours et je désirai passer ce temps de plus avec elle; je laissai quelques personnes à Kérinthie dont Eugène se chargea de faire les honneurs et je partis avec Mme Augustine et ton père, celui-ci ayant jugé nécessaire de se rendre à Paris pour surveiller en personne les costumes et les décorations qu'on nous devait expédier. — Puisque le nom d'Eugène vient de se trouver sous ma plume, j'en profiterai pour répondre

tout de suite, chère Odille, à la dernière ligne de ta lettre : tu es encore imbue, je le vois, de l'idée que c'est le mari qui me convient. Je t'ai fait, il y a trois ans, une réponse fort détaillée; elle ne t'est pas parvenue, je ne veux pas la recommencer, sache seulement que rien n'est changé entre nous. Je n'épouserai probablement personne, et jamais Eugène de Kérinthie; il n'y consentirait pas plus que moi.

Notre visite à Saint-Éloi se trouva cadrer avec une grande partie de chasse préparée dès longtemps et où les voisins étaient priés de plusieurs lieues à la ronde. Notre arrivée fit étendre les invitations jusqu'aux femmes, de sorte que le château se trouva comble. Il est très-vaste, peu soigné, mais situé dans un pays superbe. — On nous annonça pour le lendemain le comte Romuald de Bauréal. Tu te rappelles les merveilles que M. de Lispona nous en écrivait et l'enthousiasme qu'il avait inspiré à ma sœur; ajoute à cela une aventure fort romanesque arrivée pendant la campagne de Saxe et dont j'avais vu l'héroïne, la belle princesse Kraminska, à Rome, et tu comprendras la curiosité qu'il m'inspirait. Ton père ne tarissait pas sur ses louanges; je convins avec Mme Augustine de l'inviter à nos comédies. — Charles de Saint-Éloi aime la musique avec passion, il avait réuni dans le salon tout ce qui pouvait me tenter à en faire; nous y employâmes la première

soirée à sa très-grande joie et à celle de son excellente mère. — Le lendemain nous fîmes une longue promenade dans les environs, on me montra de loin la champêtre retraite de M. de Bauréal et ce fut une nouvelle occasion d'entendre son éloge. — Selon mon usage, je me laissai gagner par l'heure, et me trouvai très-pressée pour ma toilette : en passant ma robe ma femme de chambre me dit : « — Il faut pourtant bien que madame me laisse le temps de l'habiller, car il y a ici un monsieur, un bien beau monsieur, ma foi, qui paraît s'y connaître ; il m'a rencontrée dans le corridor et s'est arrêté pour regarder la robe de madame comme s'il était pétrifié ; je ne sais pas si il a deviné qu'elle appartenait à la princesse, mais c'était bien drôle. » — Et elle se prit à rire. — Je ne saurais te dire, Odille, pourquoi ce bavardage me frappa ; mais j'en étais préoccupée et presque intimidée en descendant au salon. A peine y étais-je entrée, M. de Montilly me présenta M. de Bauréal, et je reconnus en lui le promeneur de Saint-Gengoud ; je me sentis rougir, et ton père ne calma pas mon embarras en me demandant si je souffrais, — je l'aurais battu, — je parvins à me remettre ; — mais lorsque Mme Augustine survint, je fus saisie de terreur qu'il ne lui échappât quelque parole qui fît deviner à M. de Bauréal les sottes moqueries auxquelles notre rencontre avait donné lieu. Assise près de lui au dîner, je réso-

lus de commencer moi-même bravement à en faire un sujet de plaisanterie ; mais il m'interrompit par une exclamation d'un accent si étrange, que je perdis le fil de mes idées et je m'embarbouillai dans je ne sais quelle bêtise de prière de secret et de crainte d'être grondée. Je sentis tout de suite combien cela était absurde à mon âge et dans ma position, je tombai dans un silence plus ridicule encore ; voulant en sortir à tout prix, je me jetai dans les lieux communs sur les beautés de la Suisse ; mais rien n'est lieu commun pour M. de Bauréal, il entra dans le sujet avec chaleur, et, me reconduisant au vallon de Saint-Gengoud, il m'en conta le charme en langage si animé, sa physionomie devint si expressive, qu'oubliant mes terreurs, je me laissais entraîner à l'écouter avec un vif intérêt lorsque M. de Montilly prononça le nom de la princesse Kraminska. Ce fut comme une note discordante jetée dans nos discours : il me sembla que l'amant de Mme de Kraminska n'avait que faire de si bien admirer le vallon de Saint-Gengoud, et je me sentis peu disposée à lui en entendre faire l'éloge ; peut-être, au reste, s'y est-il promené auprès d'elle.

Après le dîner, ma belle-sœur s'empara de M. de Bauréal, je te laisse penser si je me tins à l'écart ; la soirée touchait à sa fin : j'avais excité toutes les demoiselles du canton à chanter ; je les aurais encouragées à danser sur la corde pour remplir le temps

et distraire l'attention; je me croyais échappée à tous les dangers, mais juge de ma terreur, cousine, lorsque M. de Bauréal me demanda à demi-voix si je chantais *encore* « Sul margine! » — Il ne pouvait tomber sur une question plus désastreuse vis-à-vis de ma sœur et même de M. de Montilly, car ce malheureux « Sul margine » fait le nœud et amène le dénoûment de la nouvelle : sans calculer combien ma conduite devait lui sembler ridicule, je quittai précipitamment le piano et, me rapprochant de ma belle-sœur, je ne tardai pas à l'emmener chez elle sous prétexte des fatigues qu'elle était destinée à subir dans le voyage; cependant nous passâmes une partie de la nuit à causer : je me suis séparée d'elle avec une grande tristesse de cœur, je l'aime tendrement et je compte sur son affection : elle espère revenir promptement; hélas! je connais trop les lenteurs de la justice piémontaise pour oser m'en flatter! je fus plusieurs fois sur le point de lui raconter ma découverte de la journée; je ne sais quelle mauvaise honte me retint : n'aurait-ce pas été, d'ailleurs, y attacher trop d'importance d'en parler en ce moment où nous avions tant de choses plus intéressantes à nous dire. — Nos chevaux étaient demandés à la même heure : je la mis en voiture et j'allais monter dans la mienne lorsque Mme de Saint-Éloi me pressa si vivement de lui accorder une autre journée, que je ne pus lui refuser. — Certaine-

ment, Odille, je regrettais beaucoup ma sœur, mais j'avais été si maussadement gênée la veille, que son absence et celle de ton père me causaient un véritable soulagement : je me sentais intérieurement comme un jeune chien dont on a lâché la corde, et pour preuve je me mis à sauter tout au milieu de la meute ramenée par les chasseurs : je les trouvai dans la cour en rentrant de la promenade à la fin de la matinée; M. de Bauréal en était, et n'ayant plus d'indiscrétion à redouter vis-à-vis de lui, je me sentis tout à fait à mon aise et libre d'esprit. — Il causa très-agréablement pendant le dîner et témoigna de cette grande distinction que j'avais entendu vanter : je ne pus m'empêcher de songer combien la futile princesse Kraminska était peu digne de l'apprécier, et je donnai un soupir à cette triste pensée qu'aucun bonheur n'est complet sur la terre! mais ce sont de ces genres de réflexions interdites à ton amie, et je courus m'étourdir au milieu d'une troupe de jeunes filles qui venaient d'arriver et demandaient à danser. — M. de Bauréal m'examinait avec une sorte de mécontentement, une question sur ma belle-sœur me fit deviner qu'il me soupçonnait de n'avoir pas pour elle l'affection qu'elle mérite : à coup sûr il se trompait : cette injustice me déplut et pourtant je sentis le besoin de me raccommoder avec lui : j'inventai par une fatale inspiration de chanter cette maudite barcarolle qu'il

m'avait demandée sans penser combien cela devait lui paraître ridicule, ma fuite de la veille ne pouvant lui être expliquée : aussi ne puis-je te peindre la froide ironie dont il me remercia et me fit compliment sur mon *admirable talent;* j'en aurais volontiers pleuré. — J'avais eu le projet de l'engager à venir à Kérinthie en prenant congé de lui, mais il se tint à l'écart : il a, je te l'ai déjà dit, l'éloquence de la révérence au plus haut degré, celle qu'il me fit, quoique fort respectueuse, exprimait tout son dédain pour la personne capricieuse et légère à laquelle il l'adressait ; elle ne me tenta certes pas d'aller le prier de venir chez moi ; mais, tu le sais, Odille, je souffre de la malveillance, je me sentis peinée de lui en inspirer, et quand le lendemain je l'aperçus dans la cour au moment où ma voiture avançait, je me hâtai de descendre ; il me donnera la main pour y monter, pensai-je, et nous ne nous séparerons pas sur l'impression d'hier ; mais, loin de se rapprocher, il se retira derrière un massif d'arbustes : « A votre aise, monsieur de Bauréal, je saurai être aussi maussade que vous, » et quoique je le visse très-bien, je n'en témoignai rien. — Voilà, ma chère Odille, la plus grande aventure de ma vie : les buissons et l'habitude que semble avoir M. de Bauréal d'y jouer à la cligne-musette, en font, comme tu vois, l'exposition et le dénoûment ; tu me diras ce que tu en penses, ou plutôt tu ne m'en

parleras pas, car cela ne vaut pas la peine d'y songer : je suis seulement honteuse et tracassée d'avoir donné à cet homme le droit de me croire une fantasque et sotte créature. — Heureusement tous nos acteurs seront ici demain et je n'aurai plus le temps de m'en tourmenter : nous serons très-nombreux : je compte m'amuser d'autant plus que, pour mieux remplir mon rôle de maîtresse de maison, je n'en ai point voulu prendre d'autre; je ne sais pas bien pourquoi, mais j'aurais de la répugnance à jouer la comédie, et un parterre, même celui de Kérinthie, m'inspirerait une terreur invincible. Mme de Saint-Éloi arrive aussi demain : je suis bien aise d'avoir ici, en l'absence de Mme Augustine, une femme de son âge et de sa considération : ma visite à Saint-Éloi avait pour but principal de m'assurer sa présence : son fils est au nombre de nos acteurs : la première représentation est fixée au 30, il y en aura deux par semaine pendant tout le mois d'octobre : c'est mon début dans le métier de châtelaine et j'espère y prendre un assez grand plaisir et recueillir assez d'hommages pour compenser mes récentes humiliations.

Le 25 septembre.

Je ne veux pas expédier ce gros paquet, chère Odille, sans t'embrasser et te dire que les grelots de mes hochets me font un bruit très-favorable : il n'y

a pas un instant de la journée à donner à une pensée raisonnable, et c'est bien là ce qu'il est convenu d'appeler s'*amuser extrêmement*. Au fond pourtant, Odille, cette vie me fatigue : ah ! si je pouvais peupler ce château d'un petit nombre d'amis véritables, de quelques esprits de choix, cela me plairait bien mieux que cette cohue d'indifférents ! mais, hélas ! l'un est bien plus facile que l'autre. — Ah ! ma cousine, le sort en t'arrachant à moi m'a enlevé mon vrai bonheur : chaque jour je sens davantage combien tu me manques et combien ces relations intimes de deux cœurs qui s'épanchent mutuellement et mettent en commun craintes, espoirs, chagrins, joies, réflexions et jugements, peuvent composer un monde entier et tenir lieu de toute chose : je trouvais ce bonheur près de toi : je n'ai pas même la pensée de le chercher ailleurs : bien peu de personnes m'inspireraient le désir de l'intimité, et celles-là possèdent des biens plus chers à travers lesquels je me présenterais en étrangère : vois-tu, Odille, on peut se sentir plus isolée, plus seule, dans le château de Kérinthie, au milieu de soixante personnes applaudissant à vos moindres paroles, que tu ne l'es dans ton palais désert de Lisbonne ; car enfin tu peux prendre Juana sur tes genoux et la serrer sur ton cœur s'il est par trop douloureux : ses caresses répondent aux tiennes ; et lorsque tes larmes coulent, sa petite poitrine se sou-

lève par sympathie!... Ah, ma cousine, vite, vite, mes grelots! tu vois s'ils me sont nécessaires.

Ton père est arrivé hier tout à travers une répétition; il s'était bien, je crois, arrangé pour cela : tu n'as jamais vu un homme plus satisfait : il apportait la perruque de l'un, le juste-au-corps de l'autre, il avait des paquets ou des espérances à distribuer à tout le monde, en outre d'un gros budget de nouvelles parisiennes : on se l'arrachait, et certes il a passé une belle journée ; aussi m'avouait-il le soir que les Français savaient mieux s'amuser que les Anglais : voilà, je me flatte, une assez belle concession arrachée à son anglomanie : il avait eu la fantaisie de jouer un rôle de petit paysan, mais j'ai obtenu de lui de se borner à celui de souffleur, en lui montrant combien il y serait utile; son obligeance accoutumée l'a emporté sur la faiblesse qu'il a de vouloir se rajeunir. — Il m'a demandé quand j'attendais M. de Bauréal, j'ai répondu avoir oublié de l'engager; il me l'a fort reproché : « J'ai appris, a-t-il ajouté, les chagrins « que sa princesse Kraminska lui donne; je les avais « prévus; le pauvre garçon doit avoir besoin de se « distraire, je vais donc pas lui écrire que vous me « chargez de l'inviter. » — Il y aurait eu une sorte d'affectation à m'y opposer, mais j'en suis contrariée: je ne vois pas pourquoi je devrais prendre le soin de distraire M. de Bauréal des peines que Mme de Kra-

minska lui peut causer!... et ma belle-sœur aussi ne me mande-t-elle pas de la rappeler bien affectueusement à son souvenir!... en vérité, c'est comme une gageure d'attirer chez moi cet homme, qui, peut-être, ne s'en soucie pas du tout.

Encore adieu, chère cousine, on m'appelle de toutes parts : j'avais obtenu cinq minutes pour fermer ma lettre et on m'attend pour une promenade sur la plage : cette plage que tu n'as pas oubliée et où l'on ne t'oublie pas, Odille!

LETTRE XI.

LE VICOMTE DE BLIANE AU COMTE ROMUALD DE BAURÉAL A SOMMERCOURT.

Paris, le 26 septembre 1816.

Allons, mon cher Romuald, il faut en prendre mon parti : « Il est des nœuds secrets, il est des sympathies, » a dit je ne sais quel poëte : cela est évident dans cette circonstance, et je me résigne puisque tous deux vous vous aimez; mais, de par tous les diables, ne va pas te jeter dans une nouvelle série d'extravagantes susceptibilités; tu m'as déjà donné assez de peine, Dieu le sait, à te suivre dans celles dont le destin te fait si heureusement sortir. — Si tu es privé

de la joie, assez égoïste par parenthèse, d'élever jusqu'à toi l'objet de ta passion, tu n'as nullement à redouter de la faire déchoir : sa situation dans le monde peut être un peu plus brillante que la tienne, mais tu lui assureras un protecteur dont elle pourra se glorifier en tout lieu, et chacun l'approuvera d'avoir su le choisir : crois-moi, Bauréal, la partie est égale entre vous.

Mme de Lispona n'est pas, tu le sais, la femme que je te désirais : ta cousine, élevée dans la retraite, entourée d'exemples d'amour conjugal et de chastes vertus, offrait, je le pense encore, une plus grande chance à ce bonheur intérieur dont tu jouirais si parfaitement, que n'en présente la célébrité mondaine de ta brillante conquête; mais tu es amoureux, la passion n'admet guère les sages calculs de la raison, et, je suis forcé d'en convenir, rien n'est plus séduisant que cette gracieuse Euphémie ; car, avec ta permission, je renonce pour mon compte à la baptiser du faux nom d'Albertine : Je t'en prie, ami (au reste c'est probablement déjà fait), essaye si les échos de Sommercourt n'adopteront pas tout aussi volontiers le doux nom d'Euphémie : je ris de toi sans scrupule aujourd'hui, mon bon Romuald, sûr de ne te point déplaire, le bonheur rend facile : tu vas enfin, je me flatte, secouer cette mélancolie et ce découragement de la vie qui t'absorbaient et voilaient la moitié de tes

hautes qualités : tu ne me répéteras plus ce *pourquoi faire?* qui m'a si souvent impatienté dans ta bouche : voici un but bien positif à tes efforts, ce sera d'être de plus en plus digne de la préférence que Mme de Lispona t'accorde sur tant de concurrents : développe dans son âme le sentiment que déjà elle éprouve pour toi, et que votre roman finisse par un bon mariage et beaucoup de petits Bauréal pour soutenir cet illustre nom et accomplir les intentions de ta vénérable tante : ne vois-tu pas comme elle serait heureuse de cette alliance avec la petite-fille de son ami, « M. le marquis de Kérinthie ? »

Depuis la réception de ta lettre je n'ai point tari en questions sur la princesse de Lispona ; il me revient de toutes parts que si sa beauté, sa grâce, son élégance, ses fêtes, l'ont rendue l'arbitre de la mode et ont conduit beaucoup d'adorateurs à ses pieds, elle n'en distingue aucun : elle accueille tous les hommages sans qu'on ait remarqué de coquetteries particulières ; il t'était réservé, mon cher Romuald, de révéler à cette charmante poupée du grand monde qu'elle avait un cœur : achève de le rendre digne de t'être donné; je l'y crois fort disposé d'après ton propre récit; mais tu t'adresses, songes-y, à l'enfant gâté du succès, et il ne faut pas la traiter avec la maussaderie dont tu te vantes comme d'une guérison, tandis que c'est seulement une nouvelle phase de ta passion ; car, écoute-

moi bien Romuald, avec tes airs de sang-froid, personne n'est aussi passionné que toi : — Comment! tu n'aurais pu surmonter un amour insensé pour une inconnue à peine aperçue, lorsque tant de motifs réunis t'en faisaient la loi, et tu croirais aujourd'hui l'avoir vaincu parce qu'une femme délicieuse, réunissant tous les avantages dont le ciel et la société peuvent douer, que tu rencontreras sans cesse, que tu entendras louer en tout lieu, parce que cette femme, dis-je, t'a fait attendre une chanson vingt-quatre heures, et n'a pas été te dénicher dans des broussailles où tu as eu la malice de te cacher ? — Ne sont-ce pas là, au fond, les griefs que tu lui reproches? mais aussi elle a baisé Nembrod, et Nembrod n'est pas rentré à l'écurie malgré ta complète guérison! — Allons, ami, fais trêve à ces enfantillages : avoue-toi une bonne fois amoureux comme un fou, c'est-à-dire comme un sage, de Mme de Lispona ; rentre dans le monde, vois-la souvent, montre-lui tes sentiments et obtiens l'aveu des siens : voilà la seule conduite digne d'un homme raisonnable ; ne t'amuse plus, je t'en conjure, à forger entre vous des obstacles qui n'existent que dans ton imagination.

Je suis plus content d'Élise, elle tousse moins, mais elle ne reprend ni ses forces ni son embonpoint : mon père insiste toujours à lui faire voir Laënnec à son prochain retour de Bretagne.

Bonjour, mon ami, je te fais mon sincère compliment de l'heureux et imprévoyable résultat de tes folles chimères.

LETTRE XII.

LE COMTE ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE A PARIS.

Sommercourt, le 29 septembre 1816.

Qui, moi, Bliane, que je m'enrôle dans la cohue des adorateurs de la princesse de Lispona ; que je partage avec eux un sourire préparé avec intention, distribué avec art ; que je vive de ces légères faveurs destinées à retenir une nuée de courtisans sans compromettre positivement celle qui les accorde ; que je sois témoin journalier d'un manége constatant à mes yeux l'abaissement de l'être porté si haut par mon idolâtrie ; qu'un jour, une heure, une minute, madame de Lispona puisse me confondre dans la foule de ceux qu'entraînent sur ses pas les avantages qui accompagneraient le don de sa main?... Ah ! tu ne me proposes pas sérieusement un pareil rôle, ou tu me connais mal si tu me crois capable de le jouer ; c'est bien alors qu'il me faudrait taxer d'extravagance, car je me préparerais une situation intolérable pour un homme de mon caractère.

Eh bien! oui, puisque cette folie m'est échappée, j'en conviens ; malgré la douleur que j'ai ressentie au moment où Montilly a prononcé le nom de la princesse de Lispona, son premier regard en me reconnaissant m'a donné l'instinct d'une secrète sympathie entre nous, et mon cœur a été inondé de la joie la plus immodérée : mais j'ai recherché vainement depuis la plus légère trace de préférence, je broie mes souvenirs sans en trouver aucune : cette caresse faite à Nembrod, dont tu parles, et dont j'ai eu l'enfantillage de me sentir charmé, c'est tout bonnement, ami, parce que Nembrod est beau et l'amusait en cet instant... Je rappelle toutes ses expressions, tous ses gestes, je ne retrouve jamais que ce premier regard pour flatter mon erreur : c'est peut-être une des armes banales dont sa coquetterie se sert pour amener un nouvel esclave à ses pieds : elle ne saurait en rencontrer de plus puissante ; car, malgré mon irrévocable décision de la fuir, je ne puis me soustraire à l'influence que ce regard magique exerce sur moi. Tu le vois, Bliane, je continue à te dire mes extravagances, comme tu les appelles, mais que ton amitié ne s'en rie pas, car je souffre beaucoup.

Mme de Lispona est loin de me témoigner cette bienveillance que tu m'engages à cultiver : je pourrais presque la trouver impolie : parmi tous les hôtes de Saint-Éloi, moi seul n'ai point été convié à assister

aux comédies qui se préparent chez elle : je regrette peu cette rigueur; je n'aurais pas accepté de m'y rendre : il me serait odieux de voir la femme à laquelle, depuis plus d'une année, j'élève un autel dans le plus profond de mon cœur, livrée aux applaudissements mendiés du vulgaire : te souviens-tu, Bliane, avoir bouleversé mon âme en me disant que peut-être je retrouverais mon Albertine sur les planches de quelque théâtre? Hélas! je n'avais pas pensé à celles du château de Kérinthie, et pourtant elles élèvent un obstacle presque aussi insurmontable entre nous!

Charles de Saint-Éloi a été rappelé chez lui pour quelques heures : il est venu me voir; il arrive de Kérinthie, il y retourne; il m'a fait de pompeuses descriptions de toutes les féeries dont la séduisante magicienne sait s'entourer; de sa noble hospitalité, de son obligeance pour ses hôtes, des hommages qui la suivent et surtout de son inaltérable gaieté : « Assurément, me disait-il, Mme de Lispona est dans « la plus belle position du monde, mais aussi en « jouit-elle bien parfaitement; le bonheur rayonne « autour d'elle; je ne lui pense pas un seul souhait « inaccompli. » — Et c'est cette femme, si pleinement contente d'une existence tellement factice, dont tu voudrais que je cherchasse à troubler la vie? Ah! Dieu me garde d'y réussir! Qu'aurions-nous à échan-

ger mutuellement? nous ne sommes pas faits pour nous comprendre : laissons à Mme de Lispona toutes les jouissances de la vanité satisfaite : lorsqu'on les prise si haut, on n'en mérite pas d'autres, et les parfums qui brûlaient dans mon cœur sont trop purs pour être appréciés d'une personne aussi blasée par l'encens plus grossier qu'elle accueille de toutes parts. — Mais, Bliane, si je ne puis me rendre à ton conseil, de chercher à me rapprocher de Mme de Lispona, j'admets en revanche la nécessité de quitter la solitude où je me plaisais avant de l'avoir rencontrée; j'y vivais bercé des plus doux rêves : ce m'était un soin délicieux de préparer les lieux que je me flattais voir un jour embellis par la présence de celle que je chérissais de toutes les facultés de mon âme... Maintenant ma volonté nous sépare aussi bien que le sort, et je ne puis plus supporter l'amertume de mes pensées : je regrette mes précieuses illusions comme des amies chéries, et je sens le besoin impérieux de distractions forcées : j'étais tenté de reprendre l'idée d'un voyage en Orient, mais je ne veux pas me donner l'apparence de courir sur les pas de Mme de Kraminska, et je ne sais où son humeur vagabonde et le yacht du duc de Melrose la pourront conduire : de plus, je crois salutaire à ma guérison d'entendre souvent parler de Mme de Lispona, peut-être même de la rencontrer; elle forme un tel con-

traste avec mon idéale enchanteresse du vallon, que, malgré toutes ses grâces, rien n'est plus propre que sa présence à me guérir de ma folle passion : encore quelques journées comme celles de Saint-Éloi et j'aurai repris une complète tranquillité : tu croiras d'abord que ceci s'accorde mal avec l'intention de l'éviter, mais comprends bien mon projet, je persiste à me tenir éloigné d'elle, mais je veux l'observer à distance : je la verrai ce qu'elle est, légère, coquette, indifférente, frivole, courant après les succès de vanité, en un mot, femme à la mode, et je me connais bien mal si mon cœur ne finit par la repousser autant que ma raison. — Ce sera donc un acte de sagesse de rester en France et d'habiter Paris : il me faut voir Mme de Lispona pour oublier mon idole.

Le maréchal Gouvion, comme tu sais, m'honore de ses bontés; il m'a demandé mes idées sur la réorganisation de l'armée : je lui ai envoyé une note : il en paraît content et me presse de faire partie d'un comité qu'il va former pour s'occuper de cette importante affaire; j'en suis un peu tenté : il me semble pouvoir m'y rendre utile, et je ne fais pas difficulté de reconnaître que les dispositions et les actions du ministère rentrent tout à fait dans mes idées : l'ordonnance du 5 septembre m'a fort rattaché au gouvernement du roi : si on peut recréer cette pauvre armée si cruel-

lement désorganisée depuis deux ans, ce sera un véritable service à rendre au pays en général, et peut-être aussi à quelques-uns de nos vieux camarades dont le mérite est trop oublié.

Toi qui vis avec tout ce nouveau monde de la restauration, dis-moi sincèrement si j'y serai toléré et si je pourrai m'y souffrir; souviens-toi surtout que je ne veux renier aucun de mes antécédents. — Ah! sans les amers regrets qui m'y déchirent, je ne quitterais pas mes champs : il y a toujours du bien à faire, même dans un village : j'ai la conscience d'avoir déjà été utile autour de moi, et je n'ai pas besoin d'un grand théâtre pour exercer les facultés de mon âme : mais je n'ai plus le courage de supporter dans la solitude la pensée d'un éternel isolement. — Écris-moi, mon ami : ne plaisante pas de mes chagrins, ils sont sincères et profonds.

LETTRE XIII.

LE MARQUIS DE MONTILLY AU Cte ROMUALD DE BAURÉAL A SOMMERCOURT.

Kérinthie, le 25 septembre 1816.

La princesse de Lispona me charge, mon cher Bauréal, de vous engager à venir assister aux spec-

tacles qui vont avoir lieu à Kérinthie pendant tout le mois d'octobre : je me trouve d'autant plus empressé à faire ce message, que j'aurai une véritable joie à passer ce temps avec vous.

La première représentation est remise au 2 octobre au lieu du 30 septembre, comme le porte le programme que je vous envoie. — On m'appelle pour une répétition : tout à vous.

LETTRE XIV.

LE C[te] ROMUALD DE BAURÉAL AU MARQUIS DE MONTILLY A KÉRINTHIE.

Sommercourt, le 29 septembre 1816.

Il m'est absolument impossible de profiter des bontés de madame la princesse de Lispona, mon cher marquis; veuillez lui exprimer ma reconnaissance et mes regrets, et recevoir l'assurance des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LETTRE XV.

LE VICOMTE DE BLIANE AU COMTE ROMUALD DE BAURÉAL A SOMMERCOURT.

Paris, le 2 octobre 1816.

Quelles que soient mes idées sur le reste de ta lettre, mon cher Romuald, j'approuve entièrement la pensée d'accepter la proposition du maréchal Gouvion : la situation et le genre d'occupation te conviennent également, et tu n'auras à souffrir ni dans tes sentiments ni dans ta fierté : quelques individus s'échappent encore des salons, *tout à fait purs,* pour venir tenir dans le monde des propos d'émigration et déverser leur fiel sur nos lauriers; ils sont mal accueillis : leur règne est passé ; tu n'as plus rien à renier ni à expier. — Au surplus, nous causerons de tout cela à loisir, car je te demande d'arriver tout de suite. Élise a vu Laënnec; il exige qu'elle passe l'hiver dans le midi, en attendant la saison où elle pourra prendre les eaux Bonnes : j'ai demandé un congé pour l'accompagner : nous irons à Pau. Nous sommes l'un et l'autre fort contrariés de ce départ, mais il n'y a pas à hésiter : Laënnec assure qu'avec ces précautions prises maintenant le danger n'arrivera pas; mais il est temps de le conjurer : nous partirons vers le 15 : je t'attends immédiatement ; viens passer ces derniers jours avec nous. — Bonjour, mon

ami; je suis triste de moi aussi bien que de toi. Hélas! la vie est pleine de traverses; mais si Dieu me conserve ma bonne Élise, je n'oserai pas me plaindre personnellement.

LETTRE XVI.

LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LA PRINCESSE DE LISPONA AU CHATEAU DE KÉRINTHIE.

Cintra, le 19 octobre 1816.

Non, j'en suis sûre, mon Euphémie n'a pas cru feindre avec moi, mais tu cherches à te tromper toi-même lorsque tu parles avec indifférence de M. de Bauréal. — Soit par une impression spontanée, soit par les soins de ta belle-sœur pour l'exalter, le sentiment qu'il t'inspire tient dès à présent la première place dans ta vie : je m'en réjouis sincèrement : tu ne pouvais faire un meilleur, un plus honorable choix, et l'espérance de voir ma bien-aimée cousine, arrivée à ce port envié de toute femme sur la terre. L'amour dans le mariage est une pensée où je me réfugie pour me reposer de toutes mes propres infortunes. Chère Euphémie, ne joue pas avec le bonheur, je t'en conjure; il s'offre à toi, accepte-le : tu es dans une position où il te faut encourager l'homme délicat qui aspirerait à ta main, en le distinguant de la foule que

tes avantages personnels et sociaux entraînent à ta suite : cela est surtout nécessaire envers M. de Bauréal, dont le seul défaut est peut-être trop de fierté. Quant à sa liaison avec la princesse Kraminska, je ne te permets pas l'enfantillage de t'en préoccuper : c'est un épisode fini auquel il ne faut plus songer : hélas! ce serait folie pour nous autres pauvres femmes de prétendre posséder un cœur tout neuf! Les hommes, dès leur première jeunesse, se livrent à des passions violentes, mais éphémères ; ils les oublient si parfaitement eux-mêmes, qu'il faut bien suivre leur exemple. Après avoir ainsi éparpillé leur cœur, ils en ramassent les miettes. Lorsque les années leur ont montré le néant de cette vie de légèreté, ils savent s'en reformer un tout renouvelé et digne d'être sérieusement offert à la femme la plus délicate; elle ne doit pas en repousser l'hommage. Chère amie, pas de vaines récriminations dans le passé : ce qu'il est important de bien connaître, en revanche, ce sont leurs procédés envers les personnes dont ils ont été aimés. Les avantages extérieurs, les distinctions de l'esprit (qui le sait mieux que moi?) ne sont qu'un vain décor pour le foyer domestique; les qualités de l'âme, la facilité de caractère en fondent seules le bonheur; or, M. de Bauréal a été plein de douceur, de bonté, de délicatesse, envers la princesse pendant toute la durée de leur liaison, aussi

bien qu'à sa rupture. — N'es-tu pas étonnée de me voir si habilement informée de ce qui le concerne? Je pourrais bien prétendre à la magie blanche, et certes jamais plus grand intérêt ne me pouvait pousser à y avoir recours; mais tout simplement le secrétaire de la légation de France, M. de Durles, arrive de Naples : il y a connu le comte Romuald, et, de plus, a été soigné dans une longue maladie par un jeune médecin qui accompagne madame Kraminska : celui-ci lui a conté tous les détails de cet intérieur, en ne tarissant pas sur les louanges de M. de Bauréal, dont il parlait avec enthousiasme : je ne connais pas un meilleur témoignage, et il m'a pleinement satisfaite. Écoute donc la voix de ton cœur, ma chère Euphémie; autant je redoute pour toi les illusions et les chimères de l'imagination, autant je souhaite que ce cœur si aimant, si tendre, si confiant, se donne entièrement à qui est digne de le comprendre et de l'apprécier. Je te le répète encore, Euphémie, ne joue pas avec ton bonheur : M. de Bauréal est fier comme un homme dont les événements ont déjà brisé les espérances ; une superbe carrière a été arrêtée par la chute de l'Empire; il n'attache peut-être pas assez de prix aux avantages qui lui restent, et il a acquis une sorte de susceptibilité et de hauteur envers le monde en général : c'est à toi à réparer cette injustice du sort et à le relever à ses propres yeux par la préférence sérieuse

et soutenue que tu lui montreras. Ne me dis pas que tu ne te marieras probablement jamais : examine-toi, et ose répéter que tu es faite pour l'isolement. Non, mon Euphémie, tu te marieras, tu épouseras M. de Bauréal, et j'aurai l'ineffable joie de te savoir heureuse ! — Mon père a eu bien raison de le faire arriver à Kérinthie; je pense avec plaisir au séjour qu'il y fait, vous aurez le temps de vous observer mutuellement, et tous deux ne pouvez qu'y gagner. Vois-tu, Euphémie, quand un homme de l'âge de M. de Bauréal témoigne de la froideur à une femme comme toi, parce qu'il a eu lieu de la croire fantasque, capricieuse, coquette, tranchons le mot, il éprouve pour elle un amour de bon aloi, et, lorsque le lendemain ce même homme joue à la cligne-musette, comme tu le dis, pour l'apercevoir encore un moment, c'est qu'il est bien amoureux. — Mais je suis vraiment trop bonne de te conter tout cela, car, à l'heure qu'il est, tu en sais plus long que moi, et en lisant ma lettre tu ris de ma simplicité. — Peut-être, déjà, vous entendez-vous suffisamment pour que cette lettre lui soit communiquée; je me complais dans cette pensée; mais si des réticences existent toujours entre vous, je te le dis encore une fois, ma cousine, c'est à toi qu'il appartient de les faire disparaître. Je ne te propose ni de te jeter à sa tête, ni de l'attirer par des coquetteries; une femme a toujours le moyen de montrer

une préférence flatteuse à un homme qui la recherche sérieusement, et, si tu le veux, M. de Bauréal ne s'y trompera pas longtemps. — J'aurais désiré, en effet, que ton choix se portât sur ton cousin Eugène : je n'ai jamais compris comment tu ne le distinguais pas entre tous; mais aujourd'hui, surtout, où tu en aimes un autre, il n'y faut plus penser : ton cousin et M. de Bauréal se sont-ils liés? Je le voudrais : j'en tirerais bon augure pour celui-ci.

Je n'ai rien de nouveau à te dire de moi; j'ai obtenu la permission de venir à Cintra, où M. d'Amézaga possède une jolie villa. Mon précieux enfant se trouve bien de l'air de la campagne, les grandes chaleurs l'avaient éprouvée et je jouis avec délices de la voir reprendre sous les brises fraîches de l'automne. Je resterai ici le plus longtemps possible, c'est-à-dire jusqu'à ce que José vienne me signifier l'ordre du retour à la ville; je vois très-rarement M. d'Amézaga et il ne demande jamais sa fille, aussi la pauvre petite en a-t-elle une grande peur; j'emploie tous mes soins à la vaincre, dans la crainte qu'elle n'augmente la répulsion du comte.

Le ministre de France a passé quelques jours à Cintra, je n'ai pas négligé cette occasion de parler de notre chère patrie. — Il a beaucoup à me conter et des choses fort intéressantes; mais je préfère à tout me faire dire la princesse de Lispona par le comte de

Rouville; le comte Romuald de Bauréal par M. de Durles, et je parviens toujours à les ramener à ces objets de ma vive sollicitude. — Bonjour, ma bien-aimée cousine; tu es maintenant dans le tourbillon des fêtes, raconte-moi tes plaisirs, mais surtout dis-moi où tu en es avec M. de Bauréal et si tous les vœux que je forme pour ton bonheur sont accomplis.

LETTRE XVII.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LISBONNE.

Kérinthie, le 16 novembre 1816.

Ma belle-sœur n'est pas la seule à composer des romans, ma pauvre Odille, et les tiens n'ont pas de meilleurs fondements; j'ai essayé de rire de tes prévisions si bien démenties par les faits; mais, je l'avoue, cousine, ta lettre a fait couler mes larmes : ah! n'en fais pas honneur à ma sensibilité, elles étaient de colère contre moi-même d'avoir pu te donner l'idée de ma préférence pour un homme qui me montre tant de dédain; je ne connais rien de plus humiliant, je ne suis pas d'humeur à donner « *my love unsaught;* » aussi M. de Bauréal m'est-il un peu moins qu'indifférent, et j'aurais autant de répugnance à le rencontrer qu'il en témoigne à me venir chercher. — Tu as rai-

son, les soins de ma belle-sœur ont seuls donné quelque importance dans ma mémoire à une circonstance fugitive : ne croyant jamais revoir un inconnu dont on m'entretenait sans cesse, je m'en suis trop occupée ; je ne sais comment il s'est trouvé que cet être idéal près duquel on m'avait accoutumée à la pensée de chercher le bonheur, et qui, dès longtemps, avait dépouillé les traits de M. de Lispona, s'il les avait jamais revêtus, a fini par se présenter à moi sous l'image de cet *amoureux du vallon :* je me prêtais à le décorer de toutes les perfections, et surtout, ah ! Odille, de celle de m'adorer. Je suis cruellement punie d'une si vaine illusion ! je ne saurais t'exprimer à quel point je m'en trouve peinée. Lorsque mon sylphe se présentant à ma pensée, je dois me dire : « Il a un nom que je sais, il s'appelle M. de Bauréal, et je lui suis complétement indifférente... », j'éprouve une honte secrète, une souffrance intérieure impossible à décrire ; parfois je voudrais éloigner cet humiliant souvenir et reprendre aux vagues et douces rêveries dont je me berçais avant cet odieux voyage de Saint-Éloi : mais il me le défend, ma cousine, il se dresse de toute sa hauteur devant moi pour me crier : « J'existe, je m'appelle Bauréal, vous me connaissez, je ne vous aime point. » Tu me demandes de te raconter bien en détail où j'en suis avec M. de Bauréal, — le récit ne sera pas long, — je ne l'ai pas revu. —

Je l'attendais d'autant plus sûrement ici que Charles de Saint-Éloi rapportait l'avoir laissé seul chez lui, à Sommercourt, et trouvé assez triste; mais dès le lendemain M. de Montilly reçut une réponse contenant en peu de lignes le refus le plus sec et le plus positif; ton père, fâché de m'avoir entraînée dans une démarche si mal accueillie et blessé du ton de la lettre, me l'apporta en me faisant des excuses. Je t'assure, chère Odille, que le premier moment fut tout à la fierté, je ressentis plus de dépit que de chagrin et me persuadai qu'il me serait facile d'oublier jusqu'à l'existence du comte Romuald; mais, que veux-tu! je suis gâtée par la bienveillance générale, peu faite à voir repousser mes avances, et je ne pouvais m'empêcher de m'appliquer sans cesse à trouver le motif d'une répulsion si marquée. Je me répétais, malgré moi, quelques mots échapés à M. de Bauréal avec l'accent du sentiment, je me disais que si je lui étais complétement indifférente il n'aurait pas repoussé, avec un si grand dédain, une invitation recherchée par tant de gens; peut-être craignait-il de s'attacher sérieusement à moi; mais alors pourquoi voulait-il rester fidèle à la princesse Kraminska? — Ton père affirmait qu'elle l'avait abandonné pour le duc de Melrose. — Se refusait-il de chercher à me plaire sans être sûr de réussir? — Son sentiment aurait bien peu d'entraînement. — Me croyait-il trop futile et trop capricieuse

pour assurer le bonheur d'un homme comme lui? — Cela n'est pas flatteur. — Ou bien sa fierté lui défendait-elle de s'approcher de moi, parce que dans le monde on me considère comme un grand parti? — Je m'arrêtais plus volontiers à cette dernière idée, elle était moins blessante pour moi; j'en vins à me persuader qu'après avoir combattu quelques jours il finirait par arriver à Kérinthie : te l'avouerai-je, Odille, je n'ai pas entendu une seule fois les grelots des chevaux de poste, et les occasions ne m'ont pas été épargnées pendant cet éternel mois d'octobre, sans être bouleversée par l'espérance de le voir entrer. Un jour, entre autres, pendant le dîner, mon trouble fut tel que je ne pus le dissimuler; il dut être remarqué, et tout ce grand émoi se termina par la présence du prince Schwartzenstein, le plus lourd, le plus ennuyeux dandy fourni par l'Allemagne, de temps immémorial. — Je l'en ai pris en horreur. — Enfin j'ai vu s'écouler tout ce mois d'octobre, où M. de Bauréal pouvait chaque jour se raviser et arriver ici, sans avoir réussi à m'expliquer sa conduite. Je me perds dans ces réflexions. Le plus sage serait de n'y plus penser; j'en prends la résolution cent fois par jour pour y manquer l'instant d'après. — Je me trouvais seule hier au bord de la mer, et, assise sur la grève, je la regardais monter; je voyais la vague sans cesse repoussée et sans cesse revenant, gagnant

du terrain à chaque fois, malgré l'effort qui cherche à la combattre, et je ne pouvais m'empêcher d'y retrouver l'image de ma pensée. Je restai si longtemps à la considérer que le flot tourna, la vague commença à se retirer... Je me suis enfuie, ma cousine! car si j'étais forcée de renoncer à toutes mes illusions, cette plage, si désolée à la basse mer, représenterait plus facilement encore, je le sens, ma solitude de cœur!

D'autre part, lorsque je me suis un peu encouragée par l'espoir de voir mon horizon s'éclaircir quelque jour; lorsque j'ai rêvé une explication satisfaisante au problème dont je m'occupe incessamment je m'arrête épouvantée devant l'idée que je puis n'être pas libre! — Sans doute chaque heure rend cette crainte de plus en plus improbable, mais enfin je n'ai pas de certitude absolue. Ne sens-tu pas le frisson qui parcourt mes veines à cette cruelle pensée? — Si M. de Lispona reparaissait! ah! mon Dieu!!! Et avec cet effroi dans l'âme le moment où je me suis engagée à achever son deuil s'avance, l'oserai-je? Ma belle-sœur ne m'en a pas encore parlé; mais, hélas! elle peut y penser sans remords! — Je suis presque honteuse de t'entretenir des chagrins que je redoute, toi dont les peines sont si cruellement accomplies. Mais, en touchant au bonheur par tous les points, ah! crois-moi, chère Odille, je suis bien malheureuse! — Tu réclames la

description des plaisirs de Kérinthie : je n'en sais bien qu'une chose : c'est que, grâce au ciel, ils sont finis. On m'a assuré s'être fort amusé : on a applaudi à outrance des actrices qu'en arrière on proclamait mauvaises; vanté des pièces qu'ensuite on disait détestables; tué beaucoup de gibier en se plaignant des gardes; fait des promenades sur mer en accusant le vent; on s'est parfois désolé du soleil qui arrachait aux jeux; plus souvent de la pluie qui forçait à leur être fidèle. On s'est fait de petites tracasseries, de perfides méchancetés, et enfin tous mes hôtes sont retournés à Paris, joyeux d'être venus, plus joyeux de partir et d'avoir à critiquer le château de Kérinthie, sa maîtresse et les convives qu'elle y avait rassemblés. Les choses, tu le vois se sont très-bien passées et selon l'usage d'une société où l'on aime surtout à se réunir pour avoir ensuite occasion de se mieux déchirer en connaissance de cause. J'ai été bien frappée ces temps-ci de la place que tient la médisance dans nos conversations parisiennes. Le mauvais temps nous ayant retenus plusieurs matinées de suite dans le salon, j'y ai vu successivement traîner devant nous, par les uns ou par les autres, les noms de tous nos soi-disant amis. On débutait par un faible éloge suivi de restrictions semi-obligeantes, mais bientôt quelqu'un s'emparait du scalpel, et Dieu sait comme on en sortait déchiqueté; chacun se coupant

la parole pour assener une blessure plus profonde. — J'ai fait sincère amitié avec Mme de Saint-Éloi pendant ces matinées; elle tenait habituellement les yeux fixés sur son métier, mais ils se sont deux ou trois fois relevés sur moi, pour m'encourager de leur tendre approbation lorsque j'ai trouvé le moyen d'interrompre ce courant de malice, ou pris hautement le parti de personnes faussement attaquées. Il ne me fallait pas au reste grand courage; à peu d'exceptions près, la méchanceté de notre monde est fille de l'oisiveté et de la pénurie d'idées. Osez défendre et l'on cesse d'accuser, souvent même la louange succède à la critique avec une égale abondance; c'est ce qui est arrivé au sujet de Mme de Lillebois, si injustement calomniée par la famille de son gendre et si respectable en tout point. Après cette petite victoire je me trouvai sortir du salon en même temps que Mme de Saint-Éloi : « Bonne Euphémie, me dit-elle, vous avez obtenu aujourd'hui la récompense de vos nobles efforts. Ah! ne permettez pas à ce monde-là de gâter votre heureux naturel. » Depuis lors elle me traite avec une bonté toute maternelle; elle m'est demeurée après le départ de mes hôtes plus bruyants. Je suis seule avec elle et quelques hommes du voisinage : Eugène s'en est chargé avec sa complaisance ordinaire, et ils ne me gênent pas. — Les promenades de Mme de Saint-Éloi ne s'étendent pas au delà du

jardin; sous prétexte de besoin d'exercice, je fais seule de longues courses, qui presque toujours me ramènent au bord de l'Océan, ce confident discret de tant d'infortunes diverses! Je suis aise de trouver Mme de Saint-Éloi au retour, sa conversation douce, intéressante, nourrie de faits, de bonnes lectures et de souvenirs d'autrefois, m'attache et me distrait; et puis, faut-il te l'avouer, Odille? Mme de Saint-Éloi a un bien plus grand titre auprès de moi que celui de tante des Lispona, elle est la voisine de Sommercourt! — Tu le vois, chère Odille, encouragée par ton indulgence je ne te dissimule aucune des faiblesses de mon cœur, tu les sais presque mieux que moi car je les recherche pour te les dire. — L'hiver prochain fixera mon sort. J'irai bientôt reprendre le joug de la vie parisienne. Je rencontrerai M. de Bauréal, sa conduite envers moi décidera de ma vie. — Bonjour, chère cousine, protége-moi de tes vœux et de ton affection, le ciel n'a rien à refuser à ta courageuse résignation.

P. S. — Au moment de mettre l'enveloppe, mes yeux tombent sur la première feuille de ma lettre : je m'y vantais, hélas! d'une superbe indifférence dont j'ai employé dix pages à te prouver la fausseté : mais il n'importe, je n'effacerai rien : cette lettre est l'image fidèle de mon âme. Je passe du dépit à la tristesse, de

la tristesse à l'espoir; puis je reviens à la crainte qui me ramène à la colère contre ma propre faiblesse; et pourtant je t'obéirai, Odille; je viens encore de relire ta lettre; je ne jouerai pas avec mes chances de bonheur; je ne chercherai pas à dissimuler mes sentiments à M. de Bauréal; mais s'il s'obstine à ne pas vouloir les reconnaître, alors, ma cousine, tu soutiendras ma trop juste fierté, et tu m'aideras à l'expulser d'un cœur qu'il aura repoussé sans daigner s'informer s'il valait la peine d'être accepté.

LETTRE XVIII.

LE COMTE ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE A PAU.

Sommercourt, le 28 novembre 1816.

Je ne m'en cache pas, mon cher Bliane, tes discours, pendant mon séjour près de toi, ont ébranlé mes résolutions; mais sais-tu ce que j'y gagne? c'est d'être comme un faible enfant trébuchant à tous les pas et recevant mes impressions du dernier qui me parle : cette situation est trop contraire à ma nature pour pouvoir se prolonger : je ne veux plus me soumettre à regarder le danger de loin et mon parti est pris de l'affronter. Du moins voilà ma pensée à l'heure qu'il est; demain, peut-être, ne songerai-je plus qu'à fuir.

Dans une course de deux jours que j'ai dû faire à Paris, mon oncle m'a prié d'aller voir, chez le peintre, un tableau d'intérieur représentant madame Romignière dans le salon de Bauréal. En entrant dans l'atelier, j'ai été frappé de la toile placée sur le chevalet; elle montrait l'auberge de Saint-Gengoud à ne pouvoir s'y tromper : Bertin me voyant la contempler me dit : « Ne vous arrêtez pas devant cette peinture, car il y a là un mystère. — Pourquoi donc un mystère? demandai-je. — Connaissez-vous la princesse de Lispona? — Très-peu. — Alors je puis vous le dire » reprit-il en riant. « La comtesse Augustine, sa belle-sœur, m'a commandé ce tableau cet été, lorsque je suis parti pour la Suisse; elle m'a enjoint de peindre exactement le site, et puis, tenez, voyez, j'ai là ses instructions toutes de sa main, je les ai recherchées pour achever mon ouvrage; je dois placer sur l'extrémité de la jetée un homme drapé d'un manteau, dans l'attitude d'un *héros de roman* (regardez plutôt, c'est écrit), et le bateau que vous voyez indiqué contiendra plusieurs personnes: on distinguera une jeune femme portant un grand chapeau de paille; un char à bancs du pays stationnera devant l'auberge; seulement je prendrai la liberté de l'atteler pour lui donner l'air un peu pittoresque : j'avais négligé cette commande, mais une lettre de la comtesse Augustine est venue me la rappeler en me

priant d'accrocher moi-même le tableau dans le cabinet de la princesse, pour lui en faire la surprise à son arrivée à Paris; on l'y attend prochainement et je travaille à force, ce qui retarde un peu l'achèvement du tableau pour le duc de Bauréal. — Pensez-vous que le bateau fera bien là où je l'ai placé? — Il était tourné tout à fait dans l'autre sens, » répondis-je à cette interrogation. Le regard surpris de Bertin m'avertissant de ma bévue, j'ajoutai : « Du moins j'en juge ainsi par l'inclinaison du feuillage qui indique si parfaitement d'où souffle le vent. » La vanité de l'artiste venant à mon secours, il accueillit cette défaite d'un sourire satisfait sans en relever l'absurdité; mais si je laissai Bertin tranquillisé, en revanche je sortis bouleversé de son atelier : comment concilier cette répugnance de Mme de Lispona à entendre parler de la matinée de Saint-Gengoud devant sa belle-sœur avec l'empressement de celle-ci à en conserver un souvenir si positif, car je ne puis m'y tromper, et hormis le manteau et l'attitude romanesque dont on veut bien me gratifier, cette peinture représente évidemment ma première rencontre avec Euphémie ? Serait-ce une leçon que Mme Augustine veut lui mettre sous les yeux, afin de lui rappeler sans cesse qu'elle doit renoncer pour toujours à la simplicité naïve, au délicieux naturel qui la rendait si séduisante ce jour-là? Mais, à la façon dont elle m'a parlé, ces

admonitions ne lui seraient pas assez agréables pour que Mme Augustine s'empressât de lui en préparer la surprise. Enfin, mon ami, je m'y perds... mais, je te le dis bien bas, Bliane, je n'avais pu m'empêcher de rattacher la pensée de ce tableau à ce premier regard obtenu à Saint-Éloi : c'était une folie, je le sais, et pourtant je m'y complaisais, lorsqu'une visite de Charles de Saint-Éloi est venue m'arracher à cette rêverie : il m'a parlé avec admiration des magnificences de Kérinthie, des plaisirs qui s'y succédaient sans interruption, des succès de sa belle cousine, des hommages qui l'entouraient, de la satisfaction dont elle les accueillait, et surtout du bonheur complet dont elle semblait jouir dans la plus belle position du monde : « Cela fait du bien à voir une personne si heureuse, me disait-il enfin, et elle paraît si parfaitement contente, que je ne puis lui croire la pensée de changer sa situation ; malgré ses préférences pour un certain prince allemand, avec un diable de nom que je ne peux me mettre dans la tête, je me flatte encore qu'il ne nous l'enlèvera pas. »

Je te le proteste, mon cher Bliane, je n'ai point prétention à la main de Mme de Lispona, et pourtant les paroles de ce brise-raison de Saint-Éloi me causèrent une impression douloureuse. Pour me fournir de nouvelles armes contre mes illusions, je demandai dans quels rôles elle avait provoqué les applaudisse-

ments du public. « Ah! reprit-il, elle n'a voulu « en prendre aucun, elle prétend qu'elle n'oserait « jamais paraître derrière une rampe. Elle n'est pour- « tant pas timide, la belle cousine; mais au fond, je « crois, elle voulait se conserver plus de loisir pour « s'occuper de ses hôtes. Elle s'en acquitte avec une « grâce charmante. Le marquis de Montilly prétend « qu'elle a l'air de jouer *à la madame,* tant elle pa- « raît jeune, et c'est vrai. On dit aussi qu'elle se mé- « nageait plus de temps à donner à son Allemand, « que Dieu damne, pour mon compte ; au reste, je « ne me suis pas aperçu de la moindre coquetterie « envers lui, mais toutes ces dames en parlaient. » — C'est ainsi que dans son oiseux bavardage il trouvait le secret de mettre mon cœur à la torture, je me sentais honteux de me laisser influencer par lui, et pourtant j'étais suspendu à ses paroles. Sa visite avait emporté les espérances conçues devant le chevalet de Bertin, j'étais retombé dans ma tristesse première. Charles m'avait annoncé le prochain retour de sa mère restée à Kérinthie. Un billet d'elle est venu provoquer la visite que j'aurais dû lui faire plus tôt. Malgré ma secrète répugnance à retourner à Saint-Éloi, je n'ai pu m'y soustraire plus longtemps : je m'y suis rendu hier. Mme de Saint-Éloi était établie à son métier dans le grand salon : un énorme feu remplissant l'immense cheminée lui tenait seul compa-

gnie; car, pour elle, Euphémie ne peuplait pas ce désert. Quant à moi, je la revoyais sur chaque feuille du parquet, dans toutes les gracieuses poses où elle m'était apparue; et, avant d'avoir traversé le salon, mon œil avait vingt fois caressé son élégante image... Ah! Bliane, les élans de l'amour savent franchir les temps et les distances! ils font comprendre cette vision du prophète musulman, qui vécut sept siècles entiers pendant qu'il plongeait sa tête dans l'eau pour accomplir son ablution.

Mme de Saint-Éloi me reçut avec sa bonté accoutumée : elle aussi me parla beaucoup de Kérinthie, mais en termes bien différents. Elle s'occupa peu de tout ce matériel de fête dont son fils est si frappé; mais comme elle sait rendre justice à l'esprit, au caractère de Mme de Lispona! Elle est restée à Kérinthie depuis le départ de la foule des invités; elle a vu la jeune châtelaine, rentrée dans sa vie accoutumée et semant les bienfaits autour d'elle avec encore plus d'empressement qu'elle n'en avait mis à prodiguer ses grâces : elle l'a vue rechercher les bénédictions avec un bien autre zèle que les applaudissements, et trouver, dans les occupations sédentaires et dans les conversations sérieuses, à déployer une raison supérieure, un esprit plein d'agrément et toujours conciliant; enfin, elle en parlait de façon à concentrer sur ses discours toutes les facultés de mon âme, lorsqu'elle

ajouta : « Et pourtant avec toutes ces perfections, « avec cette angélique douceur, cette aimable bien- « veillance, ce noble caractère, cette brillante posi- « tion, Euphémie n'est point heureuse. J'ignore ce qui « gâte sa vie, mais il y a au fond de son âme une lan- « gueur secrète qui surgit fréquemment, quoiqu'elle « ne soit pas naturellement triste ; je n'ai point ob- « tenu sa confidence, mais elle en a une à faire, j'en « suis sûre. Ce m'est un chagrin de voir une si char- « mante personne n'être pas aussi heureuse qu'elle « le mérite. » — Je tressaillais jusqu'au fond du cœur, Bliane. Mon Dieu ! que l'esprit humain est singulièrement fait ! je donnerais mille fois ma vie pour assurer le bonheur de Mme de Lispona, et je ne puis t'exprimer la douceur du trouble avec lequel j'entendais Mme de Saint-Éloi affirmer qu'elle n'était pas heureuse ! Je serais resté la journée entière à l'écouter. Le retour de son fils m'avertit que ma visite durait depuis trois heures. On voulait me retenir, mais j'emportais un trésor trop précieux pour risquer de le voir troquer contre la monnaie de bas aloi que Charles m'aurait fournie. — Nembrod m'a reçu au retour. J'ai partagé sa joie, et presque sa façon de la témoigner, tant mon cœur se sentait allégé, j'aurais pu m'écrier avec le poëte anglais :

« My bosoms lord, sits light upon his throne! »

Ce pauvre Nembrod ! il aurait droit à me croire bien

capricieux, car sa faveur auprès de moi dépend toujours de l'impression où je me trouve envers son ensorcelante patronnesse! — Depuis hier je vis des paroles de Mme de Saint-Éloi. Moins découragé que je ne l'ai été depuis longtemps, je pars lundi pour Paris; je vais me mettre à la besogne, non-seulement avec le désir d'être utile, mais aussi d'obtenir quelque succès : j'emporte un travail assez volumineux, je le reverrai avec soin. — Ton approbation est par avance acquise à ce projet, mon ami, et je vais au-devant de tes compliments. C'est le commencement de ma nouvelle tactique : je voudrais obtenir des suffrages pour les mettre à ses pieds, je voudrais me faire valoir pour qu'elle entendît prononcer mon nom avec quelque faveur !

Ta prochaine lettre m'apprendra, j'espère, votre établissement à Pau : je me réjouis du bon effet produit par le voyage sur la santé de la vicomtesse; c'est la compensation au sacrifice que l'un et l'autre vous avez fait en vous éloignant de Paris.

Mon cher Bliane, tu m'as fidèlement gardé le secret de ce que tu appelles mes extravagances jusques aujourd'hui : si les douces espérances qui, malgré moi, surnagent en ce moment dans mon cœur, pouvaient acquérir quelque apparence de fondement, si ce secret se trouvait aussi celui d'une autre, tu comprends combien ta discrétion deviendrait plus néces-

saire, et le prix infini que j'y attacherais. Je te recommande donc, au nom de l'honneur, le silence le plus absolu, même vis-à-vis de ton Élise, et j'y compte. — Adieu, mon bon camarade.

LIVRE QUATRIÈME.

LETTRE PREMIÈRE.

LE COMTE ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE A PAU.

Paris, le 6 décembre 1816.

La description de ton établissement sur les rives du Gave m'enchante, mon ami : tout est au mieux puisqu'en outre d'une si belle nature tu as trouvé bonne compagnie et la perspective d'un hiver amusant autant que salutaire à la santé de Mme de Bliane. Ton père soupire après le premier de l'an qui, en terminant son quartier de service, lui permettra de vous aller rejoindre. — J'ai dîné chez lui hier. J'ai été surpris et touché de voir les soins dont ta mère l'entourait après trente années d'une union si peu intime. Assurément la faveur des princes n'a pas seule produit ce changement, mais elle a attiré sur ton père l'atten-

tion plus bienveillante de la comtesse de Bliane : lui-même renonçait à la plupart de ses habitudes mondaines, elle s'est permis de le regarder sans les vains scrupules où elle s'était accoutumée et l'a trouvé obligeant et aimable, son aigreur s'est calmée, leur intérieur s'est adouci, et dès qu'un intérieur devient tolérable, il est bientôt préférable à tout ce qu'on irait chercher ailleurs. Toutefois les tendres reproches sur les projets de Béarn n'arrêteront pas le départ de ton père. — Je faisais réflexion en sortant de l'hôtel de Bliane qu'en dépit des déclamations de la philosophie du dix-huitième siècle, et des actes des législateurs de la révolution, qui, pour les mettre en pratique, ont proclamé le divorce et déclaré le lien conjugal contraire à la raison et aux droits imprescriptibles de la volonté naturelle, le mariage chrétien était pourtant la plus belle institution des temps modernes, le véritable fondement de la société : la jeunesse y trouve souvent son bonheur, la vieillesse y puise presque toujours sa consolation.

Mon oncle m'a accueilli avec grande joie ; il compte sur moi pour retirer Hombert de quelque travers où il s'abandonne et dont il résulte des habitudes bien futiles, pour le moins. Je m'y emploierai avec d'autant plus de zèle que je m'acquitte envers la mémoire de Mme Romignière en m'occupant de mon cousin. Mon ancienne vie de soldat me donne prise sur lui,

car il se croit tout à fait militaire, et peu s'en faut qu'il ne se persuade avoir fait nos campagnes.

J'ai été présenté aux princes. Mon oncle avait obtenu une audience du roi; il m'a reçu avec un visage impassible qui m'a d'abord imposé. Ses traits ont de la dignité; je n'aime pas sa physionomie, elle est dure quand il est sérieux et fausse quand il sourit. Je ne saurais trop me louer de son obligeance ; il a daigné me rappeler que c'était précisément le jour anniversaire de l'affaire de Czarnovo, en 1806, où j'avais eu la bonne fortune de me distinguer suffisamment à mes débuts pour que mon nom fût mentionné au bulletin, et il est entré dans une série de détails sur cette campagne dont la plupart m'étaient échappés ; j'avais d'abord pensé qu'à l'instar de l'Empereur il voulait m'entraîner à parler de mon métier pour se former un jugement personnel sur mon compte, mais après ces phrases flatteuses et très-bien rédigées, il a adressé quelques mots à mon oncle et nous a congédiés d'un signe de tête. — Je m'empressai de dire au duc de Bauréal combien j'étais touché des paroles du roi et combien le besoin de plaire qui l'avait porté à se faire informer de la vie d'un homme aussi peu important, pour le traiter d'une façon si gracieuse, témoignait d'une grande bonté de cœur. — « Qui! lui! le roi! ah bah! s'écria mon oncle, il n'a nullement pensé à vous être agréable, il a voulu faire étalage de son

incomparable mémoire devant un nouveau venu; nous autres vieux courtisans, nous sommes un peu blasés sur la charlatanerie des dates et des anniversaires; mais, mon cher Romuald, votre air ébahi a très-bien fait votre cour, et vous a acquis la faveur du roi, soyez-en sûr. »

Dimanche, j'ai été mené chez Monsieur et chez Mme la duchesse d'Angoulême; les deux autres princes étaient à la chasse. — Monsieur m'a accueilli d'un sourire obligeant et d'un geste familier, quoique plein de noblesse, et s'adressant à mon oncle : « Toujours charmé de voir qui s'appelle Bauréal et vous appartient, mon cher duc; avez-vous de bonnes nouvelles de Mme de Serdobal? Comment s'accommode-t-elle de Carlsruhe? C'est bien ennuyeux une petite ville où l'on parle allemand!... j'en sais quelque chose. » Et s'adressant à moi : « Avez-vous jamais été en Allemagne? » Je me suis senti déconcerté de cette question comme si tout le monde devait connaître l'histoire de ma vie, puis souriant intérieurement de la ridicule importance que je m'accordais, j'ai répondu simplement : « Oui, monseigneur, plusieurs fois. » — La question qu'il me destinait étant ainsi accomplie, il s'est éloigné et je me suis dit en le voyant continuer à tenir son cercle que c'était là un prince très-gracieux mais peu habile à se faire des partisans : je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque à mon oncle en

comparant sa réception à celle dont le roi m'avait honoré : — « Mon pauvre Romuald, vous êtes encore trop novice pour comprendre que Monsieur s'est cru très-généreux et parfaitement bienveillant en feignant d'ignorer que vous avez servi l'Empereur. » — Je haussai les épaules, et mon oncle posa la main sur mon bras : « Allons, allons, dit-il, pas de ces façons-là où nous allons. » — J'étais arrivé au roi et à Monsieur sans aucun trouble; leur grandeur ne m'était révélée que par l'almanach et ne parlait pas à mon imagination, mais il n'en était pas ainsi pour Mme la duchesse d'Angoulême. La fille du roi martyr, l'orpheline du Temple, se présentait à ma pensée grandie de tous ses malheurs. J'étais fort ému en l'approchant. Mon oncle m'ayant nommé, j'obtins un coup de tête très-sec, et un : « Vous êtes à Paris depuis peu, » qui semblait porter l'accent du mécontentement et presque du reproche, mais s'adressant tout de suite à mon oncle et précisément du même ton, elle reprit : « Hombert était d'escorte hier; il se tient beaucoup trop près de la roue; cela n'a pas le sens commun : je le lui ai dit; mais répétez-lui qu'il ne faut plus que cela arrive. » — Le fond de ce discours était parfaitement bon, mais la forme en était si peu gracieuse, qu'il m'a profondément attristé. — Par quelle fatalité une princesse destinée à exercer tant de séduction parvient-elle à refroidir les senti-

ments d'amour que l'on serait si disposé à lui porter? — Je commence à te donner raison, Bliane, et à me croire un *homme passionné,* car je me sens irrité contre tout ce qui m'enlève une illusion! — Je suis sorti des Tuileries peu satisfait, mais surtout affligé d'avoir trouvé cette illustre infortunée, dont les malheurs et les vertus m'avaient si souvent préoccupé, différente de ce que je l'aurais désirée.

Mon oncle m'a donné un joli appartement à l'hôtel de Bauréal. Il exige que je m'y considère tout à fait chez moi : il me traite comme son enfant et voudrait me présenter dans toutes les maisons où il va : cela serait peut être raisonnable à accepter pour un nouveau débarqué dans la société renouvelée du beau monde parisien, mais j'ai une certaine répugnance à me produire ainsi comme l'événement du quart d'heure. J'ai prié mon oncle de se borner à me mener dans les salons officiels, et de me permettre de faire petit à petit mon chemin dans les autres. Je trouve généralement un accueil obligeant. — Voilà, mon ami, ce récit de mes débuts que tu me demandes. — Je passe presque toutes les matinées au ministère. Le maréchal me fait l'honneur de me consulter quelquefois; il m'a donné suffisamment de besogne pour m'occuper beaucoup.

Je suis retourné chez Bertin : le tableau est achevé et placé dans le cabinet de Mme de Lispona. Le jour

de son arrivée n'est pas encore fixé : on ne l'attend qu'après le 15. J'ignore où elle est, et ce m'est une agitation de ne savoir où la chercher. — Je vis encore sur les douces paroles de l'excellente Mme de Saint-Éloi. — Bonjour, mon cher Bliane, écris-moi exactement.

LETTRE II.

LE COMTE ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE A PAU.

Paris, le 16 décembre 1816.

Je souffre horriblement, mon ami! quelle soirée j'ai passée!... Ah! parmi toutes les couleuvres qui se sont successivement dressées devant moi, celle-là ne m'était pas encore apparue! elle a bien réparé le temps perdu et s'est roulée autour de mon cœur en l'étreignant jusqu'à la suffocation!... Le général Laborde m'a dit l'autre jour avoir parmi ses bagages une malle que ses gens croyaient m'appartenir. J'ai envoyé Jacques la reconnaître, il l'a rapportée chez moi : on l'a ouverte en ma présence : chaque objet me rappelait un souvenir. Le passé, même pénible, a toujours quelque chose d'attachant à retrouver! Je revoyais de vieux

uniformes, des livres, des cartes qui me parlaient du temps jadis et me ramenaient à mes espérances d'autrefois. J'arrivai à une boîte remplie de papiers; je l'emportai dans ma chambre, je demandai de la lumière, et me pris à les lire avec un certain plaisir mêlé de tristesse, car la plupart se rapportaient à des événements suivis de calamités publiques et privées. Tout au fond je découvris un portefeuille : je le reconnus à l'instant pour avoir appartenu à Pierre de Lispona. J'éprouvai d'abord une joie insensée, je l'ouvris précipitamment et je découvris une ressemblance, bien imparfaite sans doute, mais enfin une ressemblance de l'objet de mes folles adorations : mon premier mouvement fut tout à la joie. Je m'appliquai à retrouver ses traits charmants sous cette enveloppe un peu bouffie de l'enfance, et à remplacer une physionomie insignifiante par ces regards doux, vifs, animés, languissants, qui se succèdent si rapidement dans ses beaux yeux et les rendent sans égaux. Combien cette peinture est loin de lui rendre justice! Ce n'est que la chrysalide, mais on y sent le papillon, et, barbare que j'étais, je ne l'y avais pas autrefois deviné! — J'étais absorbé dans cette douce contemplation, lorsque, retournant par hasard le portrait, je vis inscrit au dos : « *mon Euphémie.* » Une torpille ne m'aurait pas frappé d'un coup plus douloureusement électrique; je jetai le portefeuille loin de moi;

son Euphémie!... comprends-tu bien tout ce que ce mot renferme d'amertume, et conçois-tu que la pensée de cet homme ne me soit jamais venue?... Que veux-tu..., cette enchanteresse du vallon m'est d'abord apparue avec toutes les grâces naïves de la jeune fille, et les séductions de la princesse de Lispona ont éloigné de ma mémoire la femme de ce Pierre, si bon garçon et si vulgaire. Hélas! il en avait pourtant le droit! il a pu dire : Mon Euphémie! Ah! quel tourment et combien je le hais, cet homme! Mon idolâtrie est dépouillée de l'auréole de pureté, son plus grand prestige. J'aurais tenu à sacrilége de la soulever même en imagination!... mais elle a été la possession de ce Pierre... d'autres peut-être! Pour la première fois j'ai osé la désirer; j'ai admis la pensée de chercher à lui plaire et de devenir son amant. Pourquoi n'aurais-je pas mon tour?... Cela simplifie tout à fait ma position et met un terme aux scrupules de délicatesse qui me tenaient éloigné d'elle. Que m'importent ses richesses dès qu'elle ne pourra me soupçonner d'y aspirer? que m'importent sa coquetterie, ses caprices, si je ne prétends qu'à une maîtresse?... Oui, Bliane, j'irai, porteur de cet odieux portait qui a tellement changé la nature de mes sentiments, j'irai à l'hôtel de Lispona; il me servira d'introducteur auprès de cette Euphémie désarmée de ce qui me la rendait redoutable, mais dépouillée, hélas! de son plus grand charme : elle

n'est plus pour moi que la plus ravissante femme du monde entourée d'adorateurs aspirant à la posséder. Le prix est encore digne d'envie et je consens maintenant à entrer dans la lice. — Je devrais, ce me semble, me sentir satisfait et pourtant, mon ami, je suis bouleversé. Ce brusque changement d'impression m'éprouve violemment!... Je voudrais former des plans de séduction et je ne trouve que des soupirs de tristesse pour mes illusions perdues!... mais je veux surmonter ces regrets : ce malheureux portefeuille est toujours là où je l'ai jeté et ces mots désastreux m'y apparaissent écrits en lettres de feu qui me brûlent les yeux. Ah! je m'en vengerai! et si *son Euphémie* ne tombe pas en ma puissance, c'est que tous mes soins auront échoué. Je n'épargnerai rien pour réussir.

LETTRE III.

LE COMTE ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE A PAU.

Paris, le 18 décembre 1816.

Combien je me hais, Bliane! quelle odieuse lettre je t'ai envoyée hier! j'avais la fièvre et le délire. N'écoute pas des paroles que j'abhorre, des projets que j'abjure. Il ne faut pas la voir pour oser blas-

phémer contre elle; l'innocence de son doux regard commande le respect aussi bien que l'amour. — La frénésie où j'étais en proie a duré toute la matinée; en me répétant sans cesse combien j'étais satisfait, je sentais au fond de l'âme la vanité de mes paroles et le mécontentement de moi-même. — Mon oncle, en ayant obtenu l'autorisation, m'a mené à l'ordre. C'était aujourd'hui la réception des dames. Nous avons suivi le roi lorsqu'il est entré dans la salle du trône. La première, ou plutôt la seule personne que j'ai vue, c'est Mme de Lispona, resplendissante de pierreries et de beauté; c'était un digne adversaire à la lutte que je méditais depuis la veille, et je buvais à longs traits la colère et l'amour. Elle s'est avancée pour faire ses révérences avec un maintien calme et digne... Ah! qu'elle ressemblait peu à l'Albertine de Saint-Gengoud!... mais qu'elle était imposante et noble sous ce nouvel aspect! Et pourtant elle ne calma pas les amertumes de mes pensées. — Le roi lui a fait à haute voix des compliments sur le succès de ses fêtes de Kérinthie. Ses réponses ne sont pas arrivées jusqu'à moi, réfugié derrière le groupe des courtisans dont le fauteuil royal était entouré ; mais son accent avait une certaine émotion qui m'a touché, je me suis avancé pour la voir de plus près au moment où elle traversait les appartements : ses yeux rencontrèrent les miens, elle les baissa et rougit visi-

blement. Elle s'arrêta dans le cabinet du roi pour attendre Mme de Montemort : il m'a semblé qu'elle regardait de mon côté comme pour m'encourager à m'approcher d'elle. J'aurais dû m'y précipiter dans le nouveau rôle que je croyais avoir adopté, et je ne sais quelle timidité m'a retenu : je m'en réjouis, je ne me pardonnerais pas de l'avoir abordée dans cette disposition d'hostile irritation! — J'étais prié chez la duchesse de Gerves : je m'y suis laissé mener par mon oncle, assez indifférent à la façon dont j'achèverais ma soirée, et trop peu satifait de moi-même pour rechercher ma propre compagnie. Il y avait assez de monde, sans foule pourtant. Bientôt j'ai vu entrer Mme de Lispona : elle avait dépouillé son costume de cour, était vêtue d'une simple robe blanche, et ne conservait de ses bijoux que deux boutons de diamant qui, par un singulier hasard, sont entièrement semblables aux boucles d'oreilles léguées par Mme de Romignière à la femme que j'épouserais. Je ne puis t'exprimer la révolution qui s'est faite à l'instant dans toutes mes impressions; il m'a semblé voir mon excellente tante, la protectrice occulte et tendre de ma jeunesse, prendre Euphémie par la main pour la soustraire à mes indignes transports, et m'ordonner de la vénérer, de l'adorer, comme l'épouse qu'elle m'avait choisie. Le tumulte qui bouleversait mon cœur depuis hier s'est apaisé, Euphé-

mie y a repris la place qu'elle n'aurait pas dû cesser d'y occuper. Je me serais volontiers jeté à ses pieds pour solliciter le pardon d'une injure qu'elle ignorera toujours; mais je ne me suis pas senti assez tranquille pour lui adresser des phrases banales de salon. Elle ne m'a point aperçu, je crois : placée dans un groupe de jeunes femmes, elle causait avec elles; parmi d'autres rires j'ai reconnu le timbre argentin de celui de Mme de Lispona; il m'a semblé avoir perdu de sa joyeuseté primitive, une peine l'avait attristé... Je me suis rappelé les paroles de Mme de Saint-Éloi : « Euphémie n'est point heureuse! » De qui, bon Dieu, son bonheur dépendrait-il? — Mon cœur a tressailli dans ma poitrine à la pensée qui l'a traversé. Incapable de soutenir le dialogue oisif du grand monde, je me suis esquivé. La nuit est superbe malgré la gelée, je me suis longtemps promené sur le quai avant de rentrer chez moi. La première chose que j'ai aperçue dans ma chambre, c'est ce malheureux portefeuille. En le saisissant vivement pour le soustraire à mes regards, j'en ai fait tomber quelques papiers : il a fallu les ramasser; ce sont des lettres d'une jolie écriture. Dois-je l'avouer? je n'ai pu résister à la tentation de les regarder, je les ai déployées en tremblant, et, il faut bien achever ma confession, j'ai fini par les lire. Je ne saurais le regretter, car elles ont réussi à me tranquilliser. C'est

bien là la correspondance de ce joli enfant dont le portrait retrace la figure... « Elle a beaucoup pleuré au départ... On la mène souvent au spectacle pour la distraire.... Elle regrette de ne plus monter son beau cheval, mais sa bonne maman craint les accidents à présent que leur bon Pierre n'est pas là pour la soigner.... Elle sera bien contente de reprendre les grandes promenades à son retour... Elle s'est donné nn maître de dessin pour occuper ses loisirs... Elle sera fort tourmentée quand elle apprendra qu'il y a eu une bataille, mais elle *battra des mains* si on lui annonce la paix... » Enfin que te dirai-je? ces lettres sont agréables dans leur simplicité, bonnes et affectueuses, mais il n'y a pas ombre de passion. Ah! l'heureux mortel qui touchera son cœur aura la douce tâche de la lui enseigner tout entière! Je n'envie plus Pierre de Lispona, mon ami. — Cette lecture a achevé de calmer mon délire, mais je n'ai pas voulu chercher le repos avant d'avoir rétracté mes blasphèmes d'hier. Euphémie est redevenue pour moi l'objet d'un culte cher et sacré, et je ne puis t'exprimer avec quel tendre enthousiasme je la voix sous la protection de ma vénérable tante, qui me semble être sortie du tombeau pour disposer encore une fois du sort de ton ami et s'occuper de son bonheur.

———

LETTRE IV.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE D'AMÉZAGA
A LISBONNE.

Paris, le 29 décembre 1816.

Ne te reproche pas ta lettre, ma bonne Odille, ce n'était point elle qui avait fait couler mes larmes : j'ai puisé, au contraire, dans ton approbation de mes sentiments et dans les conseils de ton amitié, la force qui me soutient; et puis, qui sait? les choses ne tourneront peut-être pas si mal que je le craignais parfois dans les murs de Kérinthie. — Je suis ici depuis dix jours, je rencontre souvent M. de Bauréal, nous n'avons eu aucune explication sur sa rudesse envers moi, il m'approche peu, me parle rarement et me regarde toujours; loin de m'intimider, ce regard me semble protecteur, bienveillant, et je m'en sens rassurée : le désir d'obtenir son approbation doit m'instruire à y réussir. Je ne pense qu'à la mériter, et plus il m'examinera, plus il en acquerra la certitude. Tous mes sentiments, au reste, s'identifient naturellement avec les siens; car, en vérité, Odille, il a toujours raison... Ses discours ne s'adressent guère à moi, mais je crois m'apercevoir que souvent ils me sont destinés, et je les recueille précieusement pour en faire le texte des miens et la règle de ma

conduite. — J'ai revu M. de Bauréal aux Tuileries pour la première fois; je faisais ma cour avec la duchesse de Montemort; elle me dit en sortant : « Mon « Dieu! comme l'uniforme sied bien à Romuald de « Bauréal! il est superbe ce soir. » Je l'avais aussi remarqué, Odille, mais je serais morte avant d'oser le dire.

Les passions politiques sont plus exaltées que jamais, et la plupart de mes amies dans une opposition forcenée aux ministres et même au roi : je redoute de la voir partager à Mme Augustine. Il me serait fort désagréable que cette violence d'opinions s'établît autour de moi; elle déplaît évidemment à M. de Bauréal, il la traite même avec dédain, et si tu l'entendais déduire tous les motifs honnêtes et patriotiques auxquels il rattache la conduite actuelle du gouvernement, tu serais *ministérielle* comme moi, quoique ce ne soit certainement pas le parti *à la mode :* je me demande intérieurement si je l'aurais adopté sans l'influence à laquelle j'aime à m'avouer soumise; et, en vérité, je crois que oui, si je l'avais entendu aussi bien soutenir. Eugène de Kérinthie est encore en Bretagne; je ne sais où ses sentiments vendéens le porteront à se ranger. S'il se met de mon bord, je craindrai moins ma belle-sœur; son arrivée, au reste, est encore retardée. Elle s'était annoncée pour Noël, et le prince Doria me mande qu'elle sera

certainement retenue jusqu'à Pâques et peut-être même jusqu'à la Pentecôte. J'aime cet ancien usage, conservé par les Italiens, d'indiquer les époques par les grandes fêtes de l'année : c'est en quelque sorte, je trouve, associer Dieu à nos projets et appeler sa bénédiction sur eux. Hélas! on a tant le besoin qu'il daigne y prendre part! on n'a point éprouvé de profondes tristesses sans avoir pressenti le seul refuge des peines de la vie dans son sein, ni conçu de vives espérances sans invoquer fréquemment sa protection toute spéciale. Il est si doux de penser que sa providence veille sur nous dans la joie comme dans l'affliction! Tu puises à cette source des divines consolations ton admirable résignation, pauvre cousine! Oh! combien je suis reconnaissante de ton anxiété sur mon sort, lorsque le tien est si peu propice! Mais les âmes aussi élevées que celle de mon Odille savent écarter leurs propres angoisses pour partager celles des autres. — Encore une fois, ne te reproche pas d'avoir contribué à exalter mes sentiments : bien avant tes paroles, je me dissimulais vainement qu'ils décideraient du sort de ma vie; ne sois donc pas surprise si j'éprouve de l'anxiété en jouant une aussi grosse partie. Toutes les fois que je me trouve avec lui, je crois acquérir la certitude de ne lui être pas indifférente, et lorsque, ensuite, je veux me rendre compte d'où cette sécurité me vient, je ne trouve rien pour

la justifier : c'est ce qui m'arrive en cherchant à t'expliquer ce qui fait naître et ce qui met én fuite mes espérances; je les reprendrai pourtant, je le sens, à la première rencontre. — Bonjour, chère Odille, milles caresses à ta Juana.

P. S. J'oubliais de te dire qu'en entrant dans le cabinet où je me tiens le matin, j'ai été médusée de trouver en face de mon bureau un fort joli tableau représentant ma rencontre avec M. de Bauréal à Saint-Gengoud : je te laisse à penser avec quel empressement je l'ai fait décrocher et placer dans une armoire de ma chambre, qui, je l'avoue, chère, ne reste pas toujours fermée. — Ce tableau est un don de Mme Augustine. L'affection maternelle qu'elle conserve à son frère lui a inspiré, pour composer son indiscrète nouvelle de *l'Amoureux du vallon,* une pensée où elle me croit associée; et elle se persuade, j'en suis sûre, que cette peinture me fait rêver à M. de Lispona... Ah ! ma pauvre belle-sœur !... Je n'ai pas osé parler à la duchesse de Bins, qui est en couche, de ma découverte du promeneur de Saint-Gengoud. Le cœur me bat un peu en pensant à leur première entrevue et aux conséquences qu'en doit tirer M. de Bauréal, s'il y a explication entre eux; mais, après tout, ces conséquences m'effrayent bien moins à présent : ne m'as-tu pas ordonné d'encourager son

sentiment? Et ce sentiment, chère Odille, oui, j'ai le bonheur d'y croire.

LETTRE V.

LE COMTE ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE A PAU.

Paris, le 10 janvier 1817.

Tu auras raison, mon pauvre Bliane, et je finirai par devenir tout à fait insensé! je passe constamment de l'espoir à la crainte, et cet état d'incertitude, si contraire aux habitudes de mon esprit, livre à mon cœur des combats sous lesquels je succombe. Il me semble avoir successivement des raisons péremptoires pour justifier mon impression du moment : je ne craindrai ou je n'espérerai plus, me dis-je tour à tour, et dès le lendemain je reprends ces craintes ou ces espérances que je prétendais, dans ma fausse sagesse, avoir expulsées pour jamais. — Oui, je ne puis me le dissimuler, Mme de Lispona absorbe ma vie tout entière ; je n'existe que de son sourire : elle ne me le refuse pas, Bliane; elle est charmante pour moi et semble même me distinguer. Je l'épie avec une jalouse assiduité sans lui voir préférer aucun soin aux miens, et cependant je ne vais point chez elle, je

veux conserver la possibilité de me retirer sans attirer son attention, si elle a pour but d'exercer sur moi cette coquetterie banale dont on l'accuse, et je ne me soucie pas d'avoir à quitter la place à un plus nouveau venu : je crains fort me devoir applaudir de ces précautions : tu ne partageras que trop cette pensée quand tu m'auras écouté !

Montilly est arrivé hier de Londres : je l'ai rencontré le soir au théâtre Italien. Mme de Lispona y est assidue et j'ai une place dans la loge de la duchesse de Montemort, assez près de la sienne. Quelques hommes de connaissance se trouvaient réunis au foyer : Hombert m'a pris à part; il voulait me prier de le raccommoder avec son père, fâché qu'il eût paru en public avec la petite Virginie de l'Opéra; puis il m'a quitté pour aller la retrouver ; tout cela n'est que faiblesse de sa part, mais il est entouré de bien des séductions fâcheuses. — Lorsque j'ai rejoint le groupe dont je m'étais éloigné, Montilly m'a dit : « Pourquoi votre oncle ne songe-t-il pas à Mme de Lispona pour le prince de Bauréal? » — Je suis resté atterré. — « Ce serait fort sortable : ils sont du même âge, il est titré, il a une grande fortune tout comme elle, et ils pourraient, en les réunissant, tenir un état immense; je le voudrais fort et vous assisterais de mon mieux : j'ai toujours peur que Schwarzenstein ne nous enlève ma jolie nièce. « En est-il donc

sérieusement question ? demanda d'Hoqueville. — Pas précisément, je pense, mais Schwarzenstein est fort amoureux, il est riche, élégant, magnifique, grand seigneur, prince immédiat d'Empire, et c'est assez tentant de s'entendre appeler *Votre Altesse*, même avec l'accent germanique. — Croyez-vous, me hasardai-je à dire, ces considérations bien puissantes sur Mme de Lispona? — Si je le crois? Assurément. Elle fait bien, parfois, un peu de sensiblerie dans ses discours, mais au fond elle est très-raisonnable. D'ailleurs, nous avons fait nos remarques cet automne à Kérinthie, et je crains fort que ce diable de Schwarzenstein ne lui soit pas aussi indifférent que je le voudrais ; au reste, il y a trois mois de cela, et c'est peut-être de l'histoire ancienne. Qui est-ce qui est occupé d'elle cet hiver? — J'ai toujours cru, dit Montemort, qu'elle finirait par épouser son cousin. — Eugène de Kérinthie ! ah! par exemple, non... Eugène est très-bien né assurément, mais il n'a ni rang ni fortune; il faudrait diminuer son état en renonçant aux revenus qu'elle reçoit comme princesse de Lispona, abandonner la salle du trône, perdre les prérogatives de son rang... Ah! je vous assure qu'Eugène n'a pas la moindre chance de réussir. Si celle-là fait jamais un coup de tête et se marie par amour, je m'engage à l'aller dire aux antipodes; elle est trop accoutumée aux succès pour être

accessible à la séduction du sentiment. Il n'y a d'ailleurs que de l'amitié bien fraternelle entre elle et son cousin; je vis dans cet intérieur, j'ai l'habitude de ces choses-là et ne peux m'y tromper. A propos, Bauréal, êtes-vous raccommodé avec Mme de Lispona? Elle était bien en colère de votre refus de venir à Kérinthie. Faites attention à vous, elle est femme à s'en venger en se faisant adorer. » Tu comprends, mon ami, combien ce colloque me mettait mal à l'aise; heureusement les accents de Mme Camporèse nous renvoyèrent à nos places respectives. En nous y rendant, Montemort me dit : « Malgré les certitudes de Montilly, Mme de Lispona finira par épouser Eugène de Kérinthie; Mme de Montemort en est persuadée. » J'aperçus dans la loge de Mme de Lispona un homme que je ne connaissais pas, il lui parlait assidûment; je ne tardai pas entendre nommer le prince Schwarzenstein. Elle l'écoutait avec sa grâce accoutumée, mais bientôt elle cessa de lui répondre et finit par se retourner d'un air ennuyé. Elle regarda de mon côté et me jeta un de ces malins sourires qui effleurent quelquefois son joli visage, comme pour m'associer à la fatigue que lui causait le prince; puis dirigea mon regard sur la loge de Mme de Salis. Chez Mme de Gerves, la veille, on avait devisé de la lourdeur germanique et de la peine impertinente que nous avions à la supporter, Mme de Salis en avait rapporté des traits fort plai-

sants, la pantomine d'Euphémie semblait vouloir les rappeler. Peut-être le besoin de me rassurer lui prêta-t-elle une éloquence qu'elle n'avait pas! Elle réussit à soulever momentanément le poids qui pesait sur mon cœur, mais en me retrouvant seul avec mes réflexions je me suis senti tout à fait malheureux. — Les remarques d'un être aussi futile que Montilly ne mériteraient pas grande importance si depuis bien des mois il ne vivait dans la familiarité de Mme de Lispona. Il a dû l'entendre s'exprimer librement sur toutes choses; sans doute il s'exagère le plaisir qu'elle prendrait à s'entendre qualifier d'*altesse,* elle est trop vraiment grande dame pour y attacher tant de prix, mais ce Schwarzenstein a certainement une belle figure; il est, je le sais, très à la mode, il se met à merveille, ses succès près des femmes sont incontestés en Europe, il a des chevaux superbes, d'élégants équipages, de fort belles manières, peut-être même est-il homme de mérite, et les prérogatives du rang n'y gâtent rien! Déjà les bavardages de Charles de Saint-Éloi m'avaient inquiété de son nom; que s'est-il donc passé à Kérinthie pour établir sa faveur auprès de Mme de Lispona? — Voilà matière à un genre de tourment, mais ce n'est pas le seul. Montilly aurait-il deviné juste, et Mme de Lispona a-t-elle entrepris de me tourner la tête pour se venger de mon peu d'empressement? Hélas! ce lui est un triomphe bien

facile, et son odieuse coquetterie a remporté la victoire sans combat... Mais, dis-moi, par quelle fatalité suis-je donc toujours porté à soupçonner de noirceur l'être que je déifie dans mon âme!... D'autre part, en repoussant cette accusation, en supposant sincère l'espèce de bienveillance qu'elle manifeste à mon égard, devrais-je chercher à en profiter? Les objections faites par Montilly à son union avec Eugène de Kérinthie ne sont-elles pas toutes à mon usage? et dans la supposition, très-improbable, où madame de Lispona m'accorderait sa main, en cédant à un moment d'entraînement, ne regretterait-elle pas ensuite le sacrifice des avantages qu'elle apprécie aussi haut? penses-tu que je puisse être heureux sous une pareille impression?... puis cet Eugène, lui-même, n'est-il pas un rival à redouter si Mme de Lispona est au-dessus des petitesses signalées par Montilly et niées par Mme de Montemort, puisqu'elle est persuadée de ce mariage?... Toutes ces diverses pensées bouleversent ma raison! je sais bien que le seul parti sage, noble et fier, serait de m'éloigner de Mme de Lispona et de repousser son image; mais, Henri, il n'est plus temps et je n'ai pas même la ressource de la fuir; je suis prosterné à ses pieds pour qu'elle règle mon destin selon son bon vouloir, je m'en irrite et j'y reste; je sens le poids de mes chaînes et ne cherche point à les briser. Toutefois, je me tiendrai plus à

l'écart que jamais, j'examinerai de loin sa conduite envers ce triomphant Schwartzenstein; je ne fournirai pas à ses brillantes prétentions l'occasion d'écraser ostensiblement mes modestes espérances. Quant à M. de Kérinthie, il me sera plus malaisé de reconnaître sa position, s'il cache son jeu. Arrivé à Paris tout récemment, il me recherche avec un empressement dont j'étais flatté et qui me paraissait plein de franchise: je me tiendrai sur mes gardes avec lui. — Celui-là est très-positivement un homme d'un vrai mérite : il serait bien simple qu'Euphémie l'eût distingué, mais pourquoi en ferait-elle mystère, pourquoi ne l'épouserait-elle pas? Ah! pourquoi ?... pour rester princesse de Lispona, et faire sa cour dans la salle du trône!... Combien de pareils motifs sont indignes de la supériorité que je me plaisais à lui supposer!... Mais, peut-être aussi son cousin ne lui inspire-t-il qu'une amitié fraternelle, comme le dit Montilly, et serait-ce bien à moi à l'en quereller? — Tu vois mes perplexités, mon cher Bliane; j'espère en toi pour m'en tirer. La santé de ta femme ne te donnant plus autant de souci, je compte sur la course que tu me promets de faire ce printemps à Paris. Plus de sang-froid que moi, tu jugeras mieux ma position et tu fixeras mes incertitudes. Hélas! peut-être, auront-elles déjà cessé d'exister! — Je ne puis me résigner à m'exiler entièrement des lieux fréquentés

par Mme de Lispona, mais j'irai moins chez la duchesse de Gerves; la violence de son opposition contre une politique que j'approuve me rend son salon peu agréable; les habitudes, d'ailleurs, en sont très-compassées, et j'aurais peu l'occasion d'y placer mes observations. — La baronne de Salis va rouvrir sa maison fermée pendant les couches de sa fille; elle met une bonté extrême à m'attirer près d'elle, et m'y enchaîne par l'intérêt toujours croissant de son incomparable talent de conversation. Mme de Lispona voit la duchesse de Bins tous les jours, et j'espère qu'en rentrant dans le salon de sa mère, elle y entraînera son amie : c'est là, mon cher Bliane, que je la veux étudier. Sur ce terrain plus varié, ses allures seront plus libres et je pourrai les suivre sans être moi-même remarqué. — Je suis curieux de retrouver la duchesse de Bins et de voir si elle accueillera l'indiscret admirateur de Saint-Gengoud avec le même mécontentement que madame de Lispona. — Il y a là un espèce de mystère que je ne puis arriver à deviner.

LETTRE VI.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LISBONNE.

Paris, le 15 janvier 1817.

Ah! qu'on ne me parle plus des caprices des femmes, chère Odille! aucune ne saurait égaler M. de Bauréal en ce genre. — Nous vivions le plus doucement du monde, chaque jour il s'approchait davantage et je croyais presque l'avoir apprivoisé, lorsque tout d'un coup, et sans que je sache pourquoi, il a fait un écart, est devenu d'une tristesse mortelle et plus sauvage que jamais. Et pourtant il est évidemment occupé de moi, mais il ne porte plus la même bienveillance dans son examen, et je me sens moins à l'aise sous son œil scrutateur. — En recherchant le motif de ce changement, je n'ai pu en rencontrer qu'un seul, et, en vérité, ma cousine, il ne méritait pas tant de rigueur. Tu sais combien j'étais préoccupée de sa rencontre avec Mme de Bins, elle devait pourtant avoir lieu. La première fois qu'Albertine est venue dans le salon de sa mère, on lui a présenté M. de Bauréal; le cœur me battait; elle l'a reçu comme un inconnu; il lui a parlé, il s'est placé bien en vue d'elle sans obtenir le moindre signe de reconnaissance : M. de Bauréal m'a interrogée du regard,

j'ai senti que je rougissais, j'étais troublée, j'ai vu tout de suite combien la différence de nos souvenirs constatait celle de nos sentiments, j'ai baissé les yeux; en les relevant, j'ai trouvé ceux de M. de Bauréal attachés sur moi avec une expression tellement passionnée que j'en ai été intimidée, et ne sachant quelle contenance faire, j'ai été cacher ma joie et mon embarras à l'extrémité du salon où j'ai passé toute la soirée à causer avec mon cousin. Je ne sais si M. de Bauréal a trouvé mauvais que je l'eusse fui en ce moment, mais depuis il se tient éloigné. Il a pourtant assez de délicatesse pour avoir dû comprendre combien je devais être déconcertée de l'aveu que le silence d'Albertine lui faisait en mon nom, et, en vérité, Odille, il n'était pas tenu de s'en formaliser. Je pioche vainement depuis ce jour pour recouvrer le terrain perdu, sans y avoir entièrement réussi. Il se conduit envers moi comme un mauvais enfant gâté, bien fatigué de sa méchanceté, ayant sans cesse la velléité de redevenir sage, mais recommençant à crier dès qu'on le regarde, comme s'il avait pris l'engagement de désoler son monde. — Il me vient parfois des envies démesurées de me montrer bien coquette pour quelque autre, afin de lui donner un bon accès de jalousie et voir ce qui en adviendrait. — Mais je n'ose jouer ce jeu-là avec M. de Bauréal; l'affection que je sens pour lui est trop sincère et trop pleine de res-

pect. D'ailleurs, je ne sais si, loin de l'améliorer, cela ne gâterait pas ma position, dont, au fond, je ne suis pas complétement mécontente. Je me sens bien plus heureuse que cet automne, car, malgré les froideurs affectées de M. de Bauréal, j'ai la conviction intime de son profond attachement, et la persuasion que nous finirons par nous entendre. Je suis d'ailleurs trop complétement absorbée par sa pensée, pour réussir même à me donner l'air d'être occupée d'autres hommages. Personne ne me peut intéresser, si ce n'est par rapport à lui, et je me suis prise à accueillir le prince de Bauréal, que ton père m'a présenté, uniquement parce qu'il porte son nom. Ce jeune homme débute dans le monde avec plus d'avantages qu'il n'a de mérite pour les soutenir, mais il a une véritable adoration pour son cousin, dont il raconte les campagnes avec enthousiasme, et il paraît bon enfant. — Si M. de Bauréal m'observe sans cesse, il est observé à son tour par Eugène de Kérinthie ; je me persuade, parfois, qu'il a deviné mon secret ; au reste, l'examen paraîtrait favorable, car Eugène parle de M. de Bauréal avec une grande approbation. J'ai espéré un moment les voir se lier, puis ils se sont éloignés ; je n'ai pu reconnaître de quel côté est venu le refroidissement.

Je passe presque toutes mes soirées chez Mme de Salis. Malgré ma vieille amitié pour Mme de Monte-

mort, je m'y plais plus que chez Mme de Gerves où il règne une opinion si exclusive et si intolérante, que, ne partageant pas leurs passions, je m'y sens mal à l'aise et je les gêne ; on se tait lorsque j'entre, et il se fait un long silence pour trouver un sujet de conversation où je puisse être admise. — Je proposais l'autre jour à Mme de Montemort de faire notre cour ensemble, elle m'a refusée. « Vous irez, sans doute, chez le roi, m'a-t-elle dit, et je ne compte aller que chez Monsieur. — J'aime mieux, en effet, répondis-je, accomplir la double corvée des deux pavillons en une seule fois; cela vous fatigue donc trop? — Ce n'est point la fatigue qui m'arrête, reprit-elle, je ne vais point chez le roi, parce qu'il n'est pas de *mon parti.* » — Je n'ai pu m'empêcher d'éclater de rire, et elle m'en veut un peu d'avoir pris si légèrement ses airs d'importance politique. Le ménage a tout à fait oublié que le duc de Montemort était auditeur fort zélé sous Bonaparte, et que Mme de Montemort faisait assidûment sa cour aux Tuileries impériales. — Dans le salon de la baronne de Salis, toutes les opinions ont cours : les idées soi-disant libérales dominent souvent au delà de ce que ma raison, ou peut-être mes préventions me disposent à approuver ; mais, du moins, est-il permis d'y discuter, sans être immédiatement noté pour une personne *mal pensante,* une personne pen-

sant *comme un cochon,* ainsi que s'exprimait l'autre soir la très-élégante vicomtesse de Fonteville, qui a bien assez d'esprit pour trouver une autre épithète, si celle-là ne lui avait paru merveilleusement pittoresque. — La société n'a pas gagné à ces divisions intestines, plus aiguës, peut-être, que sous l'Empire, où on paraissait plus hostile ; car, alors, la violence des expressions était contenue par la crainte de se compromettre et la terreur de l'exil. Les couleurs étaient tranchées et on ne se rencontrait guère ; à présent, au contraire, la dissension est dans notre propre sein. — M. de Bauréal commence à amasser beaucoup d'inimitiés sur sa tête. On pardonne à M. d'Hoqueville d'avoir été le plus obséquieux chambellan de Bonaparte, parce qu'il est le plus intolérant prôneur du droit divin ; mais les opinions sages, modérées et patriotiques de M. de Bauréal n'attirent pas la même indulgence sur sa fidélité à l'Empereur malheureux. On ne l'attaque pas précisément, parce que le duc de Bauréal le soutient trop hautement, mais quelques personnes lui prodiguent une froideur qu'il n'a pas l'air de remarquer. Peut-être suis-je trop susceptible pour lui, mais cela me courrouce.

Je n'ai point encore ouvert ma maison : l'absence de Mme Augustine m'a servi de prétexte. Il faudra bien me décider à recevoir, si elle tarde beaucoup à revenir. On me demande des bals : je ne m'en soucie

guère, je fais des réponses dilatoires. Je ne voudrais pas prier M. de Bauréal, sans qu'il m'ait demandé à venir chez moi; c'est assez de m'être fait refuser une fois, et il me semblerait ridicule de réunir tout Paris sans l'inviter; enfin, en cela comme en toute chose, il domine ma pensée et dirige mes actions. — Adieu, mon Odille, j'espère toujours que la prochaine lettre te fera lire plus clairement dans mon sort. Quant à mon cœur, il est tout étalé devant toi, et bien rassuré par ton approbation de ses sentiments.

LETTRE VII.

LE COMTE ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE A PAU.

Paris, le 10 février 1817.

En vérité, Bliane, tu es d'admirable conseil! — « Regarde bien autour de toi, vois-y clair et prends ton parti une bonne fois, » me dis-tu. Hé! que cherchai-je à faire autre chose? Est-ce donc si facile de voir clair dans le cœur d'une femme, dont la voix publique signale la coquetterie, lorsqu'on est soi-même aveuglé par la passion? J'attache à toutes les actions de Mme de Lispona une importance peut-être exagérée. Je suis repoussé loin d'elle par la moindre marque de froideur, rappelé par le plus léger sou-

rire ; je vois un rival préféré dans chaque prétendant à sa faveur, je suis rappelé à ses pieds par le peu d'attention qu'elle leur accorde, et je consume ma vie dans ces alternatives de crainte et d'espérance. — Oui, je ne le démens pas, son délicieux et naif embarras, en me voyant complétement oublié de la duchesse de Bins, m'a enivré de joie ; mais, je te l'ai dit aussi, pour me la faire expier, elle m'a ensuite traité avec une froideur glaciale. — Je ne sais si je me serais avisé de devenir jaloux d'Hombert, si Montilly ne s'était empressé de me faire remarquer qu'elle le distinguait et ne m'avait engagé à l'assister dans le plan qu'il a formé d'une union entre leurs deux fortunes ; mais Hombert est trop dominé par cette petite danseuse pour fréquenter, en ce moment, les salons de bonne compagnie, et il ne met aucun soin à rencontrer M[me] de Lispona. — Le prince de Schwarzenstein et lord Mandeville sont les plus assidus autour d'elle, soit que leurs qualités d'étrangers et d'excellents partis leur rendent l'épiderme plus dure à ses froideurs, soit qu'elle les accueille mieux. Les ducs de Bienvilliers et de la Guerche, qui aspiraient à sa main, cherchent fortune ailleurs. Il semblerait, en vérité que, hors ces deux étrangers, personne n'y prétend. — J'entendais une femme remarquer, l'autre jour, combien la princesse de Lispona était moins entourée, cette année ; elle en tirait la conclusion que

sa mode était passée ; ton ambitieux ami en aurait voulu trouver une autre, mon cher Henri, et il y a des moments où j'ose me flatter que, si les autres hommages sont écartés, c'est pour me frayer le chemin ; j'y avance pour lors, mais ce n'est qu'en tremblant. — Cette prétention paraîtrait tellement exorbitante de ma part, que personne n'en avait conçu la pensée jusqu'à hier matin. — Mon chien s'était égaré dans le bois de Boulogne, j'en étais inquiet et j'avais longtemps galopé à sa recherche, je l'avais enfin rejoint, fait attacher et renvoyé par mon palefrenier ; je revenais au pas avec un groupe d'hommes : la voiture de madame de Lispona nous dépassa, nous la vîmes s'arrêter, un des gens descendit, parla à la portière, et se dirigea vers moi : « La princesse fait demander à M. le comte si Nembrod est retrouvé. » Comme de raison, je hâtai le pas de mon cheval pour la remercier et lui dire que mon fugitif était sous bonne garde ; mes compagnons s'approchaient plus lentement, elle nous fit à tous un de ses gracieux saluts, et son cocher partit. « Comment diable, s'écria ce vieux madré de Rondemont, on sait le nom de votre chien... on s'arrête pour s'informer de lui... je vous fais mon compliment... vous avez bien caché votre jeu... c'est affaire à vous, Bauréal ; messieurs, saluez le comte Romuald ; c'est assurément le plus habile de vous tous. — Ou le plus sans

conséquence, » repris-je avec impatience. Rondemont sourit d'un air narquois : « Pardon, me dit-il plus bas, je ne savais pas que vous en étiez là; je vous souhaiterais bonne chance si évidemment vous ne l'aviez déjà; » et il changea de propos. — Voilà donc le secret de mon cœur entre les mains de ce vieux roué! il n'y restera pas longtemps et ce que je voulais éviter devient infaillible, dès l'instant où l'on y regardera. Mon adoration percera le léger voile dont, un reste de raison m'a permis de la dissimuler aux yeux inattentifs. Je sens le moment de la crise arrivé. Mme de Lispona doit apprendre jusqu'où se sont élevées les audacieuses espérances qu'elle a quelquefois semblé encourager, et prononcer sur mon sort. Loin d'éviter les occasions de la faire expliquer, je vais les rechercher assidûment; je ne permettrai pas qu'un Rondemont puisse répandre sur son nom la délation de rapports inavoués avec moi, et cela ne tarderait pas si nous restions au même point. — Sans doute, Bliane, je ne suis pas sans espérances, puisque je me décide à ce parti extrême : mes craintes l'emportent cependant. On ne peut envisager sans effroi l'approche d'un moment où le sort de toute la vie se doit décider : j'en suis absorbé; je ne prévois rien au delà de cet instant et ne fais aucun projet d'avenir. — Je partage l'opinion de Montilly sur les rapports qui existent entre Mme de Lispona et M. de Kérinthie : ils

sont affectueux et fraternels. Je regrette d'avoir repoussé les avances du comte : il me rend froideur pour froideur ; il paraît avoir attribué la mienne à des ressentiments politiques fondés sur ses antécédents vendéens. Cela serait d'autant plus absurde de ma part, qu'aujourd'hui nous sommes arrivés au même but par des voies différentes. Nous voulons l'un et l'autre une royauté forte mais constitutionnelle, la juste pondération des trois pouvoirs, et un libéralisme éclairé ménageant également les droits acquis et les droits conservés. Le gouvernement partage ces vœux, mais il rencontre de grands obstacles à leur réalisation ; je suis initié à des difficultés qui font frémir pour l'avenir de ceux qui les suscitent dans leur aveuglement.

J'ai été très-étonné et même un peu ému de voir entrer l'autre soir le duc de Melrose dans une loge à l'Opéra ; je craignais que sa présence n'annonçât celle de la princesse Kraminska, mais le seul Montilly l'a rejoint ; puis il est venu à moi d'un air tout interdit, s'excusant sur l'ancienne connaissance. J'ai eu peine à dissimuler mon impatience en lui répondant, et l'ai fort assuré que je n'avais aucune inimitié pour le duc de Melrose. Bientôt après je me suis senti prendre la main : c'était par lord John Bartlay ; avec un embarras d'un tout autre aloi, il m'a dit avoir un paquet pour moi ; arrivé depuis peu d'heures, il comptait me

l'apporter le lendemain. J'ai été véritablement enchanté de le revoir, et l'ai bientôt mis à son aise. Je lui ai parlé très-simplement de son frère; il en a paru étonné et charmé. Je voudrais ma première rencontre avec le duc de Melrose passée; car, grâce aux bavardages de Montilly, ce sera un petit événement pour quelques salons. — Le paquet annoncé par lord John se composait d'un portefeuille turc contenant une lettre de Dorothée, en réponse à celles que je lui avais écrites à mon arrivée en France, comme si elle les avait reçues la veille; elle est, au reste, pleine de bonne amitié et d'intérêt pour moi, sans aucune allusion à nos anciens rapports, sans explication ni excuse de sa conduite : des affaires d'intérêt et des affections de famille la rappellent en Pologne où elle se rend par la Russie. Je suis parfaitement content de la manière dont elle établit nos relations, je l'accepte, et lui répondrai avec empressement.

Tu me demandes si mon oncle se doute de mes sentiments pour Mme de Lispona? Je ne le crois pas. Il me parle souvent d'Émilie comme si j'y devais prendre un intérêt tout particulier. Je l'ai rencontrée une fois chez son père, il l'examinait avec complaisance, et son regard me priait de lui dire combien je trouvais sa fille charmante : dans toute autre circonstance la concession eût été facile. C'est bien positivement une des plus belles personnes qu'on puisse voir, je dirais

volontiers la plus belle ; car Euphémie n'a pas besoin d'être belle pour être ravissante. Émilie commande l'admiration, Euphémie l'obtient; l'une agit par droit de conquête, l'autre par séduction. Mais pourquoi les comparer lorsque je ne puis être un juge impartial! Je vis sous le plus doux des charmes, et il me domine entièrement. — Je ne te demande pas de faire des vœux pour moi, mon cher Henri, ils me sont acquis, je le sais; et tu partages les agitations de mon cœur avec cette fidèle amitié sur laquelle il m'est si nécessaire de compter.

LETTRE VIII.

LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LA PRINCESSE DE LISPONA A PARIS.

Lisbonne, le 18 février 1817.

Vous êtes deux grands enfants. Après avoir joué à la cligne-musette dans les broussailles, vous jouez à cache-cache dans les salons. Quand vous serez fatigués de ces innocents plaisirs, dont vous avez trouvé le secret de vous faire des chagrins, vous vous donnerez la peine de vous expliquer; il n'est pas bien difficile de s'entendre lorsqu'on en a mutuellement si bonne envie. — Ta dernière lettre m'a comblée de joie, chère Euphémie; au fond tu n'es pas mécontente de

ta position et j'ai lu avec bonheur que tu respectais trop M. de Bauréal pour oser chercher à lui inspirer de la jalousie; conserve bien cette disposition, chère cousine, surtout lorsqu'il sera ton mari. Son cœur fier et sensible pourrait s'aliéner si tu diminuais son estime, et dans un ménage, heureux ou non, c'est principalement à l'estime de son époux qu'une femme doit aspirer, et ne compter aucun sacrifice trop grand pour l'acquérir ou la conserver. Tu m'apprendras combien cette tâche est douce, je t'enseignerai combien elle est nécessaire. Tu en embelliras ta vie, j'en consolerai la mienne; mais toutes deux, chère Euphémie, nous ferons de cette volonté la boussole de nos actions.

Je comprends ton courroux contre les injustices de certaines opinions envers M. de Bauréal; méfie-toi de cette impression : les femmes ne sont guère entraînées aux exagérations politiques que par des affections froissées, et n'importe la route, le but est déplorable. — J'ai toujours blâmé l'esprit de parti, mais je l'ai pris en horreur ici, où il est porté jusqu'à la *tigrerie*. On entend des propos à faire dresser les cheveux, et les actions les suivent. Cela n'est point à redouter dans le monde où tu vis; on se borne à des réticences désobligeantes, à quelques impertinences; et je ne fais pas difficulté de le reconnaître, je m'accommode mieux de l'esprit de parti qui refuse la révérence que de l'esprit de parti qui coupe le cou; mais l'un

et l'autre sont mauvais. On finit par regretter à loisir les grossièretés dont on s'est pavané dans des moments d'exaltation. Les gens contre lesquels on les exerce n'ont que patience à prendre, le temps les venge suffisamment : le ridicule en retombe sur les assaillants. — Tiens-toi en dehors de ces querelles où une jeune et jolie personne comme toi, mon enfant, n'a rien à voir. Sois sûre que Romuald sera plus fortement attaché par la modération de ton langage et la douceur de tes opinions, qu'il ne serait flatté de se voir venger par tes sarcasmes contre ceux qui l'attaquent. Contente-toi de lui trouver raison et n'entreprends pas la croisade impossible de le faire reconnaître à tout le monde. — La duchesse de Montemort est fort absurde en ne voulant pas aller chez le roi, tu le serais à ton tour en refusant tes hommages à Monsieur. Ces animosités ne sont pas de votre ressort et ne vous regardent pas plus l'une que l'autre : faisons notre métier de femme, il est de toujours chercher à calmer et à adoucir les passions; notre main doit panser les blessures et non les infliger. — Romuald te donne l'exemple de la manière froide et digne dont il convient soutenir les attaques politiques quand on a la conscience d'avoir la raison de son côté. Ne te laisse donc entraîner, chère cousine, à aucune exaspération, et surtout ne prends pas de ces engagements de société où les plus sots dominent les

plus sages et les conduisent bien au delà de ce qu'ils approuveraient de sang-froid.

Pendant que ton sort s'arrange si heureusement, mon Euphémie, le mien se complique. Ma position devient de plus en plus délicate et difficile. La place que j'occupe près de l'infante est presque intenable, et je ne puis cependant songer à la quitter. Je prie Dieu d'inspirer ma conduite dans ces circonstances, et je demande à mon amour pour Juana de me donner la force et le courage de la tenir, — je ne puis m'expliquer plus clairement. — Adieu, ma bien-aimée cousine, puissent toutes les bénédictions du ciel se répandre sur ta tête !

LETTRE IX.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE D'AMÉZAGA A LISBONNE.

Paris, le 20 février 1817.

Le moment d'expédier ma lettre est encore éloigné de quelques jours, chère Odille; mais après t'avoir si souvent adressé mes lamentations, je ne puis résister au besoin de te dire combien M. de Bauréal est aimable pour moi, et combien je me réjouis d'avoir encouragé avec autant de pertinacité un sentiment qui, je le crois, assurera la félicité de ma vie; tes

conseils ont dicté ma conduite, et j'aime à te faire hommage de mon bonheur : peut-être sans tes avertissements, fréquemment renouvelés, aurais-je cherché d'autres armes contre les caprices de Romuald et aliéné de moi ce cœur généreux que je suis si fière d'avoir conquis : il ne cherche plus à cacher sa défaite, et il met autant d'empressement à m'approcher que naguère à m'éviter : fasse le ciel que cette disposition lui dure! je redoute toujours quelque nouvel écart de ce coursier ombrageux, car enfin, Odille, il ne m'a pas encore dit un seul mot d'amour et ne vient pas même chez moi. J'ai pourtant la conviction intime que nous sommes irrévocablement engagés l'un à l'autre comme si tous les serments du monde s'étaient échangés entre nous, et malgré cette sécurité une tristesse vague s'empare souvent de moi. Je pense à toutes les infortunes qui ont marqué ma destinée, à toutes les affections qui la devaient embellir et m'ont été arrachées... Il me semble que je ne suis pas née pour être heureuse... Que mon sort est d'étourdir la vie et non de la voir s'écouler avec douceur; et puis, oserai-je te l'avouer, Odille, mes songes m'inquiètent; jamais ils ne me présentent Romuald que nous ne soyons violemment séparés l'un de l'autre. Ces rêves, qui m'affectent en dépit de moi-même, se sont multipliés ces temps-ci où j'ai lieu d'être plus satisfaite de sa conduite envers moi : je me réveille troublée, il me

faut quelques instants pour me rassurer, et il me reste une impression pénible que la présence de M. de Bauréal a seule la puissance de dissiper entièrement. Je le rencontre partout; il est devenu singulièrement habile à découvrir ma marche; je ne saurais croire que le hasard nous serve si bien, et n'osant appeler là l'intervention de la Providence j'en fais honneur à son intelligence.

Je soupçonnais Eugène d'avoir deviné mon secret et d'y donner son approbation; je ne m'étais pas trompée, j'en ai eu la preuve ce matin. En arrivant chez la duchesse de Bins j'ai trouvé chez elle sa mère, Eugène, le duc de Melrose et lord Mandeville : ceux-ci sont sortis comme M. de Bauréal entrait, ils se sont salués poliment mais froidement. Mme de Salis a retenu les deux Anglais en causant avec eux à la porte : malgré son esprit supérieur, sa bonté, et l'agrément de son commerce, elle manque de ce tact du cœur qui avertit de ce qui peut blesser ou embarrasser; elle est venue droit à Romuald en lui disant que depuis bien longtemps elle mourait d'envie de savoir au juste son aventure polonaise; nous étions en petit comité, et il fallait qu'il nous la racontât. L'attaque était d'autant plus intempestive qu'elle se liait évidemment dans son esprit à la pensée du duc de Melrose, qu'elle venait de quitter. Je vis M. de Bauréal tressaillir sous le coup : nous gardâmes tous le silence

de l'embarras, je me sentis rougir. Il chercha des faux-fuyants, se réfugia dans les compliments : « Près de Mme de Salis il ne serait pas assez gauche pour prendre le rôle de narrateur quand il y avait tant à gagner à celui d'auditeur, etc. » Mais elle était lancée, ne voyait, n'écoutait que sa fantaisie du moment, et insista tellement pour la voir satisfaite qu'il a été forcé d'obéir. Il était cruellement troublé et a jeté vers moi un regard suppliant comme pour constater de la violence exercée sur lui. Après avoir hésité un instant, il a commencé d'une voix altérée un récit le plus intéressant du monde où il a fait jouer à la princesse Kraminska le rôle d'un génie protecteur, d'un ange tutélaire; évitant avec une grâce infinie tout ce qu'il pouvait y avoir de compromettant pour elle dans les services qu'elle lui avait rendus, et parlant de sa propre reconnaissance d'une façon qui laissait tout deviner sans rien admettre. Mme de Salis n'a pas voulu s'en tenir là : « Mais vous en étiez passionnément amoureux, a-t-elle interrompu.— On n'aime passionnément qu'une fois dans sa vie, a-t-il répliqué d'un ton sérieux. — Je ne crois pas du tout cela, » s'est écrié Mme de Salis, et Eugène, venant aussitôt au secours de Romuald, s'est emparé de la question, et, entraînant la baronne dans une série de ces arguments où elle excelle, lui a bientôt fait oublier la Pologne, la princesse et le dénoûment de l'histoire. — Je ne puis te

dire à quel point je me suis félicitée que M. de Bauréal m'estime assez pour parler ainsi devant moi de Mme de Kraminska : évidemment cela lui avait coûté, et il restait embarrassé. Je n'osais lui dire combien son récit m'avait intéressée, dans la crainte de rappeler l'attention de Mme de Salis, et nous sommes restés dans un silence assez gauche. En feuilletant avec distraction un album posé sur la table près de moi, je suis tombée sur une vue de Lausanne. « M. de Bauréal, lui ai-je dit, vous qui aimez les sites du lac de Genève, trouvez-vous celui-ci bien rendu ? » — Il a compris cet appel et s'est précipité vers moi ; Albertine a accepté avec empressement l'ouverture à une conversation insignifiante pour elle, sinon pour nous, tandis qu'Eugène et sa mère continuaient à s'escrimer. Chaque regard, chaque parole, chaque geste de Romuald m'adressait un remercîment. Ah ! qu'il le sache bien, chère Odille, j'ai confiance, entière confiance en lui, et sa noble reconnaissance pour Mme de Kraminska ne peut que l'augmenter. Aussitôt que cela s'est pu sans affectation, je me suis levée pour m'en aller : le mouvement causé par mon départ a interrompu la discussion de Mme de Salis, et Eugène, peu disposé à la reprendre, m'a assez promptement suivie pour me rejoindre comme je montais en voiture : « Je vous fais mon compliment, Euphémie, m'a-t-il dit, vous avez été dignes l'un de l'autre. » —

Tu vois que mon cousin s'est mis en tiers dans notre secret, et je ne conçois pas comment il l'a pu découvrir. — Bonjour, ma tendre amie, et adieu jusqu'au 25.

En continuation le 21.

Je ne pensais pas reprendre ma plume aussi tôt, mais le moyen de me taire avec toi, lorsque j'ai le cœur si plein de la plus joyeuse agitation ? — Chez la duchesse de Gerves, hier, Mme de Jouteville produisait une branche de camellia rose que j'ai fort admirée. La vicomtesse la disait unique, et faisait un grand mystère ostensible de la manière dont elle se l'était procurée, mystère qui aurait presque compromis une autre femme; mais tout lui est permis, et ses coquetteries prospèrent à l'abri de sa confiante audace. — Ce soir je suis allée aux Italiens : vers le milieu du spectacle, ton père est entré dans ma loge en me demandant l'hospitalité pour un moment; la salle était tellement comble, disait-il, qu'il ne pouvait trouver de place nulle part; je me suis associée par un sourire à ce qui me paraissait un sarcasme, car, très-sincèrement, je la croyais vide. Heureusement j'ai regardé autour de moi avant d'exprimer ma réponse en paroles, et j'ai dû reconnaître que l'absence d'une seule personne m'avait fait un désert d'une foule inaccoutumée. Ah! chère Odille, je ne

me plains pas de lui trouver cette importance à mes yeux comme dans mon cœur, et je constate avec bonheur combien ils sont exclusivement remplis de son image! Bientôt après l'ouvreuse de loges m'a remis un magnifique bouquet de camellias roses : j'ai deviné Romuald, et en effet M. de Bauréal est entré dans la loge de Mme de Montemort; pour le coup la salle s'est trouvée remplie, et mon bouquet n'y occupait pas la place la moins importante. Mme de Montemort l'a beaucoup admiré à la sortie; elle m'a demandé d'où il venait... Je l'ignorais, c'était un don... Qui me l'avait donné... Je ne saurais te dire de quel ton j'ai articulé : « Je ne sais pas... » mais il a amené M. de Bauréal à mes côtés. Mes camellias ont continué à servir de sujet d'entretien à notre groupe; quelqu'un a prétendu que les camellias de couleur, nouvellement introduits, se conservaient moins longtemps que les blancs; j'ai affirmé le contraire : mes jolis camellias devaient réunir toutes les qualités. « Je m'engage, ai-je ajouté, à les représenter dans toute leur fraîcheur demain au bal de l'ambassadeur d'Angleterre, à qui les réclamera, fût-ce la personne inconnue à laquelle je les dois. » — J'ai très-bien compris que pour la première fois de ma vie je donnais un rendez-vous; le regard de M. de Bauréal m'en aurait averti si j'en avais douté; j'ai rougi et me suis sentie un peu interdite, mais je me suis promptement rassurée.

« J'obéis à Odille, me suis-je dit, je ne joue pas avec mon bonheur, j'encourage Romuald, » et mon cœur servait si bien d'auxiliaire à tes préceptes, chère cousine, que, tout en battant très-fort, il ne me permettait pas le plus léger regret et s'enorgueillissait de sa faiblesse. — On a annoncé ma voiture : M. de Bauréal s'est emparé de mon bras; jamais cela ne lui était arrivé. Il m'a semblé qu'en m'emmenant ainsi, en m'isolant de tout autre, il prenait possession de moi, et je me sentais confiante tout autant que joyeuse. Il m'a dit bien bas, d'une voix émue : « A demain. — A demain... » ai-je répondu d'un ton plus troublé encore. Ah ! Odille, maintenant tout est compris, tout est expliqué, nous nous sommes mutuellement entendus. — Montée dans ma voiture, je me suis avancée pour lever la glace ; il était encore là : le réverbère éclairait en plein sa noble physionomie; jamais je ne l'avais vue si radieuse : je ne puis t'exprimer avec quelle joyeuse fierté je me vantais à moi-même d'avoir ainsi d'un mot illuminé cette martiale figure ! Pense donc, ma cousine, que moi, ta pauvre Euphémie, je dispose à ce point des impressions d'un être si supérieur ! que je puis éclaircir ou rembrunir ce front où siégent tant de volontés fortes ! Mais sois tranquille, cher Romuald, confie-moi ton bonheur, il me sera mille fois plus précieux que ma vie !... Il faut qu'il le sache, Odille : ces grands bals valent presque un tête-à-tête ;

demain nous causerons ensemble, je veux l'amener à me demander de venir chez moi; sans doute j'y réussirai, et pour le coup je donnerai volontiers pour célébrer mon succès le bal qu'on réclame vainement : jamais je n'aurai été plus en train d'une fête. — Mais ce qui est plus sérieux, ma cousine, je veux lui raconter ma situation : les scrupules, exagérés j'espère, que j'ai dû concevoir, je les soumettrai à sa délicatesse, à sa prudence : son noble cœur mérite une entière confiance; peut-être m'assistera-t-il à sortir de la fausse position où les folles espérances de ma belle-sœur me retiennent; non-seulement personne ne les partage, mais je vois qu'on ne les devine même pas, tant elles sont extravagantes. — Lorsque M. de Bauréal aura décidé de mon avenir, j'écrirai à Mme Augustine; je la sommerai de venir achever le deuil où je me suis engagée par ce serment que tu avais bien raison de qualifier d'absurde, et j'irai le porter dans mon petit castel de Saint-Yver, en Bretagne; j'y suis assez inconnue pour pouvoir vivre dans une retraite absolue et éviter le ridicule qui s'attacherait à ma conduite. Romuald saura tout : je serai trois mois sans le voir, mais rien de ce qui me concerne ne doit être un secret pour lui; il ne s'opposera pas à mon projet lorsque je lui dirai que, même si Mme Augustine me dégageait de ma parole, j'éprouverais des remords à ne point accomplir mon

serment, je craindrais de nous porter malheur. — Je m'étonne, chère cousine, de pouvoir ainsi songer à l'avenir : il faut qu'il y ait en nous une grande puissance pour absorber le bonheur, car celui que je ressens en cet instant est assez grand pour devoir occuper toutes les facultés de mon âme. Ah! combien tu vas le partager! et encore tu ne connais pas Romuald! Mon Dieu! qu'il me serait doux de vous présenter l'un à l'autre! comme je serais fière de m'enorgueillir de vous deux, de vous dire réciproquement : « Voilà ce que j'ai su choisir. » En vérité, Odille, je suis trop heureuse et mon sort est trop beau! — Mes gens doivent me croire folle : dès en rentrant j'ai mis en réquisition tous les gobelets de la maison; les uns étaient trop grands, les autres trop petits; j'ai été également difficile sur la température de l'eau. Puis mon bouquet distribué brin à brin dans tous ces verres, il a fallu le placer dans le lieu le plus favorable à sa santé, et après avoir essayé de plusieurs, j'ai fini par découvrir que c'était celui où je le voyais le mieux. Ensuite je me suis mise à t'écrire, mais il faut te quitter : je veux dormir, je ne veux pas avoir les yeux battus; il faut bien que je sois jolie demain : j'ai souvent voulu l'être pour tout le monde... ah! qu'il est bien plus doux de le vouloir pour un seul! — Bonsoir, chère Odille, je vais me bercer de cet : « *A demain...* » qu'il m'a dit si tendrement. Je tâche

de prendre son ton... « A demain... » Ah! ce n'est pas du tout cela... c'est qu'il est inimitable! — Prie Dieu que je n'aie pas de ces vilains rêves qui me tourmentent; qu'ont-ils à faire à l'enfant du bonheur?... A toi aussi, chère Odille, je dis à demain, car je n'achèverai pas ma soirée sans t'en avoir rendu compte.

En continuation le 25 février.

Ah! ma pauvre Odille, quelle insigne folie de compter sur demain, comme si demain appartenait à nous autres, misérables mortels! comme si un siècle d'infortunes ne pouvait séparer demain de la veille! Je n'ai pas eu le courage de t'écrire ce triste demain, ni les jours qui l'ont suivi; j'ai attendu que la nécessité d'expédier ma lettre m'y provoquât, mais il faut bien que tu saches de quelle hauteur l'abîme s'est creusé sous mes pas. — Je n'ai point revu M. de Bauréal et je suis condamnée à le fuir... peut-être, hélas! pour toujours!... Je commence mon pénible récit. — J'avais passé la journée de mercredi dans toute l'exaltation du bonheur : un temps fabuleusement beau pour la saison avait permis une promenade au bois de Boulogne; M. de Bauréal était à cheval près de ma calèche, le soleil luisait sur nous et semblait caresser nos espérances; j'en tirais les plus favorables augures pour notre avenir : augures fallacieux, espérances trompeuses qui ne me sont apparus que pour rendre

la chute plus rude et plus cruelle ! — Je n'avais d'autre souci que celui de ma toilette. Elle aussi se montra souriante en ce jour de déception : mes camellias avaient conservé toute leur fraîcheur, mes femmes assuraient que j'étais charmante, et j'arrivai à l'ambassade encore pleine de la joie intérieure qui se réfléchissait sur toutes mes actions : je te le dis dans l'amertume de mon âme, Odille, car à quoi cela me sert-il aujourd'hui ? mon entrée fit sensation. Eugène lui-même me dit amicalement : « Vous êtes d'une triomphante beauté ce soir, Euphémie, vous m'avez bien l'air d'avoir de grands projets. » Je lui demandai grâce d'un regard, l'excès du bonheur est presque comme la tristesse, il remplit trop le cœur pour admettre la plaisanterie; un mot de plus de mon cousin m'aurait fait fondre en larmes. — Cependant M. de Bauréal n'arrivait pas, et une certaine anxiété commençait à s'emparer de moi : les heures s'écoulaient et je crois que la *triomphante beauté* devait avoir l'air bien abattue. L'inquiétude succédait à l'impatience; Eugène était parti depuis longtemps. J'avais demandé mes gens à deux heures; vers minuit on vint m'avertir de leur arrivée et me prévenir que j'étais attendue chez moi. Je partis en hâte. En montant en voiture, j'appris l'arrivée de Mme Augustine; elle m'envoyait chercher : exclusivement occupée de M. de Bauréal, je me persuadai qu'il lui était arrivé quelque

malheur dont ma sœur me devait prévenir. Je respirais à peine en montant l'escalier; Mme Augustine vint à ma rencontre les bras ouverts : « Venez, venez, il est retrouvé, chère Euphémie, il est retrouvé! Je vous apporte ma joie : je n'ai pas voulu m'arrêter, nous avons couru jour et nuit pour vous la faire partager plus vite. » — Épouvantée par les expressions de Mme Augustine, je me figurai un instant qu'un homme placé derrière elle pouvait être M. de Lispona, quoique celui-ci eût un pied de plus, un teint basané, des cheveux noirs crépus et quarante-cinq ans au moins; mais la terreur m'aveuglait, et, mes jambes refusant de me soutenir plus longtemps, je tombai sur un siége dans l'antichambre. Ma belle-sœur se désola de ne m'avoir pas suffisamment préparée à une si joyeuse surprise. « Pauvre petite, disait-elle, la sensation a été trop vive; elle suffoque, des larmes la soulageraient, je voudrais lui en voir répandre. » — Ah! Odille, avec quelle abondance elles profitèrent de la permission, et combien de sanglots se firent jour sans pouvoir alléger le poids affreux qui pesait sur mon triste cœur. Voulant enfin connaître l'excès de ma misère, je demandai des explications : Mme Augustine me déclara trop agitée pour bien écouter les détails; il me suffisait de savoir que l'homme amené par elle était le sergent Guirault, il arrivait de Russie, il avait vu M. de Lispona. — Elle avait raison, je n'en cher-

chai pas davantage. Un froid mortel se répandit dans mes veines; je compris une seule chose : Romuald était perdu pour moi, le sentiment dont je vivais était devenu un crime; qu'avais-je besoin d'apprendre encore? — On me porta dans ma chambre presque sans connaissance, mes femmes me déshabillèrent. Comprends-tu que, dans cet état d'anéantissement, j'ai éprouvé une douleur presque physique à leur voir froisser et jeter mes pauvres camellias?... Il me semblait qu'on m'arrachait mon dernier lien avec Romuald. Je fis un effort pour les arrêter, elles ne me comprirent pas, et le désespoir pénétra plus avant dans mon cœur, dépouillé comme mon front de cette couronne d'amour et de bonheur que j'avais tressée naguère avec tant de confiance! — On me mit au lit : ma sœur voulait faire veiller près de moi; je retrouvai des forces pour m'y opposer. Enfin je restai seule, seule vis-à-vis du néant de toutes mes espérances! Je pus exhaler par des cris mes angoisses intérieures : je me précipitai à genoux, Odille; mais vainement je demandai à Dieu la force de soutenir une si amère douleur, la résignation n'approchait pas de moi; je me promenai à grands pas dans ma chambre, cherchant à tromper l'agitation de l'âme par le mouvement du corps; au milieu de cet affreux chagrin mon inquiétude sur l'absence de Romuald à l'ambassade me revenait encore : j'aurais voulu m'applaudir de

n'avoir pas eu avec lui l'explication que je cherchais, puisque la nouvelle apportée par ma belle-sœur la rendait coupable autant qu'intempestive, mais mon lâche cœur s'y refusait; mes larmes redoublaient de n'avoir pu lui dire, même une seule fois, combien il m'est cher. Hélas! le moment en était passé, il ne devait jamais le savoir!... Je souffre aussi pour lui : je n'ai pas joué avec mon bonheur, suivant ton expression; Dieu m'est témoin que je n'ai pas voulu jouer avec le sien; mais combien je suis cruellement punie de n'avoir pas écouté les avertissements intimes que la Providence m'envoyait! Ah! Odille, mes pressentiments ne me trompaient pas, je ne suis pas née pour le bonheur!... Mais que va-t-il penser de mon changement de conduite envers lui? Hélas! peut-être lui sera-t-il trop promptement expliqué! Songes-tu au désespoir de n'oser rencontrer son regard, de détourner le mien comme une criminelle? Crois-tu qu'il me méprise?... crois-tu qu'il me haïsse?... Ah! que ne peut-il savoir mes tourments! Mais lui aussi souffrira, et ce n'est point là la moins intense de mes peines et le moins cruel de mes remords : que n'ai-je pas fait pour exalter un sentiment que j'étais si fière d'inspirer! Faut-il donc maintenant le fouler sous nos pieds?... C'est au milieu de ces déchirantes pensées que s'écoula cette cruelle nuit; de temps en temps l'idée de la présence de M. de Lispona s'y mêlait, et un frisson d'ef-

froi me courait dans les veines..... — Mon premier soin, de grand matin, fut d'envoyer prier Eugène de venir déjeuner avec nous : je redoutais le tête-à-tête avec ma sœur ; lorsque je passai dans le salon, ils y étaient réunis depuis quelque temps. Eugène vint à moi, me serra tendrement la main : « Ma chère Euphémie, me dit-il d'un ton doux et calme, je vous engage à ne vous point livrer à des espérances qui me paraissent encore fort douteuses : Mme Augustine, je le crains, se flatte beaucoup trop, et je ne voudrais pas, mes deux amies, que vous vous préparassiez de cruels désappointements. » — Je me sentis revivre à ces paroles, et je pus écouter avec un calme apparent le récit des aventures de Guirault. Il arrive en effet de Sibérie, et il a vu M. de Lispona ; mais l'imagination de Mme Augustine a mêlé les dates et les lieux pour satisfaire ses désirs. Voici les faits. Après la catastrophe de la montée de Wilna, Guirault, prisonnier et conduit dans l'intérieur du pays, a trouvé au village de Véliki-Louki, blessé et fort malade, le capitaine de Lispona sous la protection du régisseur d'un officier russe dont il ignore le nom, et qui avait ordre de le conduire dans le château de son maître dès qu'il pourrait soutenir le transport.—Guirault a parlé à son capitaine ; il l'a aidé à ôter une ceinture dont son protecteur avait empêché de le dépouiller, et qui contenait de l'or ; il en a donné quelques pièces à Guirault pour

les partager avec ses camarades. L'un d'eux, ayant réussi à s'échapper et à rejoindre un corps français, a répandu les bruits d'après lesquels ma belle-sœur cherche depuis cinq ans le sergent Guirault; tandis que, mené dans le fond de la Sibérie, il y est resté enfoui jusqu'à très-dernièrement, où il a pu faire parvenir ses supplications à l'ambassadeur de France. On l'a réclamé et renvoyé dans le Dauphiné son pays : arrivé là, il a su les perquisitions faites à son sujet par Mme Augustine et s'est rendu près d'elle à Gênes; dès qu'elle a tenu le sergent Guirault ayant vu M. de Lispona il y a cinq ans, elle n'a plus voulu douter que son frère ne dût incessamment reparaître, et en dépit des représentations du prince Doria, elle a quitté ses affaires, prêtes à se terminer, pour venir à tire-d'aile s'abattre près de moi en m'apportant le désespoir! — Tout en feignant la crainte d'encourager de trompeuses espérances, Eugène en faisait renaître dans mon cœur; je le sais incapable de flatter une coupable erreur, il m'aurait dit : « Euphémie, toutes vos pensées doivent appartenir à votre mari, chassez les autres de votre âme, » et les ménagements dont il usait envers une passion dont il s'est fait le confident me persuadaient qu'il ne croyait pas à l'existence de M. de Lispona. Mme Augustine arguait ainsi : *puisque* le sergent Guirault a été perdu cinq ans en Sibérie, Pierre doit s'y retrouver. Eugène répondait :

quoique Guirault ait été oublié en Sibérie, pourquoi le prince Pierre, qui n'y a pas été mené, y serait-il découvert? Il faisait ressortir l'improbabilité que M. de Lispona, protégé par un officier russe, conduit dans son château, conservant de l'argent, n'eût pas trouvé le moyen de se faire reconnaître. Ma belle-sœur reprenait : « Il n'a pu donner de ses nouvelles dans le temps où nous acquérons la certitude qu'il vivait; des circonstances encore ignorées l'ont sans doute éloigné de ses premiers protecteurs et enfoncé dans le désert. » Hélas! elle a peut-être raison!... Je ne prenais aucune part à ces débats, où il s'agissait de bien plus que ma vie. Après une longue discussion, après d'interminables conférences avec Guirault, dont le récit naïf ne variait pas, et qui répondait imperturbablement à Eugène : « Oui, monsieur le comte, je l'ai vu à Véliki-Louki, » et à ma belle-sœur que « son capitaine avait l'air bien mal, » il fut enfin décidé qu'il partirait avec Duparc (le fils de l'homme d'affaires de mon grand-père que tu dois te rappeler); il a fait son droit, il est intelligent, Eugène le connaît et l'estime, on peut avoir confiance en lui de tous points. Ils se rendront directement à Véliki-Louki, et de là ils suivront tous les indices pour arriver à un résultat positif sur le sort de M. de Lispona. Les préparatifs pour un si long voyage et la nécessité d'obtenir des passe-ports ont retardé le départ, ils se met-

tront en route demain. — Sans doute, chère Odille, je suis un peu moins désespérée que ce premier soir où les transports de ma belle-sœur m'avaient fait croire au retour immédiat, à la présence même de M. de Lispona; mais pourtant voici de ses nouvelles positives; un récit authentique le montre survivant à cette catastrophe où tout le monde admettait qu'il avait péri : cela suffit bien pour m'enseigner la prudence! Jusqu'après le résultat de l'enquête établie par le jeune Duparc j'éviterai de rencontrer M. de Bauréal; il n'y aura pas un mot, pas un regard échangé entre nous; j'en ai pris l'engagement vis-à-vis de moi-même. Les événements qui me restent à te raconter m'assisteront dans ce pénible devoir : afin d'épargner, s'il se peut, à cet autre infortuné, les cruelles inquiétudes où je suis en proie, j'ai obtenu, sous prétexte d'éviter les commentaires du public, que le secret serait religieusement gardé entre nous. Eugène l'approuve, et ma belle-sœur s'y prête assez volontiers; la vivacité de ses espérances est amortie par l'incrédulité du prince Doria et les arguments d'Eugène, elle craint de les voir démolir pièce à pièce, et voudrait les conserver le plus longtemps possible. Il me reste bien des semaines d'angoisses à supporter : puissé-je les employer à obtenir de Dieu la résignation à un malheur que je me hais de considérer comme tel et de prévoir avec un si mortel effroi! — Eugène

nous avait quittés tard dans la matinée ; je m'étais mise à mon métier où je travaillais à force pour me donner une contenance. Ma belle-sœur causait avec deux ou trois de nos habitués les plus insignifiants, lorsque je fus étonnée de voir revenir Eugène ; il regarda autour de lui avec anxiété, m'examina attentivement, et ayant ramassé une pelote de soie tombée de mon ouvrage, il me la rapporta et me dit vite et bas : « Le prince de Bauréal, Hombert de Bauréal, insista-t-il en appuyant sur le nom, s'est battu ; il est grièvement blessé. » — Puis il entra dans la conversation générale. Un instant après arriva Mme de Jouteville suivie de M. de Soissons ; la reconnaissance obligée avec Mme Augustine accomplie, elle se retourna vers moi : « Ah ! mon Dieu, chère princesse, savez-vous que c'est affreux? voilà donc ce pauvre M. de Bauréal tué ! » Malgré le bienveillant avertissement d'Eugène, je me sentis tressaillir jusqu'au fond de l'âme à l'agencement de ces paroles préparées peut-être à dessein, mais je parvins à cacher mon trouble. Ma belle-sœur s'écria : « Quoi ! le comte Romuald? » — Hélas, non ! c'est bien plus malheureux pour le pauvre duc : c'est son fils, un fils unique, un sujet charmant. » — Je laissai la vicomtesse s'apitoyer sur ce malheur, bien plus grand, et mes yeux cherchèrent ceux d'Eugène pour le remercier ; je ne pus les rencontrer : il était obstinément baissé à caresser le

petit chien de ma sœur. Chacun se mit à faire des questions rapides; cela me donna le temps de me remettre suffisamment pour y prendre part avant que mon silence fût trop remarquable; mais Mme de Jouteville ne savait rien de plus que le fait; la duchesse de Montemort survint : elle était mieux instruite; son frère, Charles de Gerves, avait été témoin du duel; il avait eu lieu à la suite d'altercations entre Hombert et un capitaine Lapierre, aide de camp comme eux du maréchal Victor. Le comte Romuald avait été averti de la querelle; il avait passé toute la soirée de la veille à arranger l'affaire; il la croyait terminée, mais elle avait repris plus vivement le matin : le prince de Bauréal n'était pas tué d'après cette nouvelle version, mais on croyait sa blessure mortelle. « C'est donc là, s'écria la vicomtesse, ce qui donnait l'air si étrange au comte Romuald hier à l'ambassade d'Angleterre. L'avez-vous vu, ma chère? on aurait dit d'un chien qui cherche son maître. — Euphémie n'a pas pu le voir, répondit Mme de Montemort pour moi; il est arrivé après son départ, n'a fait que traverser les salons et s'en est allé tout de suite. Il avait en effet l'air très-préoccupé et fort singulier; j'ai pensé qu'il avait quelque conspirateur bonapartiste à sauver sous son manteau. — C'est-à-dire sous celui de son oncle, ajouta Mme de Jouteville; il finira par réussir à le compromettre. — Oh que non!

assura le marquis de Soissons en ricanant, le voilà tout à l'heure héritier de la fortune et des titres du duc, il voudra y joindre ses places, et vous le verrez changer d'opinions et de sentiments. Les cadets de grande maison sont quelquefois conspirateurs, les aînés jamais. » — L'indignation m'aurait rendu la parole si Eugène ne l'avait prise pour faire l'éloge de la sage impartialité et de la noble conduite du comte Romuald; ma belle-sœur se joignit à lui : la pureté de leur royalisme n'étant pas contestable, la vicomtesse et son féal M. de Soissons se tinrent pour battus et allèrent porter ailleurs leur nouvelle et leurs commentaires. — Ah! Odille, je ne sais si je dois reconnaissance à Eugène de son avertissement, car je serais morte sous le coup des paroles de Mme de Jouteville, et j'aurais évité peut-être de longues années de douleur! — Le prince de Bauréal n'a pas repris connaissance et ne tardera pas à succomber, d'après les derniers rapports. Ce triste événement empêchera M. de Bauréal d'aller dans le monde, et je trouverai un prétexte pour m'éloigner avant qu'il y reparaisse; je ne dois plus le revoir sans que mon sort soit définitivement éclairci; en attendant, je vais reprendre les habitudes extérieures de ma vie accoutumée : tout me vaut mieux que mon chez moi et le tête-à-tête avec ma belle-sœur; ses espérances, dont elle m'entretient sans cesse et que je suis censée partager, sont autant

de poignards qu'elle m'enfonce dans le sein ; je les fuirai au spectacle, au bal, partout où je pourrai m'isoler dans la foule. Il y a des instants où je me crois sous l'influence d'un cauchemar et où j'espère que je vais me réveiller ; mais hélas ! chère amie, c'est une trop triste réalité ! Encore si j'avais le refuge de ta tendre sympathie ! si je pouvais du moins appuyer ma pauvre tête sur ton sein et te demander tes larmes pour ajouter aux miennes !... Hélas ! nous sommes condamnées à en répandre à mille lieues l'une de l'autre, et je suis seule avec ma douleur ; Eugène la sait et me plaint, mais il ne veut pas de ma confidence : il impose le silence sur les chagrins irrémédiables : c'est sa doctrine ; peut-être est-elle salutaire pour les natures fortes comme les vôtres, mais moi, Odille, je suis faible, j'ai besoin de soutiens et je me sens défaillir sans force et sans courage... Parle-moi donc, parle-moi beaucoup de Romuald, ne te jette pas dans un stoïcisme où je ne puis atteindre. Hélas ! quoi qu'il arrive, je regretterai à tout jamais ces quelques heures d'espérance où je me suis livrée à mon amour, et je ne vivrai que pour en conserver le souvenir. — Adieu, ma cousine, mon amie, ma compagne ; ah ! ne blâme pas trop ta pauvre Euphémie, et montre-lui indulgence aussi bien que pitié !

LETTRE X.

Mlle DUVAL A Mlle DE BAURÉAL
A L'HOTEL DE BAURÉAL

A l'abbaye *** jeudi soir.

Vous aviez promis de m'écrire d'heure en heure, ma chère Émilie; en voilà six que vous êtes partie et je n'ai encore rien reçu! donnez-moi donc des nouvelles de votre frère, de ce cher Hombert que j'aime tant! comme il était charmant avant-hier en montant dans cet élégant tilbury et en disant si bien : Holà! holà! so, so, so! à ce beau cheval qui piaffait et me faisait tant peur! Qui aurait pu croire qu'il nous dût donner aussitôt ces terribles inquiétudes! Mais pourtant, comme c'est intéressant d'être blessé dans un duel! — Répondez-moi, Émilie, car je suis comme une folle, et rassurez votre amie et votre sœur.

LETTRE XI.

Mlle DE BAURÉAL A Mlle DUVAL
A L'ABBAYE ***.

Vendredi matin.

Je ne vous ai point encore écrit, ma chère Zéphirine, parce que je n'ai rien de consolant à vous dire; vous savez le rapport fait par le domestique qui est

venu m'avertir, les choses restent dans le même état. Hombert a été rapporté sans connaissance et on n'a pu le faire revenir; la balle était dans la tête, les chirurgiens l'ont extraite, il ne donne aucun signe de vie, cependant il respire encore. M. Dupuytren n'en désespère pas tout à fait. — Mon père est dans un état affreux; c'est un cruel spectacle. Je ne sais si mon cousin Romuald joue un rôle, mais il a l'air profondément malheureux d'un événement qui lui deviendrait si favorable; son attitude me touche vraiment beaucoup. — Je vous écrirai demain les nouvelles de la nuit, mais je ne veux pas vous flatter, je crains qu'elles ne soient pas bonnes; préparez-vous à ce qu'il y a de plus funeste. — Adieu, ma chère Zéphirine; toute à vous.

LETTRE XII.

Mlle DE BAURÉAL A Mlle DE SOISSONS A L'ABBAYE ***.

Dimanche.

J'ai écrit hier à Zéphirine pour la préparer à l'événement désastreux qui dérange tous nos projets, ma chère Caroline : mon frère n'est plus! — La violence de caractère de Zéphirine, son habitude de n'être contredite par personne et l'amour qu'elle a pour ce

pauvre Hombert me font craindre l'effet de cette nouvelle sur elle, et je vous prie de la lui apprendre tout doucement : avec son immense fortune il ne lui sera pas difficile de remplacer mon frère, et peut-être, hélas! sera-ce à moi de devenir duchesse de Bauréal à sa place. — Je suis bien cruellement troublée, et je vois à peine à vous écrire à travers mes larmes : j'aimais beaucoup ce bon Hombert! Bonjour, ma chère Caroline; votre fidèle amie.

LETTRE XIII.

Mlle DE BAURÉAL A Mlle DUVAL
A L'ABBAYE ***.

Mardi, 28 février.

Caroline me mande, ma chère Zéphirine, que vous êtes beaucoup plus raisonnable que je n'osais m'y attendre : j'en suis bien contente, mais je regrette de plus en plus que mon pauvre frère n'ait pas vécu pour vous épouser; la figure désespérée de mon cousin Romuald, dont j'étais disposée à lui faire honneur, s'explique maintenant fort simplement : il savait à mon père un second fils qu'on dissimulait aux fantaisies de la vieille Romignière et dont on n'a jamais daigné me parler : vous conviendrez que cela est au moins bien désobligeant; aussi j'en suis fort

courroucée, surtout contre M. Romuald : il assure que Gertrude en est instruite. On me met toujours en dehors de la famille, mais enfin celui-là sera mon vrai frère à moi, j'exercerai sur lui l'empire de Mme de Serdobal sur Hombert. Il est trop jeune pour aspirer à votre main, il n'a que neuf ans, mais vous ne manquerez pas de prétendants. — Je ne sais encore si mon père me renverra au couvent : je n'y ferai pas grande résistance, car cette maison de deuil se prépare à être encore plus triste que notre ennuyeuse abbaye. — Je vous quitte pour essayer mes robes noires. Bonjour chère Zéphirine ; vous serez toujours ma meilleure amie ; comptez-y bien.

LETTRE XIV.

LE COMTE ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE A PAU.

Paris, le 28 février 1817.

Accablé des plus tristes devoirs je n'ai pu t'écrire, mon cher Bliane, depuis la funeste catastrophe qui a porté le deuil dans cette maison. — Tandis qu'un opiat calmant procure un repos factice à mon malheureux oncle, je vais profiter du silence de la nuit pour te faire le récit détaillé de ce cruel événement. Hombert

avait pour camarades, dans l'état-major du maréchal, le commandant La Pierre et Charles de Gerves, le colonel. Malmont est premier aide de camp. — La Pierre, officier de la grande armée, brave garçon, mais dans une position un peu subalterne, avait accoutumé Hombert à compter sur lui pour dissimuler ses inexactitudes militaires au maréchal; en revanche Hombert procurait fréquemment les loges de son père à Mlles La Pierre, et tout allait au mieux entre eux. Mercredi soir, Hombert entra dans la pièce où se tiennent les aides de camp et dit négligemment : « Je pars pour l'opéra. — Et qui fera votre service ? — Mais vous, mon bon La Pierre. — Le bon La Pierre est fatigué de vos airs de talon rouge, mon prince; vous ferez le service à votre tour. — C'est juste, reprit Hombert en se jetant sur un siége, je reste; mais Mlles La Pierre prendront aussi leur tour de spectacle, et elles l'attendront longtemps. — Avez-vous donc compté m'acheter ? — J'ai compté sur un échange de bons procédés. — Vous vous êtes mépris sur la nature d'échange, il en faut d'autres entre nous. — Très-volontiers... » et de là rendez-vous donné et accepté.

J'avais été à l'ordre; en revenant je trouvai Charles de Gerves sur l'escalier, il me conta ce qui venait de se passer : j'entrai dans l'appartement du maréchal; Hombert se promenait, en sifflant, dans le

salon de service. La Pierre avait attendu le retour du maréchal de l'ordre pour lui remettre le rapport du jour, il l'avait suivi dans son cabinet; j'espérais qu'il repasserait par le salon, mais il sortit par une autre porte. J'avais facilement décidé Hombert à reconnaître qu'il avait eu tort de se montrer tranchant vis-à-vis de La Pierre, mais il était moins aisé de ramener celui-ci que sa situation rendait plus susceptible; cependant il s'était adressé à Malmont pour lui servir de témoin; je m'improvisai celui d'Hombert, et Malmont et moi nous nous comprîmes à merveille; la querelle en elle-même n'avait aucune importance, mais, en empêchant la rencontre, il fallait ménager, d'une part, la gloriole de l'épée encore vierge de Hombert, et les prétentions souffreteuses de La Pierre, de l'autre. En qualité de témoin d'Hombert, je me rendis avec le colonel chez La Pierre : nous le trouvâmes rentré, il fut flatté de ma visite : l'éloquence de Malmont, jointe à la mienne et appuyée sur nos souvenirs de l'armée, réussit à lui persuader que de vrais militaires ne se battaient pas pour de pareilles misères. — Je retournai aux Tuileries et lui rapportai l'assurance que Hombert n'avait eu aucune idée de l'offenser, et viendrait le lui dire s'il n'était retenu par son service. Malmont décida La Pierre à se laisser reconduire par nous aux Tuileries : nous demandâmes à Hombert s'il avait eu

l'intention de le traiter légèrement; il assura que non en protestant de son amitié de camarade en fort bons termes; ils s'expliquèrent cordialement, nous les fîmes s'embrasser et ils se séparèrent réconciliés. Ces allées et venues avaient rempli toute ma soirée et, quoique heureux du résultat, je ne pouvais oublier que j'espérais l'employer plus doucement, comme je te l'avais mandé le matin; lorsque je pus enfin arriver chez l'ambassadeur d'Angleterre, Mme de Lispona en était déjà partie : elle n'aura pas longtemps ignoré les circonstances qui m'ont retenu, et m'a sûrement pardonné cette apparente négligence; du moins je l'espère, car, entièrement absorbé par les malheurs qui ont suivi, je n'ai pu la revoir.

Je ne sais quelle syndérèse était venue la nuit au malheureux Hombert; à neuf heures du matin, il était au chevet du lit de son père, lui racontant la querelle de la veille comme arrivée à Charles de Gerves, se gardant de prononcer mon nom, et consultant le duc de la part de son ami : mon oncle est du temps où il était d'usage de *tâter* les jeunes gens à leur début et où leur conduite dans une première affaire décidait de leur réputation; il réfléchit un moment et répondit : « La querelle en elle-même ne pèse pas un fétu; mais ce M. La Pierre a beaucoup fait la guerre, c'est un sabreur; Charles de Gerves n'a jamais vu brûler

une amorce, il a ses preuves à faire et je trouve que c'est à lui à se montrer roide, difficile, et plus exigeant que s'il y avait parité de service militaire entre lui et son adversaire. Il ne faut pas que ces culottes de peau puissent le soupçonner de *caponner*, comme nous disions autrefois; au surplus, va-t'en conter cela à Romuald, il sait mieux que moi ce qui se doit faire aujourd'hui; de mon temps on se serait battu. » Humbert, tu penses bien, ne vint pas me trouver : sa situation personnelle étant semblable à celle de Charles de Gerves, il prit pour lui le conseil de son père, écrivit un cartel à La Pierre et l'envoya par le jeune de Gerves qu'il choisit pour témoin en lui enjoignant le secret. Le défi fut accepté et rendez-vous pris au bois de Boulogne, à une heure. Humbert revint dire à son père qu'il se rendait chez de Gerves, et l'embrassa avec une émotion attribuée par le duc à l'anxiété causée par la situation de son camarade. — Mon oncle descendit chez moi pour me parler de cette aventure, malheureusement je venais de partir pour les bureaux de la guerre; il demeura seul, et tourmenté de sa responsabilité il se reprochait presque d'avoir encouragé cette rencontre; dans son anxiété, il sortit et s'avança dans les Champs-Élysées pour rencontrer plus tôt les deux combattants : il aperçut enfin Charles de Gerves marchant à grands pas et ressentit un moment de satisfaction, mais la

figure décomposée de Charles servit de révélation à son malheur; il m'a dit avoir, à l'instant même, reconnu son erreur et compris tout ce qui s'était passé comme s'il y avait assisté. Malmont avait fait de vains efforts pour arranger cette misérable affaire sur le terrain : Humbert, fort de l'assentiment de son père, avait exigé des concessions tout à fait déraisonnables; il avait fallu consentir à les laisser tirer l'un sur l'autre, et la balle de La Pierre ayant frappé la tête, Humbert était tombé comme une masse; on le rapportait, Charles courait avertir à l'hôtel de Bauréal et réclamer les secours de l'art. Il eut la présence d'esprit de dire à mon oncle d'aller chercher Boyer, pendant que lui se rendait chez Dupuytren, et la nécessité de s'utiliser soutint le courage du pauvre père. Charles me fit prévenir, en passant devant l'hôtel de la guerre; je me trouvai rentré pour recevoir la civière où gisait Humbert; mon malheureux oncle ne tarda pas à le suivre accompagné de Boyer, il me serra la main et me dit avec un calme plus effrayant que de vives explosions de douleur : « Romuald, j'ai tué mon fils. » — Il n'était que trop vrai. — L'examen du blessé ne fut point favorable, les chirurgiens donnèrent peu d'espérance : mon oncle demeurait comme une statue de marbre, silencieux, immobile et glacé. Dans la pensée que la présence d'Émilie le tirerait peut-être de cette situation alar-

mante, je l'envoyai chercher. Ses caresses arrachèrent en effet quelques larmes à son père, mais trop rares pour le soulager; quant à elle, elle fut charmante, pleine de cœur, de sensibilité et de courage. — Le pauvre Humbert ne reprenait point connaissance sous les douloureuses opérations qu'on lui faisait subir pour extraire la balle. Cette affreuse situation se prolongea jusqu'à onze heures le samedi matin. Mon oncle sentit la main qu'il tenait constamment dans la sienne depuis quarante-huit heures se roidir; il devint encore plus pâle et fléchit sous un mouvement d'angoisse pendant lequel je l'emportai presque évanoui dans la chambre voisine où se trouvait Émilie. Elle se jeta convulsivement dans mes bras en s'écriant : « Ah ! Romuald, ne vous exposez pas, vous, laissez-moi du moins un protecteur. » Je la serrai contre mon cœur en jurant intérieurement de remplacer le frère qu'elle perdait. — Nous profitâmes de l'anéantissement où était tombé mon oncle pour le transporter dans son appartement, nous le mîmes au lit, et j'obtins d'Émilie d'aller se reposer. Je restai près de mon oncle; il finit par tomber dans un lourd assoupissement. Cédant alors ma place au bon M. Girard, presque aussi affligé que nous, car son élève était charmant pour lui et il l'aimait tendrement, je me mis à écrire le triste événement de la journée à Serdobal, le chargeant d'en instruire Ger-

trude et la pauvre Mme de Hauteroche qui adorait son petit-fils. Vaincu par la fatigue, je sommeillais dans un fauteuil lorsque vers le matin mon oncle m'appela; j'accourus : « Sommes-nous seuls, Romuald ? — Il n'y a que M. Girard et vos gens, mon oncle. — Faites-les sortir, fermez les portes et venez m'écouter. » Je crus à un peu de délire, cependant j'obéis. « Ah ! Romuald, ce n'est pas seulement ce que je perds, c'est encore ce qui reste qui met le comble à ma douleur. » Il me raconta alors les détails suivants,— je les ignorais entièrement. En fuyant la maison conjugale pour aller rejoindre lord Littledale, son amant, et l'accompagner en Russie, la duchesse de Bauréal enleva un enfant de trois mois en faisant savoir à son mari que le petit Édouard était fils de mylord Littledale : ce fut une double calamité pour le duc, il aimait sa femme et avait été transporté de joie à la naissance de ce garçon. La duchesse ne tarda pas à se brouiller avec lord Littledale, elle forma une nouvelle liaison qui fut suivie par d'autres; après quelques années de désordre, elle s'est fixée en Amérique. Mon oncle sait qu'elle y a conduit cet enfant né chez lui et qui porte le nom de Bauréal sous lequel il a été baptisé : Le duc s'étourdissait sur cette situation tant qu'a vécu Humbert; mais au moment où une si grande succession s'ouvre, il comprend qu'elle sera réclamée : « Hélas ! s'écriait-il, dans sa volonté qu'elle vous revînt tout entière,

mon cher Romuald, à défaut de mon malheureux Humbert, la pauvre Mme Romignière a tellement lié sa fortune, qu'il m'est impossible d'en distraire la moindre parcelle de l'héritier des titres de la maison de Bauréal, et tout ira à ce misérable étranger à notre sang! » Il se tordait les mains de désespoir. — Je cherchai à le calmer; peu à peu je parvins à lui faire envisager la possibilité que la duchesse de Bauréal n'ayant pas abjuré les sentiments de la mère avec ceux de l'épouse, eût inventé une fable pour s'autoriser à garder un enfant qui malgré ses révélations appartenait à son mari. Il hocha la tête tristement, mais sans colère; j'espère que mes paroles germeront dans son sein et qu'il finira par accepter cette explication. J'ajoutai qu'il fallait proclamer sur-le-champ une existence, fort inutile d'ailleurs à disputer, car la loi de tous les pays reconnaîtrait les droits incontestables d'une pareille naissance; mais il fallait en même temps faire valoir ces lois pour soustraire l'enfant à l'influence de sa mère, le réclamer impérieusement et le faire élever de façon à ce qu'il ne fît jamais honte au nom qu'il devait porter. « C'est un soin qui vous regarde, mon ami, me dit-il tendrement, je le confie à votre chevaleresque loyauté; quant à moi, pendant le reste de ma triste vie, qui j'espère sera courte, je ne puis reconnaître d'autre fils que vous. » Il me chargea de préparer ses

filles à l'existence de ce nouveau frère. J'ai écrit tous ces détails à Serdobal. La tâche était plus délicate vis-à-vis d'Émilie; j'ai demandé à mon oncle comment elle pouvait ignorer la naissance de son frère. Cela s'explique très-simplement : le duc s'est marié en Amérique, Émilie y est née. Trop jeune pour supporter une longue traversée lorsque les parents ont quitté Baltimore, elle est restée aux soins de sa grand'mère jusqu'à l'âge de huit ans; pendant que le duc de Bauréal l'attendait à Falmouth où elle devait débarquer, Mme de Bauréal, profitant de cette absence, a accompli sa fuite et Émilie a été enseignée à attribuer la douleur où elle a trouvé son père, à la mort inopinée de sa mère; elle ignorait qu'elle eût un frère, elle en a reçu la nouvelle avec une irritation si vive qu'elle m'a d'abord étonné, elle me l'a ensuite expliquée en se plaignant avec la plus touchante sensibilité d'être traitée en étrangère par sa famille, comment avait-elle mérité cette rigueur? — Son père lui-même ne lui avait jamais parlé de son frère, tandis que nous connaissions tous son existence (je m'étais trouvé forcé à lui dire qu'elle était sue de nous tous). Je l'ai consolée de mon mieux; mais elle est blessée et me le témoigne; elle a remplacé ses manières affectueuses de la veille par un redoublement de la froideur habituelle dont elle me traite; peut-être est-elle simplement rentrée dans la timidité de son

caractère dont une violente émotion l'avait momentanément fait sortir. Elle est tendre et charmante pour son père, mais il est trop absorbé dans sa douleur pour lui faire grand accueil; il ne trouve de soulagement qu'à raconter dans le plus petit détail les incidents de la matinée, où, suivant son expression, il a envoyé son fils à la mort; et lorsqu'il en a achevé le récit, il cherche des yeux un autre auditeur pour le recommencer de nouveau. Loin de nous y refuser, nous l'y encourageons, car évidemment ses réflexions lui sont encore plus douloureuses que ses paroles.

Voilà, mon cher Bliane, la déplorable histoire de mes dernières journées; hélas! j'osais me flatter de les employer tout autrement! J'ai vainement cherché le nom de Mme de Lispona sur l'énorme liste du suisse de l'hôtel de Bauréal; à la vérité M. de Kérenthie est venu tous les jours en personne, mais j'espérais une marque d'intéret plus directe de la part d'Euphémie, il me semble qu'elle m'en a presque donné le droit. Je me reproche en vérité de sentir mon cœur s'épanouir d'un sentiment de bonheur au milieu du désespoir dont je suis incessamment témoin, et je m'imposerai la pénitence de ne point chercher à rencontrer Mme de Lispona avant l'arrivée des Serdobal : je leur fais expédier un congé pour venir rejoindre leur infortuné père. — Humbert laisse de

sincères regrets; avec quelques travers de jeunesse, bien difficiles à éviter dans sa position, il était bon enfant, affectueux, plein d'honneur et de délicatesse; je souhaite que cet Édouard appelé à le remplacer possède d'aussi bonnes qualités. Mon oncle a eu bien raison de taire sa naissance; ce petit Américain, de sang douteux, aurait été une amère douleur dans la vie de Mme Romignière; je me réjouis qu'elle ait évité ce chagrin. — Adieu, mon ami; parle à tout le monde de l'existence de cet enfant, et garde un profond secret sur les détails confiés à ton amitié.

LETTRE XV.

LE VICOMTE DE BLIANE AU COMTE ROMUALD DE BAURÉAL A PARIS.

Pau, le 8 mars 1817.

Je souriais en décachetant ta grosse lettre, mon cher Romuald, je pensais qu'elle faisait suite à la précédente, et j'espérais apprendre toutes tes longues tribulations expirées dans un coin des salons de l'ambassade de l'Angleterre. La joie de Romuald est expansive, me disais-je en comptant les pages, et mon amitié te remerciait de cette marque de confiance. Juge de ma consternation en lisant le triste récit qui vient de me parvenir : combien je plains ce

pauvre duc de Bauréal! C'est une grande fatalité qu'il ne t'ait pas trouvé le matin pour te raconter la confidence d'Humbert! peut-être au reste n'y avait-il plus moyen d'accommodement même par ton intervention; car, si nous sommes moins friands de la lame que nos pères, nous admettons pourtant la nécessité de vider sérieusement des affaires puériles lorsqu'elles se trouvent mal engagées.—Mon père écrit à ton oncle : il se garde, tu penses bien, de rappeler le rôle joué par le duc dans cette cruelle aventure, mais, tout en frissonnant du résultat, il me disait tout à l'heure : « A la place du duc de Bauréal j'aurais agi de même; il ne pouvait tenir un autre langage, eût-il su qu'il s'agissait de son fils. » Il blâme seulement le choix de l'arme pour une querelle aussi légère; je le lui ai expliqué en lui apprenant que La Pierre est la première lame de l'armée, et je ne sache pas qu'il tire remarquablement bien. C'est probablement Malmont qui aura décidé du combat, et La Pierre, je suis sûr, est désolé de sa malencontreuse adresse. — Humbert avait à gagner et à perdre pour devenir ce qu'il se croyait être, un jeune homme accompli; mais il possédait un certain nombre de bonnes qualités parmi lesquelles je place en première ligne son admiration pour toi, et je le regrette sincèrement. — Je ne puis partager, mon noble ami, l'indifférence dont tu vois les honneurs héréditaires de ta famille s'éloigner

de toi pour tomber sur la tête de ce petit chien de mauvaise race qu'on aurait dû noyer au berceau. Quant à moi j'en suis grandement irrité, et je ne sais si l'excellente Mme Romignière en aurait ressenti une plus profonde indignation. Je ne pardonne pas à ton oncle le secret gardé envers elle; certainement ses dispositions auraient été changées, et ce mauvais roquet n'aurait jamais eu le droit de japper en maître au château de Bauréal. Le pauvre duc, au reste, est cruellement puni. — Je m'explique tout autrement que toi les procédés d'Émilie à ton égard; mais, au point où tu en es avec Mme de Lispona, je me borne à regretter ce que j'y crois voir et à plaindre ta cousine. — Achève ta brillante conquête, mon ami, et mande-moi tes succès. J'attends avec impatience que l'arrivée des Serdobal te rende ta liberté; et, crois-moi, ne prolonge pas ta pénitence. Les femmes aussi gâtées que Mme de Lispona, — et tu ne saurais nier qu'elle ait motif de l'être, — ces femmes-là, dis-je, admettent malaisément qu'aucune circonstance puisse les faire négliger; elle pourrait bien te faire expier les vertus qui te retiennent près de ton oncle, tandis qu'elle semblait t'encourager à tomber à ses pieds. Tu as beau froncer ton sourcil de Jupiter Olympien, je persiste à l'affirmer; ton ange n'est pas à l'abri de ces intolérances féminines : et comment les blâmer! Le règne de la passion est si court qu'il leur est bien

loisible de le rendre tyrannique. J'ai dès longtemps perdu l'espoir de te convaincre, mais il y a, je t'assure, bien plus de douceurs dans un mariage contracté sur les bases de la simple raison et suivi d'une tendre amitié; je suis fâché que ton bonheur ne se soit pas trouvé placé dans ce port. — Une bise venue de la montagne a rendu sa toux à Élise et me prouve la nécessité de la retenir dans les climats doux. Je médite toujours une course à Paris pour le mois de mai, et j'espère bien assister à ta noce. — Bonjour, mon ami.

LETTRE XVI.

LE COMTE ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE A PAU.

Paris, le 22 mars 1817.

Non-seulement les Serdobal ne sont pas arrivés, mais ils ne viendront point. La pauvre Mme de Hauteroche, cruellement frappée de la mort de son petit-fils, est tombée sérieusement malade. Gertrude se trouve enchaînée près de son lit et Serdobal ne peut quitter sa femme accablée sous une double affliction dans un pays étranger; mon oncle admet leurs excuses avec assez de facilité. Il est indifférent à tout,

hormis à ma présence; il ne peut se passer de moi; si je m'absente un moment il me fait appeler, puis défend de m'en avertir, et se confond en excuses de son importunité. Les confidences qu'il m'a faites m'ont en quelque sorte identifié à ses pensées. Il me livre toutes ses affaires avec un entier abandon : j'ai dû m'occuper de celles de Humbert. Malgré la munificence de son père, il a laissé des dettes et surtout des engagements surpris évidemment à sa faiblesse. Mon oncle entend les remplir : il m'a désigné comme seul tuteur de cet héritier auquel je ne parviens pas à le réconcilier, et veut que j'administre ses biens, qui me paraissent n'être déjà plus dans l'ordre merveilleux où les avait laissés Mme Romignière. — J'ai fait les démarches nécessaires pour obtenir la remise du petit Édouard de Bauréal : le ministère des affaires étrangères a écrit à notre légation en Amérique de réclamer formellement cet enfant et d'en faire une affaire légale et diplomatique. Dès qu'on le saura remis au ministre de France, M. Girard l'ira chercher; il s'engage à lui donner les mêmes soins qu'il a longtemps prodigués à ce pauvre Humbert. Je ne suis pas très-pressé de l'arrivée d'Édouard : il est désirable que mon oncle, apprivoisé à l'idée de le voir, puisse l'accueillir sans trop de répugnance; cela est essentiel à l'avenir de tous deux. Ces divers soins ont pris tout mon temps, je n'ai encore pu faire aucune visite. Je n'en sentirais

pas la privation si je ne perdais par là l'espoir de rencontrer Mme de Lispona chez Mmes de Salis ou de Gerves, les seules maisons où je voulusse aller dans ma situation actuelle. Le nom de M. de Kérinthie a cessé de se trouver sur la liste de mon oncle dont la porte est hermétiquement fermée; enfin mon isolement d'Euphémie est aussi complet que si nous n'habitions plus les mêmes lieux : je ne puis me résigner davantage à cette entière séparation; elle me paraît d'autant plus intolérable que, dans les jours qui ont précédé la triste catastrophe, je passais ma vie entière sous le charme de ce sourire enivrant. Quant à la crainte de me trouver puni par sa colère des sacrifices faits au devoir et à la reconnaissance, elle n'approche pas de moi. Si tu avais vu son céleste regard s'animer au récit de tout ce qui est honnête et désintéressé, tu n'aurais pu en concevoir la pensée, mon cher Bliane. J'ai la douce sécurité d'être accueilli avec une nuance de bonté de plus, car j'ai la conscience d'exercer une vertu en me consacrant à tout autre qu'à elle; mais je ne peux plus résister au désir de la voir et je suis décidé à franchir le Rubicon du seuil de sa porte. Je te l'ai déjà dit, ami, combien elle a été charmante ces temps passés! elle a réussi à me donner entière confiance, elle se sait adorée et daigne accepter le pur encens que je brûle à ses pieds. — Je t'attends, mon ami, pour partager un bonheur que

je crains presque coupable au milieu des tristesses dont je me vois entouré.

LETTRE XVII.

LE COMTE ROMUALD DE BAURÉAL A LA PRINCESSE DE LISPONA A PARIS.

Paris, le 10 avril.

Trouverai-je irrévocablement fermée contre moi cette petite liste que le suisse de Mme la princesse de Lispona m'a trois fois opposée, et faudra-t-il m'éloigner de Paris sans avoir pu lui expliquer une conduite qui semble m'avoir attiré un mécontentement que j'ai la conviction intime de n'avoir pas mérité de la noble Euphémie?

LETTRE XVIII.

LA PRINCESSE DE LISPONA AU COMTE ROMUALD DE BAURÉAL A PARIS.

Paris, le 10 avril.

C'est la liste de ma belle-sœur qu'on vous a montrée, monsieur, et elle a donné l'ordre d'y placer votre nom; je serai charmée de vous rencontrer chez elle. Ma porte est toujours fermée le matin, mais elle est ouverte les lundis et jeudis soir.

LETTRE XIX.

LA PRINCESSE DE LISPONA A LA COMTESSE D'AMEZAGA A LISBONNE.

Paris, le 15 avril 1817.

Hélas! oui, chère cousine, je suis forcée de le reconnaître, je ne peux plus confier ma position à M. de Bauréal, mais je ne saurais admettre l'avantage qu'aucune explication n'ait eu lieu avant l'arrivée de ma belle-sœur. Loin que nos relations en soient simplifiées, comme tu le penses, elles en sont beaucoup plus compliquées et plus difficiles. — Après deux mois d'absence il m'est enfin apparu : mais quelle douleur dans cette entrevue que je sollicitais de tant de vœux! Ah! je ne souhaite pas la voir se renouveler! — La maladie de sa mère ayant rappelé Eugène en Bretagne, ma séparation d'avec M. de Bauréal était complète : personne ne m'en parlait. Le tragique événement qui l'a retiré du monde a cessé d'être la nouvelle du jour; on oublie de s'apitoyer sur les chagrins de l'hôtel de Bauréal et même de commenter la découverte de cet enfant surgi tout à coup pour en arracher l'héritage à Romuald, sans y avoir grand droit, si j'en crois les récits de ton père qui habitait l'Angleterre au moment de sa naissance. Ah! Odille, s'il m'était accordé de corriger cette erreur de la for-

tune, je ne pourrais m'empêcher d'en ressentir une secrète joie! — On m'a remis la semaine dernière une carte du comte Romuald de Bauréal. Hélas! que pouvais-je faire? j'ai soupiré et l'ai placée parmi mes plus chères reliques de tendres souvenirs. Le surlendemain elle s'est renouvelée, il était entré chez le suisse et s'était informé si sa première carte m'avait été donnée : je n'ai rien répondu. Une troisième fois il est revenu et m'a fait dire qu'avant de partir pour la campagne il se présenterait de nouveau à ma porte dans l'espoir d'être admis : je me taisais encore. Conçois-tu bien la cruauté dont j'usais envers moi-même, chère Odille, en le repoussant de la sorte? moi qui ai pris tant de soin à l'attirer! Que doit-il penser de la pauvre Euphémie?... L'idée me vint de dire au suisse de porter cette carte à ma belle-sœur. Mme Augustine s'empressa de faire mettre le nom de M. de Bauréal sur la liste, assez restreinte, des gens qu'elle reçoit le matin; elle m'en informa en ajoutant : « Nous saurons enfin la vérité sur ce petit Américain dont on parle. » — Ce jour-là même j'allai promener mes anxiétés dans les allées désertes du bois de Vincennes, car autant je me jette dans le tourbillon du monde aux heures où je me trouverais avec ma belle-sœur, autant je recherche la solitude lorsque je puis me la procurer complète. Trois personnes en grand deuil s'avançaient dans une des longues avenues, une

berline et des gens en noir les suivaient. Avertie par mon cœur bien avant que mes yeux les pussent reconnaître, je m'enfonçai dans ma voiture de façon à voir sans me montrer. Romuald donnait le bras à son oncle qui paraît bien affaibli, le chagrin a fait un grand ravage sur ce vieillard; une femme marchait à ses côtés, je ne la remarquai point, mes regards étaient fascinés par l'aspect de Romuald; sans doute il avait reconnu cette voiture, car lui aussi semblait chercher à en percer les panneaux; mais hélas! ils formaient obstacle entre nous; ah! plût au ciel que ce fût le seul! — Ayant dépassé les promeneurs je cherchai à les revoir encore par la lucarne de derrière : je ne pus apercevoir que la femme; seule elle s'était arrêtée, retournée, et me montra sous ses crêpes noirs une merveilleuse beauté qui me frappa de la plus amère tristesse. Un sentiment d'envie, inconnu jusqu'alors, se glissa dans mon cœur, je m'en sens humiliée, car je ne suis pas jalouse; j'ai trop confiance en Romuald pour lui faire cette injure et pourtant, Odille, je l'avoue, je ne me rappelle pas sans satisfaction que Mlle de Bauréal marchait à côté de son père et non de son cousin. — Un billet de M. de Bauréal m'attendait chez moi; il demandait à me voir, et réclamait une explication. Ma cousine, il avait bien droit à y prétendre, mais ta malheureuse amie pouvait-elle l'accorder? tu as décidé le con-

traire... J'écrivis dix réponses, j'expédiai enfin la plus insignifiante où je consentais à le recevoir chez Mme Augustine; en conséquence je m'y installai trois matinées consécutives sans le voir arriver. Je commençais à craindre que trop justement blessé de mes inexplicables procédés, il ne fût parti sans me voir, et j'hésitais presque à faire une démarche envers lui, lorsqu'une nouvelle lettre de Russie est venue me contraindre à suivre la triste route où le devoir m'engage : Duparc, tu le sais, n'a rien découvert à Véliki-Louki dont Guirault a pourtant reconnu les localités qu'il avait décrites par avance; ils ont continué leur route pour Pétersbourg; un nouvel indice les envoie à Moscou, ils doivent y être maintenant. Cette lettre a ravivé toutes les espérances de ma belle-sœur; je n'ai plus là Eugène pour les combattre, et je n'ai pas assez d'énergie pour me soustraire par moi-même à des conjectures qui, sans me convaincre, suffisent à me désoler. C'est dans cette disposition si amère que le quatrième jour, enfin, j'ai vu entrer M. de Bauréal. Ah! Odille, quelle réunion! qu'étaient-elles devenues ces douces et tendres espérances, conçues par tous deux en disant « *à demain,* » la dernière fois que nous nous étions parlé?... Je ne puis te rendre compte de ce qui s'est passé dans le premier moment. Lorsque j'ai osé lever les yeux de dessus le métier où ma tremblante main embrouillait

de la soie, M. de Bauréal était déjà assis près de ma sœur qui l'interrogeait sur la santé de son oncle et la catastrophe arrivée dans sa famille; il répondait d'une voix émue où je reconnaissais la même agitation qui bouleversait mon âme. Il passa rapidement sur l'événement du combat, légèrement sur la révélation publique d'un autre fils du duc, puis il entra dans de grands détails sur sa propre conduite et sur les démarches forcées qui l'avaient retenu toute la soirée. Cette préoccupation de lui-même est trop éloignée de ses habitudes pour ne m'avoir pas prouvé qu'il attribuait ma froideur envers lui à son absence de l'ambassade d'Angleterre, ce cruel mercredi si fatal à tous deux. Comment m'a-t-il pu soupçonner d'un si vaniteux égoïsme?... Ah! Romuald, quelle injustice!... Mais au fond que peut-il croire? — Pendant le cours de ces explications, qu'il avait soin de rendre minutieuses, je sentais la confiance se ranimer en lui par la bonté de sa cause, tandis que mon pauvre cœur se mourait dans mon sein; je suffoquais, Odille, et je fus obligée de sortir pour respirer; puis la crainte de ne plus le retrouver, le besoin de l'envisager encore une fois, la dernière peut-être, me ramenèrent dans le salon. Il était déjà debout, il se rassit : je sentais que ses yeux cherchaient les miens... Que n'aurais-je pas donné pour oser les lever! Il y aurait lu tout ce que mon triste cœur contient de tendresse

pour lui, tout ce que le plus odieux devoir me condamne à lui taire!... Deux ou trois visites survinrent, la conversation devenue insignifiante me rendit un peu de courage, le désir de savoir de quel ton il répondrait me poussa à lui demander si Mlle de Bauréal était aussi belle qu'on le disait. Il parut surpris et répondit, avec autant de froideur que j'osais le souhaiter : « Elle est parfaitement belle, » puis, après une seconde d'hésitation, il ajouta avec amertume : « Et ce qui vaut mieux, son caractère est plein de candeur et de simplicité. » Bientôt il se retira, me laissant pour souvenir une phrase qui ressemblait à un éternel adieu et cette cruelle révérence de Saint-Éloi, qui, dès lors, m'a rendue malheureuse; elle me navre aujourd'hui où je sais l'avoir trop méritée! — Ce n'est pas assez de ma propre douleur, il me faut encore souffrir de celle de Romuald. Combien il est changé depuis cette soirée de bonheur où le réverbère des Italiens éclairait sa noble figure! Je n'ose plus me réjouir de l'influence que j'exerce sur lui, et je tremble de la perdre. Quelle étrange opinion il doit avoir de moi! Sans doute il m'accuse de duplicité, et sous cette impression je le renvoie à l'intimité d'une jeune fille *simple, candide, et parfaitement belle,* de son propre aveu! Cette douleur seule me manquait!... Ils partent pour la campagne : l'air en est ordonné au duc de Bauréal; ils y vivront constamment en-

semble... libres!... Ah! mon Dieu, qu'elle est heureuse!... Mais pourtant, Odille, si mon sort est fatalement engagé, dois-je souhaiter le malheur de Romuald éternel comme le mien?... Ah! qu'il se console et que seule je vive désespérée! — Sans cette cousine, qui malgré moi me désole, je serais presque résignée à le voir s'éloigner jusqu'après l'enquête de Russie terminée. Nos rencontres sont trop douloureuses, et le rôle qu'il me faut jouer envers lui est trop odieux! Mais, écoute-moi, Odille, et ne refuse pas ce service à ma douleur : si je suis condamnée à le fuir, promets-moi de lui apprendre combien il m'est cher, et ce que je souffre en le sacrifiant à ce cruel devoir qui seul pouvait nous séparer! Ah! au moins, qu'il ne m'adresse pas dans son cœur ce salut méprisant qu'il a retrouvé pour moi.

Malgré ton refus de l'éclaircir, j'ai découvert le mot de l'énigme contenue dans une de tes dernières lettres : je comprends ta réserve. — Hélas! pauvre cousine, nous ne sommes pas nées sous une heureuse étoile.

LETTRE XX.

LE COMTE ROMUALD DE BAURÉAL AU VICOMTE DE BLIANE A PAU.

Paris, le 15 avril 1817.

Tu l'avais mieux jugée que moi. Bliane ! Évidemment, je suis un imbécile tombé dans les piéges d'une coquette de profession ; accoutumée à exercer son perfide talent sur des êtres futiles, comme elle-même, peut-être ignore-t-elle tout ce qu'il a de cruel, et si je pouvais lui montrer les blessures infligées à ce cœur qui l'adorait, elle en serait épouvantée ; mais il est trop fier pour chercher à l'émouvoir de ses souffrances, il ne veut pas de sa pitié, et ne doit plus travailler qu'à détruire l'image devant laquelle il s'était si longuement prosterné. Dans l'incessante préoccupation de la scission qui semblait s'établir entre nous sans que je pusse me l'expliquer, j'avais fini par me reconnaître des torts envers elle ; j'aurais dû lui expliquer mon absence de l'hôtel d'Angleterre et ne point m'en fier à la voix du public... Elle pouvait avoir motif à se tenir pour offensée... Ah ! Bliane, j'avais un désir si immodéré de lui donner raison contre moi !... — Vainement je me présentai plusieurs fois à sa porte, je me résolus enfin à la supplier de m'accorder l'occasion de m'expliquer. Peu d'heures après, je la

rencontrai à la promenade, elle se cacha au fond de sa voiture avec une affectation si désobligeante que j'en fus courroucé; mais mon cœur est encore plus prodigue d'excuses pour elle qu'il ne l'est d'accusations; elle pouvait avoir mis une sorte de délicatesse à ne point troubler la solitude que mon oncle allait chercher au bois de Vincennes, et, vois jusqu'où l'amour est ingénieux, je lui sus gré de se trouver dans ce lieu solitaire, j'osai presque me flatter qu'elle y promenait ma pensée... Cet espoir ne fut pas de longue durée, sa réponse à mon billet était glaciale. Elle m'accordait la permission de me présenter chez sa belle-sœur, arrivée à Paris depuis quelques semaines. Je pris la décision de n'en point profiter; trois jours entiers je tins à cette résolution, le quatrième me vit entrer dans le salon de Mme Augustine. A peine si Mme de Lispona daigna me regarder, elle était entourée de meubles et garantie de toute approche par un énorme métier sur lequel elle travaillait infatigablement. Mme Augustine m'accabla de questions, et me prodigua des marques d'intérêt, j'écartai tout pour arriver au récit circonstancié de cette soirée dont je m'étais follement persuadé qu'Euphémie se trouvait offensée; pas un geste, pas un regard ne me vint avertir qu'elle acceptait mes excuses... Elle se leva et quitta la chambre; sa démarche me parut chancelante, un moment j'espérai, mais bientôt elle rentra tenant un écheveau de

soie; froidement elle avait été le chercher et reprit son impitoyable travail. Je m'étais disposé à partir dans le vague espoir de la rencontrer dans les pièces précédentes, à son retour je restai : je ne pouvais m'arracher au charme de la revoir après deux mois de privation; mais, le croirais-tu, Bliane, à la suite de cette longue absence, de tous les malheurs de l'hôtel de Bauréal, elle n'a trouvé qu'une question à m'adresser, et c'est sur la beauté d'Émilie : je suis resté atterré de cet excès de frivolité ! Voilà donc quel être léger mon imagination avait doué de tant de précieuses qualités !... Peut-être craint-elle une rivale pour cette mode, son unique passion. Elle peut se rassurer : Émilie a trop de dignité pour marcher sur ses traces ! Le témoignage d'une si odieuse insensibilité m'a donné le courage de la quitter; j'ai pris congé de Mme Augustine; elle s'est informée si mon absence serait longue, j'ai répondu que cela dépendait de la santé de mon oncle : « Il est mon seul intérêt désormais, » ai-je ajouté en appuyant sur ce mot *désormais*, et en fixant Euphémie : elle a senti qu'un esclave lui échappait, ses paupières se sont à moitié soulevées; mais je lui dois cette justice, le remords l'a saisie, elle les a rabaissées avant que son regard arrivât jusqu'à moi, et, volontairement, elle a lâché la chaîne qui me retenait encore tout brisé à ses pieds : je lui dois reconnaissance de cet éclair de loyauté;

c'est le seul service que sa pitié me pût rendre. — Je pars demain, le cœur déchiré, mais décidé à vaincre un sentiment trop exalté pour être compris d'elle; il y a profanation à le lui adresser ce culte si pur, si passionné, qu'il aurait dû la toucher si le cœur d'une femme du monde factice où elle vit était susceptible d'apprécier un sentiment sincère. Tu lui faisais encore trop d'honneur de la supposer irritée contre moi. Hélas! ce sont des jouets qu'il lui faut : elle m'a senti vaincu, et dès lors, son but atteint, j'ai cessé d'occuper sa mobile fantaisie; au défaut de la catastrophe qui nous a séparés, elle aurait sans doute trouvé quelque prétexte à m'éloigner!... Par cette perfide habileté, elle conserve une réputation, bien usurpée à mon avis : j'estime mille fois mieux la femme dévouée, dût-elle succomber à un sentiment partagé, que la froide coquette se plaisant à torturer les cœurs pour amuser son insatiable vanité! Hélas! pourquoi n'ai-je point écouté, dès notre rencontre à Saint-Éloi, le salutaire pressentiment qui m'avertissait de la fuir? La douleur prophétique que je ressentis alors en entendant prononcer son nom, se trouve trop cruellement justifiée.

Après un séjour d'une seule semaine à Londres, lord John Barclay est de retour : Montilly le dit ramené par un amour extravagant pour la princesse de Lispona, né pendant ma retraite; mais il persiste

à refuser aucune chance de succès à un cadet et affirme que le prince de Schwartzenstein emportera le prix par son titre d'altesse et sa germanique persévérance; il se peut que Montilly ait raison. Ah! mon Dieu, quel être angélique, doux, bon, gracieux, intelligent, élevé, ce monde frivole et immoral a-t-il donc su gâter et mettre à son niveau! Ah! combien je l'en hais! Rien n'excuse mieux la misanthropie que le spectacle d'une pareille nature corrompue par son souffle empoisonné? Elle ne peut trouver le bonheur dans la funeste route où elle est engagée, et cette pensée achève de m'accabler. Ne me crois pas aveuglé par la passion lorsque je te parle des perfections d'Euphémie; les méprisables habitudes dont elle est entourée ont gâté un ouvrage sorti bien pur des mains de Dieu! — Pauvre lord John! je ne puis lui refuser ma pitié : peut-être suis-je sacrifié à cette nouvelle victime, peut-être les mêmes grâces ensorcelantes lui sont-elles prodiguées... mais après avoir été encouragé, son tour viendra et lui aussi sera regretté au loin! Il souffrira, car son caractère est sincère : je ne désire à personne les tourments que j'endure. — Adieu, mon ami, je pars : pour la fuir, il me faut rester éloigné des lieux qu'elle habite... Je ne sais si je guérirai, mais je veux y travailler avec persévérance.

LETTRE XXI.

Mlle DE BAURÉAL A Mlle DUVAL
AU COUVENT DE ***.

Paris, le 15 avril 1817.

Je savais bien que votre père vous communiquerait cette liste de vos prétendants dès que vous le voudriez, ma chère Zéphirine; si vous ne l'avez pas obtenue plus tôt, c'est que vous ne vous en souciiez guère, puisque votre père affirmait qu'elle ne contenait pas le nom du pauvre Humbert; maintenant qu'il faut bien y renoncer, vous me consultez sur ce que je pense du marquis de Soissons. Nous l'avons vu toutes deux dans ses visites à sa sœur, vous connaissez sa figure : elle est assez bien, son ricanement perpétuel ne me donne pas une haute idée de son esprit, mais cela ne fait pas grand'chose pour un mari; sa noblesse est sûrement très-ancienne, car j'ai appris ici que Mme Romignière avait songé à Caroline de Soissons pour mon frère, et c'était par suite de cette pensée que mon père envoyait Humbert me faire de si fréquentes visites au couvent. Nous ne soupçonnions guère, ma chère Zéphirine, lorsque vous partagiez vos rubans avec Mlle de Soissons, que vous pariez une rivale... M. de Soissons sera titré, sa famille est puissante à la cour où elle occupe des

places importantes. Il a peu de fortune personnelle : ce serait un obstacle pour moi, ce n'en doit pas être un pour vous; la grande fortune dont vous jouissez, celle plus considérable encore que vous attendez, vous dispensent de semblables calculs, et, si vous vous résignez à n'être point duchesse d'emblée, je ne vois point d'objection au choix dont vous êtes tentée. J'approuve le projet de vous faire demander directement à votre père par le duc de Soissons ; avertie par Caroline du moment de cette démarche, vous en obtiendrez l'aveu de M. Duval, et vous l'amènerez facilement à consentir; cela vous coûtera seulement beaucoup de caresses et quelques larmes : j'espère donc saluer, très-prochainement, *madame la marquise de Soissons.* — Je voudrais bien voir aussi clair dans mon propre sort; mais il n'est pas plus question de mariage pour moi ici qu'au couvent : j'ai pourtant dix-neuf ans passés, et cela devient très-ennuyeux. Je vois bien que mon père souhaiterait toujours me faire épouser mon cousin, et sans ce frère, qu'ils ont été me dénicher, je me serais résignée assez volontiers à Romuald. Il n'est pas si vieux que je croyais; je l'ai vu l'autre jour en uniforme, il est encore très-bien; et puis, quoique sérieux et triste, il est si bon, si doux, si occupé des autres que son commerce est fort agréable ; au reste, je suis piquée au jeu; il me traite précisément comme si j'étais aussi vieille et aussi

laide que sa tante Romignière, dont il parle sans cesse; beaucoup de soins, pas une nuance de galanterie : j'ai parfois la tentation d'essayer à lui tourner la tête pour me venger de son indifférence; mais je n'ose, ce serait une partie trop hasardeuse dont je pourrais me repentir, car malgré tout ce gros mérite dont je vous parle, je suis très-décidée à ne point faire nn si mauvais mariage; aussi me renfermé-je dans mon rôle appris de timide pensionnaire, beaucoup plus ennuyeux à jouer à la ville qu'au couvent. — Nous partons pour Bauréal, ce Bauréal où j'avais rêvé un été si bruyant et où je serai comme enterrée!... Mon père ne daigne me faire part d'aucun de ses projets, mais j'ai découvert que la prolongation de notre absence dépend de Gertrude, ou plutôt de la santé de sa grand'mère : si Mme de Hauteroche peut supporter la route, on la ramènera ici; sinon, mon père ira retrouver ma sœur à Carlsruhe. Malgré mon peu de goût pour les Serdobal, je voudrais être de ce voyage : cela m'amuserait fort de courir la poste et d'aller en pays étranger! Mais probablement on me renverra au couvent dès qu'il s'agira de quelque chose d'agréable, on ne pense à me faire sortir que dans les moments les plus ennuyeux. Quoi qu'il en soit, je n'emporterai pas de grands regrets de la maison paternelle, j'y ai mené la plus triste vie qui se puisse imaginer; on s'y occupe peu de moi, et mon père,

tout absorbé, ne me montre plus la même tendresse ; je soupçonne Romuald de l'entretenir dans des idées de grande sévérité pour les femmes. Au bois de Vincennes, l'autre jour, nous avons vu passer la plus délicieuse voiture qui se puisse imaginer : je me suis arrêtée à la regarder, et j'ai demandé si on savait à qui elle appartenait : Romuald n'a rien répondu, mon père a dit à la princesse de Lispona : « Quoi, me suis-je écriée, la princesse de Lispona ? La femme la plus à la mode de Paris ? » Ah ! qu'elle est heureuse! allais-je ajouter, lorsqu'un regard foudroyant de Romuald m'a coupé la parole : aimer la mode est un crime capital à ses yeux, et la seule chose dont il parle avec aigreur; mais je vous promets, Zéphirine, qu'il ne m'en dégoûtera pas. Bonjour, ma chère amie, je vous embrasse avec une amitié de sœur.



FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.



PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.







BI